1848 R · F · 1851

FÉLICIEN

ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie
ÉDITEURS

TRONCQUEE
·11·
Pl.République
NKERQUE

DC
270
.C5
1904
SMRS

33/4
JXX 407

FÉLICIEN

Souvenirs

d'un

Étudiant de 48

Ecole Missionnaire
CORMONTREUIL
(Marne)

CH.-L. CHASSIN

FÉLICIEN

Souvenirs

d'un

Étudiant de 48

PARIS
ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie, ÉDITEURS
101, RUE DE VAUGIRARD, 101

Tous droits réservés.

Ecole Missionn.
CORMONTREUIL
(Marne)

AVANT-PROPOS

Félicien, le héros de ces *Souvenirs*, c'est Chassin lui-même.

Encore ici, et malgré la part qu'il a faite à la fiction, il se montre ce qu'il fut avant tout, historien véridique, républicain convaincu. C'est le récit de sa jeunesse aux idées généreuses, aux élans de gaieté, aux espoirs invincibles, secouée et meurtrie, mais non point terrassée, par le drame de sang et de boue dans lequel sombra la deuxième République : confidences naïves et touchantes, histoire instructive et éducative entre toutes, et qui méritaient de survivre à la publication éphémère dont elles ont été l'objet il y a une vingtaine d'années.

Telle était l'opinion d'un maître, de Jean Macé, l'illustre fondateur de la Ligue de l'Enseignement. Il avait eu en Chassin, avant 1870, un de ses plus actifs lieutenants ; contre le Seize-Mai, il avait combattu avec lui, au premier rang, dans la *Semaine républicaine*. Le 26 septembre 1885, il lui écrivait, spontanément :

« Il m'est tombé dans les mains un des numéros du « *Rappel*, où a paru votre *Félicien*. Il m'a fort intéressé. « J'y ai retrouvé mes propres impressions du commen- « cement de 48. Pourriez-vous m'avoir au journal la « série des articles parus, et me l'envoyer? Il me sem- « ble que cela fera un bon livre de bibliothèque popu- « laire. Si *le Siècle* veut un compte rendu quand il

« paraîtra, je le ferai volontiers, à moins que vous ne « préfériez une préface; cela vaudrait peut-être mieux. »

Dans une autre lettre, du 8 mai 1886, Jean Macé donnait à son confrère d'utiles conseils, et lui indiquait des passages à supprimer comme ne faisant pas corps ou « jurant avec le reste », avec la « partie politique, d'un si grand intérêt ».

Chassin ne tenait qu'aux idées : il était étranger à tout sentiment de vanité littéraire. Il se mit à l'œuvre dans le sens qui lui était conseillé. Mais aussitôt survinrent d'autres projets, avec l'approche du centenaire de 1789, et notre ami se trouva entièrement absorbé par *les Elections et les Cahiers de Paris*, par *les Volontaires de 1792*, et par les onze gros volumes de *la Vendée et la Chouannerie*... *Félicien* dormait dans un coin.

L'auteur ne reprit en mains les feuillets déjà jaunis de ses *Souvenirs* de jeunesse que lorsque la maladie l'eut cloîtré chez lui, loin des bibliothèques publiques et des archives; et la mort ne lui laissa pas le temps d'achever le travail d'adaptation qu'il avait entrepris.

Par testament, il m'a recommandé sa pensée dernière. J'espère l'avoir accomplie, non sans doute comme il aurait pu le faire lui-même, mais de mon mieux, d'accord avec sa veuve et ses enfants, dans l'unique intérêt de l'éducation civique et de la pensée républicaine.

De vieux amis de Chassin m'ont dit que *Félicien* les avait rajeunis. Puisse-t-il, non pas certes vieillir, mais mûrir et viriliser les jeunes amis inconnus auxquels il a pensé!

H. Monin.

24 février 1904.

FÉLICIEN

SOUVENIRS D'UN ÉTUDIANT DE 48

PREMIÈRE PARTIE

I

LA MORT D'UN PÈRE

Le 24 août 1847, j'étais allé aux courses de Saint-Gilles, en compagnie de mon oncle Auguste. Le soir, « Grand bal. » Mais mon oncle n'avait pas voulu rentrer de nuit, et nous revenions dîner à Coëx, au galop du cabriolet. J'étais joyeux, mais las; je m'étais assoupi. Le cheval s'étant arrêté au montant de la côte, je m'éveillai brusquement. De l'ombre du vallon, montait le son d'une cloche d'église. Je me sentis froid au cœur et mes yeux se remplirent de larmes.

Une demi-heure après, nous étions chez nous, étonnés de n'y pas trouver mon père, qui était parti pour la chasse depuis le matin.

La vieille bonne Marie avait éloigné le rôti de la braise; elle me forçait à manger ma soupe, grommelant contre le maître. Ses doléances comiques m'avaient remis en gaîté

lorsque entra un de nos métayers, qui mystérieusement dit à mon oncle :

— Eloignez le petit!

L'ordre tout bas transmis à la cuisinière, je fus conduit dans ma chambre à coucher, dont, sans explication, les volets furent clos et la porte refermée sur moi. En même temps il se faisait dans la cour un bruit assourdi. On allait et venait de la route au salon d'en bas.

Puis on déposa quelque chose de très lourd.

Des pas précipités ébranlèrent l'escalier, ma porte se rouvrit. Mon oncle me prit dans ses bras en s'écriant :

— Ton père est grièvement blessé.

— Mon père !... Oh ! mon Dieu ! Je veux le voir.

— Il est mort!

— Je veux le voir.

— Impossible.

— Je le veux! je le veux!

Je m'échappai. Bousculant tout sur mon passage, je pénétrai jusqu'au coin du salon d'en bas.

Sur une civière gisait mon pauvre père, le visage troué, la barbe emmêlée de caillots de sang noir. Je tombai évanoui sur le cadavre...

On m'avait reporté dans mon lit, où me réveilla, je ne sais combien d'heures après, le brillant soleil d'été.

Me frottant les yeux et contemplant, comme d'habitude, la collection du *Charivari* qui tapissait les quatre murs, je me figurai un instant n'avoir fait qu'un terrible rêve, et j'appelai : « Papa!... Marie!... Mon oncle! »

Marie accourut. Un accès de désespoir frénétique me ressaisit quand, en sanglotant, la bonne me dit :

— Mon pauvre petit maître!

Le médecin me fit appliquer des compresses sur la tête et retenir au lit.

Je n'en sortis que le lendemain pour conduire le deuil à l'église, presque en face, et au cimetière, à côté. Encore me fut-il impossible d'assister à la cérémonie entière. Durant l'office, j'aperçus, sous la bière mal jointe, tomber

une goutte de sang que vint lécher notre chienne Diane. Je poussai un cri de fou; on m'emporta.

La semaine d'après, je quittais pour toujours cette maison vendéenne où mes vacances avaient été jusqu'alors si heureuses. J'étais reconduit chez ma mère, à Nantes.

J'ignorais encore comment était mort mon père; je savais seulement qu'il n'était plus.

Nous attendions dans l'auberge d'Aizenay le courrier de Bourbon-Vendée. Le maître de poste entama avec mon oncle Auguste et mon autre oncle à la mode de Bretagne, le cousin Duroussard, une conversation grave à mi-voix. Je me trouvais assis sur un banc extérieur; j'écoutai.

— Est-ce en avant de la barrière ou après qu'on a trouvé le corps? Le fusil, comment était-il placé? demandait le maître de poste.

— Pour le fusil, répondait Auguste, on ne sait rien. Quant au corps, il était allongé dans l'herbe, deux pas en avant de la barrière. Celle-ci est un peu haute; pour la franchir, il faut écarter des branches de houx assez fortes. Nous avons remarqué un bout de chêne auquel la gâchette aura pu s'accrocher.

— Oui, oui, interrompait Duroussard, on s'expliquerait bien le coup parti au passage de la barrière, mais non pas comme il a porté, en plein visage, faisant sauter toute la cervelle... Le champ, à une demi-lieue du village, est assez loin des habitations pour qu'on n'ait rien entendu, près du bois de sapins où il n'y a personne en cette saison, à cette heure... La nuit tombait, la chasse était finie et ce n'est pas la direction que l'on prend pour rentrer au village...

— Vous doutez donc qu'il y ait eu accident? s'écria le maître de poste.

— Un peu, dit Duroussard.

— Vous supposeriez un crime? La sapinière servait autrefois de refuge aux chouans, puis aux réfractaires. L'an passé encore, il s'est commis un assassinat dont l'auteur n'a pas été découvert...

— Un assassinat... avec le fusil de la victime?

— Un suicide alors? Allons donc! s'écria Auguste. Mon frère était un trop bon vivant pour se tuer. Les soins méticuleux qu'il prenait de sa santé prouvent combien il tenait à la vie. Jamais je ne l'ai vu de plus belle humeur que le matin de l'accident.

— Cependant il n'est pas allé à la fête de Saint-Gilles; il avait promis à son fils de l'y conduire; c'est vous qu'il y a envoyé à sa place.

— Vous supposez qu'il nous aurait éloignés de Coëx par préméditation?

— Pourquoi pas? La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, aux Morinières, il m'a parlé de son grand projet de minoterie modèle, auquel il voulait m'associer. Je refusai; il s'est mis dans une colère, dont la persistance m'a frappé... Je lui réitérai mon bon conseil de s'occuper moins des inventions nouvelles, de continuer simplement à fumer ses terres, en ne négligeant pas son commerce. Il s'emporta, me débita des choses amères sur notre famille, dont les uns le ruinaient, — c'était pour ses frères, — et les autres, — c'était pour moi, — loin de l'aider, lui donneraient un coup de rame sur la tête, s'il était en péril de se noyer.

— Monsieur Duroussard, mon pauvre ami Brevet n'avait pas tout à fait tort de dire cela, protesta énergiquement le maître de poste. Si votre cousin s'était suicidé comme vous l'insinuez, vous en seriez un peu cause. Il ne vous déplairait pas qu'on vendît les Bouleaux pour arrondir vos Morinières!

Duroussard n'eut pas le temps de répliquer. Son interlocuteur avait disparu sous prétexte d'aller préparer les chevaux de la poste.

Il s'adressa à Auguste, qui se cachait la tête entre les mains :

— Quelle infamie! Quelle absurdité! Comme si je ne devais pas être le subrogé-tuteur de Félicien, par conséquent être rendu incapable de profiter de sa ruine, s'il est ruiné, comme je le crains!... Ce que son pauvre père

me disait, mon cher Auguste, ne s'adresse qu'à votre frère Vincent, qu'il a sauvé de la faillite il y a trois mois en sacrifiant une trentaine de mille francs... Vous, vous êtes quitte envers lui ; vous lui aviez passé votre part de la succession paternelle et vous étiez devenu son associé dans l'exploitation des Bouleaux, que vous comprenez on ne peut mieux... Vous n'êtes pour rien dans les affaires de Nantes et de Vannes, qui sont plus embarrassées, j'en suis sûr, que vous ne le supposez... Personne n'est mieux au courant que vous des querelles de ménage qui, avec les mauvaises affaires, ont pu déterminer le suicide...

— Je ne puis ni accuser ni défendre ma belle-sœur, dit l'oncle... Prenons garde que Félicien n'entende!

J'avais tout entendu.

II

LES BLANCS ET LES BLEUS A SAINT-STANISLAS

Nous voilà tous les trois dans le coupé du courrier. Le cousin Duroussard sommeillait en paix. L'oncle Auguste fumait pipe sur pipe, en proie à une très vive agitation. Moi, les yeux clos, je me torturais l'esprit et le cœur pour comprendre ce que j'avais appris.

J'étais arrivé à la fin de ma seizième année sans le moindre souci de la vie matérielle. Tout entier à mes études classiques, je ne m'étais jamais occupé des affaires de mes parents. Rien n'était survenu de grave qui pût me faire prévoir la ruine et la misère.

Quelques années auparavant, la grand'mère, puis le grand'père étaient morts. J'avais vu leur maison et les fermes qui en dépendaient demeurer indivises entre les mains de mon père, au lieu de se partager entre lui et ses deux frères. Je savais que la part de l'oncle Vincent, qui,

après avoir échoué dans la marine marchande, essayait de se relever dans le commerce, à Vannes, avait été rachetée en argent; que celle de mon autre oncle, le bel Auguste, qui mena jusqu'à l'âge mûr une vie fort légère, avait été d'avance absorbée par les emprunts qu'il avait contractés. J'en concluais que mon père était assez riche pour conserver intact l'héritage paternel et même pour soutenir ses frères malheureux.

J'aurais dû, si j'avais été attentif, m'apercevoir de la vive résistance de ma mère à l'exploitation des Bouleaux, développée sous la direction permanente d'Auguste. Mon oncle étant charmant pour moi, j'estimais que mon père avait eu raison de le garder à la campagne pour satisfaire toutes mes fantaisies durant les vacances.

D'ailleurs, l'année précédente, on m'avait fait quitter le collège de Nantes, où j'étais externe, par conséquent, coûtant peu, pour m'envoyer à Paris, dans un pensionnat de la rue de Clichy, qui conduisait ses élèves au collège Bourbon.

J'y avais pour correspondant le neveu du chef d'une des plus grandes maisons de draperie en gros. J'étais fourni d'argent de poche. Mon père qui n'avait que moi et qui m'aimait à la folie, s'était persuadé que je devenais trop fort pour les professeurs de ma ville natale et que Paris m'était indispensable afin de me mettre sur l'une des voies par lesquelles on arrive à tout.

Car il n'avait nulle envie de me garder comme successeur en son commerce, qu'il aspirait à abandonner pour se vouer à l'agriculture. Son rêve eût été de me voir entrer à l'Ecole polytechnique. Mais, comme je ne mordais guère aux mathématiques, il y renonça sans trop de peine. En pleine confiance de mon amour du travail et de mes aptitudes, il attendait que ma vocation se déterminât.

Je n'avais par conséquent jamais eu à me préoccuper de l'avenir, lorsque la conversation d'Aizenay me fit apercevoir le vide sous le présent,

J'aimais mon père autant qu'il m'aimait, aveuglément. J'éprouvais pour ma mère une affection aussi tendre, mais j'avais moins de confiance en elle qu'en lui. Cela provenait de ce qu'au début de mes études, j'avais causé entre elle et lui un conflit où raison m'avait été donnée.

Placé par elle dans un pensionnat ecclésiastique, surtout afin d'être bien préparé à la première communion, je m'y trouvais, avec une demi-douzaine d'autres enfants de bourgeois, exposé aux taquineries d'une centaine de nobles « fils des croisés » et des Vendéens.

La veille d'un 1er mai, — fête officielle du roi Louis-Philippe, — les latrines avaient été peuplées de petits drapeaux tricolores avec inscriptions contre « les patauds ». Le camarade Buissonnière et moi y avions substitué des bouts de papier blanc constellés de H V (Henri V) avec couronne renversée.

Les Kersabiec et les Charette, s'en étant aperçus, nous emmenèrent, à la récréation du soir, au pied du grand cerisier, planté au milieu de la cour ; ils nous firent de force embrasser l'un de leurs drapeaux repêchés dans l'ordure.

Le lendemain matin, rentrant avec Buissonnière, demi-pensionnaire comme moi, je me faisais aider par lui à déployer sur les plus hautes branches du cerisier un immense drapeau tricolore, cousu de mes propres mains avec trois morceaux d'étoffe prise au magasin paternel.

Nous attendions au pied de l'arbre, les poches pleines de pierres, que sonnât l'heure de la sortie des pensionnaires du réfectoire pour la première récréation.

Du haut de la terrasse qui dominait la cour, de formidables cris retentissent :

— Le drapeau!... A bas les bleus!... Sus aux patauds!

Tandis que « les blancs » dégringolent les deux escaliers, nos cailloux volent et ensanglantent quelques visages.

Nous sommes atteints avant que les maîtres d'étude aient pu intervenir, et taillés en pièces après trois minutes de lutte héroïque.

Le directeur en personne nous vint relever, nous emmena à l'infirmerie, fit rafraîchir les yeux pochés et nous mit au cachot.

Dans l'après-midi, on nous conduisit au parloir. Nous nous y trouvâmes en présence de nos deux pères qui, sur mes explications, acceptèrent notre renvoi en disant des choses très dures à M. l'abbé directeur.

Quand j'arrivai à la maison, ma mère était furieuse contre moi, qui avais volé de l'indienne et du calicot; contre mon père dont, s'écriait-elle, le mauvais exemple me poussait au dévergondage politique et irréligieux !

Néanmoins l'harmonie s'était rétablie à mon égard dès la semaine d'après, vu que tout de suite, mis au collège royal, j'y avais débuté en rapportant la croix.

Ce souvenir d'enfance me revenait à la mémoire au moment où le courrier s'arrêtait pour changer de chevaux.

III

RÉSOLUTION VIRILE

Nous étions très connus sur la route de Bourbon-Vendée à Nantes et l'accident de Coëx avait causé une émotion générale. Le maire de Falluau, en remettant au conducteur un pli pour le préfet, nous aperçut. Il s'empressa de nous adresser les plus chaleureuses doléances. Mon cousin et mon oncle, descendus de voiture, tinrent avec lui une conversation à gestes très animés.

J'étais resté dans mon coin. Lorsque la voiture se remit en marche, le maire accourut, me saisit les deux mains et me dit :

— Jeune homme, vous avez perdu le meilleur des pères, la Vendée un de ses meilleurs citoyens !

Ce qui me mit tout en larmes et m'enflamma d'une filiale fierté.

— Quelle vieille bête! s'écriait mon cousin au moment où les chevaux reprenaient le galop. Mêler la politique à ces choses-là !

— Dame ! objecta mon oncle un peu méchamment, tout le monde n'est pas comme vous, qui, fils de bleu, essayez de découper votre nom en deux, pour passer au blanc...

— Imbécile ! répliqua Duroussard. Je me moque pas mal des *du* ou des *de*. Ce n'est pas moi qui me découpe, comme vous dites ; c'est ma sœur que je vais marier à notre voisin, le marquis, un vrai, du temps des croisades...

— Ou de plus tard... un épileptique, un forcené, qui la tuera, ou qu'elle tuera, s'ils s'épousent...

— Eh bien, après? A qui le bien reviendra-t-il, s'ils n'ont pas d'enfants ? Moi, j'en ai deux.

— Sapristi ! vous êtes fort sur la question des héritages !

— Si vous n'étiez pas si bêtes, vous autres, vous n'en seriez pas où vous êtes... avec votre politique... Ton frère aurait eu la plus belle chentèle de Nantes, s'il avait écouté sa femme... Vous vendiez des châles de l'Inde, au commencement, en 1829... Vous vous êtes compromis dans la révolution de 1830 avec cette vieille bête de maire de Palluau; vous y avez gagné la croix de Juillet ; mais les belles pratiques ont été chez le concurrent ; vous vous êtes embourbés dans la cotonnade et la pacotille !... Voilà ton frère mort, et toi sans le sou... Quand on est dans le commerce, il ne faut pas s'occuper de politique... Quand on a besoin des autres, il faut avoir toutes leurs opinions... Telle est la mienne... Comme vous voyez, je me porte bien et je m'arrondis.

— Mon cousin, dis-je avec animation, vous êtes un égoïste et vous ne pouvez rien comprendre à ce qu'ont fait mon père et mon oncle... Moi, je les approuve...

— De t'avoir ruiné, petit sot, reprit Duroussard... Si tu as, comme eux, la tête à l'envers, si tu t'occupes de la liberté, du gouvernement, d'un tas de choses qui ne rapportent rien que des coups... tant pis pour toi!... Tu finiras, comme tu commences, sur la paille !

— Cousin, il est absurde de troubler ainsi cet enfant, interrompit mon oncle.

— Eh ! bon Dieu ! continua l'autre, il saura demain ce que je viens de lui révéler sans le faire exprès. Cette vieille bête de maire et toi, mon pauvre Auguste, vous êtes cause que je lui ai donné une leçon dure... Profites-en, mon petit Félicien. Quoi que tu fasses, pas d'opinion, pas de politique !

— Mais c'est que déjà je sais un peu ce que c'est que la politique, ayant appris l'histoire, objectai-je; j'ai une opinion...

— Et laquelle, s'il te plaît ?

— Celle de mon père, de mes oncles, de mon grand-père et du père de ma grand'mère, l'aïeul aussi de ta femme, mon cousin... Nous sommes bleus depuis 1793. Les blancs nous ont brûlé trois fois notre maison vendéenne. Ce que ma cousine, feu ta femme, a laissé à tes enfants, ce qui est encore à nous à Coëx, à qui le devons-nous? Aux frères Brevet de l'île d'Yeu, les uns se faisant sauter dans leur navire en sauvegardant le ravitaillement de Brest ; les autres gagnant à la course contre les Anglais de quoi acquérir ces biens du clergé dont tu jouis en reniant les ancêtres de ta femme.

— Ta ! ta ! ta ! Tout comme son père! Exalté!... Mon pauvre Félicien, je te plains... Heureusement que ta mère n'est pas dans ces idées-là !... Je l'aiderai à te refroidir le cerveau...

Nous approchions de Nantes, lorsqu'un encombrement de carrioles revenant du marché força la diligence à s'arrêter.

Nous étions en face d'une petite maison de Pont-Rous-

seau, devant laquelle tricotait la bonne femme qui avait été ma nourrice.

Je lui crie : — Bonjour, Marthe !

Elle relève aussitôt la tête, me reconnaît, s'élance, et, m'embrassant les mains par la portière, bavarde précipitamment :

— Oh ! le beau gars !... Est-ce vrai tout de même que votre papa ?... Ah ! le brave homme !... Peut-on penser ! Tiens ! madame votre mère n'est pas avec vous ?... On ramène le corps, n'est-ce pas, monsieur Auguste ? Vous me ferez savoir... Je veux aller à l'enterrement... Mon petit chéri, mon mignon, comme tu as de la peine !...

Elle ne cessait de parler, le courrier ayant repris le galop. Moi, je me demandais à haute voix :

— Pourquoi est-ce cette femme qui, au lieu de ma mère, m'a nourri de son lait? Pourquoi ma mère n'est-elle pas venue à Coëx ? Pourquoi ne ramène-t-on pas à Nantes le corps de mon père ?

L'oncle Auguste se retourne vers moi, m'embrasse, mais s'abstient de relever mes questions. Le cousin Duroussard, avec sa maladresse habituelle, répond :

— A quoi bon des frais inutiles ? Ton malheureux père est aussi bien dans le cimetière du bourg qu'à Miséricorde de Nantes... C'est moi qui ai jugé que ta mère ne devait pas venir là-bas. Voir quoi ? Faire quoi ? C'était fini !... Et puis, qu'est-ce que cela te fait d'avoir eu une nourrice ? Est-ce que tu t'en portes plus mal ?...

— Cependant, dit Auguste, ta femme nourrissait elle-même ses enfants.

— D'abord, Adeline n'était pas dans le commerce et obligée de trôner toute la journée dans un comptoir, avec un corset, en toilette... Ça nous a bien servi! Elle est morte, épuisée, à sa troisième couche...

L'explication me suffisait. Je n'écoutais rien de ce qu'il continuait à bavarder. Je regardais les eaux jaunes de la Loire couler sous les points que nous traversions. J'admirais le soleil couchant dessiner et peindre un fond magni-

fique de pourpre et d'or aux courbes vertes des collines et aux silhouettes des monuments qui se dressent au-dessus des îles.

La nature, grandiose à cet instant, avait versé quelque chose de son calme dans mon cœur agité. Les mauvaises idées qui se heurtaient dans mon esprit étaient emportées par les nuages rayonnants.

Descendu du courrier, je marchai précipitamment vers le magasin, le traversai en courant, montai le petit escalier intérieur et m'élançai dans la chambre de ma mère.

Elle m'ouvrit les bras, m'inonda le visage de ses larmes, sans prononcer une parole. Je ne trouvai à lui dire que ces mots :

— Sommes-nous malheureux !

Le lendemain, il y eut un service solennel à l'église Saint-Nicolas, auquel elle assista avec moi. Durant la messe entière, elle demeura à genoux, sa tête dans ses mains. Moi, debout, sans pleurer, je suivais machinalement la cérémonie.

Les profonds accents du *Dies iræ* me saisirent et je retombai sanglotant sur ma chaise.

On emmena ma mère. Tenu à la main par mon oncle, je subis le supplice du défilé banal des amis et connaissances de la famille, avec salutations, avec condoléances écœurantes.

Le jour même, le magasin étant fermé, on commençait l'inventaire. Les hommes de loi posaient les scellés dans l'appartement.

Ma mère, tutrice légale, avait d'interminables conférences avec mon cousin, subrogé-tuteur, le notaire et le banquier. Je ne savais plus où me mettre, ni que faire chez moi.

Je recommençais à m'exaspérer, cherchant des renseignements que personne ne pouvait m'offrir au dehors et que mes parents évitaient de me donner.

Enfin, au bout d'une semaine, ma mère, en présence de mon cousin, me tint ce discours :

— Mon cher enfant, la mort de ton pauvre père change notre situation... Tu ne pourras pas retourner à Paris continuer tes études... Veux-tu rentrer au collège de Nantes ?

— Tu as encore deux classes à suivre ? ajoute mon cousin.

— Oui, la rhétorique et la philosophie.

— Deux ans, c'est beaucoup. Tu ne pourrais pas devenir bachelier plus vite ?

— Mais si ; je me crois de force à apprendre l'indispensable en une année.

— Avec des répétiteurs ; ce sera trop coûteux.

— Non, tout seul, dis-je résolument, excepté pour les sciences.

— Le professeur de mathématiques du collège, fait observer ma mère, donnerait volontiers des leçons à Félicien ; M. Nolo, de l'île d'Yeu, est de loin notre parent, tout à fait notre ami.

— Eh bien, c'est arrangé, s'écrie mon tuteur, tu restes ici, tu travailles ferme, tu es bachelier juste dans un an. Ça pourra durer jusque-là ; si la liquidation ne te laisse rien, tu seras à même de gagner ta vie !

— La Providence nous éprouve, reprend ma mère... Implorons la pitié de Dieu et faisons notre devoir !

IV

LE COLLÈGE BOURBON ET L'INVENTION DU GORENFLOT

L'internat, essayé une seule année, ne convenait en rien à ma nature, et j'aurais accepté sans chagrin de ne pas rentrer à Paris, si je n'y avais laissé une amitié et mon premier rêve d'amour.

J'étais seul du pensionnat en seconde au collège. Quand nous nous rendions à Bourbon, deux par deux, les mathématiciens, les philosophes et les rhétoriciens marchaient en tête. Je venais ensuite, accompagnant un demi-pensionnaire, élève de troisième, timide et faible, que le chef d'institution avait en quelque sorte mis sous ma protection. Il était d'autant plus choyé qu'il appartenait à une famille de financiers israélites, lancés dans la création des chemins de fer et qui devaient bientôt atteindre à la plus haute fortune.

Un incident extravagant, qui se produisit au commencement de l'été de 1847, transforma ce compagnonnage en vive amitié.

Nous entrions au collège Bourbon par la rue Caumartin ; nous en sortions par la rue du Havre. Sur le trottoir, où nous rangeaient nos maîtres d'études pour nous ramener à nos pensions, s'ouvrait une petite pâtisserie, qui est devenue grande, grâce au succès du baba spécial dénommé « le Gorenflot » par nous autres, ses premiers appréciateurs.

Beaucoup de condisciples de troisième et de seconde abusaient de ce qu'Eugène en mangeait souvent avec moi, pour faire inscrire à son compte le total dévoré par l'assistance entière.

Le pâtissier s'y prêtait de la meilleure grâce, le père d'Eugène habitant en face et les notes présentées fin du mois à l'administration des chemins de fer de Saint-Germain, de Versailles et de Rouen, s'encaissant avec facilité. Par malheur, la consommation ne resta pas modeste, les additions montèrent trop vite et trop haut.

Un beau matin, le pâtissier se mit en travers de sa porte, déclara ne plus vouloir passer un gorenflot qu'à qui avancerait deux sous.

Notre foule gourmande s'ameuta. Elle eût cassé les vitres, dévasté le magasin, si cette explication catégorique ne lui eût été immédiatement fournie.

— Monsieur le père de Monsieur Eugène refuse de payer pour tout le monde !

La colère générale se tourna aussitôt contre Eugène, qu'on entoura en criant :

— Petit juif ! petit juif !

Cette cruauté enfantine m'exaspéra. Je me plantai devant mon camarade. J'appelai les autres lâches.

Trois ou quatre levèrent les mains sur moi. Je m'élançai, tête baissée, à la bretonne. J'en atteignis un en pleine poitrine et l'abattis sur la chaussée crachant le sang. Mais, tombé avec lui, je ne me relevai pas, assailli par dix autres qui m'accablaient de coups de pieds, de coups de poings.

Je ne fus arraché aux fanatiques du gorenflot gratuit pour nous, obligatoire pour Eugène, que par le secours de plusieurs maîtres d'études des divers pensionnats.

Il fallut l'intervention du censeur du collège, en personne, pour sauver la pâtisserie et dissiper l'émeute enfantine.

Je pus retourner à la pension avec mes jambes, n'ayant rien de démoli. L'infirmière m'appliqua un cataplasme sur l'œil très gonflé et une compresse d'eau sédative sur les reins.

Je me reposai dans un lit, mais sans dormir.

Le dîner sonnant, je descendis au réfectoire, où les camarades me firent une ovation. Je bus à la santé de tous un verre de bon vin vieux qu'un garçon m'apportait de la part de M. le directeur.

Celui-ci, au milieu de la récréation, vint me chercher. En me prodiguant les témoignages d'une ardente affection, il m'emmena au parloir.

Je m'y trouvai devant le père d'Eugène, qui me remercia d'avoir défendu, vengé son fils. Il m'invita à aller passer chez lui les jours de congé où je ne serais pas réclamé par mon correspondant, — qui ne me faisait sortir que deux fois par mois.

Le dimanche suivant, une voiture me prit rue de Clichy

et le cocher me confia au conducteur du train de Saint-Cloud. A la gare, Eugène m'attendait. Il me mena, à travers bois, dans une opulente villa.

Je fus introduit dans un salon comme je n'en avais jamais vu, et j'eus à traverser deux haies de graves personnages en habit noir et de dames en superbes toilettes. J'étais ébloui et très embarrassé. Je fus vite mis à l'aise par la maîtresse de la maison. Elle m'embrassa en me remerciant gaiement de m'être montré le brave ami du « petit juif ».

Un domestique en livrée ayant annoncé : « Madame est servie ! » elle me conduisit par la main au bout de la table, où elle m'institua « président du groupe de l'avenir ».

Ce groupe comprenait une douzaine de petits garçons et de petites filles; frères, sœurs, cousins et cousines d'Eugène. La société sérieuse ayant assez vite fini de déjeuner, notre dessert se prolongea on ne peut plus joyeusement.

J'avais auprès de moi une rieuse intarissable, plus enfant que les plus jeunes, quoiqu'elle eût, à quatorze ans, toutes les grâces d'une jeune personne bonne à marier. Ce fut elle qui, durant la journée entière, se fit mon guide à travers le parc et m'initia à toute sorte de jeux parisiens ignorés dans ma province.

Jusqu'à la fin de l'année scolaire ces délicieux dimanches de Saint-Cloud se renouvelèrent chaque quinzaine avec des enchantements nouveaux. Je jouis du dernier, quatre jours avant la distribution des prix et mon départ pour Nantes.

Eugène, son frère et la cousine Lia me reconduisaient à la gare de Saint-Cloud. Les yeux brillants de la cousine, son teint rose, ses flots de cheveux noirs échappés de son chapeau de paille provoquèrent de ma part un témoignage d'admiration qui s'exprima par cette phrase balbutiée :

— Je ne pourrai vous oublier, mademoiselle !

C'était aussi bien dit que bien senti, paraît-il, car Mlle Lia, toujours riant, me répliqua vite :

— Ni moi non plus !

Ce que je n'aurais pas osé, elle le fit. Elle m'embrassa sur les deux joues, tandis que ses cousins me serraient la main en me disant :

— Au revoir !

V

PRÉPARATION INTELLECTUELLE

Le souvenir de ce baiser sans conséquence me revint après la décision prise d'achever mes études à Nantes.

L'idée que jamais peut-être je ne reverrais Lia me fit monter les larmes aux yeux. Mais je calculai que, si j'étais bachelier dans moins d'un an, elle n'aurait peut-être pas le temps de perdre mon souvenir.

Je ne manquai pas, d'ailleurs, d'écrire à Eugène.

Son amicale réponse me prouva que nos charmantes relations de Saint-Cloud n'étaient qu'interrompues.

Mon maître de l'institution de la rue de Clichy m'aurait assez volontiers repris à demi-pension, même pour rien, comptant sur mes succès au collège et au concours général afin de donner du lustre à son établissement.

Il en adressa la proposition à ma mère, qui, après un long entretien avec moi, se décida à refuser. Notre dignité eût souffert d'une pareille situation. Comme je le dis d'un ton pénétrant, je me sentais incapable de fournir en travail forcé le solde d'une aumône !

J'avais fait au dernier concours général l'épreuve de l'indépendance de mon esprit vis-à-vis des programmes officiels. Ma composition d'histoire aurait été classée en première ligne, si après avoir raconté le règne de Catherine II, je ne m'étais pas mêlé de juger la célèbre tsarine au point de vue moral, comme elle le mérite.

Le professeur Nolo, sur lequel comptaient mes pa-

rents pour combler les trous de mon instruction scientifique et me diriger un peu dans mon travail libre, était heureusement tout à fait propre à cette mission. Il n'avait que trente ans, n'était point morose, comprenait mon caractère entier, me traitait en camarade. Appartenant à une famille nombreuse et pauvre, il avait eu lui-même des difficultés pour finir ses études et entamer la carrière universitaire. Il approuva ma résolution d'enlever le baccalauréat en un an ; il m'offrit son concours désintéressé.

Dans de très régulières répétitions, le dimanche et le jeudi matin, il me fit repasser l'arithmétique, me donna les éléments nécessaires de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie. Un peu plus, il m'aurait rendu la géométrie agréable.

Il est vrai qu'apprise de cette façon amicale et ces jours-là, à ces heures-là, plutôt qu'à d'autres, la science des lignes, des surfaces et des corps m'épargnait la grand'messe dominicale et un conflit périodique, sur l'irritante question religieuse, avec ma mère, trop dévote du vivant de mon père et que le veuvage semblait faire tourner au mysticisme.

Ma dramatique sortie du pensionnat Saint-Stanislas m'avait affranchi de l'éducation cléricale. L'imagination éveillée par un confesseur jésuite, j'avais bien été pris d'un accès de piété ardente lors de ma première communion. Mais bientôt sous l'influence de mon père, vrai fils du XVIII[e] siècle, homme de la révolution de Juillet, j'avais pris les prêtres et la religion en défiance. C'était uniquement par égard pour ma mère, de peur de lui donner du chagrin, que j'avais continué à l'accompagner le dimanche à la messe, à communier une fois l'an avec elle, le jour de Pâques. Tant que j'étais resté à Nantes, j'avais accompli ce devoir de complaisance de telle façon que l'on pouvait me supposer toujours, au fond de l'âme, quelque tison de foi possble à rallumer. Quand mon père m'avait emmené à Paris, ma mère n'avait pas manqué de prescrire au chef d'institution de me faire suivre la religion.

Mais les Pâques parisiennes achevèrent de me rendre irréligieux.

Nous n'étions pas le quart des pensionnaires obligés à nous confesser et à communier. La confession ne fut qu'une farce préméditée entre nous. Sur douze, qui communièrent le jeudi saint, il y avait deux croyants. Il eût mieux valu nous laisser libres.

M. Nolo, qui était lui-même anticlérical comme tous les jeunes professeurs de l'Université de la fin du règne de Louis-Philippe, ne s'occupa guère de me recatéchiser. Mais il m'adjura de respecter les opinions de ma mère, d'autant plus, ajoutait-il — et cela me frappa — que leur divergence avec les convictions de mon père avait causé dans le ménage des crises douloureuses.

Il laissa croire, tant qu'il me donna ses leçons du dimanche, que nous allions ensemble à la messe, ou avant ou après. Et moi, lorsque assez souvent à dîner, ma mère attaquait le chapitre de la religion, je gardais le silence respectueusement. Une fois, elle s'en fâcha ; je l'arrêtai d'un mot auquel elle ne répliqua pas :

— Laisse-moi tranquille là-dessus... Je suis comme mon père... Je n'aime pas les jésuites !

Une fois que j'étais alle, à treize ans, consulter un livre à la bibliothèque publique de Nantes, j'avais été remarqué par le bibliothécaire. Le savant M. Pécaut m'avait pris en affection et m'avait fait pratiquer une méthode d'après laquelle un chapitre de Tacite et un chant d'Homère, sûrement traduits et expliqués phrase par phrase, mot par mot, suffisent pour rendre intelligibles tous les auteurs latins ou grecs. Le fait est qu'après m'être livré un trimestre à peine avec lui à cet exercice de la traduction littérale, éclairée de commentaires grammaticaux, étymologiques, historiques à l'infini, les versions latines ou grecques m'étaient devenues d'une facilité inouïe.

Je ne manquai pas de réclamer ses conseils, dès que je me remis à mes études solitaires. Il me proposa de venir,

quand il me plairait, préparer ou répéter avec lui ce que je devais m'apprendre à moi-même.

Je passais bien trois fois par semaine l'après-midi à la bibliothèque, dans le petit cabinet, où il avait réuni ce qu'il appelait les éléments essentiels de l'éducation humaine. Le rayon de la religion commençait par une traduction de Confucius, finissait par l'*Origine des cultes* de Dupuis. Au centre des rayons de la philosophie resplendissait Voltaire, accompagné de Condorcet. Aux deux extrémités se faisaient remarquer Platon et Victor Cousin, ce dernier flanqué de la *Réfutation de l'éclectisme* par Pierre Leroux. Les œuvres d'Auguste Comte, alors peu connues, ouvraient la série des sciences. Celle de l'histoire se terminait par les principaux ouvrages sur la Révolution française : Mignet, Thiers ; les premiers volumes qui venaient de paraître, des récits de Louis Blanc et de Michelet; les *Girondins* de Lamartine, qui obtenaient en ce moment même un prodigieux succès. D'Homère et d'Eschyle, de Virgile, d'Horace et de Térence, on courait, sur le casier de la poésie, à Molière, Corneille et Racine, pour aboutir à Alfred de Musset, à Victor Hugo.

Dans ce milieu de lectures de choix, — en compagnie d'un érudit profond, d'un esprit indépendant, prêt à me fournir toutes les explications désirables ; le plus souvent, par enthousiaste conviction de l'excellence de sa méthode, toute « socratique », m'amenant à répondre par moi-même aux questions que je lui posais, — j'avançai dans l'accumulation des matières à retenir pour passer le fameux baccalauréat.

En même temps je compris que, quand je me serais assimilé l'indispensable à mon entrée dans la vie, je ne saurais rien encore, et que la fin des classes n'est, pour qui veut savoir, que le point de départ des études sérieuses.

Je ne dois pas seulement au vieux bibliothécaire de ma ville natale d'avoir, en une seule année, et des plus troublées, fait ma rhétorique et ma philosophie beaucoup mieux que dans n'importe quel collège. Il m'a, pour la vie entière,

armé l'intelligence; il m'a inspiré la passion de chercher et m'a fourni la patience de suivre jusqu'au bout une libre recherche.

VI

MAUVAISES FARCES ET JEUX INNOCENTS

Au mois de décembre 1847, je ne prévoyais guère que je ferais, quelques semaines plus tard, mes débuts sur le théâtre des agitations populaires. A peine étais-je mis au courant de la campagne des banquets réformistes par je ne me rappelle plus quel journal, dont je suivais le roman-feuilleton, le *Juif errant* d'Eugène Suë.

C'était mon bon camarade d'enfance, Camille, né dans le magasin en face du nôtre, rue d'Orléans, qui l'emportait de chez lui. Nous le lisions chaque matin, après déjeuner, dans la promenade d'une heure et demie que nous faisions avec Buissonnière. Celui-ci était demeuré fidèle à ma personne depuis Stanislas, mais il n'entrait jamais à la maison parce que ma mère l'avait pris en grippe.

Sur un quai désert de l'Erdre ou le long de la route de Rennes, quand il ne faisait pas trop froid, et, quand il pleuvait, autour de l'escalier du passage Pommeraye, je faisais tout haut la lecture entre eux deux.

Buissonnière interrompait sans cesse :

— Ce Rodin! comme c'est ça, hein!

Et Camille, en écho, répétait :

— Oui, c'est ça!... A bas les jésuites!

Nous étions très montés contre l'Eglise et ses suppôts, lorsqu'arriva la fête de Noël.

Fort heureusement, ma mère avait été appelée à Paris pour s'entendre avec les principaux fournisseurs de la maison sur la liquidation de notre commerce : sans quoi

quelque dispute religieuse eût éclaté entre nous. Eugène Suë m'avait surchauffé; je m'étais exaspéré au suprême degré en repassant, avec le bibliothécaire Pécaut, mon histoire du XVI^e^ siècle. Le Grand Théâtre venait de donner les *Huguenots* et tous trois nous étions allés les entendre. Nous ne faisions que chanter, en chœur discordant, la *Bénédiction des poignards*, retournée contre les massacreurs de protestants.

Buissonnière cependant n'était pas tragique : l'envie lui passa par la tête de nous faire souper chez lui la veille de Noël. Quelques verres de bourgogne dissipèrent la mélancolie qui, depuis quatre mois, étouffait le rire éclatant de ma saine et forte adolescence. Les chansons de Béranger, fredonnées par papa Buissonnière, nous excitèrent, comme il disait, à « aller rigoler le long des églises » et troubler les messes de minuit. A la cathédrale de Saint-Pierre, le scandale des bénitiers remplis d'encre, des robes cousues l'une à l'autre durant l'agenouillement du *Sanctus* et d'une bousculade aux cris : « Voilà le diable! » fut tel que la presse conservatrice jeta les hauts cris. « On s'attaque à la religion, à Dieu », publiait-elle le lendemain; telle est la conséquence de la propagation des mauvaises doctrines par les romanciers, les banqueteurs, les Eugène Suë, les Odilon Barrot, les Ledru-Rollin! »

Ma mère revint de Paris, satisfaite des facilités que les créanciers de mon père lui avaient accordées jusqu'à la vente de nos immeubles de Coëx. Elle espérait sauver notre situation.

Notre maison cessa d'être lugubre. Le dimanche soir, nous avions une douzaine de personnes.

Grâce à Camille et à son frère Paul, gamin très amusant d'une dizaine d'années, nous réussîmes à laisser les vieux autour de la table et à organiser, entre les jeunes, des parties de cache-cache s'étendant de l'appartement à travers les magasins fermés.

Avec nous trois jouaient les deux Poitou, enfants turbulents dès qu'ils s'échappaient des jupes de leur rigide

maman; le grand Théodore, qui, à dix-huit ans, portait encore des collerettes; sa sœur, Euphémie, allongeant, quoiqu'elle eût coiffé sainte Catherine, dans une robe grise écourtée, des formes osseuses qui n'avaient rien de féminin; enfin Mlle Rachel, la petite sœur de Louise, récemment chargée du comptoir de la lingerie.

Louise, qui, en personne, dirigeait et surveillait notre jeu, était entrée chez nous au moment même où mon père s'était établi. Vieille fille et pas belle, elle n'avait pas porté ombrage à ma mère et était devenue la sous-directrice des *Dames françaises*. Elle avait refusé toutes les propositions que lui avait values son habileté commerciale. Elle se trouvait heureuse d'être arrivée à la tête de notre maison et de rester au cœur de notre famille. M'ayant vu naître, elle me considérait comme son fils ; moi, je l'aimais comme une seconde mère. Personne ne m'avait plus câliné dans ma première enfance. En grandissant, je l'avais prise pour confidente intime, toujours disposée à cacher mes peccadilles et à préparer la réalisation des désirs que je n'osais exprimer ni à mon père, ni surtout à ma mère...

VII

A LA RENCONTRE DE LA RÉPUBLIQUE

En 1848, l'électricité ne s'appliquait pas à la transmission des nouvelles. C'était le télégraphe aérien qui, de ses longs bras, annonçait à la province les événements de la capitale. Rien n'était plus facile à l'autorité que de retarder les communications qui lui déplaisaient. Personne n'avait le moyen de remplir les blancs d'une dépêche... arrêtée par le brouillard.

Il y eut beaucoup de dépêches blanchies dans la seconde

quinzaine de février. Cependant, dans les soirées du 24 et du 25, on apprenait à Nantes :

« Le banquet de l'opposition a été interdit, des barricades se sont élevées aux cris de : A bas Guizot!

« Le ministère a donné sa démission; le roi a fait appeler M. Molé, M. Thiers, même M. Odilon Barrot!

« Les barricades se sont multipliées aux cris de : Vive la République!

« Louis-Philippe abdique; son petit-fils est conduit par sa mère, la veuve du duc d'Orléans, au sein de la Chambre des députés... »

— « Qui l'accepte comme régente », avait ajouté le préfet de la Loire-Inférieure sur la dépêche officiellement affichée au bureau principal des postes nantaises.

Ce bureau était alors établi dans la galerie haute du passage Pommeraye. Comme le courrier de Paris, déjà en retard les jours précédents, n'arrivait pas du tout, vers huit ou neuf heures du soir, la galerie était remplie de négociants très inquiets. L'annonce de la régence acceptée les eût rassurés si, à leur acclamation en faveur de Louis-Philippe II, n'avaient répondu deux cris énergiques de : Vive la République !

C'était moi-même et Camille qui les proférions.

On nous entoure, on nous bouscule, on nous jette hors du passage en nous traitant de galopins. J'avais essayé de discuter, on m'avait fermé la bouche. Camille avait levé sa canne; on la lui avait cassée. Nous étions profondément humiliés. Nous descendions, très sombres, la rue Crébillon, poursuivis par des éclats de rire, qui nous mettaient la rage au cœur. Ils ne cessèrent de retentir à nos oreilles qu'après la place Royale, devant chez nous.

Allions-nous rentrer penauds et nous coucher comme des lâches?

— Non, m'écriai-je... Courons au-devant du courrier de Paris!

Camille se met avec moi au pas militaire précipité. Nous ne nous arrêtons, essoufflés, qu'entre les deux Cours, au

pied de la statue de Louis XVI, vers laquelle mon camarade dresse ses poings crispés.

— En avant! dis-je.

Notre élan dura jusqu'à l'octroi de la ville.

Devant nous, boueuse et déserte, s'ouvrait la grande route. Camille avait froid et se sentait traversé par la pluie. Il émet, timidement, la proposition de nous arrêter là.

— Tout est fermé!

— Alors, puisque nous ne pouvons faire autrement, rentrons nous coucher!

— Est-ce que tu pourrais dormir quand la patrie est en danger?

— Mais que veux-tu que nous fassions dans cette nuit, dans cette eau?

— Je ne me sens pas mouillé, je ne suis pas fatigué, je n'ai pas peur... Veux-tu, oui ou non, me suivre jusqu'à ce que nous rencontrions le courrier?... En avant! en avant! Vive la République!

Nous recommençons à courir, mais pas bien longtemps; car nous tombions d'une ornière dans l'autre, nous étions trempés par le bas comme par le haut.

Au pas, sur le milieu de la chaussée, nous avançons quand même, chantant la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, *Mourir pour la Patrie*.

Un charretier, le seul être humain que nous rencontrons durant une lieue, prend mal notre tapage, fait claquer des coups de fouet dans la direction de nos joues.

Nous lui lançons de loin des : Vive le peuple! Vive la Révolution ! qu'il ne comprend pas, car il nous renvoie de grosses injures de roulier ivre.

Une heure plus tard des pas de chevaux retentissent. Etait-ce le courrier ? Non, point de roulement de roues ! Nous nous rangeons en silence près du fossé. Nous voyons défiler trois gendarmes.

— Si nous avions chanté, murmura Camille, ces brigands-là nous auraient ramassés!

Nous avions, de droite et de gauche, quelques maisons éparpillées. Je reconnais bien à l'une d'elles un bouchon de paille; je devine l'enseigne : « On loge à pied et à cheval. » Je frappe à la porte, aux fenêtres. On ne répond pas.

Camille me contemple d'un air assez narquois :

— Eh bien! tu es donc fatigué?

— Je n'en puis plus, en vérité. Mes pieds nagent dans mes souliers. J'ai de l'eau qui me coule dans le dos... et j'ai faim.

— Moi, j'ai soif.

— Et tout est fermé!

— Tout dort!

— J'en ferais bien autant !

— Si nous nous en retournions?

La pluie avait cessé; mais le ciel ne s'était pas découvert, la lune n'éclairait pas; la nuit était noire. Nous distinguons d'autant mieux, en montant une forte côte, deux lumières qui la descendent de très loin :

— Ce doit être le courrier!

— Il y a un postillon.

— Mais deux chevaux seulement.

— Il devrait y en avoir quatre.

Néanmoins nous crions de toutes nos forces :

— Venez-vous de Paris?... Paris!... Paris!...

Pas de réponse. La berline, dont nous nous étions approchés si près qu'il lui fallut s'incliner à gauche pour ne pas nous écraser, passait au galop.

Nous achevons de gravir la côte, découragés. Enfin, tout en haut, brille une lueur, qui traverse la route entière : c'est sans doute la porte ouverte d'une maison ayant des habitants éveillés. Nous étions à bout de forces. Le suprême élan nous est fourni par l'inquiétude même que nous éprouvons sans nous l'avouer, enfants gâtés de bourgeois de la ville, pour la première fois errant, à près de minuit, sur une route déserte. Nous atteignons, au moment précis où nous perdions la tête et manquions de jambes, l'auberge du dernier relai de la poste.

— Le courrier de Paris, demandons-nous?

— Vous voyez bien qu'il n'arrive plus. Paris, à ce qu'on dit, est à feu et à sang!

VIII

LE COURRIER DE PARIS

Nous étions en présence d'un fort gars d'écurie, drapé dans une limousine, et d'une très vieille paysanne qui lui servait une soupe à l'oignon.

— Ça sent bon, risque Camille.

— A feu et à sang! répété-je.

— N'en mangerais-tu pas? insiste-t-il.

La bonne femme nous manifestait des sentiments étranges. Nos mines effarées, nos vêtements souillés de boue jusque par-dessus nos casquettes, semblaient lui inspirer peu de confiance. Mais elle n'eut pas le temps de nous demander qui nous étions.

Camille s'était échoué sur un banc, au coin de la cheminée où flambaient des broussailles. Il avait déboutonné son paletot, laissé voir à son gousset une montre en argent avec chaîne en acier, et déposé sur la table voisine un tas de sous tachetés de pièces blanches. A son exemple, je me débarrassai de mon caban et vidai aussi mes poches contenant un petit couteau, des clefs et de la monnaie. Nous possédions environ cinq francs à nous deux. C'était assez pour que la vieille se rassurât.

— De la soupe, dit-elle, il n'y en a plus, mes petits messieurs ; mais je puis vous en faire. Ne vous faudrait-il pas, avec, une omelette au lard?

— Parbleu! s'écrie Camille.

— Et du muscadet, continué-je.

— Du café, de l'eau-de-vie, ajouta-t-il, pour nous tenir éveillés.

L'hôtesse s'empresse de mettre du beurre dans sa casserole et de couper menu plusieurs gros oignons. Elle s'aperçoit que nos pauvres souliers répandent des nuages de fumée, et que nous allons les brûler, avec nos pieds. Maternellement, elle nous invite à nous déchausser; elle va nous chercher des sabots. Elle nous offre des culottes de toile de son gars, plus longues que nos jambes, et des vestes énormes qu'elle nous oblige à mettre à la place de toile de son gars, plus longues que nos jambes, et des deux côtés de la cheminée.

En dévorant notre soupe avec appétit, nous nous moquions l'un de l'autre; nous faisions rire à se tordre le grand gars qui se bourrait de pommes de terre à l'étouffée au bout de notre table.

— Cré nom! se permet-il de dire, il faut avoir le diable au corps, pour venir noces ici par un temps pareil!

— Vous vous êtes donc échappés de chez vos parents ? ose interroger la vieille.

Moi, je n'étais pas enclin aux confidences. Camille, au contraire, ne pouvait pas retenir sa langue. En voilà un qui ne sera jamais conspirateur ! Il se met à décrire l'agitation du passage Pommeraye, sauf les grossièretés et les coups que nous avions reçus. Il déclare que nous voulons être, dans cette auberge, les premiers des Nantais à recevoir la nouvelle sûre de la proclamation de la République, du triomphe de la Révolution.

— La République ! interrompt l'homme aux chevaux d'un ton bourru et bête, qui m'exaspère, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce que c'est ? malheureux, lui répliqué-je, mais c'est ton gouvernement à toi, à moi, à nous tous, le règne du peuple, l'égalité, la justice!

— Plus de rois ! plus de calotins ; plus d'exploiteurs ! déclame mon ami... La statue de l'humanité libre plantée sur les débris des couronnes et des crosses !... Le champ

du progrès labouré par la Révolution ; toutes les superstitions, toutes les iniquités, balayées !

— La Révolution ! grommelle la vieille épouvantée. Seigneur grand Dieu !... Je me rappelle. Les églises fermées... On se cachait pour aller à la messe dans les bois... On coupait des têtes, à la guillotine, sur la place du Bouffay... On jetait des corps dans la Loire... Il n'y avait pas de quoi manger ; la famine ; et l'on voulait emmener tous les hommes à la guerre !

— Parce que la patrie était en danger, parce que vos curés fomentaient la discorde civile, parce que le roi trahissait, parce que vos nobles et les brigands de Vendée donnaient la main aux Anglais. Mais nous n'en sommes plus là, bonne femme ; nous n'avons plus de société féodale à déraciner par la force ; notre société peut se réformer sans coupage de têtes, à votre profit à vous, travailleurs des champs et des villes !

Nous aurions discouru indéfiniment. Mais le grand gars s'était étendu le long du mur, et ronflait. La vieille, aussi lasse, voulait se coucher. Elle nous convia à nous étendre sur un tas de paille, dans la salle même. Avec le postillon pour compagnon de sommeil, nous étions sûrs que le courrier ne passerait pas sans qu'on nous éveillât.

Nous avions dormi comme on dort à dix-sept ans. Vers huit heures du matin, très étonnés qu'il fît jour, inquiets de n'avoir pas été dérangés, nous remettions nos habits secs et brossés. A nos oreilles éclate un air victorieux de cornet à piston, avec accompagnement de grelots. Nous nous précipitons à la porte, d'où nous admirons la malle-poste, pavoisée de trois drapeaux : deux en avant du coupé, le premier tricolore comme d'habitude, le second avec les trois couleurs dans l'ordre inverse ; le troisième planté droit sur le cabriolet du courrier, qui, en ce temps-là, s'élevait derrière la voiture de l'administration des postes, était tout rouge et portait les deux lettres R. F. en or flamboyant.

Un frémissement de joie nous saisit. Nous étouffons

d'émotion lorsque, descendant le marchepied, le courrier crie aux postillons et à quelques villageois, que la curiosité avait attirés :

— Nous sommes en République... Le roi est chassé... Il n'y en aura plus !... Vive Paris ! Vive la France !

IX

LES GRANDES NOUVELLES

Les cinq minutes indispensables au changement des chevaux et à la transmission des paquets du facteur rural nous suffirent pour expliquer notre présence au citoyen courrier. Il nous embrassa comme les représentants de la jeunesse républicaine en Bretagne et en Vendée. Au lieu de remonter dans son cabriolet, il nous ouvrit le coupé, qui était vide, et s'y installa avec nous.

Les quatre chevaux courant au galop, il nous racontait, tout d'une traite, les trois grandes journées dont il venait d'être témoin, dont même il nous révélait avoir été l'un des acteurs.

Il avait échappé à la fusillade du boulevard des Capucines. Il avait ouvert le feu contre les municipaux sur la place du Palais-Royal. Il s'était glissé des premiers dans le château des Tuileries. Il avait assisté à la dernière séance de la Chambre des députés, participé au choix, par acclamation populaire, des membres du gouvernement provisoire. Il avait entendu Ledru-Rollin et Louis Blanc proclamer la République devant le bas-relief d'Henri IV à l'Hôtel-de-Ville, et Lamartine haranguer les combattants des barricades, place de Grève. C'était lui qui avait introduit Etienne Arago à l'hôtel des Postes et organisé la sortie des grands courriers, pourvus de placards à lancer sur tous les points de la France.

Nous buvions ses paroles, — nous retenions nos exclamations admiratives de peur qu'il n'eût pas le temps de nous apprendre tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait fait. Certes, ce n'était pas fini quand la voiture s'arrêta à l'octroi de Nantes.

Notre héros ouvre la portière de gauche. S'adressant aux préposés, il leur jette ces paroles sarcastiques :

— Rien à déclarer, si ce n'est que Louis-Philippe a filé dans un fiacre avec son parapluie, et que bientôt sans doute il n'y aura plus de gabelous... On brûle les barrières de la capitale... Le vin et le gibier entrent sans payer !

De la portière de droite, nous annonçons, nous aussi, les grandes nouvelles à une trentaine de paysans qui attendaient, avec leurs charrettes, leur tour de payer les droits. Ils cessent de nous écouter dès que l'un d'eux a entendu ce qui s'est dit de l'autre côté. Plus d'octrois ! Ils applaudissent frénétiquement et, devant les receveurs interdits, ils passent, carrioles, bêtes et gens.

Nous, nous avions repris le galop. Les deux postillons multipliaient les plus brillants claquements de fouet. Le courrier ne jouait plus l'air classique des *Puritains ;* il exécutait avec un brio frénétique les refrains des chants révolutionnaires, et le *Ça ira !* fit trembler les vieux hôtels de l'aristocratie, à notre sortie tempêtueuse de la rue Saint-Clément.

Sur la place Saint-Pierre, les bonnes femmes qui reviennent de la messe ou y vont se montrent avec effroi nos drapeaux mouvants ; à l'aspect du rouge, elles se signent.

La grand'rue, bouleversée des cours aux mansardes, évacuait aux fenêtres, sur les portes, tous ses habitants, ahuris par nos cris ininterrompus :

— Vive la République ! Gloire à Paris ! Il n'y a plus de roi !

D'un bond, la malle-poste saute dans notre rue d'Orléans. Moi, je n'étais pas du côté de ma maison, mais Camille était du côté de la sienne.

Son père, un combattant de Juillet comme avait été mon

père, nous reconnaît. Rassuré sur le sort de son fils qu'il avait cherché toute la nuit, il nous envoie un cordial : « Bravo, les petits ! »

La raideur de la rue Crébillon ne calme pas notre élan. Postillons et chevaux étaient enlevés d'enthousiasme. Nous arrivions au triple galop à la porte du grand bureau des postes, faisant une trouée à travers la cohue des bourgeois. Nous nous dressons de toute notre hauteur hors du coupé, triomphant de ceux qui nous avaient humiliés la veille.

— Votre roi, détrôné ! votre régence, à l'eau ! Nous avons la République, la République, la République ! répétons-nous avec fureur.

Le courrier, tandis que les facteurs enlèvent et déballent les sacs de dépêches, monte sur la voiture. Il réclame le silence en agitant un large papier blanc. Puis il lit, d'une voix qui nous fait penser aux tribuns du Forum, avec une solennité magnifique, la première *Proclamation du gouvernement provisoire au peuple français :*

« Au nom du peuple français,

« Un gouvernement rétrograde et oligarchique vient d'être renversé par l'héroïsme du peuple de Paris. Ce gouvernement s'est enfui en laissant derrière lui une trace de sang qui lui défend de revenir sur ses pas.

« Le sang du peuple a coulé comme en Juillet ; mais cette fois ce généreux sang ne sera pas trompé.

« Un gouvernement provisoire, sorti d'acclamation et d'urgence par la voix du peuple et des députés des départements dans la séance du 24 février, est investi momentanément du soin d'organiser la victoire nationale.

« Il est composé de :

« MM. Dupont (de l'Eure), Lamartine, Crémieux, Arago (de l'Institut), Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Marie.

« Ce gouvernement a pour secrétaires :

« MM. Armand Marrast, Louis Blanc, Ferdinand Flocon et Albert. »

— Un ouvrier, un simple ouvrier ! explique vivement le lecteur au milieu de murmures timides.

« Français, reprend le courrier d'un ton d'autant plus émouvant qu'il pleurait en lisant, comme nous en écoutant : Français, donnez au monde l'exemple que Paris a donné à la France ; préparez-vous, par l'ordre et la confiance en vous-mêmes, aux institutions fortes que vous allez être appelés à vous donner.

« Le gouvernement provisoire veut la République... »

— Vive la République ! répétons-nous, rencontrant pour écho un assez petit groupe, qui a bousculé les chefs ou représentants du haut commerce, et dans lequel nous reconnaissons, Camille, son père, et moi, Buissonnière.

— « Sauf, continue la voix vibrante du courrier républicain, ratification par le peuple, qui sera immédiatement consulté;

« L'unité de la nation, formée désormais de toutes les classes de citoyens qui la composent ; le gouvernement de la nation par elle-même ;

« La liberté, l'égalité et la fraternité pour principes, le peuple pour devise et mot d'ordre :

« Voilà le gouvernement démocratique que la France se doit à elle-même et que ses efforts sauront lui assurer. »

Le courrier résume les autres pièces officielles sur la distribution des divers départements ministériels entre les membres du gouvernement provisoire, sur la dissolution de la Chambre des députés et l'abolition de la Chambre des pairs, ainsi que sur la convocation d'une Assemblée nationale « aussitôt que le gouvernement aura réglé les mesures d'ordre et de police nécessaires pour le vote de tous les citoyens ».

— Donc, conclut-il, improvisant un commentaire cordial de ce qu'il vient de publier, donc, plus de cens, plus de privilèges ! Nous voici devenus tous électeurs, maîtres des destinées de la patrie !... Citoyens de Nantes, j'ai été de ceux de Paris qui ont brisé le trône, expulsé le roi, anéanti la tyrannie... A Chartres, au Mans, à Angers, dans toutes

les villes que j'ai traversées, on se réjouit de la révolution qui nous rend à tous, sans distinction, nos droits imprescriptibles. Vivent les bleus de Bretagne et de Vendée !

Nos acclamations redoublent ; mais, les lettres et les journaux distribués, nous ne nous trouvons guère qu'une centaine de républicains décidés.

X

LA MANIFESTATION DES RAMONEURS

Nous nous rendons au *National de l'Ouest*, dont le rédacteur, le père Mangin, exécré des ultramontains, des légitimistes et des philippistes, portait avec une vaillance infatigable, depuis avant 1830, le drapeau de la démocratie. Il se met à notre tête, avec ses fils Victor et Evariste, jeunes comme nous. Deux petits ramoneurs, tout noirs de suie, passaient. Camille les saisit et les place dans notre rang, pour marquer, dit-il, l'avènement de l'égalité.

Le long de la Fosse — le grand quai maritime et commercial, promenade alors superbe, dont les arbres séculaires ont été abattus pour laisser passer à niveau le chemin de fer de Paris à Saint-Nazaire — nous racolons un assez bon nombre de portefaix et de matelots. Quelques-uns de ceux-ci se jettent dans des canots, traversent la Loire pour nous ramener bientôt les ouvriers des ateliers de construction des îles d'en face.

Dans les quartiers pauvres des ponts et du marché, on bat le rappel, sans ordre. Ce ne sont pas les gardes nationaux qui y répondent, mais des hommes du peuple.

Notre rassemblement remplit l'espace assez large qui s'étend du débarcadère des bateaux à vapeur de Paimbœuf à la Bourse. Nous nous mettons en mouvements dans le meilleur ordre.

Nous remontons la rue Jean-Jacques. Les boutiques se ferment devant notre défilé, qui n'a pourtant rien de menaçant, puisque personne n'est armé. Sur la place de la Comédie, nous nous rangeons en cercle. La voix puissante de l'un de nous entame le couplet de la Marseillaise :

Amour sacré de la patrie...

Le refrain est repris par l'ensemble des manifestants, dont la descente, le long de la rue Crébillon, achève d'effarer les boutiquiers :

« Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur, abreuve nos sillons !

Nous passons devant deux armuriers qui attirent notre attention parce qu'ils cassent leurs vitres dans la pose affolée de leurs panneaux. Ils nous font rire ; nous oublions de les piller.

La rue Contrescarpe, vers laquelle Mangin nous dirige, est totalement vide. Tous les magasins sont fermés, toutes les fenêtres closes, quand nous y pénétrons aux cris :

— La République à Paris ! Instituons-la à Nantes ! Guépin ! Guépin !

Le docteur populaire ne tarde pas à se montrer sur son balcon, d'où il nous adresse une harangue — à la papa, selon Buissonnière. Car, au lieu de nous exciter, il prétend nous calmer. Il explique que les paisibles bourgeois de notre ville n'essaieront rien pour la défense de leur roi en fuite. Quant aux blancs de Bretagne et de Vendée, ils doivent se réjouir autant que nous de la chute de l'usurpateur de 1830.

Guépin fait l'éloge du maire, Ferdinand Favre, un vieux bleu, qui était des volontaires de 1814 et des combattants de Juillet.

— Pour le général, répond le docteur à une interruption, ne redoutez rien de lui ! Il est plutôt avec nous que

contre nous, grommelant contre la paix à tout prix, ne parlant que d'Arcole, d'Austerlitz et de Waterloo... Je vous en donne ma parole! c'est un ami; il ne fera pas tirer sur le peuple, celui-là !

Des bravos éclatent de toutes parts, excepté de notre groupe.

— Sans doute, si personne ne nous attaque, nous ne demandons qu'à nous montrer fraternels.

— Très bien ! interrompt Buissonnière, mais pas dupes!

— C'est cela, pas dupes, comme il y a dix-huit ans... Tu te le rappelles, Guépin ? continue le père Mangin. Nous ne voulons pas qu'on escamote cette révolution-ci, comme l'autre !... Tout va bien à Paris, mais tout est-il bien fini?... Il faut qu'ici, que sur la surface entière de la France, la République soit affirmée !... Il faut que le peuple prenne ses garanties... Viens, avec le peuple, à la préfecture !

— A la préfecture ! répète la foule.

Comme le citoyen Guépin demandait qu'on attendît jusqu'au lendemain les premières décisions du gouvernement provisoire ; comme il nous conseillait de poursuivre simplement, sans nous inquiéter des autorités, dont aucune n'était redoutable, une démonstration prouvant que le peuple nantais donnait à la République son irrésistible adhésion, Buissonnière, Camille et moi, impatientés, nous nous remettions à crier :

— A la préfecture! Assez de phrases; des actes! A la préfecture ! Avec ou sans lui !

— Tu as été, depuis vingt ans, le chef de l'opposition dans l'Ouest, insiste le père Mangin. Tu ne peux pas te dérober à l'honneur d'être aujourd'hui le chef de la révolution. Ton autorité morale est, d'ailleurs, seule capable d'inspirer aux uns une saine crainte, à nous pleine confiance.

— Citoyens, mes amis, réplique le docteur ému ; vous savez bien que je ne recule devant aucun danger. Je suis prêt à tous les devoirs ! Je vais avec vous... Mais je ne prendrai aucune décision, je n'accomplirai aucun acte

avant d'avoir reçu les instructions du gouvernement provisoire... Vive la République une et indivisible !

Nous nous remettons en marche, au *Chant du départ*, n'ayant plus aux premiers rangs les fameux ramoneurs de Camille. Buissonnière, qui s'était aperçu qu'ils faisaient rire de nous certains spectateurs bourgeois, leur avait donné quelques sous avec leur congé !

XI

LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE A NANTES

Nous aurions pu atteindre la préfecture sans passer par la mairie. La queue y poussa la tête de notre manifestation qui alla se heurter contre un rassemblement de gardes nationaux en armes.

Le citoyen Guépin s'avança vers les officiers, échangea avec eux des poignées de mains.

De la grille sortit le maire Ferdinand Favre, qui, après avoir salué le docteur, se tourna vers la foule et prononça une brève allocution :

— Chers concitoyens, je fais afficher en ce moment les documents relatifs à la chute d'une dynastie et à l'institution d'un régime nouveau !... Puisse la République procurer à notre chère patrie toutes les libertés et toutes les gloires !... Que ceux qui l'ont désirée et préparée sachent maintenir l'ordre et inspirer la confiance !

— La République, dit Guépin aux gardes nationaux, non, ne le croyez pas, ce n'est pas la terreur, c'est l'accord mutuel et l'universelle harmonie des intérêts et des cœurs. Toutes les monarchies nous ont trahis. Ne regrettons rien. C'est une ère nouvelle. Entrons-y la main dans la main, cœur contre cœur ! Plus de castes ! Plus de classes ! Tous citoyens ! Vive la nation !

A ce cri et au cri de : Vive la République ! fraternisent

la garde nationale et le peuple. Un certain nombre de bourgeois en uniforme, entraînés par le citoyen docteur, se mêlent à nos premiers rangs qui, cinq minutes plus tard, débordent sur la place de la Préfecture.

Au fronton de l'hôtel du préfet, plus de drapeau. La longue grille est fermée d'un bout à l'autre. Les deux sentinelles s'arrêtent dans l'exécution monotone de leurs cent pas, en entendant le *Chant des Girondins*. Elles se rabattent sur le poste, en voyant notre foule envahir toute la place.

Guépin, Mangin et nous, une centaine de citoyens en tout, nous nous approchons du poste. Une trentaine de militaires rejoignent les sentinelles, se mettent en rang, fusil au bras. Le capitaine de ligne, avec qui nos chefs parlementent, déclare n'avoir pas d'ordres.

— Mais, ajoute-il, si la foule tentait de forcer la grille, je serais obligé de faire tirer !

Quelqu'un de notre groupe s'offre pour aller avertir le général, qui habite à quelques centaines de pas, sur la place Louis XVI. Le docteur Guépin est autorisé à entrer pour parler au préfet. Y était-il ? N'y était-il pas ? Le fait est qu'avant l'arrivée du général, le concierge ouvre lui-même la grille, les soldats rentrent dans leur poste, notre foule se répand dans les jardins : de quoi nous n'étions pas contents, ni Buissonnière, ni Camille, ni Victor, ni Evariste, ni moi ni tous les jeunes gens qui avions espéré un petit conflit, du péril et de la gloire.

En haut de la dernière marche de la porte principale de la préfecture, réapparaît le citoyen Guépin, qui s'est passé le long de la poitrine une écharpe tricolore. Il est entouré de plusieurs messieurs en noir — les employés supérieurs du département, nous dit-on.

Il a les mains pleines de papiers, qu'il lit ou résume.

Pendant que nous écoutions la proclamation à nos frères de l'armée, applaudissant chaque phrase, le général, accompagné d'une escorte à cheval, arrivait par la rue droite qui relie la préfecture à la cathédrale. Nos derniers rangs

courent au-devant de lui, l'acclament. Il ne répond mot, mais il lève son chapeau. Cela suffit.

— Vive le général ! Vive l'armée ! Vive la nation ! Vive la République !

On dévalise les débits de vins des alentours, on court offrir à boire au poste, qui s'empresse de fraterniser avec le peuple. L'enthousiasme devient du délire lorsque la masse, presque exclusivement ouvrière, qui écoute celui que nous appelons « le citoyen représentant », entend cette dépêche :

« Le gouvernement provisoire de la République française s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail ;

« Il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens ;

« Il reconnaît que les ouvriers doivent s'associer entre eux ;

« Le gouvernement provisoire rend aux ouvriers, auxquels il appartient, le million qui va échoir de la liste civile. »

Je ne savais pas assez d'économie politique pour apprécier la valeur pratique de ce décret suscité par Louis Blanc. La générosité grandiose de la nouvelle République et la justice idéale de sa première décision m'allèrent droit au cœur, me rendirent comme fou de fraternité. J'embrassais Camille, Buissonnière, Evariste, Victor, tout le monde connu et inconnu. Je lançai une acclamation, que tous les assistants répétèrent, et qui fit aussitôt le tour de la ville :

— Vive la République des ouvriers !

XII

UNE CATHOLIQUE RÉPUBLICAINE

La journée était fort avancée lorsque après avoir erré avec le dernier tronçon de la manifestation républicaine,

jusque sur le pont de Pirmil, mes deux camarades et moi nous pensâmes à rentrer chez nous. Nos estomacs sonnaient la retraite. Nous n'avions déjeuné que de deux guillarés saisis à notre départ de la Fosse, chez le fouacier en renom, par le positif Buissonnière. Pour celui-ci, le retour au logis était tout naturel ; il n'était absent que depuis le matin. Mais nous, nous avions, pour la première fois de notre vie, découché !

Camille se rappelait la joie enthousiaste de son père, nous reconnaissant à la portière de la malle-poste. Il était sûr que les reproches de sa mère seraient sans gravité.

Moi, je ne craignais pas non plus grand'chose, puisque maman n'était pas là. Elle avait été, dix jours auparavant, rappelée à Paris, pour lever elle-même la seule difficulté qui, d'après son avoué, s'opposât encore à l'arrangement sans crise de nos affaires commerciales. Et elle était tombée au milieu d'une révolution !

Comme d'habitude, la garde de notre maison et de ma personne avait été confiée à Louise. La pauvre « Suzon » — nous l'avions surnommée ainsi — avait dû être bien inquiète de son Félicien. Je n'osai affronter ses larmes en me présentant devant la caisse où elle était assise. Je me glissai par le passage d'Orléans dans notre appartement, au lieu de rentrer par le magasin.

Je signalai ma présence à notre vieille bonne ahurie et je lui fis annoncer par l'escalier intérieur :

— Monsieur est là ! Le dîner est servi !

Quand Louise et les commis arrivèrent, j'étais à table.

Je reproche gaiement à la société d'avoir failli me faire attendre. Mademoiselle Première ne réussit pas à prendre l'air sévère. Son visage s'épanouit à ma vue.

Je ne lui donne pas le temps de m'interroger; je la mets au courant par un récit rapide, qui ne souffre pas d'interruption et se termine par ce toast :

— J'ai été chercher la République. Je l'ai ramenée. Nous

saurons la garder envers et contre tous... Buvons à la République française !

— A la République, si tu veux! réplique Louise, puisque te voilà!... et que nous avons de bonnes nouvelles de la mère.

— Ah! maman a écrit, dis-je un peu honteux de ne m'être pas tout d'abord inquiété d'elle.

— Elle va on ne peut mieux, c'est l'essentiel ; elle n'a couru aucun danger, quoique confinée quarante-huit heures dans sa chambre de l'hôtel de France, rue Coq-Héron, entre les Halles et le Palais-Royal, au cœur de la bataille.

— Que Madame a dû avoir peur ! s'écria la bonne.

— Pas tant que ça, Annette ; Madame est devenue très brave. Elle est ravie de messieurs les citoyens des barricades. Ils l'ont conquise en lui tendant galamment la main pour franchir les tas de pavés, pour la faire entrer dans l'église Saint-Eustache, où elle a entendu une messe terminée par un sermon patriotique !...

— Vraiment ?... maman républicaine ! Oh ! que je suis content !... Montre-moi donc ce qu'elle écrit !

Louise me passa deux lettres, l'une arrivée le matin par mon courrier, l'autre qui venait d'être apportée, avec quelques heures de retard, par une seconde malle-poste. Elles n'avaient pas moins de huit pages de fine écriture, elles contenaient un résumé des événements jusque dans l'après-midi du 25 février. C'était vivant, ému.

Je jetai une exclamation admirative lorsque je tournai la première page.

— Monsieur le rhétoricien, dit Louise, s'aperçoit que sa mère a de la rhétorique ? Elle en a autant que toi ; la plus forte de son pensionnat, une enfant prodige..., mariée trop jeune... plongée dans les comptes, quand elle eût aimé à rêver des romans ! usant son éloquence à faire l'article à des imbéciles !

— Pauvre femme ! Comme elle eût mérité un autre sort ! répond Mainviel, qui entrait à ce moment.

Il venait tous les soirs régulariser les écritures courantes et achever de dresser le compte général de la succession de mon père.

Je le salue d'un geste ; je poursuis ma lecture, que Louise l'empêche de troubler.

Arrivé à la fin, je lis haut :

« C'est à n'y pas croire, mais je le vois de mes yeux. Il y a encore du sang dans les rues ; et tout le monde s'embrasse, municipaux et gardes nationaux, bourgeois et ouvriers. Le dernier coup de fusil que j'aie entendu était tiré au pied de l'arc de triomphe du Carrousel, au moment où, avec le cousin Armand, nous nous approchions pour voir le château des rois aux mains du peuple. On venait de fusiller un misérable qui n'avait pas pris au sérieux ces mots tracés sur la muraille des Tuileries : « Mort aux voleurs !... » Nous avons touché des gens en haillons, noirs de poudre, qui portaient à la Banque de France les diamants de la couronne... Honnêteté ! Fraternité ! C'est sublime... »

— Bon ! la voilà comme son fils, affolée ! murmura le teneur de livres au comble de l'étonnement. Quels enjôleurs, ces Parisiens ! Attends un peu, mon petit, tu verras où elle te mènera, ta République des ouvriers...

— Mon cher Mainviel, répondis-je avec vivacité, vous êtes en colère comme si vous veniez d'être détrôné ! Je ne vous savais pas prince, ô brave ancien sergent-major et très expert comptable !

— Il me blague, ma foi !... Et où as-tu passé la nuit, polisson?... Et qu'as-tu fait des ramoneurs, avec lesquels tu as épouvanté la ville entière ?

Louise et la bonne, qui desservait, se tordaient de rire comme moi. Mainviel parcourait de long en large la salle à manger, gasconnait sur les affaires publiques et nos affaires privées, sur la révolution et sur notre liquidation, y mêlant son passé, son présent, l'avenir de ma mère et le mien.

— Si je n'ai pu être que sergent-major, expliquait-il,

ce n'est pas, certes, faute d'aptitude militaire... Mes parents n'eurent pas le sou pour m'envoyer à Saint-Cyr et m'en faire sortir sous-lieutenant avant d'avoir des moustaches !

Je lui objecte :

— La République vous aurait fait général à vingt-cinq ans !

— Ah ! si je l'avais été, cré nom ! mes troupes n'auraient pas levé la crosse en l'air, j'aurais joliment fusillé cette canaille...

— Devant laquelle s'est trouvé impuissant l'invincible maréchal Bugeaud !

— Bugeaud ! mon Bugeaud, d'Isly !... J'y étais avec lui... Il n'était pas à Paris.

— Pardon, et chargé du commandement en chef par Louis-Philippe !

— Trop tard !... La fatalité.....

— Ou la Providence !

— Tout ce que tu voudras ! Montre-moi donc les lettres de ta mère que j'y voie si elle s'occupe d'autre chose que de la politique, qui ne la regarde pas.

Il y avait en *post-scriptum* ceci :

« — Nous avions assemblée de créanciers le 24 chez l'avoué; on l'a remise à huitaine. Ne pas s'embarrasser pour les échéances fin du mois ni 15 mars, si les fonds ne sont pas prêts. On va décréter un ajournement général. »

XIII

CONVERSION GÉNÉRALE A LA RÉPUBLIQUE

J'en voulais à ce comptable qui s'était permis d'essayer de refroidir mon enthousiasme. Tant que les bonnes nouvelles affluèrent, je ne manquai pas un seul soir de venir le troubler dans son travail, pour les lui annoncer.

Je fus cruel au point d'étaler sur son grand-livre une pancarte portant pour titre :

A L'ANCIEN SOUS-OFFICIER D'AFRIQUE

SES SUPÉRIEURS RECONNAISSANTS

Au-dessous on lisait :

« *Le commandant Charras*, sous-ministre de la guerre ;
« *Le général Cavaignac*, gouverneur de l'Algérie.
« *Le général Changarnier* met « son habitude de vaincre » à la disposition de la République, sollicite le commandement de la « frontière la plus menacée ».
Et *Bugeaud !* BUGEAUD ! ! le maréchal BUGEAUD ! ! !
« Les événements qui viennent de s'accomplir, a-t-il écrit, le besoin d'union générale pour assurer l'ordre à l'intérieur, me font un devoir de mettre mon épée au service du gouvernement qui vient d'être institué! »
« Vivent Bugeaud, Changarnier, Cavaignac et Charras !
« Vive l'ancien major du 54e ! »

Une autre fois, je surprends Mainviel inquiétant Louise sur les dangers que devait courir « ma pauvre étourdie de mère au milieu de cette écume qui commençait à remonter à la surface ! »

— Voyez plutôt, disait-il dans son *Breton* déployé. Les barrières brûlées pour abolir l'octroi !... Les chemins de fer menacés, coupés !... Les machines d'imprimerie brisées !... Cent mille hommes se précipitant vers l'Hôtel-de-Ville pour imposer le drapeau rouge !... Telles sont les dernières nouvelles, effroyables !

— Elles sont fausses, m'écriai-je, voici les vraies !

Et je lui lus ce que ne donnait pas sa feuille, la fin de la manifestation menaçante, la harangue de Lamartine, contre le drapeau rouge, « traîné dans le sang du peuple », et l'adoption officielle du drapeau tricolore, avec la devise : *Liberté, Egalité, Fraternité !*

— Et crois-tu qu'elle ait compris toutes ces belles phrases, la populace d'affamés et de paresseux ? criait Mainviel.

— Si je le crois ! J'en ai la preuve ! Proclamation du 25 février, au soir : le gouvernement provisoire demande au peuple, non des semaines, mais « deux jours » pour achever l'organisation d'un pouvoir populaire. « Encore deux jours, et la paix publique sera rétablie ! Encore deux jours, et la liberté sera inébranlablement assise ! »

— Qu'ont répondu les ouvriers ?

— « Le peuple a trois mois de misère au service de la République ! »

Si j'étais triomphant ce soir-là, je l'étais encore plus celui où j'apportai le décret, abolissant le serment politique ; et cet autre, — le plus beau qui soit jamais sorti du cœur d'un peuple le lendemain de sa victoire, a dit Lamartine, — le décret abolissant la peine de mort en matière politique.

— Oserez-vous, criais-je à Mainviel, parler de 93? nous appeler terroristes ? Notre République a déraciné l'échafaud !

— Eh bien, oui, je te l'accorde, cela est bien ; je ne me défends pas d'une certaine admiration pour l'éloquence de ton Lamartine. Mais les autres ? Ton Rollin-Ledru, ton Marrast, ton Flocon ? Des journalistes !... Et ton petit Louis Blanc, un utopiste furibond, qui va faire asseoir dans les fauteuils des pairs de France les ouvriers pour les ameuter contre les patrons !... Non, non, tu ne me feras jamais avaler ces gaillards-là !... Oh ! s'il n'y avait que des Lamartine, encore des Arago, un savant, une lumière du monde, à ce qu'on dit, car je ne m'y connais pas...

— Vous deviendriez républicain, comme tous les gens de cœur doivent l'être. Il n'y a plus que la République de durable, depuis 1789. Après le renversement, en un demi-siècle, de trois dynasties, quel monarque pourrait être

restauré chez nous ? Est-ce que la France ne serait pas capable de se gouverner comme l'Amérique ?

— Au fait, nous ne devons pas être plus bêtes que les Américains, qui n'ont pas de roi et qui font un si grand commerce... Mais nous sommes divisés ; il y a des mauvaises passions dans notre populace; il y a des ambitieux pour les exploiter...

— Supprimez les ambitieux !... Instruisez le peuple !...

Le 12 mars, ma mère revint à Nantes. La révolution l'avait empêchée d'obtenir l'arrangement sur lequel elle comptait. Mais il lui avait été accordé trois mois de répit et elle était persuadée qu'au bout de ce délai, la situation serait bonne pour nous, comme pour tous. La mise en vente de nos immeubles de Coëx avait été affichée pour le 15 mars. Déjà était accouru mon subrogé-tuteur, le cousin Duroussard, convaincu que l'adjudication devait avoir lieu, puisque le conseil de famille et les hommes de loi en avaient fixé la date. Or, il ne s'était présenté en l'étude du notaire qu'une offre préliminaire d'achat. Elle venait de M. Varnès, premier endosseur d'une grosse liasse d'effets mis en circulation sous la signature de mon père, sans doute pour servir à solder comptant les parts de mes oncles dans l'héritage du grand-père.

Ce Varnès avait lié partie avec Duroussard ; ensemble, ils vinrent harceler ma mère, afin qu'elle consentît à la licitation immédiate.

Mainviel se mit en travers, prouva « qu'on voulait flouer la veuve et l'orphelin », secoua le notaire, indécis ou gagné, et fit enlever par l'avoué un jugement du tribunal civil, ajournant l'adjudication jusqu'à la fin du mois de juin.

On évitait de me mettre au courant de nos affaires. Mais les allées et venues dont je m'aperçus, les conversations que je surpris par lambeaux, suffirent pour me faire prendre en affection le teneur de livres, malgré nos perpétuels dissentiments politiques ; en mépris mon subrogé-tuteur, malgré le souvenir de sa femme Adeline, qui

m'avait tant aimé dans mon enfance, lorsque j'allais prendre les bains de mer à l'Ile d'Yeu, chez sa mère, la tante Figolet.

Maman s'était crue obligée d'inviter Duroussard à déjeuner le jour de son départ. Résolu à ne pas me laisser embrasser par lui, à lui refuser une poignée de main, je mangeai n'importe quoi à la cuisine et me sauvai.

Je n'en voulais pas seulement à mon subrogé-tuteur parce qu'il me paraissait chercher son intérêt dans notre ruine. C'était surtout parce que, durant le lugubre voyage de Coëx à Nantes, il avait attribué à des causes mystérieuses la mort de mon père, et m'avait bouleversé le cœur au point de me faire douter de ma mère. Le soir, quand je rentrai dîner, je me précipitai tout en larmes au cou de maman, très étonnée de mon émotion.

— Pardon, pardon! lui disais-je, je suis un bon fils! Je t'aime bien!

Comprit-elle? Elle se cacha le visage et m'embrassa fébrilement. Mainviel coupa court aux explications en poussant des éclats de rire bruyants sur ce gros et bête et méchant Duroussard, qu'il avait mis en déroute et envers lequel mon impolitesse n'était pas répréhensible.

— Quant à toi, ajouta-t-il en me faisant asseoir à table, tu devines ce qu'on ne te dit pas... Tu as de l'esprit et bon cœur... Je te pardonne tes méchancetés.

— Vous vous êtes donc fâchés? demandait ma mère, souriante.

— Ils n'ont fait que se disputer sur la politique, dénonce Louise, et ce n'était pas toujours Félicien qui avait tort...

— C'est aussi, reprend Mainviel, qu'on ne reçoit pas comme ça une République qui vous tombe sur la tête lorsqu'on ne s'y attend pas; et que, quand on a vu ce que j'ai vu à Lyon, la première année où j'étais sous les drapeaux, l'insurrection des ouvriers, on a ses raisons pour redouter le populaire...

— Vous ne reverrez plus cela, dit ma mère; c'est un transport général de fraternité chrétienne, inspiré par

Dieu... J'ai assisté, d'un balcon de la maison Chevreux-Aubertot, sur le boulevard Poissonnière, le 27 février, à la revue de la garde nationale et de la population armée, après l'inauguration officielle de la République, place de la Bastille. Le 4 mars, j'ai contemplé les funérailles des morts des trois journées. — Ce n'était pas effrayant, c'était superbe. — Vous figurez-vous? non, vous ne pouvez pas vous figurer des centaines de mille hommes, les uns en uniformes, les autres en haillons, défilant pendant des heures, des flots vivants succédant à d'autres flots, avec autant d'ordre et d'harmonie que la mer montante. Le long des chaussées, hissés sur les troncs d'arbres coupés pendant la lutte, débordant de toutes les ouvertures des maisons, juchés jusque sur les toits, un autre peuple regardait passer le peuple; l'agitation des chapeaux et des mouchoirs suivait le mouvement des étendards et des drapeaux ; de la terre, on criait : « Liberté ! » du ciel : « Fraternité ! » On se pressait les mains, on se jetait dans les bras les uns des autres sans se connaître ; et tous, tous, avec une formidable unanimité, on acclamait la République ! Il y eut, continue ma mère, dans le passage des chars funèbres, un instant où je fus tellement saisie au cœur que je faillis m'évanouir. L'un de ces chars portait les cadavres des soldats, des gardes municipaux tués dans la bataille des rues. Sur le drapeau qui flottait au-dessus, on lisait : « Respect au courage malheureux! »

— Oh! pour cela, c'est noble et c'est juste, s'écrie l'ancien sergent-major.

XIV

L'EAU BÉNITE ET LES ARBRES DE LA LIBERTÉ

Surexcitée par mon admiration, ma mère continua jusqu'après minuit à nous raconter ses impressions.

La métamorphose de son catholicisme ardent en patriotisme démocratique avait été déterminée par le respect de la religion au milieu de l'insurrection même, et par l'adhésion immédiate du clergé à la révolution accomplie. La messe du 24 février, à Saint-Eustache, l'avait éblouie. Elle avait vu un prêtre en soutane monter la garde à la porte d'une mairie, comme un garde national ou un citoyen quelconque. Elle avait lu le mandement de l'archevêque Denis Affre, ordonnant des prières publiques pour les élections de la future Assemblée constituante, glorifiant le triomphe du peuple, qui exécutait les décrets de la Providence et réalisait la fraternité selon l'Evangile. Elle avait entendu, par la voix du nonce, le pape, qui bénissait l'Italie renaissante, « appeler de tous ses vœux la bénédiction de Dieu sur la France », et, de fait, le premier dimanche qui suivit le renversement de la monarchie, on chanta, sans ordre des autorités civiles, le *Domine, salvam fac Rempublicam!*

Ayant eu l'occasion d'être présentée, par M. Fournier, le brillant curé de notre paroisse Saint-Nicolas, à M. le comte de Falloux, ma mère avait été tout particulièrement frappée de ce que, dès le 25 février, le député de Segré avait écrit au journard d'Angers, l'*Union de l'Ouest*.

Ce catholique libéral témoignait de « son admiration pour le peuple héroïque de Paris, donnant à sa victoire un caractère sacré ». Il se déclarait, comme Chateaubriand, « monarchiste par principe, républicain par nature ». Il adjurait ses compatriotes, les fils des Vendéens, de se rallier au gouvernement de la République, et de se préparer, dans la concorde et le patriotisme, aux grandes questions soulevées : « La Constitution, la liberté des cultes, la paix ou la guerre! »

« La guerre, n'hésitait-il pas à écrire, qu'avons-nous à en redouter? L'Europe prend feu à la nouvelle des événements de Paris; les puissances étrangères sont devenues les impuissances étrangères... Le mouvement actuel, d'ici à six mois, enveloppera soixante millions d'hommes. Nous sommes séparés de toute agression possible par un boule-

vard de trois cents lieues, par un rempart de peuples qui tournent vers nous leurs cœurs et non leurs armes ! »

J'avais lu les *Paroles d'un croyant*. Je me figurai, un moment, avec ma naïveté de dix-sept ans, l'orthodoxie entière, y compris la papauté infaillible, ralliée à l'hérésie révolutionnaire de Lamennais. Je me procurai son commentaire des *Evangiles*. J'en fus bouleversé au point de me repentir de mes Pâques de Paris et de mon Noël de Nantes. L'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux, dont j'entrepris la longue lecture, acheva de me faire perdre la tête.

Qui pas est, notre docteur Guépin, nommé par Ledru-Rollin commissaire général de la République dans les cinq départements de Bretagne, s'abandonnait publiquement à l'illusion du clergé démocratisé, de l'Église réconciliée avec la Révolution. Accompagné des chefs du libéralisme républicain chez nous, les Colombel et les Waldeck-Rousseau, il présidait à la bénédiction du premier arbre de la liberté, planté au milieu de la place ci-devant Royale.

Nous étions là, nous aussi, Camille, Buissonnière et quelques autres camarades. Je ne pus m'empêcher d'applaudir les passages les plus avancés de l'éloquent sermon du curé Fournier. Camille en fit autant. Mais lorsque le prêtre secoua son goupillon, Buissonnière se dressa, et, avec une véhémence qui fit scandale, s'écria :

— De l'eau bénite !... C'est du poison... L'arbre de la liberté ne vivra pas !

L'exclamation de mon ami m'avait frappé. M. Pécaut me mit sous les yeux l'introduction de Michelet à *l'Histoire de la Révolution française*. Je fus dégrisé pour toujours; jamais plus je ne confondrai la Grâce avec la Justice.

Je n'étais qu'un adolescent très naïf n'ayant rien ni personne en haine, prenant tout en amour. Je me livrais à l'enivrante illusion de la République idéale unanimement acceptée, bientôt universellement répandue. Je me figurais entendre, dans quelques semaines, promulguer par l'As-

semblée nationale la plus parfaite des Constitutions ; je voyais déjà tous les peuples insurgés à notre exemple contre les oppressions étrangères et les tyrannies indigènes, rendus par notre concours libres, républicains, tous frères!

L'un des incidents de la Révolution de février qui m'émurent le plus, c'est la réouverture du Collège de France, la rentrée, « au nom de la République », d'Edgar Quinet et de Michelet, dans les chaires d'où les avait chassés la royauté.

J'avais élargi notre trinité intime d'une douzaine de camarades pour lire en commun l'éloquent discours de Quinet. Presque sur la place publique, monté sur le billard d'un café, dont nous avions ouvert les portes, je déclamais :

« Il est passé, il est tombé le règne de la matière et de la force aveugle; il est venu le règne de l'âme, de la justice pour tous...

« Amis, frères, pour une société nouvelle, devenons des hommes nouveaux!... »

J'électrisais mes auditeurs — que ma voix sonore avait augmentés des passants — par un anathème aux traités de 1815, par un appel au devoir héroïque du relèvement national, de l'émancipation universelle.

On applaudissait le passage où il est recommandé de « ne point désarmer avant d'assurer la victoire », de précipiter les élections, la réunion de l'Assemblée nationale :

« Interrogeons immédiatement la nation, interrogeons-la pendant qu'elle est encore sur le trépied!... C'est au milieu des flammes du Sinaï que les tables de la loi s'inscrivent sur la pierre...

« De l'action, encore de l'action, toujours de l'action!... Union des âmes à l'intérieur; à l'extérieur, union des peuples! »

Je pris mon ton le plus solennel pour transmettre à la jeunesse nantaise cet idéal de la démocratie que la jeunesse parisienne avait entendu deux fois de la bouche du

« prophète », comme elle appelait Edgar Quinet, le jour où la bouche lui avait été fermée et le jour où il avait repris triomphalement la parole :

« Je ne veux pas seulement que la démocratie ait son pain quotidien : avec l'appui de mon siècle, je veux encore qu'elle règne; voilà pourquoi je demande d'elle des vertus souveraines...

« Le souvenir de la clémence dans le combat, la foi du volontaire de 92, l'héroïsme chevaleresque d'un La Tour d'Auvergne, l'inébranlable constance d'un Carnot, le christianisme spartiate de Mme Roland, l'élan du serment du Jeu de Paume, l'âme d'airain de la Garde dans les jours de détresse : voilà la couronne idéale qui doit flotter sur son front ; c'est le diadème que Dieu a préparé pour le sacre de la démocratie moderne... »

XV

LE CLUB RÉPUBLICAIN DE LA JEUNESSE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE

Comme je lisais ensuite la circulaire du ministre des Affaires étrangères aux agents diplomatiques, des murmures s'élevèrent aux passages où il est dit que « la proclamation de la République n'est un acte d'agression contre aucune forme de gouvernement dans le monde »; que « la monarchie et la république ne sont pas des principes absolus qui se combattent à mort ».

Camille répète le mot de Falloux sur « les impuissances étrangères ». Buissonnière s'écria :

— Pourquoi flatter les rois, empereurs, sultans et tsars ? Qu'ils nous reconnaissent ou non, ça nous est bien égal... Nous ne les connaissons pas!

J'étais stupéfait et chagrin de nous trouver en désaccord, pour la première fois, sur un acte de notre gouvernement provisoire. Je proposai de remettre à une autre séance l'examen attentif du programme de la politique extérieure.

On y consentit. On allait prendre jour, quand un des nouveaux venus, Leveau, jeune employé d'une importante maison de commerce, proposa des conférences permanentes, au moins deux fois par semaine. On convint de n'admettre que des républicains résolus, âgés de moins de vingt et un ans, non électeurs. On décida que le lieu habituel des réunions — dont, pour un mois, je fus tout de suite élu président, avec Camille pour secrétaire — serait la salle du café Laveyssière, à côté de la Bibliothèque, dans le passage en face de celui que j'habitais, derrière la maison de mon ami. Nous versâmes, pour les frais généraux, chacun cinq sous entre les mains de Buissonnière, nommé trésorier. Ainsi fut fondé le Club républicain de la jeunesse de Bretagne et de Vendée.

Nous étions vingt à la seconde séance. Mais si nous suivions la mode parisienne des clubs improvisés, nous n'avions pas la prétention d'être la jeunesse souveraine et de régenter les pouvoirs publics. Nous ne voulions que nous informer et nous instruire mutuellement sur les choses d'intérêt national.

Nous nous remîmes sérieusement à l'étude du manifeste de Lamartine, qui finit par obtenir notre approbation à la majorité des voix. Tous nous admirions l'avertissement aux despotes, s'ils avaient l'intention de se coaliser, ainsi qu'en 1792, contre la France révolutionnaire, comme le donnait à penser la parole attribuée au tsar Nicolas, recevant la nouvelle du 24 février : « Messieurs, à cheval ! »

« La République française n'ententera la guerre à personne. Elle n'a pas besoin de dire qu'elle l'acceptera, si on pose des conditions de guerre au peuple français.

« Les traités de 1815 n'existent plus en droit... »

Mais la renonciation en fait à la reprise par la force des

frontières naturelles que la première République avait acquises, le Rhin et les Alpes, avait paru inacceptable à l'ardeur de la plupart d'entre eux.

— Nos pères, nous répétions-nous, ont conspiré contre Louis XVIII, ont renversé Charles X, surtout parce que ces rois étaient rentrés « dans les fourgons des Cosaques ». Louis-Philippe a mérité sa chute principalement parce que « la paix à tout prix » de ses ventrus a laissé peser sur la patrie la honte de l'invasion invengée.

Plusieurs parmi nous étaient fils d'anciens soldats de l'Empire ; ils avaient la tête remplie de la légende de la Grande Armée semant les idées démocratiques à travers le monde. Nous eûmes beaucoup de peine à leur faire admettre que le gouvernement avait raison de déclarer :

« La guerre est presque toujours une dictature. Les soldats oublient les institutions pour les hommes. Les trônes tentent les ambitieux. La République veut de la gloire, sans doute, mais elle en veut pour elle-même, et non pour des César et des Napoléon ! »

A ce dernier nom, trop popularisé par les chansons de Béranger, dont nous avions été bercés, nul de notre petit groupe, je dois le constater, ne manifesta un sentiment quelconque. Aucun n'avait remarqué, parmi les innombrables adhésions à la République, les quatre lettres de Jérôme Bonaparte, dernier frère de l'empereur, « vieux soldat de Waterloo » ; de son fils Napoléon Bonaparte, le futur Plon-Plon ; de Pierre Bonaparte, qui alors s'intitulait « fils de Lucien Bonaparte, nourri de ses opinions républicaines, idolâtre, comme lui, de la grandeur et du bonheur de la France » ; enfin du prince Louis Bonaparte, qui rentrait de Londres « se ranger sous le drapeau de la République, sans autre ambition que celle de servir son pays » !

Papa Buissonnière, fredonnant sans cesse « le Petit Caporal » et célébrant « la Colonne » sur le même ton que « Lisette », avait été plus attentif que nous ; il se faisait

l'illusion d'un Napoléon bon enfant, sincèrement républicain. Il signala à son fils la lettre par laquelle le prince Louis avait répondu au gouvernement provisoire le priant de regagner l'Angleterre, afin de ne pas servir « de prétexte à des troubles et à des conspirations ».

Notre camarade nous apporta l'épître. Nous n'en fûmes pas touchés du tout.

— Il s'est posé en prétendant, jugions-nous excellemment. Tant pis pour lui !... Que cet héritier des Napoléons, comme ceux des Bourbons, demeure à perpétuité hors de la République !

Si j'ai conservé de la vénération pour la mémoire de Lamartine, c'est qu'il pressentit le premier le péril national de la légende napoléonienne ; c'est que des grands écrivains populaires de 1815 à 1848, il fut, hélas ! presque le seul qui échappa à l'admiration du rocher de Sainte-Hélène et qui, lorsque étaient ramenées sous le dôme des Invalides les cendres qui cimentèrent le second Empire, s'unit à Auguste Barbier pour lancer contre l'écrasante Colonne les strophes vengeresses de la liberté trahie et des larmes des mères !

« Si la République est décidée à ne jamais violer la liberté au dedans, elle est décidée également à ne jamais violer son principe démocratique au dehors, elle ne laissera mettre la main de personne entre le rayonnement pacifique de sa liberté et le regard des peuples.

« Elle se proclame l'alliée intellectuelle et cordiale de tous les droits, de tous les progrès, des nations qui veulent vivre du même principe que le sien... »

Cette noble harangue de la République française au genre humain nous séduisit d'autant mieux que le gouvernement provisoire nous semblait se préparer à secourir les peuples frères dès qu'ils nous feraient appel.

Notre petit club accueillit par d'unanimes transports d'enthousiasme ces nouvelles successivement transmises :

Le ministre des Affaires étrangères a réclamé, pour

appuyer son manifeste, 30.000 hommes au pied des Alpes, 15.000 au pied des Pyrénées, 150.000 sur le Rhin !

Le ministre des Finances a répondu que, malgré la pénurie du Trésor, vidé par le régime déchu, il irait jusqu'à réclamer à la nation « son dernier écu et son dernier homme pour défendre les peuples d'Italie, d'Allemagne et de Pologne, pour empêcher l'invasion de la France, pour assurer le triomphe de la République et de la révolution européenne ! »

Une commission de la défense nationale a été créée sous la présidence de François Arago ; les plus compétents des généraux de toutes armes en font partie ; après avoir, sur le rapport de Lamoricière, constaté que la monarchie n'a pas laissé plus de 160.000 hommes à mettre en ligne, elle a pris des mesures pour rendre disponibles, dans l'espace d'un mois et demi, 247.000 soldats !

Enfin, durant la première semaine du mois d'avril :

L'armée des Alpes est organisée !

Son avant-garde, de 30.000 hommes, est prête à voler au secours des Italiens, dès qu'ils nous appelleront !

Mais, au lieu de nous appeler, les Italiens, enivrés par les premières défaites des Autrichiens, disaient : *Italia fara da se !* Pour leur malheur, comme pour le nôtre, nous laissions passer l'heure unique de l'effervescence des peuples et de l'effarement des rois.

Faute d'avoir risqué alors le coup de tête de l'émancipation de l'Europe, ne nous sommes-nous pas abandonnés aux divisions intestines qui ont dissous notre féconde République ? Notre manque d'audace en 1848 n'a-t-il pas été payé de dix-huit ans d'empire et du désastre national de 1870 ?

Illuminés par la grande lueur de Février, nous avions donné sans réserve, au peuple et à la patrie, nos cœurs et nos bras. Trop petits pour être électeurs, nous nous sentions assez forts pour être soldats. Si les bureaux d'enrôlement de la Révolution s'étaient, comme nous aimions à nous le figurer, relevés sur les places publiques, admet-

tant les volontaires depuis l'âge de seize ans, nous nous y serions précipités en chantant :

De Bara, de Viala, le sort nous fait envie ;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a pas connu la vie ;
Qui meurt pour le peuple a vécu !

A la fin du mois de mars et durant le mois d'avril, chaque réunion de notre « Club des petits » s'ouvrait par la lecture d'une dépêche ou d'une correspondance étrangère.

Nous avions accroché au mur une carte d'Europe. A l'issue de la séance, le secrétaire y marquait d'un trait de crayon rouge la ville nouvellement insurgée. Dès que les traits paraissaient assez nombreux, le président étendait sur le pays entier un brillant paraphe : Révolution italienne, — Révolution allemande, — Révolution autrichienne, — Révolution hongroise, etc.

Nous nous étions mis au courant des affaires italiennes ; nous les suivions avec l'attention la plus sympathique. Depuis l'année précédente, le pape semblait diriger le mouvement d'émancipation nationale. La promulgation de la Charte romaine du 14 mars prolongea la popularité de Pie IX, et, parmi nous, l'illusion d'un accord du catholicisme régénéré avec la Révolution universelle.

L'horreur que nous inspirait Ferdinand II s'accrut à mesure que se développa l'agitation libérale des Deux-Siciles. Nous nous étonnions de l'immobilité de notre marine, tandis que, sous la portée des canons de la France, la ville de Palerme était bombardée, le peuple de Naples massacré par les Suisses.

Lorsque plus tard, au milieu du mois de mai, l'amiral Baudin se décida à protester contre les crimes du roi Bomba, offrit asile aux victimes sur les vaisseaux français, nous jugions cet acte d'humanité tardif, nous reprochions à notre République de n'avoir pas, six semaines plus tôt, renversé ce fou couronné.

Nous n'avions qu'une confiance médiocre en ce roi

Charles-Albert, qui hésita trop à risquer son trône piémontais pour jeter l'étranger hors de l'Italie. Nous ne nous expliquions pas comment Venise, redevenue République avec Manin, un avocat, pour doge, n'était pas protégée par sa grande sœur, la République française.

Nos cœurs haletants avaient, pour ainsi dire, participé à l'implacable lutte de cinq journées, au bout de laquelle les Milanais réussirent à chasser la garnison autrichienne. Nous regrettions que la population de la capitale lombarde n'eût pas proclamé la République, eût convié le roi savoyard à profiter de la victoire par elle seule gagnée.

Les agitations de Pesth, les insurrections de Vienne éclatant presque en même temps que celles de Munich, de Dresde, de Berlin, mettaient nos jeunes têtes en feu.

Quels ravissements nous éprouvions au récit de scènes telles que l'humiliation du roi de Prusse, forcé, le 19 mars, de saluer du balcon de son palais les morts des barricades berlinoises, et, le 20, de mettre en liberté les vaincus de la dernière insurrection polonaise, Miéroslawski et les autres, portés en triomphe par les Allemands !

XVI

CONDUITE AUX POLONAIS — DÉMONSTRATION NÈGRE

Nantes était l'une des villes françaises où depuis 1832, s'étaient établis le plus de réfugiés polonais. Comme leurs compatriotes de Paris, aussitôt la République proclamée, ils s'étaient adressés aux autorités, demandant des secours de route et des armes, afin d'aller soulever leur pays contre les trois puissances co-partageantes, la Russie, la Prusse et l'Autriche.

Au mois d'avril, un groupe de Polonais de notre ville fut mis à même de partir. Ils étaient une trentaine, ayant

revêtu leurs costumes nationaux, quelques-uns portant l'uniforme des lanciers de la Grande-Armée. Ils emmenaient avec eux un ancien aumônier militaire ayant le ruban rouge à la boutonnière. A leur tête, très décoré, apparaissait un beau vieillard aux longues moustaches blanches, que nous connaissions bien comme directeur du bazar établi sous le grand escalier à jour du passage Pommeraye ; faute de pouvoir prononcer son nom, nous l'appelions « le général ».

Derrière, accompagnant son père, nous contemplions avec envie notre condisciple Ladislas. Nous percions la foule de deux ou trois cents citoyens qui formaient le cortège, pour l'acclamer. Nous l'obligions à se séparer des rangs et à précéder triomphalement notre délégation de la jeunesse nantaise.

Tout haut, en marchant, nous lui répétions ces litanies des *Paroles d'un croquant*, que nous savions par cœur et qui s'appliquaient d'une si merveilleuse manière à la circonstance héroïque.

« — Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

« — Que tes armes soient bénies, jeune soldat !...

« — Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

« Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots l'air qui manque à leur poitrine et la lumière que cherchent leurs yeux...

« Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour...

« — Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

« — Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat ! »

Arrivés aux voitures préparées pour les proscrits de notre sœur du Nord, les uns après les autres nous serrons Ladislas entre nos bras. Au moment du départ, chapeaux et casquettes en l'air, nous crions :

— Vive la Pologne !... Vive la République universelle !

Nous avions ri de la manifestation des Bonnets à poil, le 16 mars ; nous avions approuvé la manifestation populaire et internationale du lendemain, sans trop nous inquiéter des germes de division que ces journées avaient fait apparaître et qui allaient se développer. Nous persistions dans la foi de la devise que nous avions adoptée : « Union et concorde ! »

Nous prenions pour inventions de réactionnaires ce qui s'écrivait sur le club Blanqui, ce qu'on rapportait des montagnards de Sobrier. Nous n'imaginions pas qu'avant la nomination des représentants à l'Assemblée souveraine, les vainqueurs de Février fussent assez fous pour rompre l'union des républicains.

Nous suivions en optimistes les travaux de la commission du Luxembourg, dont nous espérions l'accord des ouvriers avec les patrons. Les ateliers nationaux ne nous inspiraient aucune inquiétude. L'enrôlement des jeunes Parisiens dans la garde nationale mobile ne nous semblait pas l'organisation préméditée d'une force répressive des mouvements populaires ; nous le considérions comme le prélude de la levée en masse pour la délivrance des peuples opprimés.

Les idées générales seules nous saisissaient au point de nous faire méconnaître, sinon dédaigner, les détails inquiétants de la politique courante. Aussi, rien ne nous passionna davantage que la réalisation de la promesse, faite le 4 mars par le gouvernement provisoire, de reviser les lois impériales et royales qui avaient, dans nos colonies, restauré l'esclavage, aboli par la Convention en 1793.

Nous avions tous les larmes aux yeux en lisant les conclusions du rapport de Victor Schœlcher.

Je me rappelai un jeune nègre, qu'un capitaine de navire avait quelques années auparavant cédé à mon père, et qui, après avoir servi chez nous comme domestique, s'était établi cireur de bottes sur le Port-aux-Vins. Je cours lui annoncer la libération de sa race entière et je le lance à la recherche de tous les hommes de couleur que pouvait contenir la ville. Il nous en amène une vingtaine, que nous rangeons deux par deux sous un drapeau, au milieu duquel nous avions collé une copie du décret.

Nous nous étions placés devant et derrière les nègres. Buissonnière avait été choisi pour tête du cortège, en raison de son teint bronzé et de ses cheveux crépus.

Notre promenade le long du quai de la Fosse fait scandale. Les armateurs, les raffineurs et les officiers nous honorent de leurs huées.

— Anciens marchands d'esclaves ! leur crie Camille indigné.

Nous continuons fièrement notre démonstration, ramassant tous les « sang-mêlé » du port. Beaucoup de marins et d'ouvriers se mettent à la file. Nous nous dirigeons vers la préfecture, où Buissonnière débite la harangue que nous avions délibérée en commun.

Le commissaire de la République nous adresse un long discours sur l'égalité des races humaines, sur la fraternité des peuples et sur l'harmonie universelle, sans distinction de nationalité ou de couleur.

XVII

LA FIN DU CLUB DES PETITS

Nos compatriotes graves se moquèrent beaucoup de notre gaminerie négrophile. Elle servit de prétexte au congé que nous donna le cafetier Laveyssière.

Il nous avait prêté sa salle, à Camille et à moi, parce que nos deux pères avaient été les habitués fondateurs de son établissement. Peut-être ne se serait-il pas inquiété de l'augmentation de notre groupe politiquant, si l'accroissement des consommations y avait été proportionnel.

Mais, hélas ! si nous parlions beaucoup, nous ne buvions guère. La bouteille de bière à deux servait souvent pour quatre. L'addition de nos dépenses soldait à peine l'huile qui nous éclairait.

Le café n'ayant pas trop de clients, on nous eût encore laissé abuser de la salle sans billard, si « ces messieurs » des autres salons ne nous avaient réputés un peu troublants pour les joueurs et très compromettants.

Le soir où Laveyssière nous notifia de n'avoir plus à tenir notre club chez lui, Buissonnière souleva des bravos unanimes en faisant cette proposition :

— Je connais un local où nous ne gênerons personne... Une église, citoyens ; oui, une église, où il n'y a plus de bon Dieu !... Elle dépend de la caserne de la gendarmerie et sert de grenier à foin... Le grenier n'est pas plein; nous aurons assez de place pour délibérer en paix.

— Avec la permission des gendarmes ?

— Sous leur garde ! Papa est l'ami du capitaine commandant ; moi aussi... Je me charge de la négociation.

Le jeudi suivant, le local indiqué nous était livré. Nous y entamions une délibération en règle sur l'instruction du peuple, à propos des circulaires du ministre Carnot.

Le programme de l'instruction gratuite et obligatoire — qui ne devait être obtenue qu'un tiers de siècle plus tard, — nous inspirait une filiale reconnaissance envers notre mère à tous, la République.

A l'occasion de la multiplication dans les collèges de bourses réservées aux fils des citoyens sans fortune qui se sont dévoués pour la patrie et aux enfants pauvres les gagnant au concours ; à l'occasion aussi de la création de l'Ecole d'administration, « pépinière des serviteurs de l'Etat démocratique », destinée, — si elle n'eût été si vite

abolie, — à substituer dans les fonctions publiques le mérite à l'intrigue, l'activité à la routine, nous décidâmes de faire présenter au citoyen Carnot une adresse de remerciements de la jeunesse républicaine de Bretagne et de Vendée.

Nous allâmes en corps, mais sans bruit, la porter à la préfecture.

Notre cher docteur Guépin n'y était plus. Il venait d'abandonner le commissariat général de Bretagne ; il était parti pour Vannes, chargé de présider aux élections dans le Morbihan. Son successeur dans la Loire-Inférieure, n'étant pas du pays, ne connaissait aucun de nous. Il eût pu nous éconduire, comme trop enfants pour faire acte de citoyens. Notre adresse lui plut et il voulut nous voir.

Sans la moindre solennité, il nous offrit des poignées de main, et d'un ton paternel nous dit :

— Le meilleur moyen de prouver votre amour à la République, c'est de ne pas vous laisser distraire par les agitations du moment. Confiants dans le présent, dont vos pères sont chargés, préparez-vous pour un heureux et glorieux avenir, en achevant les études qui vous rendront capables de bien servir et d'illustrer la démocratie et la patrie !

J'avais, quant à moi, trouvé cela bien. Je fus donc un peu scandalisé quand, sur la place de la préfecture, le petit Jules, de sa voix aigre, s'écria :

— S'est-il assez fichu de nous, ce fonctionnaire..., ce pion !

— Il est de fait, appuya Leveau, qu'il nous a renvoyés à l'école !

— Comme s'il ignorait, reprit Buissonnière, en se moquant des mécontents, que

La valeur n'attend pas le nombre des années !

Le petit Jules, fils déjà en révolte contre son père, le professeur de sixième au collège, M. Vallès, était de deux

ans plus jeune que moi. Il n'avait pas été admis au café Laveyssière ; il s'était introduit dans notre église des gendarmes, par la grande porte, trop ouverte à tous. A la sortie des classes du lycée et des divers externats de la ville, il recueillit des adhérents qui, un jour de discussion sur le baccalauréat, nous mirent, chez nous-mêmes, en minorité.

L'amendement du petit Jules commençait par l'abolition radicale du baccalauréat lui-même, de tout examen, de tout diplôme, au nom du principe de l'égalité. Il contenait toute sorte de choses contre les professeurs, les sous-maîtres ou pions ; contre la discipline scolaire et l'internat, « cette geôle ». Il proclamait le principe de la liberté absolue de l'enfance.

Nous étions une soixantaine à la séance où l'opposition nous écrasa. Buissonnière voulait la jeter dehors, sans compter ses membres. Camille était prêt, lui aussi, à jouer du poing. Je les retins. Dignement je cédai le tabouret de la présidence au parti victorieux.

Vallès n'hésita pas une minute à se faire acclamer mon remplaçant.

Bientôt, ses idées ayant pris tant bien que mal la forme d'une pétition comminatoire, il entraîna tous ses partisans à l'aller notifier « au pion de la préfecture ».

Comme ils étaient en groupe et tapageurs, la sentinelle leur commanda de passer au large. Le petit Jules se rendit seul chez le concierge, qui refusa de le laisser monter dans les bureaux.

— Remettez !... dit-il d'un ton aussi solennel que grincheux. Portez à votre maître !... La jeunesse attend qu'on lui accuse réception.

Peu après descendit un employé qui, très ironique, déclara à Vallès, très rougissant :

— La pétition que vous avez transmise, signée par vos amis du séminaire et des institutions cléricales, sera envoyée à qui de droit ; elle aura la suite qu'il conviendra d'y donner.

Les manifestants éconduits revinrent au lieu de réunion, ils trouvèrent la porte fermée. Buissonnière fils et père, ainsi que leur ami le capitaine des gendarmes, avaient retiré à la majorité séminariste l'asile offert aux enfants de la République.

Le Club de la jeunesse républicaine de Bretagne et de Vendée avait vécu.

XVIII

LES ÉLECTIONS POUR LA CONSTITUANTE

La dissolution du « Club des petits » servit au moins à nous rendre intelligibles les discordes civiles envenimées dans les « Clubs des grands. » L'énigmatique journée du 16 avril eut un mauvais retentissement en province. Le cri de « A bas les communistes ! » fut utilisé par les réactionnaires de toute couleur pour mettre en hostilité le peuple des campagnes avec le peuple des villes.

Survint, le 20 avril, — mais déjà trop tard, — cette magnanime explosion d'unité et de fraternité, dont Paris donna le spectacle unique à la France et au monde, dans cette revue de l'armée, de la garde nationale, de la garde mobile et du peuple, qui dura seize heures devant l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, sans un seul cri discordant, tous les cœurs enivrés d'enthousiasme.

— N'avoir pas vu cela ! nous redisions-nous sans cesse en lisant les premières descriptions des journaux ! Le coup de soleil sur la forêt mouvante des baïonnettes ! Les branches de lilas et d'aubépines flottant au haut des fusils ! Et les canons enguirlandés de fleurs tonnant : « Guerre aux tyrans ! »

Nous courions aux portes des ateliers et des casernes, par les rues, par les places, dans les cafés et cabarets,

répandre notre admiration révolutionnaire, notre fierté patriotique, notre fanatisme d'union républicaine.

Jusqu'au milieu de la nuit nous suscitions des rassemblements ambulants. Montés sur les marches du Grand Théâtre, accrochés aux grilles de la Bourse, grimpés sur les puits de la Grand'Rue, nous lisions au peuple la dernière proclamation du Gouvernement provisoire, qui venait d'être apportée par le courrier de Paris et ne pouvait encore être affichée.

Le lendemain, dimanche 23 avril, s'ouvraient les urnes du suffrage universel. Ces élections de l'Assemblée nationale constituante, avec quelle impatience nous les avions attendues ! Avec quelle émotion nous les vîmes s'accomplir ! Enfants de seize à vingt ans, éveillés en sursaut, si vite grandis par la révolution de Février, nous étions un peu chagrinés de nous sentir citoyens et de ne pas exercer les droits civiques, faute d'être nés quelques années plus tôt.

Personne n'arriva plus tôt que nous, les trois inséparables, devant les portes des sections de vote de notre ville natale.

En attendant l'heure du scrutin, nous commentions les innombrables affiches qui couvraient les murs et jusqu'aux boutiques fermées.

— Défiez-vous ; charbonnait Buissonnière au bas de trois ou quatre professions de foi bleuâtres, signées par des fils d'anciens chefs vendéens ou par des ex-députés de la Chambre de Louis-Philippe, ou encore par des curés, comme l'abbé Fournier.

Camille faisait remarquer que les noms qui déplaisaient le plus à notre camarade arrivaient tout naturellement à se réunir sur une même liste, tandis que ceux qui nous étaient sympathiques s'éparpillaient en deux, sinon en trois listes rivales.

Je recommençais mon perpétuel discours sur le thème « Union et Concorde », lorsque retentit le bruit du tambour.

C'étaient les compagnies de gardes nationaux qui apportaient de la mairie dans les lieux de vote les boîtes closes destinées à recevoir les bulletins.

Nous fûmes assez surpris de la vulgarité des urnes et de l'absence de solennité dans la formation des bureaux de section. Nous attendions des discours, des acclamations, des cortèges. Il y en eut très peu. Nous fûmes scandalisés par l'apparition d'un gros personnage, qui avait amené derrière lui une demi-douzaine de domestiques et qui, en entrant, leur distribua des bulletins tirés de sa poche.

Avec tristesse nous remarquions des employés qui, aussitôt leur patron parti, se pressaient de jeter les bulletins qu'ils avaient à la main, en mettaient d'autres dans l'urne.

Mais nous ne nous lassions pas d'admirer la gravité de la plupart des ouvriers, qui s'avançaient, leur papier ouvert, et qui, lorsque les scrutateurs leur rappelaient que le vote était secret, répondaient :

— Qu'est-ce que cela nous fait ?... Nous sommes le peuple souverain !... Vive la République !

Buissonnière eut, dans l'après-midi, la bonne idée d'emprunter à son père son cabriolet pour nous mener voir comment les choses se passaient à la campagne.

On ne votait pas alors à la commune, mais au chef-lieu de canton. Nous nous dirigeâmes au galop sur Vertou. Nous rencontrions des voitures et carrioles pleines de paysans, le plus souvent ayant avec eux « monsieur leur maître ». Ils n'étaient pas moins de douze, chantant, non quelque chose de patriotique, mais une gaie chanson vendéenne, dans un long char que traînaient six bœufs aiguillonnés par un vieillard en redingote, avec la croix de Saint-Louis sur la poitrine.

— Eh ! eh ! nous écriâmes-nous en passant, est-ce qu'il repousserait des chouans par ici ? A bas les rois ! Il n'y en aura plus !

On nous répliqua :

— Vive la République des honnêtes gens ! Vive la propriété ! Vive le bon Dieu !

A l'entrée du bourg, notre voiture fut arrêtée par deux files d'électeurs accompagnées de leurs familles. L'une allait voter, l'autre en revenait. Elles portaient chacune le drapeau de la mairie et la bannière de la paroisse. Elles étaient dirigées par leurs maires et par leurs curés, bras dessus bras dessous.

Nous nous expliquâmes aisément que, comme c'était jour de Pâques, les villageois en fête étaient partis au sortir de la grand'messe, emmenant leur monde pour festoyer après le vote.

— Trop de calotins ! grommelait Buissonnière.

— Trop de femmes ! murmurait Camille.

Moi, je contemplais la foule remuante et bavarde. J'essayais de comprendre si elle avait des opinions ; lesquelles ? mais je n'y réussissais pas.

Nous suivîmes la bande qui montait. Tandis que nos deux camarades attachaient notre cheval devant l'une des auberges de la place, je me hâtai d'aller voir à la mairie comment les paysans votaient.

Les autorités qui les conduisaient les passaient en revue avant de franchir le seuil, ne les laissaient passer que deux par deux, après avoir vérifié s'ils avaient bien leur bulletin dans la main droite. Les votants s'avançaient timidement, baissaient jusqu'à terre leurs chapeaux ronds, ne desserraient qu'avec difficulté leur main pour livrer leur bulletin, plié en huit plutôt qu'en quatre, au monsieur qui le glissait dans la boîte.

Je vis, entre divers groupes de communes, des paysans voter isolément. Ceux-ci prenaient des précautions encore plus minutieuses afin d'assurer le secret de leur vote. J'en remarquai un qui salua des deux mains pour changer de papier dans le fond de son chapeau. Ni à l'intérieur de la mairie, ni dans les groupes sur la place, on n'entendait rien qui eût rapport à la politique.

Il n'en était pas de même à l'auberge, où nous entrâmes

vider une bouteille, tandis que notre cheval mangeait un picotin. Les tables à bancs de bois étaient remplies de gens de Vertou même discutant avec animation. C'est là que, pour la première fois, nous nous aperçûmes de la fatale impopularité des « quarante-cinq centimes », et que nous entrevîmes le danger d'un réveil de la légende napoléonienne.

Camille et Buissonnière ayant poussé à travers le brouhaha rural plusieurs fortes exclamations, on nous remarqua ; nous fûmes bon gré malgré mêlés à la dispute de trois partis différents. Je pris la parole, et je réussis à me faire écouter au moins cinq minutes. J'opposai la suppression de l'impôt du sel à la surcharge de l'impôt foncier, momentanée d'ailleurs, rien que pour sauver l'Etat, la nation, de la banqueroute léguée par la monarchie. J'expliquai que Napoléon était mort à Sainte-Hélène, son fils en Autriche ; que nous n'avions plus besoin ni d'empereur ni de roi, puisque nous étions les maîtres, nous, le peuple souverain !

Excité d'abord par quelques murmures, je m'enivrai des applaudissements. Je conclus par ce cri, que la majorité de l'assistance répéta plusieurs fois :

— Vive la République des paysans !

XIX

LE SECOND JOUR DU SCRUTIN ET SON RÉSULTAT

Mon succès oratoire nous rendit très difficile le départ de Vertou. Il nous fallut trinquer avec beaucoup de « vrais patriotes », remplis d'admiration pour « ces bons fils de petits bourgeois ». Nous fûmes même, au moment de la clôture du scrutin, entraînés dans la ronde joyeuse d'un *Ça ira !* fraternel, obligés de nous laisser embrasser par de grandes filles en coiffe qui ne nous déplaisaient point.

Nous rentrâmes à Nantes au grand galop. Le père Buissonnière, qui avait appris à son fils la conduite du cabriolet et qui était sûr de son cheval, nous attendait sans inquiétude. Il avait, à l'heure habituelle du dîner, fait avertir la famille de Camille et la mienne qu'il nous retenait chez lui. Si bien qu'il put s'égayer, l'excellent vieux, de la primeur de nos impressions électorales, et que, vers dix heures et demie, nous regagnâmes nos domiciles sans remords, presque sans peur d'être grondés.

Je dis « presque » ; car ma mère persistait à détester ces impies de Buissonnière. Heureusement je la trouvai de bonne humeur, en compagnie de Louise et de Mainviel, causant du succès probable de son curé et confesseur. Je flattai son espérance en lui rapportant, ce qui était vrai, que la profession de foi de l'abbé Félix Fournier, très républicaine, lui valait encore plus de voix à la campagne qu'à la ville. Je décrivis avec une certaine pompe le spectacle des processions d'électeurs, bannières au vent, prêtres en tête. Ma mère était ravie à ce point qu'elle omit de me parler de Buissonnière.

Elle raillait un peu Mainviel de sa peur du suffrage universel. Le teneur de livres reconnaissait que « la populace » usait du droit de vote, qui lui avait été accordé « follement », avec un ordre et une « décence » inespérés.

— Avez-vous voté ? lui demandai-je.

— Comment donc ! Des premiers !

— Vous n'étiez pas électeur sous Louis-Philippe. Vous l'êtes grâce à la République. En êtes-vous mécontent ?

— Non, certes ; j'en suis fier !

— Les autres aussi. Voilà pourquoi les plus humbles des ouvriers et des paysans vous ont fait admirer aujourd'hui dans un calme merveilleux la majesté du peuple souverain !

Cette belle phrase, largement débitée, éblouit Louise :

— Quel bon représentant ferait notre Félicien... s'il avait l'âge ! s'écria-t-elle.

En attendant, le lundi de Pâques, comme le scrutin res-

tait ouvert jusqu'au soir, nous continuâmes, suivis de plusieurs autres camarades, à nous attribuer un rôle que je qualifiai « d'éclaireurs des électeurs, faute de l'être ».

Nous parcourions les quartiers populeux, ramassant les citoyens attardés dans les débits de boissons ; soutenant, portant au besoin les infirmes jusqu'à la porte des sections.

Nous demandions de temps à autre aux passants :

— Avez-vous voté?

Il y en eut qui nous répondirent :

— Est-ce que cela me regarde ? A quoi cela me sert-il ?

Oh ! ces indifférents ! Comme nous les traitions ! Camille en compta bien dix à qui nous fîmes honte, qui furent décidés par nous à exercer leur droit, à remplir leur devoir.

Certains s'excusaient, en termes d'une modestie navrante, sur ce qu'ils ne connaissaient rien de rien, ne savaient ni lire ni écrire. Ils se défiaient des papiers imprimés. Ils craignaient de voter contre leur sentiment propre ou contre le bien de tout le monde. Ces ignorants indépendants m'ont ouvert l'esprit sur l'immense péril de livrer à l'ignorance, presque toujours serve ou si facile à asservir, le présent et l'avenir de notre République.

Est-ce qu'il n'aurait pas été aussi juste que politique, après avoir proclamé dans le même décret le suffrage universel et l'instruction universelle en droit, de déterminer en fait le développement du suffrage suivant le progrès de l'instruction, et, pour commencer, de n'admettre à voter que les citoyens sachant au moins lire?

Que n'y eut-il, dans toutes les villes et villages de notre France, en ces journées des 23 et 24 avril, — plus tard en la journée désastreuse du 10 décembre 1848, — de jeunes apôtres comme nous, se présentant comme lecteurs et secrétaires aux illettrés!

Cet office de salut public, nous le remplissions avec autant de probité que de zèle. Nous n'avons mis dans aucune main un bulletin exprimant le contraire de l'opinion de l'électeur qui nous honorait de sa confiance. Sur

une réclamation qui lui fut adressée, Buissonnière inscrivit le nom de l'abbé Fournier qu'il exécrait.

Lorsque nous étions rendus par l'électeur absolument libres de fournir notre liste à nous, nous la fabriquions de notre plus belle écriture, opérant, par l'élimination des candidats qui nous semblaient secondaires, sans considération des antipathies ou des sympathies qu'ils pouvaient nous inspirer, une fusion des divers éléments républicains, dont nous sentions l'accord indispensable à la fondation de la République.

Je ne me rappelle pas quelle était la liste idéale que nous fîmes ainsi déposer dans les boîtes à une cinquantaine d'exemplaires. Mais je suis bien sûr que ce n'est pas elle qui sortit des urnes populaires du département de la Loire-Inférieure.

Oh! certes, nous n'étions pas fiers de nos compatriotes le jour où leurs élus furent solennellement proclamés à la mairie! En majorité des revenants des guerres vendéennes et des curés pour fonder la République démocratique!...

Le compte rendu de la première séance de l'Assemblée constituante, le 4 mai, vint assez vite calmer notre désespoir. L'acclamation de la République, dix-sept fois réitérée sans protestation aucune, et répétée du haut des marches du Palais-Bourbon devant le peuple de Paris, étonna le monde entier et ravit d'espérances infinies les plus froides cités.

XX

LE QUINZE-MAI ET L'INSURRECTION DE JUIN

Toujours belliqueux, nous attendions de l'Assemblée nationale le défi aux tyrans et l'appel aux peuples, dont le gouvernement provisoire ne s'était pas cru le droit de

prendre la responsabilité. Nous nous remettions à crier avec nos frères de Paris : Vive la Pologne!

Soudain, qu'apprenons-nous?

La manifestation pour la Pologne a tourné en invasion de l'Assemblée nationale!

Un clubiste obscur, Huber, l'a déclarée dissoute!

Les insurgés ont essayé d'instituer à l'Hôtel-de-Ville un Comité de salut public comprenant Blanqui, Raspail, Barbès, Albert, Louis Blanc !

L'ordre a été rétabli sans effusion de sang, l'Assemblée a repris le cours de ses séances le soir même !

Après les dépêches arrivent les récits et commentaires des journaux. Plus nous lisons, plus nous discutons, moins nous comprenons cette folle journée.

Notre éblouissement du 4 mai est dissipé; nous tombons dans l'inquiétude la plus sombre.

Notre optimisme essaye en vain de se reprendre, le 21 mai, à la fête de la Concorde, et le 3 juin, au rejet de l'autorisation de poursuite déposée contre Louis Blanc.

Nous ne nous expliquons pas les élections complémentaires parisiennes où, avec Caussidière, Lagrange, Proudhon, Pierre Leroux, passent Thiers et Changarnier, Victor Hugo et Louis Bonaparte ! Nous sommes stupéfaits de voir l'Assemblée nationale déclarer que ce Louis Bonaparte, — nommé en même temps par trois départements, — est admissible quoique prince ou prétendant; et cela sur un discours de Louis Blanc lui-même contre toute loi d'exclusion et de proscription, malgré la dénonciation formelle du complot bonapartiste par le clairvoyant Lamartine !

Ce complot, nous le voyons s'ourdir sous nos propres yeux, puisque à Nantes on commence à crier : Vive l'empereur ! puisque, dans les campagnes environnantes, nous entendons les paysans se répéter à l'oreille :

— L'empereur n'est pas mort!... Il revient d'Angleterre avec trois navires pleins d'or pour empêcher la banqueroute et nous rembourser les 45 centimes.

Nos contrées sont inondées de petits journaux tels que

le *Napoléon républicain*, pour les ouvriers des villes, socialiste et impérialiste à la fois ; tels que le *Lampion*, qui inventa de si abominables calomnies contres les républicains en vue, depuis « la purée d'ananas des dîners de l'Hôtel-de-Ville » jusqu'aux « bons pour trois caves du faubourg Saint-Germain ! »

Les agents de la réaction savaient accommoder à la naïveté rurale les plus odieuses insinuations. Nous entendions brailler au marché :

— Faut-il se laisser gouverner par des garces qui n'ont pas de nom de famille... des La Martine et des Marie !

Du grotesque nous roulions dans l'atroce. Nous ne discutions plus entre compatriotes et amis, nous nous disputions, nous nous battions. Il passait, par les rues, des bandes d'ouvriers sans ouvrage, menaçants. Dans la nuit, il se faisait des démonstrations tapageuses à la cure de Saint-Nicolas et à l'évêché. Car chez nous on accusait, et justement, l'esprit clérical de souffler la tempête.

N'est-ce pas, en effet, l'orateur du parti des prêtres, M. de Falloux, qui détermina la brusque dissolution des ateliers nationaux et jeta sur le pavé de la capitale cent mille travailleurs exigeant « du pain ou du plomb ? »

Des premières barricades de Juin n'entendit-on pas sortir le cri de « Vive l'empereur ? »

Deux des condamnés pour l'assassinat du général Bréa n'étaient-ils pas des agents bonapartistes, Lahr et Luc ?

La note du chef de la sûreté générale à la préfecture de police, Panisse, insérée dans le rapport de Quentin-Bauchard, partage en sept catégories le personnel de l'insurrection : beaucoup d'ouvriers sans travail, des révolutionnaires probes et des utopistes, puis des légitimistes, des bonapartistes et des orléanistes, enfin l'écume sociale, les forçats et bandits « voués par instinct au vol et au pillage ».

D'après quoi l'on se rend compte de l'indécision dans laquelle demeurèrent les républicains les plus avancés

d'alors, et jusqu'à des socialistes stupéfaits devant « la sublime horreur de la canonnade ! »

Contre qui, pour qui être? se demandaient, durant l'exécrable lutte, nos consciences de jeunes amants platoniques d'une République d'harmonie universelle ?

Les premières dépêches sur l'insurrection contenaient un appel aux gardes nationales des départements.

Nantes étant à cent lieues de Paris et le chemin de fer ne commençant qu'à Tours, notre garde nationale ne pouvait guère voler à temps au secours de la capitale. Néanmoins un bureau d'enrôlements volontaires fut ouvert à la mairie.

Nous nous y présentâmes une dizaine de notre groupe, dont étaient Camille, Buissonnière, Leveau, et moi, avec Jules Vallès à qui son escapade du club de la gendarmerie avait été pardonnée.

— Et que voulez-vous aller faire à Paris ? nous demande-t-on avec une assez dédaigneuse curiosité.

Je réponds au nom de tous :

— Nous battre pour sauver la République !

— Laquelle ?

Je ne savais que dire. Leveau s'écrie, irrité :

— Comme s'il y en avait plusieurs !

— Il n'y en a qu'une, ajoute précipitamment le petit Jules, celle du peuple... Vive le peuple de Paris !

L'adjoint enrôleur et les très bourgeois gardes nationaux qui l'entourent vomissent des torrents d'injures contre ces canailles de Parisiens et contre nous autres gamins, qui avons bien l'air de pactiser avec les criminels.

— Criminels vous-mêmes, s'obstine à répliquer Vallès.

On nous aurait jetés au poste, si heureusement le père de Camille, officier, qui était de garde, n'avait répondu de nous. On se contenta de nous pousser hors de la mairie, de nous envoyer nous faire fusiller ailleurs.

Le petit Jules, exaspéré, proposait d'aller ameuter les ouvriers, et mettre obstacle au départ des ennemis de Paris.

Buissonnière nous détourna de cette aventure. Nous nous contentâmes d'assister, sur le quai en face du château, au départ du bateau à vapeur des premiers volontaires. Ceux-ci étaient à peine assez nombreux pour couvrir le pont du bateau, mais ils se faisaient aisément reconnaître par leurs costumes, pour les fils de l'aristocratie légitimiste. Un bataillon entier de bourgeois ordinaires les escortait avec le drapeau et la musique. Le quai était rempli d'une foule qui manifestait tumultueusement des sentiments divers.

D'un côté l'on criait :

— A bas les communistes !... Guerre aux partageux !... Vivent les défenseurs de la société !... Victoire à l'ordre !

De l'autre côté :

— Vive le peuple ! Vive Paris ! A bas les aristos ! A bas les calotins ! A bas les exploiteurs !... Vivent les ouvriers !

Nous entendîmes les plus furibondes exclamations :

— A l'eau les blancs !... A l'eau les bleus !... Victoire aux rouges !... Vive l'insurrection parisienne !...

C'était Vallès qui les poussait.

Buissonnière se hâta de le faire taire. On murmurait autour de nous, on parlait d'agents provocateurs.

Nous eûmes la bonne inspiration d'acclamer de toutes nos voix ce à quoi personne ne paraissait plus penser :

— Vive la République !

Deux jours de suite des scènes du même genre se reproduisirent au même lieu. Le troisième départ fut décommandé. Paris n'avait plus besoin de la province. L'ordre était rétabli.

XXI

PEUR ET RÉACTION

On ne connaissait pas encore l'issue de la bataille quand je rencontrai, arrivant de la capitale, le brave courrier de

la poste à qui nous devions la première nouvelle de la République proclamée et notre fameuse rentrée de Février.

Sa bonne face rubiconde était devenue pâle à faire peur. Lui si gai, si communicatif, il refusait de répondre un seul mot aux questions que cent personnes lui adressaient tandis qu'il livrait les sacs de lettres.

Saisissant au passage ma main tendue vers lui, il me dit tout bas :

— Attends-moi, petit; nous avons à causer!

Cinq minutes plus tard, il sortait de la poste et m'emmenait au café voisin, où il déjeunait.

Il me décrivit, avec des sanglots dans la voix, la prise du Panthéon et le dégagement de la rive gauche de la Seine, par laquelle il était sorti de Paris.

— Ah! comme on s'est battu! s'écriait-il. Tous des héros! ceux de devant et ceux de derrière les barricades!... Notre Guinard et ses canonniers patriotes!... Et l'armée! Quatre ou cinq généraux tués!... Et les insurgés!... Sur la dernière défense de la route d'Italie, étendu tout de son long sur le drapeau rouge, la poitrine ouverte, j'ai reconnu un compagnon des Droits de l'homme, un frère, mon meilleur ami!... Quelle saignée!... Plus qu'il n'en fallait pour républicaniser l'Europe entière!... Trop, pour qu'il reste assez de sang républicain à notre malheureuse République!

— Alors tout est perdu, interrompis-je.

— Peut-être pas. L'Assemblée a renversé la commission exécutive, mais elle a conféré la dictature au général Cavaignac... C'est le frère de Godefroy, le plus solide d'entre nous, quand nous conspirions contre la monarchie... C'est un républicain sûr; il empêchera, espérons-le, les jésuites et les bonapartistes de profiter de la guerre sociale qu'ils ont réussi à déchaîner.

— Mais si l'insurrection était victorieuse?

— Que la lutte se prolonge une semaine, et l'on va voir se ruer en masse contre Paris, après les gardes nationaux, les paysans... Le mouvement est lancé. La terreur est universelle. Partout on se lève contre les prétendus parta-

geux, avec des haines féroces... Je suis épouvanté de ce que je viens de voir et d'entendre à travers cent lieues... Oh ! le coup a été monté de main de maître... Les premiers des conspirateurs, ces jésuites! Et comme ils ont bien choisi leur homme, le petit neveu du grand Napoléon!...

— Il serait possible?

— C'est certain. On en a la preuve au ministère de la guerre... Notre directeur des postes, Etienne Arago, a vu, dans les mains du colonel Charras, une lettre au général Rapatel, dans laquelle, à l'instant où commençait l'insurrection, Napoléon-Louis Bonaparte écrivait :

« Général, je connais vos sentiments pour ma famille. Si les événements qui se préparent tournent dans un sens qui lui soit favorable, vous êtes ministre de la guerre. »

Le conducteur des Messageries nationales qui, sur la place Royale, annonça publiquement la fin de la bataille, était un réactionnaire enragé. Par lui furent répandues chez nous les abominables fausses nouvelles des fontaines empoisonnées, des cartouches à pointe de cuivre et mâchées, des mobiles sciés en deux!

Comme il parlait, un grand ouvrier mécanicien, noirci de charbon, d'une voix frémissante, cria :

— Tu mens! tu mens!... Massacrez-nous!... N'insultez pas les vaincus!

Nous étions auprès de l'ouvrier, et saisis de la même indignation. Nous lui fîmes un rempart de nos corps devant la terrible poussée d'une foule de peureux furieux. Il put se sauver, mais nous eussions été écharpés si nous étions revenus entendre le conducteur qui racontait, comme s'il y avait assisté, le massacre du général de Bréa à la barrière Fontainebleau, la mort de l'archevêque de Paris, place de la Bastille, sur la première barricade du faubourg Saint-Antoine.

Le général de Bréa, durant de longues années en garnison à Nantes, n'y avait pas laissé des souvenirs bien sérieux. C'était un assez vieil officier d'état-major, prolongeant sa jeunesse avec un peu trop de fracas. Camille et

moi et tous les habitants de la rue d'Orléans l'avions vu et entendu, plutôt deux fois par jour qu'une, caracoler devant le magasin de la belle Mme Foissier, qui ne manquait jamais, lorsqu'il passait, de déployer sur sa porte ses charmes opulents. La réaction nantaise ne manqua pas de faire, dans la cathédrale, à ce héros inattendu, des funérailles qui prirent le caractère le plus antirépublicain.

Une lettre du vicaire général de l'archevêque de Paris, l'abbé Jacquemet, vint inutilement, dès le 26 juin, attester que, Mgr Affre « n'avait pas été frappé par ceux qui défendaient les barricades ». Cette mort admirable du prélat qui s'était présenté entre les combattants, pour leur faire déposer les armes au nom de la fraternité chrétienne, devint tout de suite une légende haineusement exploitée.

En ce qui me concerne, ce néfaste incident des journées de Juin me rendit la vie douloureuse dans ma famille.

Du coup, ma mère avait perdu ses illusions républicaines. Mainviel, en lui rapportant chaque soir les infamies, dont les feuilles réactionnaires étaient pleines, ne coopéra pas peu à mettre ses opinions en hostilité incessante avec les miennes. Déplorant la guerre civile et ses suites, je n'aurais demandé qu'à me taire, chez moi. Mais on ne causait que politique; on citait des faits qui me paraissaient si faux, on émettait des idées que je jugeais si absurdes, que je ne pouvais pas m'empêcher de protester avec colère. Ma mère étant aussi vive et aussi entêtée que moi, les discussions devenaient des scènes; plus d'un soir nous sommes rentrés dans nos chambres sans nous embrasser.

Un matin, à déjeuner, je dis résolument :

— Chère maman, nous ne nous entendons pas. Aimons-nous tout de même!... Ne discutons plus!... J'ai énormément à travailler pour passer l'examen auquel je me prépare... Je ne puis rien faire quand je suis fâché avec toi.

Elle pleura. La bonne Louise intervenant, il fut conclu une trêve, d'après laquelle la politique était interdite à tout le monde, y compris Mainviel. Du reste, j'évitais de prolonger les repas. L'après-midi du dimanche, sous un pré-

texte ou sous un autre, je me dérobais aux promenades de famille. J'allais avec Camille Buissonnière et quelquefois Leveau, faire des excursions à pied, en canot, en voiture.

Mais ces longues courses, au lieu de nous égayer, achevaient de nous désespérer. Elles nous firent constater par nous-mêmes l'immensité de l'effroi répandu dans les campagnes, à la suite de l'insurrection parisienne.

Nous avons vu au milieu du mois de juillet, des paysans monter la garde autour de leurs champs, le fusil de chasse armé, la fourche dressée contre les partageux. Dès qu'un homme à mine d'ouvrier apparaissait à l'entrée d'un village, les femmes elles-mêmes se précipitaient sur lui, le menaient à la mairie montrer ses papiers. Si le malheureux ne se trouvait pas absolument en règle, on l'enfermait n'importe où, jusqu'à l'arrivée des gendarmes.

Le paisible passage d'un groupe de cinq ou six compagnons, allant d'une ville à l'autre chercher de l'ouvrage, provoquait la levée en masse d'un bourg; au moindre mot mal interprété, ces « suspects » étaient maltraités, surtout s'ils laissaient entendre qu'ils venaient de Paris?

Dans cette même auberge de Vertou, où j'avais obtenu mon premier succès oratoire le 23 avril, on nous pria, un dimanche de juillet, de partir vite, la présence des « petits rouges » étant signalée. On lança quelques pierres au passage de notre cabriolet; le long de la route, nous entendîmes crier : Vive Napoléon!

— Voilà où en est ta République des paysans! dit Buissonnière.

— Et notre République des ouvriers, noyée dans le sang! reprit Camille.

— Trop propriétaires, les paysans, raisonne notre aîné Leveau; et pas associés, les ouvriers!... Deux peuples ennemis!... Il faut étudier les questions sociales.

— Et, conclus-je, nous hâter de devenir des hommes pour défendre la République.

Le fait est que nos pauvres petites têtes d'adolescents

humanitaires ont été littéralement brisées par le canon de juin 1848, et nos cœurs, pour la vie entière, troublés par le fratricide national.

XXII

TOUT A L'ÉTUDE

Il y avait, dans la seconde quinzaine du mois d'août, une session d'examens pour le baccalauréat ès lettres à l'Académie de Rennes. Ma mère craignait que, dérangé comme je l'avais été par la politique, je ne fusse pas prêt. Elle me proposa de ne passer qu'à la session suivante, après les vacances, au lieu de m'exposer étourdiment à un échec.

— La vente des biens de ton père, qui devait avoir lieu au mois de juin, a été ajournée de nouveau, en raison des événements, jusqu'au 15 septembre. De quelque manière que tournent nos déplorables affaires, la liquidation nous laissera comme nous sommes jusqu'à la fin de l'année. Par conséquent, rien ne presse, m'expliqua-t-elle.

— Je te remercie de m'offrir un délai, répondis-je, permets-moi de ne l'accepter que si MM. Nolo et Pécaut me déconseillent de me présenter tout de suite.

Le professeur de mathématiques avait pleine confiance en son élève. Malgré les agitations des cinq derniers mois, je n'avais, de ses leçons du dimanche matin, manqué que celles qu'il s'était vu lui-même obligé de remettre à un autre jour. Avec courage et persévérance, j'avais triomphé de ma répulsion pour les études scientifiques, dont il commençait à me faire comprendre le haut intérêt.

Il approuva ma résolution d'en finir au plus vite, mais il réclama toutes mes matinées du mois précédant l'examen pour repasser avec lui l'arithmétique, la géo-

métrie, les premières notions de l'algèbre et l'histoire naturelle.

Quant au bon vieux bibliothécaire, il était de son côté sûr de deux choses : de la méthode Jacotot et de mon aplomb. Se mettant à ma disposition, tous les jours de la semaine le dimanche excepté, entre midi et trois heures, il me donna à traduire de vive voix, livre ouvert, des passages tirés au hasard de n'importe quel auteur latin ou grec. Il prit la peine de m'interroger sur l'histoire, la littérature, la philosophie, pour me convaincre qu'il m'en avait fait apprendre, suivant son système : « Tout est dans tout », beaucoup plus que les examinateurs ne pouvaient m'en demander.

Durant la dernière semaine du mois de juillet et les deux premières d'août, j'oubliai la politique et négligeai l'amitié. Je travaillais en moyenne quinze heures par jour.

La veille de l'Assomption, comme on souhaitait la fête à ma mère, qui avait choisi pour patronne Marie, mère de Dieu, quoiqu'elle eût pour prénom habituel Eugénie, je lui dis en lui présentant mon bouquet :

— C'est après-demain que je pars pour Rennes; dans quatre jours je reviendrai... bachelier!

— Nous ne pouvons rien nous souhaiter de plus heureux au milieu de nos malheurs, répondit-elle; j'irai avec toi!

J'aurais préféré faire le voyage seul. Je redoutais des discussions religieuses ou politiques, venant me troubler au moment décisif. Mes craintes redoublèrent en voyant l'intérieur et l'impériale de la diligence remplis de séminaristes. Pour comble de mauvaise chance je rencontrai, montant avec nous dans le coupé, un ancien condisciple du dévot pensionnat Saint-Stanislas.

Ce futur officier des zouaves pontificaux, bien qu'un peu plus âgé que moi, n'était pas encore devenu sérieux. Peut-être aussi était-il déjà assez élégamment élevé pour savoir qu'on ne doit parler que de riens devant les dames. Il portait un charmant costume, tout entier gris perle, jus-

qu'au chapeau, et des gants de même couleur. Ma mère était joyeuse qu'il m'eût le premier reconnu ; l'acceptation par lui de ma poignée de main sans gant l'émut presque. Il acheva de conquérir son admiration par la parfaite galanterie avec laquelle il lui ménagea toutes ses aises dans le meilleur coin, en la prenant pour... ma sœur.

Elle n'avait, en effet, que trente-six ans et paraissait beaucoup plus jeune. Comme elle avait été et était encore fort jolie, l'erreur était pardonnable. Je lui laissai le mérite de la dissiper et d'entamer ainsi une conversation sans danger pour la quiétude d'esprit dans laquelle je tenais à me maintenir.

Après le déjeuner de Redon, où la diligence s'arrêtait une demi-heure, nous étions très gais. Je redoutais d'autant plus que l'échange de nos souvenirs d'enfance n'amenât le camarade à se rappeler l'événement de la Saint-Louis-Philippe qui avait causé ma sortie de l'institution où il venait de terminer ses classes. C'eût été la querelle des drapeaux rallumée et une discussion politique compliquée de dispute de famille. Je détournai le péril en engageant une conversation interminable sur les matières de l'examen que nous allions passer.

L'arrivée à Rennes s'effectua sans incident fâcheux. Comme le jeune de Kerkalaudec avait parlé de l'hôtel où son père lui avait dit de descendre, le premier de la ville, ma mère, qui s'en était fait désigner un autre beaucoup plus modeste, n'osa pas me séparer de « ce modèle des jeunes gens comme il faut ».

Nous allâmes ensemble le lendemain nous faire inscrire pour l'examen écrit et il fut placé à côté de moi. En cinq minutes j'avais traduit le morceau de Quintilien donné pour version. Mon pauvre voisin ne parvenait pas à déchiffrer la première phrase. Je lui passai mon brouillon et je recommençai ma copie en changeant le tour des phrases. Le premier jet valait mieux, car je n'arrivai qu'au second rang.

Le camarade ayant fait part de ma complaisance à

ses amis les séminaristes, mon interprétation, plus ou moins modifiée, d'un texte assez difficile, courut autour de toutes les tables... et le jury universitaire constata un progrès inattendu de l'étude du latin dans les établissements ecclésiastiques.

XXIII

L'EXAMEN DE RENNES

J'étais admissible. Mais serais-je reçu ?

Ma mère ayant à côté d'elle, au dîner de la table d'hôte, le délicieux de Kerkalaudec, ne manqua pas de le féliciter de son succès.

Il devint un peu rouge, me regarda avec une certaine inquiétude. Je le rassurai d'un sourire. Il accepta les compliments avec modestie.

— Je crains, madame, dit-il, que nos juges n'aient commis une injustice en me donnant le premier rang ; c'était votre fils qui le méritait.

Ma mère était ravie, au point qu'ayant refusé pour elle-même, en deuil et fatiguée, une promenade par la ville, elle eût, si j'avais voulu, chargé innocemment le chevalier de me guider à travers tous les cafés de Rennes.

Tenant à garder la tête libre, voulant repasser, dans le manuel que j'avais apporté, deux ou trois questions de physique ou de chimie, sur lesquelles je m'étais interrogé sans pouvoir me répondre suffisamment, je rejetai la proposition. Tout de suite je remontai travailler dans notre chambre.

Ma mère, étonnée, s'avisa de me reprocher de me montrer froid avec un aussi ardent ami, comme si je lui en voulais un peu d'avoir été le premier. Ma foi ! je laissai éclater le plus bruyant de mes éclats de rire, j'avouai la

supercherie de la version. Avec quelque méchanceté, j'ajoutai :

— Si j'étais resté à Saint-Stanislas, eh bien ! je serais, comme celui-là, habile à me ganter, et tout à fait propre à me faire refuser au baccalauréat !

Maman pinçait les lèvres ; pour empêcher une réplique, une querelle, je l'embrassai. Je la suppliai de s'endormir avec confiance, tandis que je prendrais mes précautions contre les hasards de l'examen oral.

Je veillai jusqu'à plus de minuit. Je dormais profondément quand sept heures sonnèrent. L'examen devait commencer à huit heures. Je m'habillai vite ; j'avalai une tasse de café noir. J'avais encore une demi-heure devant moi ; il ne fallait pas dix minutes pour se rendre à l'Académie.

Maman exigea que je la conduisisse à la cathédrale, où elle avait décidé d'entendre une messe tout exprès pour attirer sur moi la protection de Notre-Seigneur et de la Vierge Marie.

— Tu ferais bien, toi aussi, de venir dire une prière, répéta-t-elle avec insistance, quand nous arrivâmes sous le portail de l'église.

Il était juste huit heures.

— Je suis en retard ! m'écriai-je.

Je pris ma course dans la direction de l'Académie. Seulement, je me trompai de rue. Je perdis plus d'un quart d'heure à retrouver mon chemin en consultant les passants et les habitants.

J'arrivai au moment où se fermait la porte et me trouvai classé, au lieu du second, le dernier de la séance.

Sur dix ou douze jeunes gens que j'entendis interroger, il y en avait à peine un ayant chance d'être reçu. Certes, ce n'était pas le premier en version, dont on estima inutile de prolonger l'interrogatoire, le nombre réglementaire des boules noires lui ayant été acquis à la moitié des questions posées.

L'auditoire murmurait contre la dureté des examina-

teurs. Lorsque mon tour vint enfin, je fus décontenancé par la trop sensible mauvaise humeur du premier professeur qui m'adressa la parole.

On me fit répéter et commenter un morceau du *Misanthrope*, que j'amalgamai, dans mon émotion, avec un morceau de *Tartuffe*. Tout le monde rit, moi aussi. J'émis sur Molière et ses œuvres je ne sais quel jugement assez original, qui convint, et me valut un éloge sur ma connaissance du grand siècle.

— En voici au moins un qui est intelligent, entendis-je le président du jury glisser à l'oreille de ses collègues.

Le terrible interrogateur des sciences pouvait dès lors m'attaquer. Je n'avais plus peur. Les braves coups de craie dont je couvris le tableau noir suffirent à lui persuader que le carré de l'hypothénuse m'était familier. Je me tirai proprement du règne animal ; mon explication de l'électricité parut irréprochable.

Quant à l'histoire, très sûr de moi, je fis un feu d'artifice de faits et de dates. Je débitai sur les hommes et sur les choses du XVI^e^ siècle des appréciations qui sentaient le fagot.

Le doyen en exprima son étonnement. Il désira savoir où et comment j'avais fait mes études. Je lui expliquai que j'avais été aux collèges de Nantes et de Bourbon, à Paris; que de pénibles circonstances de famille m'avaient forcé de faire chez moi en une seule année ma rhétorique et ma philosophie.

Il se servit de mon exemple d'étudiant libre pour reprocher leur ignorance aux élèves des séminaires qui venaient d'être refusés en masse, quelques-uns pour la seconde ou troisième fois et dont plusieurs étaient des hommes de plus de vingt-cinq ans.

J'allais descendre de l'estrade, croyant mon examen fini.

— Pardon, me cria l'un des juges d'une voix aigre, nous ne vous avons pas interrogé sur la philosophie. Parlez-nous des facultés de l'âme !

Il me demandait du Cousin, je lui servis du Pierre Leroux : Sensation, Sentiment, Connaissance !

Après un débat passablement ridicule, mon lot de boules toutes blanches se trouva entaché d'une boule rouge.

— Jeune homme, crut devoir me dire le vénérable doyen, défiez-vous des idées hasardées... Nous vous félicitons de votre examen ; nous vous souhaitons un avenir digne de vos débuts.

L'auditoire, sans jalousie, par reconnaissance de la version, applaudit. Je dus distribuer des poignées de main à tous les aspirants-curés.

Ma mère m'attendait à la porte de l'Académie, d'autant plus anxieuse que l'examen s'était prolongé une heure de plus que d'habitude.

— Eh bien ?

— C'est fait !

— Tu es reçu ?

— Parbleu !

— Et ton condisciple de Saint-Stanislas?

— Il repassera.

— Comment ? refusé ? Oh ! les juges ont été bien sévères pour lui !

— Il n'a pu répondre sur rien !... Mais ne t'inquiète pas de son sort... Il est riche, lui... Il a le temps d'attendre.

— C'est vrai !... la Providence, comme toujours, a été juste en te favorisant.

— Je m'étais promis... J'ai tenu... Réjouissons-nous, chère maman... Je suis bachelier !

XXIV

UN BACHELIER EN LARMES

A la descente de la diligence sur la place de Bretagne, mes amis de Nantes m'attendaient. De la portière, je leur

jetai la bonne nouvelle ; ils répondirent par des acclamations formidables :

— Vive le bachelier ! Vive la République !

Ce qui fâcha ma mère.

— Sans doute, dit-elle sèchement, tu voudrais me laisser là et t'en aller festoyer avec ton Buissonnière et les autres... Je ne t'en empêche pas... Mais il serait plus convenable de me conduire à la maison et d'y rester... J'ai invité à dîner M. Mainviel et M. Nolo, à qui tu dois, ce me semble, beaucoup de reconnaissance...

Sans répondre, je me précipitai vers Buissonnière que j'embrassai le premier. Le tour de Camille ne se fit pas attendre. Les poignées de main aux sept ou huit autres, qu'ils avaient amenés, s'expédièrent en quelques secondes. J'expliquai la situation ; toute la compagnie vint saluer ma mère, dont je pris le bras.

— Tu vois, lui fis-je remarquer, que l'on n'a pas besoin d'être noble pour être poli ; les citoyens savent vivre... Ma soirée t'appartient ; soyons gais !

Louise venait au-devant de nous. Du plus loin qu'elle nous aperçut, elle comprit que j'avais réussi. Elle pressa le pas, me saisit dès que je fus à sa portée et m'embrassa longuement.

A la porte de la maison, je rencontrai mon jeune professeur de mathématiques. Je le remerciai avec chaleur du secours dont il m'avait été ; il me combla de félicitations.

Mainviel et les employés du magasin célébrèrent aussi mon triomphe. Mais il n'y eut que ma vieille bonne, Annette, qui trouva le mot qui m'alla au cœur :

— Ah ! mon cher bon petit monsieur... Comme votre pauvre père serait content de vous !

En même temps éclataient des jappements, je sentais sur mes épaules se poser deux pattes...

... C'était Diane, que je n'avais pas vue depuis la mort de mon père et qui avait suivi mon oncle Auguste, venu, à Nantes, pour connaître plus vite le résultat.

Je me réfugiai avec ma chienne dans ma chambre pour la laisser me caresser à son aise et pour pleurer de tout mon cœur. Ce ne fut heureusement pas ma mère, ce fut l'oncle Auguste qui vint m'arracher à cette explosion de douleur filiale. Avec lui, je pus exprimer tout ce que m'inspirait de regrets désespérants et de doutes cruels ce rappel de la date sinistre du 24 août 1847, le 20 août 1848, quatre jours avant le funèbre anniversaire. Il me consola de son mieux. Il insista sur l'accident, beaucoup plus probable pour lui que le suicide. Il réussit à me faire comprendre que je devais, en ce jour de victoire pour moi, de pleine satisfaction pour ma famille, essuyer mes larmes, étouffer mes sinistres pensées.

Quand j'arrivai à table, Louise s'aperçut bien que j'étais pâle et que mes yeux étaient rouges. L'oncle, d'un mot, l'avertit ; pour Nolo, Mainviel, les invités, surtout pour ma mère, elle dit :

— Il est bien fatigué, notre petit, du voyage, de l'examen, du long travail auquel il doit son succès.

— Il y a de quoi, ajouta innocemment le professeur de mathémathiques. En vérité, madame, votre fils a une énergie admirable, une santé merveilleuse, une intelligence de premier ordre...

— J'en remercie Dieu, répliqua ma mère, qui nous l'a donné assez fort et assez bien doué pour lutter contre les difficultés qui viennent l'assaillir au début même de la vie...

L'oncle et Louise s'évertuèrent à changer le cours de la conversation, qu'ils me voyaient prendre au tragique. Nolo, donnant dans leur plan, me fit raconter les plus minutieux détails de mon examen. Je retrouvai mon rire en décrivant la course du brouillon de ma version et ma querelle avec l'examinateur de philosophie.

La bonne venait de servir un dessert réunissant ce qu'elle savait plaire le mieux à ma friandise éprouvée. Louise vantait l'habileté culinaire d'Annette. Auguste, qui n'était pas mélancolique de nature et qui avait bu un peu,

tapait sur le ventre de Mainviel, le suppliait de raconter la prise du parasol du sultan du Maroc par le maréchal Bugeaud et par lui-même.

Le teneur de livres, qui n'aimait point mon oncle, et qui voyait l'hilarité gagner jusqu'à M. Nolo, prit la plaisanterie au plus mal :

— Il n'y a pas de parasol qui tienne, s'écria-t-il... A Isly, en Afrique, partout où j'ai passé, j'ai toujours su remplir mon devoir, me tenir à mon rang et n'être la cause de la ruine de personne... Monsieur Auguste, vous n'avez pas le droit de vous... de vous moquer de moi. Si je n'étais en une société que je respecte...

Il ne déplaisait visiblement pas à ma mère que mon oncle fût ainsi traité.

Nolo s'en aperçoit. Il empêche Auguste de répliquer et prétend mettre tout le monde d'accord sur Abd-er-Rhaman et sur le reste en proposant un toast :

— Au nouveau bachelier, à son avenir !

On trinque avec moi. Mais ma mère, en me présentant son verre, me pose cette redoutable question :

— Maintenant que tu possèdes le diplôme, qu'as-tu envie de faire ?

XXV

QUE VEUX-TU FAIRE ?

Je réponds assez tristement :

— Je ne sais pas ; je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir.

— Il faut pourtant y penser sérieusement et vite, explique Mainviel. Dans un mois on saura au juste, par doit et avoir, si ton malheureux père a laissé de quoi te faciliter l'entrée d'une carrière quelconque... Si, comme je

le redoute, la succession se réduit à zéro, tu seras forcé de pourvoir sur-le-champ aux moyens de gagner ta vie.

— Mais, répliqué-je, à quoi suis-je bon... tout de suite ?

— Le baccalauréat ne sert à rien par lui-même, fait remarquer Nolo. Il ouvre les carrières libérales, mais, pour devenir avocat, médecin, professeur, le jeune bachelier doit se remettre à de nouvelles études, qui durent en moyenne trois ans...

— Trois ans, reprend Mainviel ; Félicien n'a que trois mois devant lui... Sans nul doute sa mère, dépouillée de tout, même de sa maigre dot, si la propriété de Coëx ne rend pas assez, sera incapable de le soutenir se repréparant à n'importe quoi.

— Mais vous, monsieur Nolo, dit maman, vous voilà très bien posé dans l'Université, sans avoir été à la charge de vos parents, qui ne pouvaient rien pour vous. Mon fils n'aurait qu'à suivre votre exemple.

Je demeure silencieux. Je laisse Nolo raconter qu'interne au collège depuis la huitième, et boursier, il avait réussi à s'y faire garder jusqu'à vingt-quatre ans comme maître d'études, et tout naturellement, ses examens passés, était devenu professeur au même collège de Nantes.

— Félicien, ajoute-t-il, n'est pas dans mon cas. Il a été élevé d'une autre façon que moi ; je doute qu'il puisse, qu'il veuille rentrer au collège.

— Non certes, m'écrié-je. Quel drôle de pion je ferais !

Louise, mon oncle et le professeur de mathématiques avaient beau rire ; ma mère et Mainviel reviennent à la charge.

— Le professorat te déplait ? dit-elle.

— Pardon ! Pas le professorat, l'apprentissage proposé pour y arriver. Il ne me déplairait nullement de devenir professeur d'histoire, si je pouvais me préparer à l'agrégation de la même manière que je viens de me préparer au baccalauréat.

— Impossible, s'écrie Mainviel ; l'année prochaine, il n'y aura plus ici pour toi de cabinet de travail, ni les re-

pas garantis !... Je parie que tu aimerais à faire ton droit ?

— Je ne me sens pas d'inclination pour la chicane. D'ailleurs, puisque je suis sans fortune, je ne pourrais pas devenir avoué ou notaire... Mais avocat ? Il n'y a pas de charge, pas d'étude à acheter... J'ai la parole facile...

— Trop facile, interrompt le teneur de livres ; mais, pour faire son droit, il faut des années et encore, après, des années de stage, pour se retrouver souvent avocat sans cause. Profession de fils de famille à l'aise ; donc pas à ta portée !

— Cependant, fait observer ma mère, nous voyons journellement des jeunes gens pauvres qui, dans les études d'hommes de loi, arrivent premiers clercs. Nous avons dans notre ville des avocats dont la clientèle est fort lucrative et qui ont, tout le monde le sait, commencé avec rien. Notre notaire, M. Robillard, prendrait, je suppose, volontiers Félicien.

— A vingt-cinq francs par mois pendant un an, à cinquante l'année d'après, dit Mainviel.

— Et je ne ferais pas mon droit, objecté-je, puisqu'il n'y a pas à Nantes de faculté.

— C'est vrai, explique Nolo. Félicien n'a rien à faire ici dans cette voie-là. Il faudrait le placer à Rennes...

— Oh ! non !

— Ou à Paris.

— Oh ! oui !

Mon exclamation fut relevée par Mainviel et par ma mère, qui me reprochèrent de ne point aimer ma ville natale ou de nourrir des ambitions auxquelles la politique ne devait pas être étrangère.

Je me serais emporté si le bon Nolo n'avait repris la parole pour démontrer, d'une façon aussi cordiale que fine, et par des arguments irréfutables, que le séjour de Nantes ne me convenait nullement ; que je pouvais aspirer à la capitale sans ingratitude pour ma famille.

— Le mieux serait même, conclut-il, si vous pouviez placer Félicien à Paris, d'une façon quelconque, de l'y ren-

voyer sans retard. Au moins n'assisterait-il pas à cette fin de liquidation, qui risque d'être pour lui affreusement pénible. On lui reproche d'avoir la tête un peu exaltée, comme vous dites. Evitez que son cœur ne s'enfièvre au spectacle irritant de sa propre ruine !

Je serrai la main à mon professeur, que j'appelai mon grand ami, et j'éclatai en sanglots.

Ma mère était très troublée, Mainviel, interdit. L'oncle Auguste redevenait furieux contre tout le monde. Louise seule gardait son sang-froid. Elle se leva de table, nous fit lever avec elle. Elle chargea Nolo et mon oncle de me promener et de m'égayer, s'ils le pouvaient.

— Car enfin, reprocha-t-elle à ma mère et à Mainviel, vous avez eu tort de poser votre question aujourd'hui. On ne tourmente pas ainsi un vaillant petit garçon, qui vient d'accomplir plus que son devoir, avec un succès qui dépasse nos espérances. Donnez-lui le temps de réfléchir, de se tâter, et cherchez pour lui !... Il doit être bon à tout, notre Félicien.

— Ou à rien, murmura Mainviel en se retirant. Trop d'instruction et pas le sou !

XXVI

L'ANNIVERSAIRE FUNÈBRE

Il ne se célébra de service de bout de l'an pour mon père ni à Nantes, ni à Coëx le 24 août 1848. Aussi voltairien que son frère aîné, l'oncle Auguste s'abstint de prendre l'initiative d'une cérémonie commémorative au village mortuaire. Quant à la veuve, qui ne s'était pas montrée lors des funérailles, pouvait-elle, au lugubre anniversaire, réapparaître dans une maison dont la vente était imminente,

au milieu de métayers dont notre famille allait se séparer après un demi-siècle de relations cordiales ?

J'aurais voulu, moi, porter un bouquet sur la tombe de mon père, aller dire adieu à tous ces braves gens que les grands maîtres avaient tant aimés et qui aimaient tant le petit maître. Mon oncle approuva mon idée. Nous serions partis pour Coëx, si Louise ne s'y était opposée. Elle démontra à Auguste que cela me ferait trop de chagrin ; elle me prouva que je ferais beaucoup de peine à ma mère si je lui parlais de ce voyage inutile.

J'y renonçai. Le 24, je me laissai emmener à Saint-Nicolas, où j'assistai à une messe basse ouvrant une série de prières commandées pour le repos de l'âme de mon père.

Au déjeuner du même jour fut repris le débat sur la question :

— Que veux-tu faire ?

Ma mère me rappela que l'année précédente, étant à la pension Rugeron, je m'étais trouvé on ne peut mieux d'avoir pour correspondant à Paris notre parent éloigné, Armand Radoux.

— Il est aussi bien que toi bachelier. Cela ne l'a pas empêché de se mettre dans le commerce ; il y a obtenu en peu de temps une situation digne de son mérite. M. Ténon, son oncle, vient de l'intéresser largement aux affaires de sa maison ; si, comme on le croit, le premier des associés, envoyé par la ville de Sedan à l'Assemblée nationale, se retirait, Armand prendrait sa place. Tu sais que ton père était très lié avec le sien ; il m'a toujours manifesté la plus vive affection. Nous avons été presque élevés ensemble, nos deux mères étaient cousines par nos grands-oncles de Chinon et de Richelieu. Je lui ai beaucoup parlé de toi durant nos derniers voyages à Paris. Je le sais dans les meilleures dispositions à ton égard. N'en devrions-nous pas profiter ?

— Sans doute, maman. Mais je ne me sens guère porté vers le commerce ; j'en ai peur en considérant la ruine

à laquelle aboutissent, chez nous, le travail et la probité de toute la vie de mon père.

Cette observation embarrassa ma mère. Elle reprit assez vivement :

— C'est aussi que ton malheureux père n'a pas su s'absorber dans ses affaires ; c'est qu'il a eu des frères par lesquels il s'est laissé dévorer ; c'est que, dans les dernières années de son existence, ayant voulu, par orgueil de famille, garder entier l'héritage des Brevet, il a jeté dans le gouffre de Coëx plus que ne rapportait le magasin de Nantes... N'insistons pas sur ces choses; revenons à toi. Tu dois profiter de l'expérience qui nous écrase, bien entamer ta vie et, t'étant donné un but, le poursuivre.

— Je suis de ton avis, maman. Par malheur, le but vers lequel j'aimerais à me diriger n'est pas celui du commerce : s'enrichir ! Je rêverais autre chose.

— Tu rêverais !... Si nous nous étions enrichis, nous, tu pourrais rêver à ton aise... Mais je n'ai rien, rien pour te soutenir durant la longue préparation des carrières, souvent décevantes, auxquelles tu rêves.

— Chère maman, je t'en prie, ne t'irrite point. Est-ce ma faute si j'ai été élevé comme me voilà ? Si vous vous étiez attendus à ce qui nous arrive, vous ne m'eussiez pas laissé grandir dans les illusions qui me rendent si difficile à accepter la réalité fatale. Que ne m'avez-vous mis en apprentissage dès l'âge de douze ou treize ans ? J'aurais maintenant un métier ! Que ne m'as-tu obligé à devenir commis dans notre propre maison, au lieu de me pousser à acquérir ce diplôme, qui nous embarrasse puisque nous manquons des moyens de l'utiliser ?

Ma mère ne répliqua pas. Comme elle gardait le silence, je continuai :

— Tout de même, écris à Armand. Ne lui dissimule pas mes antipathies, avoue-lui mon incapacité commerciale, demande-lui conseil avant d'abuser de son amitié en lui proposant de me prendre dans sa maison. Si alors il est

d'avis de m'essayer à tous risques, eh bien ! je m'y prêterai de la meilleure volonté. C'est tout ce que je puis promettre. Tu le sais : je tiens parole.

Ma mère me prit entre ses bras, me remercia avec effusion.

— Si, cependant, reprit-elle, mûre réflexion faite, tu te jugeais impropre au commerce, tu ne devrais pas y entrer par simple obéissance à mon désir. Il reste, j'y pense, un moyen de te préparer à l'Ecole normale, à Paris, et de devenir professeur d'histoire...

— Ah ! cela m'irait mieux... Ton moyen ?

— Ton maître de pension, M. Rugeron, t'aurait repris volontiers, presque pour rien, il y a un an. A présent que tu es bachelier, ne te reprendrait-il pas en te nourrissant et te payant comme répétiteur?... J'en toucherai, si tu veux, un mot dans ma lettre à Armand, qui t'avait fait placer dans cette institution.

— Non, non, interrompis-je. C'est impossible ! J'y retrouverais mes camarades ! Je ne puis pas être leur pion. N'écris à Armand que pour le commerce.

Le rouge m'était monté au front, au souvenir d'Eugène et de sa cousine Lia !

XXVII

DERNIERS VAGABONDAGES AU PAYS NATAL

Le professeur Nolo prenait ses vacances à l'île d'Yeu. Il s'offrit de m'y conduire passer une quinzaine de jours chez ma vieille tante Figolet. Ma mère accepta.

N'ayant pu aller à Coëx pleurer sur la tombe de mon père, je me faisais une joie de revoir, avant de quitter le pays natal, le berceau de ma famille paternelle. La petite île, où m'avaient souvent mené mes parents dès ma première

enfance, ne me rappelait rien que d'heureux. C'était là qu'à dix ou onze ans j'avais embarqué tous les gamins du port dans le canot d'un grand navire, et avais dirigé, en avant, toujours en avant, vers l'Amérique, une course à la voile qui se serait terminée par un naufrage, si les pêcheurs de sardines n'avaient saisi au passage et remorqué de force la barque enfantine. Je me faisais une joie de me baigner sur cette plage de sable d'or.

Je me promettais la félicité romantique de rester une nuit de tempête au milieu des ruines du château de Barbe-Bleue, attendant les revenants, admirant la phosphorescence des flots précipités sur les rochers à pic.

Le grand air de la mer et le souvenir de mes ancêtres, les corsaires de la première République : voilà, pensais-je, qui va me rendre du calme, me donner du courage, au moment de me lancer dans la bataille de la vie !

Nous devions prendre, Nolo et moi, le bateau à vapeur de Nantes à Bordeaux, faisant escale à l'île d'Yeu. Mais lorsque mon professeur vint me chercher à la maison pour partir, j'étais obligé de rester ! Ma tante Figolet, chez laquelle j'allais, venait d'arriver chez nous, avec son gendre Duroussard !

Nolo, me voyant désolé, m'eût emmené quand même. Ma mère s'y refusa, craignant que je ne fusse trop à sa charge. Tout ce que je pus obtenir, ce fut d'aller jusqu'à Saint-Nazaire et d'en revenir seul par le prochain pyroscaphe.

— Mais s'il n'y a pas de bateau ce soir, à cause de la marée ? objecta ma mère.

— Eh bien ! Félicien reviendra demain, répliqua Louise.

Pour couper court aux hésitations, elle mit dans ma main trois pièces de cent sous tirées de sa poche.

Je fis avec Nolo, par un temps délicieux, la magnifique descente de la Loire. Une petite barque, amenée au-devant du bateau à vapeur, me déposa à Saint-Nazaire.

Ce n'était alors qu'une misérable bourgade, accroupie à l'embouchure du fleuve, sur une pointe abrupte, dominée

par un très vilain clocher en ardoises, que le vent avait violemment incliné. Je m'y trouvai seul dans l'unique auberge, seul aussi sur la longue grève, devant l'Océan, que je contemplai le soir et encore le lendemain matin, à la marée descendante et à la marée montante. Je ne m'arrachai pas sans beaucoup de peine à cette admiration muette. Je revins très las physiquement, moralement très dispos.

Je m'étais évité, me raconta Louise, d'être témoin d'une querelle entre Duroussard, sa belle-mère et maman, sur les affaires de mon père. Comme on ne parlait chez nous que de choses désagréables, en attendant la prochaine adjudication de nos propriétés, je m'esquivais le plus souvent et le plus loin possible.

Tout un dimanche, je me mis en course à pied, avec Leveau et Camille, de six heures du matin à dix heures du soir. Ces deux camarades, l'un et l'autre dans le commerce, par suite de malheurs de famille équivalents aux miens, me persuadèrent presque que je ne devais pas me plaindre, puisque au moins je quittais Nantes, puisque j'allais à Paris !

— Pour t'y suivre que ne ferions-nous pas ? me disaient-ils. Ici nous étouffons, suspects, dans le milieu le plus antipathique. Là-bas, tu respireras le souffle de la Révolution... Tout n'est pas perdu. Les occasions se représenteront de mourir pour la liberté ou de vivre pour elle !

La lettre d'Armand Radoux arriva dans la première semaine de septembre. Elle était conforme aux désirs de ma mère, et contenait une page pour moi, très amicale. J'y voulus répondre par retour du courrier :

« Mon cher Armand,

« Je suis touché jusqu'au fond du cœur de l'intérêt dont vous m'honorez. Je m'efforcerai de m'en rendre digne. Mais si, malgré toute l'envie que j'en ai, mes aptitudes ne

répondaient pas à vos espérances, vous me le diriez avec franchise, et nous nous séparerions sans nous fâcher.

« Je tiens avant tout à votre estime et à votre amitié.

« Je quitterai Nantes le 16, le lendemain de la vente des biens de mon pauvre père.

« Recevez, mon cher Armand, le témoignage de ma reconnaissance, et permettez que je vous embrasse comme je vous aime.

« Félicien BREVET. »

Pour user les derniers jours qui précédaient l'adjudication dont j'attendais anxieusement l'issue, je fis une excursion d'adieux chez Buissonnière, installé à sa campagne, près de Châteaubriant.

Son joyeux père me reçut avec de véritables transports d'admiration.

— Bravo ! s'écria-t-il en vidant une de ses vraies bouteilles de derrière les fagots... C'est toi, fiston, qui ne te serais pas fait bachelier tout seul, en un an au lieu de deux ! Et cela sans embarras, sans se donner de la peine, en courant avec les camarades la pretentaine politique... A ta santé, mon gaillard ; que la fortune te soit favorable !

Comme nous pêchions à la ligne et que, pour l'unique fois de ma vie, je prenais un goujon, en reprenais un autre et arrivais jusqu'à trois presque de suite, papa Buissonnière se remit à me proclamer le modèle des jeunes gens :

— Il est en vif argent, et il fait cela ! Il est capable de tout, oui, de tout !... Jeune homme, je serais fier de vous avoir pour fils ; si vous n'arrivez pas, c'est qu'il n'y a plus de bon Dieu !

Mon camarade me reconduisit en voiture jusqu'à Niort, où je pouvais rentrer à Nantes par le petit bateau à vapeur de l'Erdre. Il me promit de travailler plus qu'à son ordinaire, afin de ne pas manquer son baccalauréat l'année suivante et de pouvoir venir me rejoindre à Paris.

— Je serais étudiant en médecine. Si, toi tu pouvais être étudiant en droit ? Comme nous révolutionnerions le quartier Latin !

XXVIII

ORPHELIN ET PROLÉTAIRE

L'adjudication de la maison et des cinq métairies provenant de la succession de feu M. Brevet, négociant à Nantes, et sises à Coëx (Vendée), s'opéra avec toute la solennité légale en l'étude de Me Robillard. Quoiqu'il eût été décidé, lors de la seconde remise de la vente, d'abaisser de beaucoup la base des enchères afin d'attirer les acquéreurs, il ne s'en présenta que deux : un homme d'affaires qui, sur chacun des lots, mit une surenchère de cent francs, et le principal créancier de mon père, Varnès, qui fut déclaré possesseur de la totalité. Cette totalité avait été adjugée pour 150.000 francs, 80.000 de moins qu'elle n'avait été appréciée trois années auparavant, lors de la mort de mon grand-père, et sans considération de la plus-value résultant d'améliorations considérables.

Je n'avais pas osé entrer dans l'étude du notaire. J'attendais le résultat devant la porte, parcourant à pas saccadés le trottoir de la place ci-devant Royale.

Mon subrogé-tuteur sortit le premier, accompagnant ma grand'tante Figolet. Celle-ci n'avait pas l'air désolé ; la grosse face du cousin Duroussard était épanouie.

Je m'élançai vers eux, souriant d'espoir.

Alors ma tante fondit en larmes ; elle m'embrassa une vingtaine de fois, pas moins, répétant :

— Mon petiot, mon cher joli mignon, tu as tout perdu en perdant ton pauvre père, tout, tout, tout...

— Mais enfin, dis-je en me dérobant à ces tendresses qui m'exaspéraient, comment cela s'est-il vendu?

— Mal, très mal pour toi, répondit Duroussard. Ah ! tu n'as pas de chance !... Dans ces temps d'anarchie, les biens ont peu de valeur. La République te ruine !

Je ne répliquai pas. Je courus après ma mère, que je venais d'apercevoir rentrant chez nous, avec mon oncle Auguste, sans saluer ni ma tante ni mon subrogé-tuteur.

A la maison, nous trouvâmes Mainviel, tenant le grand-livre ouvert. Dès qu'on lui eut donné le chiffre de l'adjudication, il saisit un papier, fit un calcul et déclara :

— Rien, moins que rien ! Même avec votre dot perdue, madame, avec tout le mobilier vendu, — et je ne compte pas les frais, nous n'avons plus assez de ressources pour faire face à nos engagements.

Ma mère s'était affaissée sur une chaise, la tête entre ses mains. Auguste avait disparu, craignant de nouvelles récriminations sur la trop grande part de lui et de mon autre oncle Vincent dans notre désastre.

— La dot ! s'écria Louise, il faudrait la sauver à tout prix, pour la veuve, pour l'enfant...

— C'est impossible, reprit le teneur de livres. La signature de madame a été engagée en même temps que celle de son mari vis-à-vis de ce Varnès, dont les avances et les renouvellements complaisants ont empêché le malheureux Brevet d'apercevoir à temps les dangers de sa situation... Les intérêts accumulés, les intérêts des intérêts ont presque doublé la dette primitive ; c'est par là surtout que vous avez été dévorés... Il est fort en affaires, ce Varnès !... Et, avec cette vente, il vient de compléter son œuvre, votre ruine, de complicité avec le tuteur de ce pauvre garçon !...

— Mon tuteur ?

— Eh bien, oui ! Il ne pouvait acheter lui-même. Varnès, moyennant prime convenue dès maintenant, lui repassera ton héritage...

— Qu'il avait mission légale et morale de sauvegarder. Pourquoi ma mère, ma tutrice, ne le poursuit-elle pas ?

— Oh ! il n'y a pas de preuve de la convention tacite

Toute revendication sera impossible quand, plus tard, les comptes de tutelle rendus, légalisés, le Duroussard, qui n'a pas peu encouragé ton père à engraisser les terres de Coëx des écus de Nantes, sera devenu le propriétaire du beau bien d'Eglise acquis à la fin de la Révolution par le père de ton grand-père !

Sur ces derniers mots ma mère avait relevé la tête. Elle dit aigrement :

— Bien mal acquis ne profite jamais... C'est à ce bien d'Eglise que nous devons notre ruine !

— Et Duroussard ? Et ma dévote tante Figolet ? Leur richesse, à nos dépens, est-elle donc aussi une punition de la Providence ?

— Qui vivra verra ! Dieu ne les épargnera pas non plus !

— Qu'est-ce que Dieu a à voir là-dedans ? Les biens d'Eglise étaient des biens volés ; la Révolution française les a justement fait rentrer dans le domaine public, et la nation avait le droit de les aliéner. Mes aïeux les ont légitimement acquis avec l'argent obtenu par leur héroïsme...

— Tes aïeux, interrompit Mainviel irrité, monsieur le démocrate a des aïeux !

— Qui valent mieux que ceux des nobles.

— Des corsaires de l'île d'Yeu !

— Des marins de la République, qui ont sauvé la patrie !... Je suis fier d'eux, et aussi de mon père, quoique l'on dise autour de moi que c'est lui qui nous a réduits à la position où nous sommes... Non, ce n'est pas sa faute ! Il n'était pas, il ne pouvait pas être fort en affaires, lui ! Il avait pour cela trop de cœur et trop d'honneur !...

— Tais-toi ! tais-toi donc ! cria Mainviel. Vois le mal que tu fais à ta mère !

En effet, la pauvre femme, de très rouge devenue très pâle, se tordait les poignets, balbutiait des bouts de mots incompréhensibles ; un peu plus, elle se serait évanouie.

Je me mis à ses genoux, je lui embrassai les mains.

Le teneur de livres l'aida à se relever de sa chaise. La

reconduisant dans l'appartement, il lui dit d'une voix tremblante :

— Ne vous désespérez pas, bien chère madame. Vous avez des amis... Vous devez compter sur moi jusqu'à la mort !

— Merci, mon bon ami, murmura-t-elle ; j'ai éprouvé votre dévouement, je sens votre affection, je suis sûre de vous... Que n'en puis-je dire autant de mon fils !

J'avais entendu. Je me tus et j'entraînai Louise dans ma chambre :

— Je pars demain, dès le matin, par Laffitte et Caillard... Fais-moi de suite ma malle !

— Tu pourrais bien attendre au soir et prendre les Messageries nationales...

— Non ! non ! Une journée de plus ici, je deviendrais fou ! Je passe déjà pour un mauvais fils parce que je défends la mémoire de mon père !... O mon père ! comme il m'aimait ! comme il m'eût compris !

Combien de temps restai-je assis sur le bord de mon lit, pleurant à chaudes larmes ?

Louise s'était pourvue de la plus énorme malle de la maison et d'une large valise. Elle y plaçait tous mes habits sortables et d'été et d'hiver ; elle accumulait du linge pour des années, vidant les armoires, empruntant au magasin ce qu'elle jugeait nécessaire.

En exécutant ce travail avec son habileté de ménagère affectueuse, elle garda d'abord, comme moi, le silence, soupirant et pleurant aussi. Ensuite, comme si elle ne parlait qu'à elle-même, elle se mit à raconter divers jolis traits de la vie de mon père, s'occupant toujours de rendre heureux les autres, sans avoir jamais pu l'être. Elle en arriva à rappeler les épisodes les plus gais de mon enfance, où nous étions mêlés, lui, elle et moi.

Si bien que mes larmes s'étaient épuisées à l'écouter. Le rire me revint aux lèvres quand elle termina par une malédiction contre les diligences, qui n'accordaient pas assez

de bagages aux voyageurs et qui faisaient payer trop cher les suppléments.

— Pour des suppléments, dis-je, j'en aurai.

— Qu'est-ce que cela te fait ? Je les paierai.

— Et mes livres ?

— Dame ! Tu vois ? plus de place !

— C'est que j'y tiens ! Je ne veux pas qu'on les vende !

— N'aie pas peur ! Je me charge de t'en faire un ballot ; on te l'expédiera par le roulage, quand tu seras établi là-bas.

C'était elle à présent qui devenait triste et se retenait de pleurer. Je pris mon ton le plus câlin pour la remercier des prévenances maternelles, dont elle n'avait cessé de me dorloter depuis que je me connaissais.

Je lui promis de ne l'oublier à aucun moment de ma vie, de revenir l'embrasser le plus souvent possible. Elle pleurait tout à fait.

— Je t'ai vu naître, soupira-t-elle ; c'est moi qui t'ai appris à marcher... Etais-tu joli tout petit !

— Et maintenant ?

— Joli, trop joli garçon !... Tu m'as bien fait un peu de peine quelquefois.

— Oh ! je ne l'ai pas fait exprès.

— Je n'ai aimé, je n'aime que toi, mon Félicien. Et tu t'en vas, peut-être pour toujours !... Que deviendrai-je ?

Le fait est que Louise, entrée chez mon père en 1828, le jour de l'ouverture des *Dames Françaises*, y resta jusqu'à la fermeture en 1850. Moi parti et ses économies, — les trois quarts de ce qu'elle avait gagné chez nous, — déposées dans la caisse et abandonnées pour empêcher la mémoire de mon père d'être entachée, elle accepta la main d'un veuf de l'île d'Yeu. Elle eut de lui six enfants, qu'elle nourrit elle-même, mais qui pourtant n'effacèrent pas de son cœur l'absent qu'elle s'était choisi platoniquement pour fils.

La bonne Louise ! ma chère « Suzon ! » Avec quelle prodigieuse adresse, ayant déchargé ma mère de tous les

soins de mon départ, elle réussit à empêcher la scène de l'après-midi de recommencer le dernier soir; elle parvint à rendre tout à fait maternels et tout à fait filiaux les adieux du matin suprême !

Elle était avec maman à la fenêtre de notre entresol de la rue d'Orléans, lorsque passa au galop la diligence qui m'emportait.

Du haut de l'impériale j'agitai ma casquette vers l'une et l'autre, et je me dis :

— Plus de famille ! Plus de maison ! Orphelin et prolétaire !

DEUXIÈME PARTIE

I

UN DIMANCHE LIBRE A PARIS

J'arrivai à Paris un samedi soir. Personne ne se présenta à ma rencontre.

Comme le bureau de la diligence, rue du Bouloi, se trouvait tout à côté de la maison de commerce où je me rendais, rue de l'Arbre-Sec, je fis traîner mon bagage, derrière moi, dans une petite voiture à bras.

Le concierge aida le commissionnaire à monter la malle et la valise dans une mansarde du troisième étage du bâtiment situé au fond de la cour.

Le mobilier se composait d'un lit en fer, de deux chaises et d'une table de toilette, sur laquelle je trouvai une lettre d'Armand Radoux :

« Une affaire urgente m'a appelé dans une de nos fabriques. Je serai de retour dans la nuit de dimanche à lundi. C'est moi qui t'éveillerai pour te présenter et t'installer. Promène-toi dans Paris ; use de ta liberté, n'en abuse pas ! »

Je me débarbouillai, me donnai un coup de peigne, secouai mes habits couverts de poussière, et m'en allai dîner à trente-deux sous au Palais-Royal. Affamé, j'estimai

le repas magnifique. Je me payai le luxe d'une demi-tasse au café de la Rotonde. Cela ne m'empêcha pas, étant très fatigué du voyage, de me sentir vite envie de dormir. Dès dix heures, je regagnai ma mansarde.

Je n'avais rencontré personne ; aucun bruit, aucune lumière ne me révélaient l'existence d'un voisin. Cette solitude, où je me trouvais pour la première fois de ma vie, me rendit mélancolique. Je pensais au doux nid de la famille, du temps où vivait mon père.

Il faisait grand jour lorsque je me réveillai. Ma montre d'argent marquait huit heures et demie. Je sautai du lit, je me hâtai d'ouvrir la fenêtre à tabatière. Elle donnait sur la cour, que le concierge et deux domestiques lavaient à grande eau. Des bonnes, en jasant, battaient des tapis sur les balcons du principal corps de logis. De mon côté, tout restait fermé et silencieux.

C'est seulement en descendant que je compris la situation de mon logement. Il terminait un couloir entre deux greniers transformés en dépôts de marchandises. Au-dessous, il y avait deux appartements de garçon, l'un très petit, l'autre très vaste, qu'habitaient Armand et son oncle, M. Ténon. Le premier étage était occupé par les magasins, qui faisaient tout le tour de la maison.

La façade avait une longue enseigne sur laquelle on lisait :

LABRETACHE, BOMPIERRE AINÉ, TÉNON ET C^ie^

A droite : *Draperies et nouveautés;*

A gauche : *Paris*, *Elbeuf*, *Sedan.*

Je ne savais où aller prendre le chocolat que la vieille Annette m'apportait chez moi dans mon lit. Je me disais aussi que mes moyens ne me permettaient peut-être pas de faire deux déjeuners à Paris et qu'il fallait, dès le premier jour, m'habituer à un seul.

Avare ! oh ! non, je ne l'ai jamais été. Mais je savais ma famille ruinée ; dans la bourse qui m'avait été remise, j'avais trouvé un total de cent francs. J'ignorais ce qu'on me donnerait dans la maison de commerce ; si même, selon l'habitude de la province, on ne me laisserait pas les premiers mois au pair, sans rien. L'économie m'était donc commandée.

J'avais épuisé la veille mes premiers dix francs. Je pris deux pièces de cent sous ; quatre-vingts francs restaient dans ma malle fermée, à l'abri des tentations auxquelles m'exposait ce premier dimanche de complète liberté parisienne.

Je me dirigeai par le quai vers l'Hôtel-de-Ville, pour admirer les fenêtres du haut desquelles avait été proclamée la République. Je déjeunai modestement chez un marchand de vins, à une table bien placée devant une fenêtre à l'entresol du coin du quai. De là, je contemplais à la fois la Maison commune, Notre-Dame, le Panthéon, et, au milieu, la Seine coulant claire sous un joli ciel tacheté de petits nuages blancs.

Il était déjà midi. Je m'avançai, par la rue Saint-Antoine, vers le grand faubourg. Je saluai le génie de la Liberté.

Tout à coup mon cœur se glace. J'ai devant moi deux tas de maisons en ruines. Il me semble entendre résonner l'abominable canon de Juin. Je m'enfonce par les grandes et les petites rues, où la lutte a été terrible. Je descends par le faubourg du Temple, et je retrouve, à côté du canal, des maisons éventrées comme sur la place de la Bastille. J'achève ce lugubre pèlerinage au clos Saint-Lazare, bouleversé par la suprême résistance des insurgés.

En proie aux plus sombres pensées, je traverse la barrière, j'entre dans Montmartre. Tout y est en fête : des saltimbanques sur le boulevard extérieur, des bals où l'on danse avant la nuit ; d'immenses cabarets en plein vent, où des centaines de familles du peuple mangent et boivent les unes à côté des autres sur de longues tables sans nappes.

Les blouses dominent, mais il y a par ci par là, dans ces débits de « Vin à six sous », des jeunes gens comme moi. Je me risque à dîner au Petit-Ramponneau. Très heureux je m'en estime. Car mon voisin me parle ; je cause avec ma voisine. Je ne les connais pas, ils ne me connaissent pas, nous ne demandons pas à nous connaître. Nous nous traitons, sans façon ni gêne, en gens qui désirent mutuellement s'égayer. La fraternité parisienne dissipe mes idées noires. Je ne me sens plus seul au milieu du peuple.

Comme il n'était pas tard, l'envie me prend d'aller passer ma soirée au théâtre. Je me fais indiquer le chemin de la Gaîté. On y jouait je ne sais quel drame patriotique : *Latude* ou *Marceau.*

Sur la route, dans une rue un peu déserte, un homme s'approche de moi, me souffle à l'oreille :

— J'ai faim !... et j'ai des enfants !

Je le regarde. Il était vraiment pâle et fiévreux.

— Alors, indiquez-moi un boulanger.

Il m'en montre un ; j'achète un pain de quatre livres.

J'aperçois, de l'autre côté de la rue, un charcutier ; je prie l'homme de demander ce dont il a besoin.

— Pour vingt sous, est-ce trop ?

— Pour trente sous, dis-je en plaçant sur le comptoir trois petites pièces, tout ce que j'aurais pu donner pour le spectacle.

Et je me sauve, honteux, furieux de ce que, dans la capitale de la République et de la civilisation, un citoyen puisse avoir faim et des enfants manquer de pain !

II

ENTRÉE DANS LE COMMERCE

J'étais debout et habillé. Je brossais tant bien que mal, n'ayant pas l'habitude de me servir, ma redingote des

dimanches. Je pensais devoir la mettre pour la présentation aux patrons.

On frappe. J'ouvre. C'était bien Armand Radoux. Il me serre la main en souriant, me félicite d'être prêt avant huit heures. Il commence par me demander des nouvelles de ma mère, des détails sur nos malheureuses affaires. De lui-même, il aborde le délicat sujet de mes préventions contre le commerce ; il m'assure que je saurai m'y faire assez vite, comme lui, d'autant que, dans sa maison de gros, en relations avec le monde entier, le travail n'est ni dur, ni méticuleux ; que ma capacité littéraire pourra s'appliquer au travail de la correspondance, et que, mes soirées étant libres, il me sera permis de m'instruire selon mes goûts.

Nous descendons à l'étage au-dessous ; il me présente à M. Ténon.

Ce gros petit homme tout rond était en chemise. Il ne se presse pas de passer son pantalon.

— Eh bien ! Nous voilà, bon jeune homme ! me dit-il. Soyez le bienvenu !... J'ai beaucoup connu votre père, un bon vivant, un cœur d'or ; mais pas habile négociant, puisqu'il vous a laissé sans le sou... Oh! sa femme, la jolie petite Eugénie, dont il était si jaloux, n'est-ce pas, Armand ? quelle capacité commerciale !... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de la maintenir à la tête de sa maison ? Elle vous referait une fortune, bon jeune homme !

Armand explique que ma mère n'a aucun moyen de relever notre commerce.

— C'est à cause de cela qu'elle nous envoie son fils, ajoute-t-il. Sa situation est telle qu'elle ne peut rien fournir pour l'entretien de ce brave garçon. Il faudrait, si vous le vouliez bien, lui donner de petits appointements tout de suite. Nous l'utiliserions comme nous pourrions. Il est rempli de bonne volonté, très travailleur et très intelligent, puisqu'il a achevé ses études seul, en un an, au milieu des désastres de sa famille.

Le bonhomme laissait parler son neveu. Achevant

l'œuvre de patience qui absorbait son activité, — les deux touffes de cheveux gris qui lui restaient sur le derrière de la tête à éparpiller sur son crâne chauve, — il quitte la glace, se retourne, s'écrie :

— Qu'on lui donne cent francs !... Tu l'as logé là-haut ? Il déjeunera au bureau pour pas cher... Nous l'inviterons quelquefois à dîner, s'il est gentil... Il lui restera de quoi faire le jeune homme... Mais où l'employer ?

— J'ai pensé à la correspondance, répond Armand.

— C'est bon ! Edouard a trop de besogne ; il l'aidera. Mme Favrot l'utilisera aussi à la petite caisse, l'initiera aux écritures courantes, au grand-livre.

— Monsieur Ténon, pus-je dire enfin, je vous suis très reconnaissant de votre généreux accueil, et...

— Bon jeune homme, réplique-t-il vite en se tapant joyeusement sur les cuisses puis en me passant la main sur le menton, vous êtes gentil ! Ça ira bien !

Nous descendons au premier étage. Armand me mène vers un grand grillage, derrière lequel sur un large bureau incliné, à côté d'une énorme caisse, trône une dame d'une cinquantaine d'années.

— Madame Favrot, voici Félicien Brevet, dont je vous ai parlé.

— Voici, monsieur Armand, la place qui attendait votre bachelier !

Se retournant vers moi, elle m'indique mon siège à cinq pas de son fauteuil ; puis d'une forte voix, presque d'homme, avec une rondeur tourangelle, elle s'écrie :

— Ne faites pas le timide avec moi, mon garçon... Je suis une maman, un peu vive, vous vous en apercevrez ; mais une maman... Nous ferons bon ménage.

J'ai à peine le temps d'esquisser un compliment qui la fait rire.

M. Edouard Manège arrive ; Mme Favrot le prie de dépouiller la correspondance en commençant à m'apprendre à la classer.

Edouard a trente ans environ. Sa figure ne me déplaît pas, ni la mienne à lui, ce me semble.

Nous nous asseyons l'un à côté de l'autre. Je décachète les lettres et les lui présente ouvertes. Il lit chacune d'elles, fait un signe tantôt au crayon bleu, tantôt au crayon rouge sur certaines, pique sur d'autres une fiche lestement annotée, fait un tas des inutiles ou des moins urgentes ; il en réserve un petit paquet pour le patron ; par un garçon de bureau, il en expédie un certain nombre aux commis des divers services.

Cette besogne nous conduit jusqu'au moment du déjeuner. Mme Favrot s'en est allée chez elle. Le garçon de bureau apporte à mon compagnon, à mon sous-chef, la carte du jour de son restaurateur habituel. Il écrit son menu, il m'offre ses conseils pour rédiger le mien. Je copie le sien purement et simplement.

Ce n'était ni bon, ni mauvais ; j'en fus pour trente-quatre sous, y compris le gloria. C'était un peu plus fort que mes moyens. Je m'en rendis compte :

Au bout d'une semaine, j'arrivai à me fournir un déjeuner suffisant pour dix-huit sous, sans café.

Mme Favrot, en rentrant, me donne à résoudre un problème assez compliqué d'intérêts composés. J'y parviens, mais en une heure. Elle me montre comment elle s'en tire en cinq minutes.

Comme ce n'est pas un jour d'échéance, et qu'elle a un peu de temps à perdre, elle me fait subir un examen sur les livres de commerce ; elle s'aperçoit que je n'en saurais tenir aucun, pas même lire le grand.

— Et vous avez fait toutes vos études ! me dit-elle sans m'offenser, car elle riait avec franchise et m'appelait son enfant. Vous êtes bachelier, et sur ceci, au sortir du collège, vous en savez moins qu'un gamin de l'école mutuelle !

Un peu plus tard, on me chargea de rédiger la réponse à une lettre importante de la légation du Guatemala. J'en ratai l'en-tête, et je commis, à la formule des salutations, je ne sais quoi d'irrégulier et de risible. Mais le corps de

l'épître empêcha Mme Favrot de me prendre décidément pour un imbécile.

Par exemple, mon écriture lui causa un désespoir dont elle ne m'épargna pas l'éclat. Lorsque je lui mis sous les yeux la copie de mon épître diplomatique, revue et corrigée sur grand papier marqué, sa tempétueuse poitrine monta et descendit comme la vague ; les papillottes grises encadrant ses joues rubicondes exécutèrent une sauterie frénétique ; ses bras se dressèrent ver le plafond ; sa voix tonna :

— Quelle écriture !... Impossible !... impossible !... Un bachelier ès lettres !... pas moulées ! Qu'on l'envoie chez Favarger !

Armand venait en ce moment prendre des nouvelles de mon installation. Il partagea l'effroi de la caissière. Il me portait trop d'intérêt pour désespérer de moi d'emblée. Sérieusement il me conseilla d'employer au plus vite vingt-cinq soirées à apprendre l'écriture chez le calligraphe du passage Vivienne.

Je m'y rendis le soir même. Moyennant vingt-cinq francs — et pas de menus plaisirs sur la semaine, jusque vers la fin d'octobre, — je me relevai de l'humiliation subie le premier jour de mon entrée dans le commerce.

III

LE PREMIER HABIT NOIR

En attendant que j'eusse acquis l'art d'allonger des anglaises sur du papier commercial et d'aligner des chiffres sur des livres sans ratures, on ne savait guère à quoi m'utiliser.

L'ingénieux Armand dont j'avais gagné la confiance par mon assiduité au cours d'écriture, insinua au père Ténon

que je lisais très bien et que j'avais appris beaucoup de choses qui n'avaient aucun rapport avec les affaires de la draperie, mais qui lui seraient agréables, s'il me chargeait chaque matin de lui dépouiller ses journaux et son courrier.

Le patron, qui se levait tard et avait la vue faible, trouva l'idée heureuse, m'essaya, me reconnut excellent pour cet emploi intime. J'y gagnai de n'être pas forcé de m'emprisonner dès le matin derrière le grillage de la caisse, de pouvoir déjeuner dehors s'il me plaisait, même d'être assez souvent invité à dîner avec les patrons : ce qui augmentait naturellement la petite réserve des menus plaisirs.

M. Ténon n'était point mélancolique. Douillettement étendu dans son lit tandis que sa chambre était réchauffée par un pétillant feu de bois, il aimait, étant de Chinon, à lâcher des propos rabelaisiens, au beau milieu d'un grave article de l'organe de ses opinions, le *Journal des Débats*. Cette feuille sévère, « honnête et modérée », comme on disait alors, me déplaisant à lire, je ne manquais pas de relever d'abord, ensuite de provoquer les interruptions folichonnes de mon auditeur.

J'escamotais de la sorte des réflexions sur les agissements de la « rue de Poitiers », qui nous eussent mis en colère l'un contre l'autre. Je me rendis amusant, je passai pour spirituel.

Comme je parcourais un matin le feuilleton musical et que j'exprimais le désir d'aller aux Italiens entendre une troupe d'élite exécutant le répertoire de Rossini, de Donizetti, de Bellini, de Cimarosa, du divin Mozart, papa Ténon me confessa qu'il exécrait la musique et que, s'il avait un fauteuil salle Ventadour, le jeudi et le dimanche, c'était uniquement parce que le rang de sa maison l'y obligeait.

— Armand, non plus, me dit-il, n'aime pas beaucoup ce tapage inutile ; il ne comprend rien aux roucoulades en langue étrangère. Nous nous montrons cinq ou six fois durant la saison. C'est bon genre... Les trois quarts du

temps, le fauteuil est libre... Moi, quand je vais au spectacle pour mon plaisir, c'est le Palais-Royal que je choisis. Rire, vois-tu, bon jeune homme, il n'y a que cela, une fois les affaires faites... Mais si tu aimes la musique, tu sais ? tu n'a pas à te gêner. Voici le numéro du fauteuil ! Tu demanderas au contrôle s'il y a quelqu'un. S'il n'y a personne, on te laissera passer. Seulement, il faut mettre pantalon noir, gilet noir, cravate blanche et habit... Je parie que tu n'as pas d'habit.

— Un habit noir, à queue ? Non, je n'en ai jamais eu encore.

— Il t'en faut un. C'est indispensable pour aller dans le monde. Charge Armand de te faire chercher un coupon d'Elbeuf, qui ne puisse plus servir à autre chose ; on te le donnera pour presque rien... Adresse-toi au concierge, qui fait le neuf et n'est pas maladroit. Moyennant une cinquantaine de francs, tu seras paré pour les soirées. Je n'y vais plus ; mais à ton âge il faut s'y rendre. On fait des connaissances qui ont leur utilité. Et plus tard, si l'on ne tient pas à rester vieux garçon, comme moi, on trouve à se marier, avec une belle dot, dont on se sert pour s'établir.... Fais-toi faire un habit noir, jeune homme, lance-toi et va aux Italiens. Tu y comprendras, sans doute, quelque chose. Monsieur sait le latin !

Je trouvai le coupon d'Elbeuf pour 20 francs; le concierge me demanda 30 francs ; total : 50 francs !

Et cette somme n'épuisa pas mes propres économies. Un matin du mois de décembre, que je cherchais des chaussettes de laine tout au fond de ma malle, je fis sauter de la paire que je choisis un petit billet de banque que Louise y avait caché.

Merci, Louise ! Grâce à toi, j'ai été admis à entendre la *Casta diva* et l'*Elisir d'amore !* Durant tout l'hiver de 1848-1849, je me suis consolé de tout ce qui me chagrinait, et m'agaçait en m'enivrant de mélodie une fois par semaine !

Le second dimanche de mon installation, je m'étais promené aux environs de la pâtisserie aux gorenflots ; j'avais

démandé rue d'Amsterdam où était Eugène. On n'avait pu me répondre. J'avais pris le train de Saint-Cloud, et circulé aux alentours de la villa où je m'étais tant amusé pendant l'été de 1847. Fermée ! Sans habitants ! J'étais revenu triste, triste, triste !

Au milieu d'octobre, je retournai rue d'Amsterdam un autre dimanche. Je sus que la famille de mon ami était rentrée de vacances, qu'il continuait à être élève de l'institution Rugeron et qu'il faisait sa philosophie à notre collège ci-devant Bourbon. Je revins à sa recherche une troisième fois en novembre. Je le rencontrai sur la place du Havre. Nous allâmes nous promener ensemble.

Je ne sais comment, des choses intimes, aussi cordialement échangées que naguère, la conversation versa dans la politique. Sur l'insurrection de Juin, sur la prochaine élection du président de la République, s'engagea un débat qui nous mit en flagrante hostilité.

Eugène était bonapartiste !

Je le quittai sans lui serrer la main.

Oh! la maudite discussion! Elle s'était engagée avant que nous eussions dit un mot de ce qui me tenait le plus au cœur. Je ne savais rien de Lia !

Six mois plus tard, j'appris que la cousine de mon ami s'était laissé marier, non sans quelque peine, à son cousin l'agent de change de la rue Montmartre.

Fallait-il être bête aussi !

Avoir un habit noir, et se brouiller avec son meilleur ami, à cause de ce Bonaparte !

IV

LE VOTE DU DIX-DÉCEMBRE

Bonaparte, je dois le confesser, ne fut pour rien dans l'insuccès de mes débuts commerciaux.

On n'aimait point le bonapartisme chez MM. Labretache, Bompierre aîné, Ténon et compagnie. Armand Radoux, certes, n'était pas socialiste ; mais il était républicain, largement libéral. Nous pouvions causer politique sans nous disputer.

Lors de la promulgation de la Constitution, le 12 novembre 1848, nous étions d'accord pour la juger en somme très bonne, si elle était respectée. C'est pourquoi il vota et fit voter son oncle, à l'élection présidentielle du 10 décembre, pour le général Cavaignac.

Si j'avais été électeur, j'aurais probablement déposé dans l'urne une négation de la présidence sous le nom de Raspail. J'ai suivi, salle Montesquieu, tout près de ma rue de l'Arbre-Sec, les réunions publiques du comité démocrate-socialiste qui portait à la présidence cet accusé du 15 mai, après l'avoir fait récemment élire représentant de la Seine malgré sa captivité. Je suis allé un dimanche, au pied du donjon de Vincennes lui envoyer, ainsi qu'à son compagnon Barbès, un long cri d'espérance : Vive la République démocratique et sociale !

Le peu de voix qu'il obtint, 37.000, m'étonna un peu ; mais, à ma stupéfaction, notre Lamartine de Février en eut encore moins, à peine 18.000... Sur le pavois de 5 millions et demi de suffrages, le peuple souverain hissait le neveu, plus ou moins légitime, du plus néfaste des grands hommes, — la caricature de Napoléon !

Mon exaspération contre l'ignorance des campagnes et contre l'inepte perfidie des monarchistes blancs ou bleus, ne se retint pas à une première lecture des totaux du scrutin du 10 décembre, devant mon patron en personne.

A ma voix tonnante, M. Ténon sauta de son lit, en chemise. Il se précipita sur moi pour sauver son *Journal des Débats*, que je déchirais. Il me mit la main sur la bouche, en s'écriant :

— Tu es fou, mon petit ! On doit t'entendre de la cour, de la rue !... Tu compromets la maison !

— La France elle-même est compromise ! répliquais-je sans discontinuer mes anathèmes incohérents.

— Tais-toi ! je t'ordonne de te taire, répétait-il.

Je ne me tus que quand M. Ténon m'eut déclaré qu'il était au fond de mon avis.

Je souffris, sans murmurer, qu'il me plaignît de prendre tant de souci de la politique, qui ne me regardait en rien à mon âge et dans la position où je me trouvais. Armand, qui survint, prolongea la semonce. Il réussit à empêcher son oncle de se fâcher contre moi, mais pas à me calmer moi-même.

Au bureau, j'embrouillai la correspondance à demi-rangée par mon chef d'emploi : ce qui mit fort en colère le bon Edouard.

Je fis des calculs faux. Ayant des réponses à écrire, non seulement je les rédigeai stupidement, mais encore je les recopiai avec ma cacographie naturelle, oubliant la calligraphie mécanique de maître Favarger. Mme Favrot me vouait à tous les diables en faisant recommencer mon travail par Manège.

Six heures sonnant, sans pardessus, en casquette, je m'élançai par la ville. J'avais hâte de voir l'effet produit sur la population parisienne par la fatale élection.

Place Vendôme, au pied de la colonne, devant l'hôtel du Rhin, plusieurs milliers d'individus en longues redingotes et en blouses réclamaient :

— Poléon ! Poléon !

Louis Bonaparte s'abstenait de se montrer.

Entre les boulevards des Capucines et du Temple allait et venait une foule immense, à travers laquelle se croisaient des acclamations et des malédictions :

— Vive le président!

— A bas le prétendant !

— A Bondy, Badinguet !

— A Cayenne, les partageux !

Du premier étage d'un café à l'entrée du faubourg Pois-

sonnière descendait, accompagné sur la guitare, l'air pleurard de la reine Hortense :

Partant pour la Syrie !

On chantait la *Marseillaise* avec rage vers la Porte-Saint-Martin.

Dans une cave du bazar, surnommé le palais Bonne-Nouvelle, se tenait encore ce soir-là une réunion dépendant du comité Ledru-Rollin. Je m'y faufilai et j'applaudis un discours sur ce thème :

« Il violera la Constitution !... Alors nous nous souviendrons du commandement de nos glorieux pères de la Convention nationale : L'insurrection est le plus saint des devoirs ! »

En rentrant, j'assistai à la clôture de la séance du club Montesquieu. On s'y jurait de se retrouver tous sur les barricades le jour où César passerait le Rubicon.

Avant de m'endormir, je lus dans je ne sais quel journal du soir cette appréciation de l'événement, publiée dans le *Times* de Londres, la veille du vote :

« Si Louis-Napoléon devient président, son élection restera dans la mémoire des hommes comme une des plus monstrueuses aberrations de la superstition populaire, et une des plus pitoyables humiliations qu'un grand peuple puisse s'infliger à lui-même ! »

Le 20 décembre, je saisis au vol l'occasion d'une lettre très pressée de M. Ténon à transmettre à M. Labretache, son co-associé, député des Ardennes. Je courus au Palais-Bourbon et j'assistai à la prestation de serment de Louis Bonaparte.

Il faisait déjà nuit, à quatre heures. La salle de bois, dans laquelle siégeait l'Assemblée n'était qu'à demi éclairée par les lampes et les lustres. Les représentants, immobiles, silencieux, avaient tous l'air livide comme des ombres mythologiques.

On entendait tomber monotones, les périodes du rapport

de mon compatriote Waldeck-Rousseau sur la validité incontestable de l'élection présidentielle. Les remerciements au chef sortant du pouvoir exécutif, par lesquels finit le rapporteur, amenèrent à la tribune le général Cavaignac.

Avec simplicité et du ton d'un honnête bourgeois plutôt que d'un soldat, le général déposa sa démission. Il remercia l'Assemblée « des bontés qu'elle avait eues pour lui ». Beaucoup de députés applaudirent, mais sans trop de bruit.

Le président, Armand Marrast, proclama le résultat du scrutin. Puis, il invita le citoyen investi de la présidence de la République jusqu'au deuxième dimanche du mois de mai 1852 à venir prêter le serment prescrit, — à lui seul — par la Constitution républicaine.

L'homme, — qui me parut sinistre, — monta lourdement les degrés de la tribune. Il s'y posa, les bras croisés, en acteur préoccupé de l'effet.

Marrast, toujours debout, lui lut la formule :

« En présence de Dieu et devant le peuple français, je jure de rester fidèle à la République française et de défendre la Constitution. »

L'homme, que je me figurai voir trembler, étendit le bras ; d'une voix sourde, il répéta :

« Je le jure ! »

Le président de l'Assemblée nationale ajouta très haut :

« Je prends Dieu à témoin du serment qui vient d'être prêté ! »

Personne n'applaudissait. Tout le monde attendait avec une curiosité anxieuse les premières paroles politiques qui allaient sortir de la bouche mystérieuse du sphinx posé au faîte de l'Etat. Le citoyen Louis-Napoléon Bonaparte tira de sa poche un papier. Il lut, avec un désagréable accent étranger, une demi-douzaine de phrases vagues. Une seule fut soulignée de discrets bravos, celle-ci :

« Je regarderais comme ennemis de la patrie tous ceux qui tenteraient par des voies illégales de changer la forme du gouvernement que vous avez établi ! »

Descendu de la tribune, le président élu et assermenté de la République française alla s'asseoir, au centre droit, sur le banc de M. Odilon Barrot, dont il allait faire son premier ministre.

Un instant plus tard, il se dirigea du côté gauche et présenta la main à son prédécesseur. Le général Cavaignac, embarrassé, laissa tomber sa main dans cette main.

Mes voisins de la tribune publique admiraient. Je les scandalisai en m'écriant :

— Non, à sa place, je n'aurais pas répondu à la politesse!...

V

UNE VISITE A LAMENNAIS

Le dimanche qui suivit cette séance historique, je résolus d'aller consulter quelqu'un des grands hommes politiques qui m'inspiraient le plus de confiance et d'admiration.

Je n'en connaissais aucun. Je choisis Lamennais, à cause des *Paroles d'un croyant*, qui m'avaient tant ému enfant, et aussi à cause du *Peuple constituant*, dont le dernier article « Silence au pauvre » exprimait en traits de feu l'effroyable désillusion que j'avais moi-même éprouvée au lendemain de l'insurrection de Juin.

Je ne me souviens pas du nom de la rue, qui n'existe plus. Mais je vois encore la maison, l'une des rares, à plusieurs étages, d'une allée presque champêtre, parallèle aux Champs-Elysées et partant du rond-point.

Je montai au troisième et sonnai. On m'ouvrit avec précaution. Une vieille dame me demanda d'un ton inquiet et sévère ce que je voulais.

— Breton, démocrate, républicain, dis-je, je désire con-

sulter mon compatriote, mon coreligionnaire, le représentant du peuple, sur la République.

La gouvernante parut touchée de ma timidité. Cependant, elle ne me laissa entrer que dans l'antichambre. Cette pièce, bien éclairée, était très petite. Elle contenait une table, un fauteuil de bois à côté, un escabeau. J'attendis debout, près de la fenêtre, regardant des jardins.

Cinq minutes après, Lamennais se présentait, revêtu d'une longue robe de chambre à carreaux bleus, s'asseyait dans le fauteuil, m'indiquait l'escabeau que je rapprochai de lui.

Il était comme installé dans un confessionnal; moi, je pris, en effet, l'attitude d'un fidèle consultant le directeur de sa conscience.

J'étais on ne peut plus embarrassé pour entamer la conversation. Il m'aide avec tant de finesse bienveillante que je le mets au courant de ma personne, de ma famille, de ma situation dans le présent, de mes préoccupations pour l'avenir, de mes dégoûts, de mes illusions, de tout ce que ressentait mon cœur, de tout ce qui s'agitait en mon esprit.

— Je ne sais pas à quoi je suis bon, m'écrié-je en finissant une véritable confession. Mais ce que je veux, je le sais bien : Servir, comme vous, la cause du peuple jusqu'à la mort !

Il me regarde paternellement. Une larme grossit au bord de sa paupière. Tantôt avec une aménité charmante, tantôt avec emportement, il me résume ce qu'il a fait lui-même pour la démocratie et pour la vérité; il me décrit les misères, les humiliations, les calomnies dont il a été payé.

— Les uns, soupire-t-il en fronçant les sourcils, m'ont expulsé de leur Eglise parce que je prétendais la régénérer; ils m'ont maudit, parce que je défendais Dieu, qu'ils ont compromis... les autres m'éliminent de leurs coteries, parce que je sors de chez l'Ennemi et que je vais à l'Inconnu... Je suis seul, écrasé, abreuvé de dégoûts... Je ne puis rien pour vous, mon enfant, et je n'ose vous donner un conseil.

Refoulez, si vous le pouvez, des aspirations qui vous entraînent hors d'une condition paisible... Mais, si vous vous lancez dans le courant de la Révolution, ne comptez ni sur l'appui de votre parti divisé, ni sur la reconnaissance du peuple, qui s'ignore. — Se mettre au service de la démocratie pure, de la justice éternelle, jeune homme, sachez-le, c'est faire le sacrifice de soi-même.

— Quoi qu'il m'en puisse coûter, je servirai la démocratie, je me dévouerai pour la justice !

Le grand vieillard, après m'avoir donné une poignée de main, me reconduisit en disant :

— Je vous souhaite d'être utile à notre cause... et pas trop malheureux !

Malheureux ! Pour m'empêcher de l'être, je n'avais qu'à me laisser vivre sans m'occuper du peuple ni du genre humain.

J'ai essayé plusieurs fois. Je n'ai jamais pu !

VI

UNE REVUE DU PRÉSIDENT

Ce matin-là, je redescendais l'avenue des Champs-Elysées, réfléchissant sur les hautes et tristes paroles que je venais d'entendre. Je marchais lentement, si absorbé par mes pensées que le milieu, cependant très agité, dans lequel je me trouvais, n'existait pas pour moi.

— Eh ! nom de nom ! on ne passe pas !

J'entends cela et me sens repoussé avec violence de la chaussée sur le trottoir.

Ce n'était pas la police en costume qui me coupait la route et la rêverie. C'était une bande de gens à physionomie de mouchards, forts en moustaches, de larges chapeaux gras sur l'oreille, de grosses cannes à la main. Je

m'étais heurté en plein au noyau de la Société du Dix-Décembre commençant, dès le troisième jour de la présidence, à préparer l'empire.

La raison de ce rassemblement entre le Cirque et les jardins de l'Elysée, c'est que Louis Bonaparte allait passer sa première revue des gardes nationales de la Seine, de la garde mobile, de la garde républicaine et de l'armée de Paris. Je me décidai à rester dans le quartier pour contempler ce spectacle intéressant. Le bas de l'avenue m'étant fermé, je remontai vers la barrière de l'Etoile. Je m'attablai à un cabaret. Je déjeunai en regardant arriver les troupes du Mont-Valérien, les gardes nationales de Neuilly, de Boulogne et autres localités.

Quand je jugeai l'heure venue de gagner la place de la Concorde, où devait avoir lieu le défilé, je me mis en marche sur le flanc d'un régiment dont la musique jouait le *Chant du Départ*. Mais je ne le suivis que durant la traversée de l'Arc de Triomphe.

Je m'étais retourné vers le colossal groupe de Rude, qui représente précisément le *Départ*, 1792; je demeurai comme pétrifié d'admiration.

Je n'entendais plus la musique. C'était le Génie même de la guerre, la Patrie en danger, qui, de ses lèvres de pierre, me hurlait :

— Aux armes ! En avant !... En avant jusqu'à l'affranchissement du genre humain !

Dans le guerrier barbu, agitant son casque, entraînant les citoyens, il me semblait reconnaître mon père. N'étais-je pas moi-même le jeune héros qui marche de si bon cœur avec lui ?

Je songeais aux peuples que le coup de tonnerre de Février avait ressuscités, et qui retombaient sous le joug parce que, nous, nous n'étions pas partis pour l'émancipation universelle ! Je pensais à Rome, à Venise, à la Hongrie, toujours debout, que nous pouvions encore secourir, sauver, en rallumant la révolution européenne !

Devant ce sublime *Départ* je m'enrageai contre ce banal

étalage de forces inutilisées, — sinon pour la guerre civile, — et réservées pour le coup d'Etat ! Je pris en horreur la revue de Badinguet.

Je me retrouvai, au rond-point, près du groupe des décembraillards. Les tambours tapaient au loin successivement :

— Ran-plan-plan, ran-plan-plan, plan-plan !

Le Président sortait de son palais. Quand il entra dans les Champs-Elysées, du banc sur lequel je m'étais hissé, je n'aperçus qu'un énorme panache tricolore flottant au-dessus d'un chapeau de général.

On débattait au-dessous de moi la question de savoir si la bordure dudit chapeau était d'or ou d'argent. Car « d'or », c'était l'armée; « d'argent », c'était la garde nationale.

Je mis le public d'accord en déclarant que mes jeunes yeux voyaient l'argent d'un côté, l'or de l'autre.

— Général ! concluai-je en ricanant; général de qui ? général de quoi ?... général de tout !

— Parbleu! me répondit-on avec gravité.

Le général des expéditions de Strasbourg et de Boulogne se dirigeait vers mon observatoire.

Aussitôt la claque du Dix-Décembre frémit des pieds, des mains, des grosses cannes et des grands chapeaux. Sur le signal d'un des feutres en l'air, les gueules s'ouvrent et profèrent une vingtaine de fois :

— Vive le président ! Vive Napoléon !

Dans le chœur de la *Dame blanche*, il y a ceux qui murmurent « Mon », et ceux qui crient « tagnards ». De même, les uns faisaient : « Nap ! Nap ! » les autres : « poléon ! poléon ! » Sans doute pour mieux secouer l'écho et pour élargir la portée de l'ensemble des voix.

Les décembraillards s'étaient abstenus de l'acclamation inconstitutionnelle de : « Vive l'empereur ! » Mais elle retentit lorsque le cortège présidentiel, après avoir tourné le rond-point, passa devant des paysans armés, dont les officiers seuls portaient des uniformes d'une fantaisie désopilante.

Je m'enfuis écœuré, par le bas du faubourg Saint-Honoré.

Ayant traversé la foule qui remplissait la rue Royale, je parvins au pied de la statue de la ville de Strasbourg. Des gamins avaient escaladé la grille, s'étaient assis sur le piédestal. Je profitai de leur exemple et je pus m'asseoir aussi.

Nous avions sous nous un bataillon de mobiles, qui firent jouer tout le temps la *Marseillaise* par la musique voisine.

Quand le président finit de ce côté sa revue, il fila rapidement. Car les acclamations républicaines devenaient unanimes.

Je risquai un : « A bas le prétendant ! » et un : « Vive la Constitution ! » qui firent traînée de poudre autour de la place de la Concorde.

Je descendis de mon belvédère, aidé par les mobiles qui avaient admiré le retentissement de ma voix et l'agitation de mes bras.

Les bons petits braves! Etait-ce de leur faute si on les avait essayés contre leurs propres pères, sur les barricades de Juin? Qu'ils auraient mieux aimé franchir les Alpes et le Rhin, courir planter partout le drapeau de la République ! Comme ils se défiaient de ce Bonaparte !

J'étais en train de fraterniser avec les mobiles, quand retentit un éclat de rire colossal.

Par-dessus l'Obélisque, sur la tête du président, battait des ailes un aigle énorme en papier violet !

VII

DE L'AMBIGU A L'OPÉRA

Vint le Mardi gras. Je m'étais arrangé pour découcher franchement. J'étais sorti en habit noir, comme si j'allais dans le monde. J'avais loué un pierrot. Pourvu d'un billet

de faveur, je m'étais rendu à minuit au grand bal masqué de l'Ambigu.

Dès le contrôle franchi, je remarquai une jeune fille qui abandonnait au vestiaire la mante et la mantille dont elle était enveloppée. Elle m'apparut, en un frais costume de bergère des Alpes, un peu maigre, mais d'une grâce voluptueuse et d'un genre distingué, tout autre que celui des habituées de l'endroit.

Elle avait deux compagnes presque aussi grandes qu'elle et pas laides non plus.

Ces demoiselles étaient sous la garde d'une forte femme à la voix rauque, qui appela « ma fille », non pas la brune, non pas la blonde, mais la ni brune ni blonde vers laquelle s'étaient élancés et mon regard et mon cœur.

Elle aussi m'avait remarqué. Lorsque, au premier quadrille, je me présentai à la galerie où sa société s'était assise, elle parut étonnée de me voir inviter sa compagne blonde plutôt qu'elle-même. D'un ton sec, elle répondit à divers jeunes gens qui s'offrirent :

— Je ne danse pas !

Je ramenai l'autre, et, comme si je m'adressais à une marquise, j'implorai de la mère l'honneur et le plaisir d'une polka avec mademoiselle sa fille.

Dès lors, nous ne nous quittâmes plus de la nuit.

Nous revenions de temps à autre vers la galerie rassurer maman. Comme la bonne femme, entre trois et quatre heures du matin, s'était endormie, nous courûmes au restaurant voisin avaler un bouillon, des huîtres et une côtelette. Point en cabinet particulier, je vous le jure ; en pleine salle commune, au bout d'une table occupée par des soupeurs — presque aussi sages que nous.

Jusqu'à la fin du bal, nous ne cessâmes pas de danser et de causer. Je devenais amoureux ; elle aussi, qui n'avait connu personne, me disait-elle naïvement, et qui était très surveillée par ses parents.

Elle ne me révéla pas son adresse, de peur qu'on ne m'aperçût sous ses fenêtres. Mais elle me dit que nous

nous retrouverions, si je voulais, au premier bal masqué... de l'Opéra.

Elle m'avait au moins livré son petit nom : Ernestine.

Mais elle ne m'avait permis d'embrasser que le bout de ses doigts.

Cela me suffit. Je m'interdis de danser désormais avec une autre qu'elle. La mi-carême arriva sans que j'eusse eu l'envie de commettre la moindre infidélité envers celle que j'appelais... d'avance : Mon Ernestine.

Je me trouvai donc, le soir tant attendu, pourvu d'un costume et d'un billet d'Opéra, avec une trentaine de francs dans ma poche.

Il était à peine onze heures. Déjà je me promenais dans les deux passages, sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue Le Peletier, sous la grande marquise de l'Académie nationale de musique et de danse, me précipitant à l'ouverture de chaque équipage.

Minuit sonne. Les larges portes s'ouvrent. Je laisse monter tumultueusement la première vague humaine ; je ne suis que le second flot.

Au vestiaire, dans l'escalier, personne qui m'intéresse !

Je gravis l'escalier. J'arrive à la large entrée du milieu de la salle, faite de deux loges supprimées. Je m'accoude au coin du dernier fauteuil de l'amphithéâtre des premières.

De là j'avais le coup d'œil complet ; j'étais sûr d'être aperçu de n'importe où.

Pour me rendre plus vite reconnaissable, je n'avais mis ni masque, ni faux nez ; j'avais choisi un costume de pierrot moitié rouge moitié blanc.

Musard, le grand, le vrai, le seul Musard, lève son archet, au milieu des cris et des trépignements. Son formidable orchestre, placé au fond de la scène, ne parvient à dominer le tapage qu'avec le concours de gigantesques trompettes, dignes de figurer au jugement dernier.

Le premier quadrille de la nuit suprême du carnaval de l'année est lancé à fond de train. Par le couloir à pente douce, sur le bord duquel je me suis placé, dégringolent

sans interruption des groupes de danseurs qui bousculent les figures de la contredanse et font du galop un chaos infernal.

Deux bras blancs s'efforcent de m'y entraîner. Mais ce sont ceux d'une petite brune... Ce ne sont pas les siens !

Je m'attache au fauteuil qui me sert d'appui, inébranlable au point qu'après avoir résisté à une demi-douzaine d'assauts successifs, je deviens l'objet des huées de tout un cercle féminin qui me traite de... Joseph !

La musique cessant, je suis remarqué beaucoup trop. Une voix satanique hurle, en me désignant :

— Ohé ! ohé ! le Pierrot à la glace !... vanille et framboise !... Servez le Pierrot !

Et voici qu'aux accords d'une polka qui commence, on me cueille. Sur les épaules de ceux-ci, de ceux-là et des autres, on me promène, tournoyant, jusqu'au pupitre de Musard.

Du haut des avant-scènes des troisièmes se déversent sur moi des bravos ironiques et les huées implacables de deux bandes de pierrots, les uns noirs, les autres blancs. Du milieu de la galerie du même étage, une cabale paraît commandée contre ma personne par un colossal pierrot des deux couleurs, son bonnet pointu sous le bras, faisant flamboyer sous les reflets des lustres une épaisse couronne de cheveux roux.

Je prends en même temps peur et honte ; peur de ne pouvoir me dégager pour *la* chercher ; honte d'être pris en ridicule par *elle*, si elle m'aperçoit.

Je joue des coudes, des poings ; je parviens à gagner l'un des couloirs de côté. Mais je ne vais pas me remettre à l'amphithéâtre, où les railleurs, me revoyant, continueraient leur farce, que je trouve très mauvaise.

Je m'exerce à me rendre invisible en me glissant le long des murs et des escaliers. J'arrive au foyer, j'y veux entrer. On y a l'air assez tranquille ; par conséquent, ce doit être là plutôt qu'ailleurs que j'aurai la chance de la rencontrer. La garde républicaine me notifie qu'on ne

passe pas en costume ; le foyer est réservé aux dominos et aux habits noirs.

L'avis, inattendu de mon inexpérience, me plonge dans un abîme de réflexions. Je reste appuyé sur la balustrade de l'escalier, ne sachant que devenir.

J'y suis découvert par le terrible pierrot à la crinière de feu, qui me tient ce discours solennel :

— Petit, je t'ai remarqué... Tu me plais... Tu portes presque nos couleurs... Sois des nôtres !

Je m'excuse, mais pas assez bêtement pour indisposer mon futur camarade Lalar, juste ce qu'il faut pour lui faire comprendre que j'attends quelqu'un et qu'il serait indigne d'un chevalier français de se dérober à un rendez-vous d'amour.

— Des chevaliers de ma patrie !...

entonne le grand pierrot, presque d'une voix de ténor.

Il me quitte en me garantissant pour moi et pour ma cavalière — du grand monde ? — l'amicale réserve des pierrots blancs et des pierrots noirs, à moins que la cavalière et le chevalier ne se décident, comme il l'espère, à mêler leurs discrètes amours aux franches ivresses du cénacle de l'Art libre !

Impatienté par une pose de plus d'une heure aux alentours du foyer, je me disais :

— Elle s'est moquée de toi !... Elle ne viendra pas !... Ou elle t'évite !... Si tu n'étais pas un niais, tu saisirais n'importe laquelle au passage et tu irais galoper avec les artistes !

Il n'était que temps. Un long domino bleu m'arrête à la montée vers l'étage supérieur. Je murmure passionnément : « Ernestine ! »

On me répond par un éclat de rire :

— Ernestine, connais pas ! Juliette, si vous voulez bien.

Et je fis comme tout le monde. Je dansai avec Juliette, puis avec d'autres, au hasard, jusqu'à cinq heures du matin.

Enfin, redevenu philosophe et me souvenant, bon gré mal gré, des leçons de morale pratique du bon Mainviel, je m'assis dans un fauteuil de l'amphithéâtre et je contemplai la furie du grand galop de la fin, conduit, précipité, bouleversé par Lalar et ses pierrots bigarrés.

La musique s'arrêtant, on cria *bis*, et les saxophones mécaniques éclatèrent en un suprême désaccord pour rehausser le triomphe du chef d'orchestre, élevé sur les épaules de ses admirateurs fanatiques aux cris de : « Vive Musard ! vive Musard le Grand ! »

VIII

HORS DU COMMERCE

Ma mère était venue à Paris. Elle comptait profiter d'une assez brillante reprise des affaires pour conclure un arrangement avec les créanciers de mon père, et se conserver le magasin de Nantes. Elle n'y réussit pas entièrement ; elle obtint au moins de ne clore notre liquidation qu'à la fin de l'année.

Dans les lettres que je lui écrivais régulièrement, je m'étais abstenu de lui révéler mon dégoût croissant du commerce.

C'est longtemps après m'être éloigné du négoce, que l'étude et l'expérience — à mes dépens — m'ont permis de comprendre avec clarté et justice ce que c'est qu'acheter et ce que c'est que vendre en gros et en détail, avec ou sans intermédiaires et tous risques compensés.

Mais alors, en 1848-1849, qu'avec de purs instincts d'honnêteté idéale, je me bourrais le cerveau de ce que les négociants appellent des utopies, je devais ajouter à une complète ignorance des affaires le mépris du métier auquel la ruine de mes parents m'avait condamné.

Je venais de me laisser enseigner par P.-J. Proudhon que « la propriété, c'est le vol ! » J'apprenais, dans le *Peuple*, que l'intermédiaire « n'est qu'un parasite ». C'était article de foi pour moi que la *Banque du peuple*, fondée à l'entrée du faubourg Saint-Denis, allait inaugurer l'ère des échanges directs entre consommateurs et producteurs. Je visitai à plusieurs reprises les comptoirs vides de Proudhon ; je n'accusai de leur prompte fermeture que l'imbécillité du public et la perfidie des Malthusiens !

Pour ne pas faire de peine à la bonne M^me^ Favrot et pour faire plaisir à Armand, je m'étais prêté aux expériences les plus variées. Mais si, à la caisse, je perdais mon arithmétique classique et mon idéal de bénéfice équitable dans les vacillations des calculs des primes et des escomptes, au comptoir, je restais moralement impuissant à démêler les diverses espèces de métrage et de qualités des étoffes suivant le caractère privé ou public, national ou international des acheteurs.

Qui pis est, l'évidence de mon inaptitude commerciale se compliquait parfois de révoltes d'une probité simpliste, que l'on eût pris pour des accès de folie, si je ne les avais retenues.

Pour comble d'irritation intérieure, j'avais vu grandir en faveur et me remplacer comme lecteur matinal de M. Ténon, un certain Hippolyte, qui possédait tout le savoir-faire dont j'étais inconscient et poussait l'aptitude commerciale jusqu'à ce que ces théories absolues qualifiaient d'improbité.

J'avais par hasard troublé son jeu sur la petite caisse et les affranchissements pour l'étranger. J'aurais pu le perdre, je me contentai de le plaindre en m'écartant de ses agissements. Ce qui me fit passer pour peu complaisant auprès des confrères, pour jaloux chez le principal patron.

Armand, que je n'instruisis de rien, s'abstint de me juger mal, mais constata que je ne mordais pas aux affaires, et le dit tout net à ma mère.

J'eus avec elle et lui une conversation à fond sur ce

sujet. J'avouai que la carrière, où les circonstances m'avaient engagé, ne me convenait nullement.

— En vérité, conclut Armand, s'il est commis médiocre, je crois qu'il a tout ce qu'il faut pour faire un excellent professeur.

Survint en visite à l'hôtel de France de la rue Coq-Héron, l'abbé Fournier, député de la Loire-Inférieure. Mon cas lui fut soumis. Il opina, lui aussi, pour le professorat. Il s'offrit même à nous ménager une démarche au ministère de l'instruction publique.

Je m'y laissai conduire. On prit mon nom, mes prénoms, mon titre de bachelier et l'adresse de ma mère. On me porta, en assez bon rang, sur une liste de candidats aux classes élémentaires des collèges communaux.

Le chef du bureau, auquel nous avions été adressés avec recommandation écrite du député et du ministre, expliqua qu'il n'y avait pas de place vacante et que le mouvement des nominations ne s'opérerait qu'à l'ouverture de la prochaine année scolaire.

D'avril à octobre, que faire de moi ?

Rester chez MM. Labretache, Bompierre, Ténon et compagnie, après avoir fait constater mon inutilité, c'eût été indélicat.

Je communiquai mon sentiment à Armand, devant ma mère.

— Que veux-tu ? s'écria-t-elle. Puisque je garde encore notre magasin, reviens chez nous reprendre tes études, en attendant ta nomination...

— Retourner à Nantes, répliquai-je un peu vivement ; non, non !

— Tu dis cela comme si ce devait être pour toi un supplice que de rentrer sous l'aile maternelle; tu n'aimes donc plus ta mère ?

— Si, maman, ma chère maman, mais...

Je m'arrêtai.

Le bon Armand me tira d'embarras. Il motiva ma répugnance à rentrer chez nous par l'impression que j'avais

éprouvée des suites de la mort de mon père, et qui subsistait trop douloureuse.

Je fis remarquer que, pour me préparer au professorat, Paris convenait mieux que ma ville natale. Ce que je refusais à Nantes, — rentrer dans une institution, en même temps comme maître et élève, — je me déclarai prêt à l'accepter maintenant — et partout excepté au pensionnat Rugeron — à cause d'Eugène.

Armand Radoux nous conduisit chez l'un des deux professeurs de rhétorique du lycée Charlemagne. M. Berger me conseilla de suivre sa classe pendant la seconde moitié de l'année scolaire, et de redoubler entièrement la philosophie, pour me présenter à l'Ecole normale supérieure en 1850, si je n'obtenais pas aux vacances l'emploi demandé. Si j'étais placé alors, j'aurais, par ce semestre d'études régulières, avancé beaucoup ma préparation à l'agrégation d'histoire.

Le complaisant professeur nous mena dans une institution de la rue de Jouy, où l'on avait besoin d'un répétiteur pour les petits élèves suivant les classes du lycée au-dessous de la quatrième.

Ma mère discuta les conditions qui furent celles-ci : logé, nourri, blanchi et 25 francs par mois.

Je ne les jugeai pas trop mauvaises, devant avoir une chambre particulière, pas de dortoir à tenir, pas d'étude proprement dite à surveiller ; pouvant sortir le soir, ayant libres le dimanche entier et l'après-midi du jeudi.

Mon départ de chez le négociant Ténon et mon entrée chez le maître de pension Petit s'opérèrent le jeudi d'après Pâques, sous les yeux de ma mère. Elle regagna Nantes, très contente des adieux amicaux qui m'avaient été faits du côté du commerce et du bon accueil que je recevais dans l'instruction.

Le répétiteur des grands, Urbain Paumier, se lia naturellement avec le répétiteur des petits. C'était un républicain avancé, métaphysicien et socialiste selon la doctrine de Pierre Leroux.

Nous avions nos chambres l'une à côté de l'autre. En moins de huit jours nous arrivâmes à nous tutoyer, frères par les convictions, frères par l'idéal.

Il avait une dizaine d'années de plus que moi. Je m'étonnai de le trouver « pion » dans « un bahut ». Il m'expliqua son cas personnel, qui au début était à peu près le même que celui de mon professeur Nolo. Fils de paysans, il s'était distingué au collège du chef-lieu de canton où il était né, en Bourgogne. Pourvu d'une bourse, il y avait achevé ses études. Il y était resté sous-maître, y était devenu professeur. Il se serait acquis l'agrégation, le doctorat ès lettres si, Louis-Philippe régnant, il ne s'était mêlé d'écrire des vers contre le sous-préfet, le préfet et les « ventrus » ; si, le lendemain de la révolution de Février, il ne s'était improvisé fondateur et président du club de Tournus ; si enfin, aux élections générales et partielles en Saône-et-Loire, il ne s'était présenté candidat on ne peut plus radical. Sa profession de foi, qu'il me lut, que j'admirai, lui avait valu d'être une des premières victimes de la réaction cléricale.

Musicien, poète, et, en outre hébraïsant, en train d'apprendre le sanscrit, cet original collègue devint l'inséparable compagnon de mes moments de loisir, et un auxiliaire très précieux pour tenir mon emploi ainsi que pour reprendre mes études de façon à satisfaire les excellents professeurs de rhétorique et d'histoire de Charlemagne.

IX

LA MANIFESTATION DU TREIZE JUIN

La Législative avait remplacé la Constituante le 28 mai 1849. La protection de la personne du pape, engagée sous le gouvernement de Cavaignac, avait tourné, sous la pré-

sidence de Louis Bonaparte, en guerre contre la République romaine.

En vain, dans l'une de ses dernières séances, la Constituante avait ordonné que « l'expédition de Civita-Vecchia ne fût pas plus longtemps détournée du but qui lui avait été assigné ». La Législative se trouva en présence d'un essai d'entrée dans Rome, manqué par le général Oudinot, et d'un siège régulier entamé par le général Vaillant.

La situation fut compliquée, dans les premiers jours du mois de juin, par une visite officieuse de l'intérieur de la Ville éternelle, à la suite de laquelle, entre le diplomate Ferdinand de Lesseps et les triumvirs romains, fut conclu un armistice, que les généraux refusèrent de ratifier.

Ces graves nouvelles avaient profondément ému Paris le dimanche 10 juin. Les deux répétiteurs de l'institution Petit couraient dans les faubourgs, sur les boulevards extérieurs, prêchant que « l'insurrection devenait le plus saint des devoirs ».

Le lundi et le mardi, les séances de l'Assemblée législative étaient on ne peut plus agitées. La majorité cléricale écartait une demande de mise en accusation du président et des ministres. Ledru-Rollin, fiévreusement, déclarait la Constitution violée et appelait le peuple à « la défendre par tous les moyens, même par les armes ».

Le 13 au matin, rentrant de la première classe du lycée Charlemagne, nous lûmes des placards insurrectionnels et vîmes des rassemblements.

Urbain Paumier faisant observer qu'il y avait classe l'après-midi et que nous ne pourrions nous échapper tous les deux, je jetai dans son chapeau deux papiers portant nos noms. Le mien sortit.

Comme nous approchions du pensionnat, je chargeai mon compagnon d'expliquer à M. Petit que je venais d'être appelé auprès d'un parent très malade, et que je rentrerais, si je pouvais, pour deux heures.

Je lâchai les élèves à la porte de l'institution et je m'élançai vers la place de la Bastille.

J'aborde un petit groupe en formation au pied de la colonne de Juillet. J'apprends que le rendez-vous est place du Château-d'Eau. J'y cours par le boulevard Beaumarchais, où le mouvement ne me paraît pas extraordinaire.

J'aperçois, débouchant de la rue du Temple, une troupe en uniforme de la garde nationale qui crie :

— Vive la Constitution !

D'assez nombreux curieux la regardent passer sans témoigner de sympathie effective. Elle est sans armes. Sans armes aussi je rencontre des citoyens en habits bourgeois et en blouse, qui remplissent l'espace compris entre l'entrée du faubourg et la rue de Lancry.

Je me mêle à des ouvriers qui se plaignent de ce que l'on ait décidé de faire la démonstration... pacifique !

— C'est absurde, dit l'un d'eux, nous allons être dispersés comme des moineaux... Nous sommes assez ici pour entamer la lutte... Nous étions moins, quand nous avons commencé la révolution de Février... Il y a des armes dans les quartiers du Temple, Saint-Martin, Saint-Denis. Que n'allons-nous les prendre à ceux des gardes nationaux qui ne veulent pas marcher, et dresser des barricades au cœur même de la cité révolutionnaire !

J'étais de cet avis. Je me hissai sur le parapet du Château-d'Eau pour proférer un appel aux armes.

Il y avait au même moment, sur la chaussée du boulevard, un élégant cavalier autour duquel s'agitait un groupe menaçant. On l'avait reconnu pour le ministre des travaux publics, le baron de Lacrosse. On l'eût jeté à bas de son cheval, si la bride n'avait été saisie par l'un des directeurs de la manifestation, Alphonse Gent.

Cet ancien membre de la Constituante, non réélu à la Législative, emploie toute sa juvénile éloquence et toute sa popularité à sauver le personnage officiel.

— Pas de violences ! répète-t-on d'après lui jusqu'à l'endroit où je continue mon discours sur l'obligation de se battre au lieu de se promener.

Certains me prendraient pour un agent provocateur, si

sidence de Louis Bonaparte, en guerre contre la République romaine.

En vain, dans l'une de ses dernières séances, la Constituante avait ordonné que « l'expédition de Civita-Vecchia ne fût pas plus longtemps détournée du but qui lui avait été assigné ». La Législative se trouva en présence d'un essai d'entrée dans Rome, manqué par le général Oudinot, et d'un siège régulier entamé par le général Vaillant.

La situation fut compliquée, dans les premiers jours du mois de juin, par une visite officieuse de l'intérieur de la Ville éternelle, à la suite de laquelle, entre le diplomate Ferdinand de Lesseps et les triumvirs romains, fut conclu un armistice, que les généraux refusèrent de ratifier.

Ces graves nouvelles avaient profondément ému Paris le dimanche 10 juin. Les deux répétiteurs de l'institution Petit couraient dans les faubourgs, sur les boulevards extérieurs, prêchant que « l'insurrection devenait le plus saint des devoirs ».

Le lundi et le mardi, les séances de l'Assemblée législative étaient on ne peut plus agitées. La majorité cléricale écartait une demande de mise en accusation du président et des ministres. Ledru-Rollin, fiévreusement, déclarait la Constitution violée et appelait le peuple à « la défendre par tous les moyens, même par les armes ».

Le 13 au matin, rentrant de la première classe du lycée Charlemagne, nous lûmes des placards insurrectionnels et vîmes des rassemblements.

Urbain Paumier faisant observer qu'il y avait classe l'après-midi et que nous ne pourrions nous échapper tous les deux, je jetai dans son chapeau deux papiers portant nos noms. Le mien sortit.

Comme nous approchions du pensionnat, je chargeai mon compagnon d'expliquer à M. Petit que je venais d'être appelé auprès d'un parent très malade, et que je rentrerais, si je pouvais, pour deux heures.

Je lâchai les élèves à la porte de l'institution et je m'élançai vers la place de la Bastille.

J'aborde un petit groupe en formation au pied de la colonne de Juillet. J'apprends que le rendez-vous est place du Château-d'Eau. J'y cours par le boulevard Beaumarchais, où le mouvement ne me paraît pas extraordinaire.

J'aperçois, débouchant de la rue du Temple, une troupe en uniforme de la garde nationale qui crie :

— Vive la Constitution !

D'assez nombreux curieux la regardent passer sans témoigner de sympathie effective. Elle est sans armes. Sans armes aussi je rencontre des citoyens en habits bourgeois et en blouse, qui remplissent l'espace compris entre l'entrée du faubourg et la rue de Lancry.

Je me mêle à des ouvriers qui se plaignent de ce que l'on ait décidé de faire la démonstration... pacifique !

— C'est absurde, dit l'un d'eux, nous allons être dispersés comme des moineaux... Nous sommes assez ici pour entamer la lutte... Nous étions moins, quand nous avons commencé la révolution de Février... Il y a des armes dans les quartiers du Temple, Saint-Martin, Saint-Denis. Que n'allons-nous les prendre à ceux des gardes nationaux qui ne veulent pas marcher, et dresser des barricades au cœur même de la cité révolutionnaire !

J'étais de cet avis. Je me hissai sur le parapet du Château-d'Eau pour proférer un appel aux armes.

Il y avait au même moment, sur la chaussée du boulevard, un élégant cavalier autour duquel s'agitait un groupe menaçant. On l'avait reconnu pour le ministre des travaux publics, le baron de Lacrosse. On l'eût jeté à bas de son cheval, si la bride n'avait été saisie par l'un des directeurs de la manifestation, Alphonse Gent.

Cet ancien membre de la Constituante, non réélu à la Législative, emploie toute sa juvénile éloquence et toute sa popularité à sauver le personnage officiel.

— Pas de violences ! répète-t-on d'après lui jusqu'à l'endroit où je continue mon discours sur l'obligation de se battre au lieu de se promener.

Certains me prendraient pour un agent provocateur, si

Nous y courons et nous participons à l'achèvement d'une grande barricade que fait dresser un représentant du peuple, ceint de son écharpe tricolore.

Il s'appelle Victor Pilhes. Nous lui donnons nos noms. Il nous accepte pour combattants et pour amis en nous traitant de jeunes héros !

Dans la cour du Conservatoire des arts et métiers, au milieu d'artilleurs et de gardes nationaux, s'agitent et discourent un groupe assez nombreux de représentants décorés de leurs insignes.

Pilhes nous désigne, parmi eux, à côté d'un jeune blond dont la physionomie nous est des plus sympathiques, Louis-Léger Vauthier, — « le tribun », comme il nous le définit, « notre Danton », Ledru-Rollin.

Mais nous n'avons pas le temps d'observer ni de converser.

Il n'y a point de barricades ni en avant ni en arrière de la nôtre. Aux deux extrémités de la rue Saint-Martin retentit le tambour.

Nous voyons monter vers nous, en même temps, deux vagues étincelantes de pointes de baïonnettes. Des balles sifflent par-dessus nos têtes.

Plusieurs d'entre nous déchargent leurs fusils sans viser. La plupart se hâtent de les jeter dans la cave ouverte d'un marchand de vins occupant le coin des rues Saint-Martin et Grēneta.

Le débit avait entrée sur les deux rues.

Au moment de l'occupation de notre barricade par les troupes se rejoignant, je fus poussé à l'intérieur, au bout du long comptoir de zinc, arrondi en demi-cercle.

Pour me donner l'apparence d'un consommateur ordinaire, je saisis une bouteille quelconque, je versai de ce qu'elle contenait plein un verre et jetai une pièce de dix sous.

Je bus d'un trait, guettant l'instant et le côté le plus favorable à la retraite. Une bousculade, opérée tandis que les troupes envahissaient le Conservatoire, me rejeta dans

la rue Greneta, d'où, sans regarder derrière moi, je me précipitai vers la rue Saint-Denis.

Cette rue était complètement déserte et, les boutiques fermées, plongée dans un silence morne. Je m'y précipite. J'y aperçois deux horribles tapissières, remplies de cholériques que les employés des pompes funèbres emportent au cimetière.

Pour me soustraire à ce spectacle sinistre autant qu'à la poursuite politique, je me glissai dans une ruelle voisine. J'avais l'intention de gagner la rue des Petits-Carreaux, d'atteindre la chambre d'un ami de collège, Léon Gaillard, qui m'avait confié sa seconde clef.

Je me sens subitement tordu par d'épouvantables coliques, saisi de nausées irrésistibles.

Je m'arrête au coin d'une borne et je perds connaissance.

X

HEUREUSES CONSÉQUENCES D'UN VERRE D'ABSINTHE

Le lendemain, je me réveillais dans mon lit de l'institution Petit.

J'ébranle de coups de poing la cloison séparant ma chambre de celle d'Urbain Paumier.

Il accourt en bras de chemise et m'admire ressuscité.

— Car tu l'es, me dit-il ; sans moi tu ne le serais pas... Le père Petit ne voulait pas te recevoir ici, inanimé, les vêtements souillés. Il t'aurait laissé emporter à l'hôpital, si je ne l'avais pas fait rougir de son inhumanité, si je ne lui avais promis de veiller sur toi et d'avertir son médecin, qu'il avait appelé, des moindres symptômes inquiétants que ton état pourrait présenter... Le docteur, après t'avoir retourné, tâté, frotté partout, ne t'a rien reconnu

d'épidémique. Il a fourni diverses explications de ta léthargie. Il a assuré au marchand de soupe qu'en tout cas l'isolement du bâtiment où nous sommes te rendait incapable de répandre dans la pension une contagion, dont il ne te croyait pas atteint.

J'avais la tête un peu lourde, mais je ne me sentais mal nulle part, si ce n'est à l'estomac vide. J'avais faim, n'ayant mangé la veille que la soupe du matin et un petit pain de deux sous, acheté à la traversée du Palais-Royal.

Paumier offre de me procurer un bouillon. Auparavant je tiens à savoir comment, par qui, j'ai été rapporté à la pension.

— On t'a ramené dans un fiacre, m'explique-t-il en bref, et de la part du commissaire de police du quartier des Halles. Des passants, a raconté l'agent, t'avaient ramassé au coin d'une borne, déposé dans une ambulance. On n'a retrouvé sur toi qu'une lettre de ta mère, et ton adresse ici.

— L'agent n'a rien dit des événements ?

— Non, il t'a considéré comme un cholérique... ou pris pour un simple pochard !

En riant Urbain court me chercher le bouillon, que mon estomac reçoit et garde on ne peut mieux.

Je voulais me lever. Je m'aperçois que mes jambes sont un peu faibles. Il n'est pas encore sept heures ; rien ne m'empêche d'attendre au lit la visite annoncée du médecin et du chef d'institution.

Mon intelligence étant redevenue très lucide, je raconte à Paumier mes tristes exploits, qu'il célèbre. Ce qui le transporte le plus, c'est ce verre sauveur et de l'insurrection et de l'épidémie, que j'ai absorbé chez le marchand de vins de la rue Greneta.

— Qu'était-ce ? nous demandons-nous.

— Te rappelles-tu la couleur ?

— Non.

— Ce devait être vert ?

— Il me semble que c'était blanc.

— Il y a de l'absinthe blanche ; c'est même la plus forte. As-tu senti un goût d'anis ?

— Peut-être bien. J'ai bu d'un seul trait tout le grand verre. Immédiatement j'ai eu la tête inondée de sueur, ma vue s'est troublée, ma poitrine brûlait. Quelques minutes après, je me sentais pris en même temps par le cœur et par les entrailles...

— Il faut révéler l'absinthe au médecin, de peur qu'il ne te soigne pour autre chose.

— Mais pas à Petit !

Or ils entraient ensemble. Paumier arrête au passage le maître de pension, qu'il entretient de la tranquillité de ma nuit.

J'ai le temps d'échanger l'indispensable confidence avec le docteur, qui constate à voix haute l'excellence de mon tempérament. Il garantit que je n'ai rien de suspect, que je serai en état de reprendre mon service dès le lendemain.

Nous persuadons au père Petit que c'est l'émotion éprouvée, dans la prétendue visite, à mon parent malade, qui a causé ma violente indisposition. Une potion réconfortante est ordonnée. J'ai la permission de déjeuner délicatement vers midi, si j'en éprouve l'envie ; même d'aller faire un tour au soleil, si mes jambes s'y prêtent.

Urbain, ayant expédié sa conférence du jeudi, revient dans ma chambre avec plusieurs journaux du matin.

Ce n'étaient pas ceux que nous avions coutume d'acheter. Dans la soirée de la veille, on avait arrêté la rédaction et la composition de la *Démocratie pacifique*. Une bande de gardes nationaux réactionnaires, dirigée par le chef de bataillon Vieyra, avait saccagé la grande imprimerie de la rue Coq-Héron, où se tiraient le *Peuple*, la *Révolution démocratique et sociale*, la *Tribune des peuples*, la *Vraie République*, etc. A grand'peine on pouvait se procurer le *National*, la *Presse*, le *Siècle*.

Ils suffirent pour nous édifier sur les conséquences désastreuses de la journée manquée du 13 juin.

La capitale et toutes les villes comprises dans la première division militaire étaient mises en état de siège. La liberté de réunion était suspendue en même temps que la liberté de la presse. On arrêtait de toutes parts les républicains suspects.

Trente-trois représentants du peuple allaient être décrétés d'accusation. Ledru-Rollin, Victor Considérant, et les sous-officiers députés Boichot et Rattier, avaient pu s'échapper du Conservatoire. Mais Victor Pilhes, Vauthier, et une quinzaine de leurs collègues, vaillants défenseurs de la Constitution, après avoir failli être fusillés, étaient emprisonnés.

— La terreur blanche ! s'écriait Paumier.

Le contre-coup de la manifestation de Paris se fit sentir dans plusieurs départements. Les braves Lyonnais élevèrent, le 15 juin, à la Croix-Rousse des barricades qui ne furent démolies qu'à coups de canon.

L'état de siège s'étendit sur une grande partie du pays. La réaction jésuitique ne rencontra plus d'obstacles dans l'accomplissement de son expédition de Rome à l'intérieur comme à l'extérieur.

L'exécrable aventure ordonnée aux généraux Oudinot et Vaillant était devenue une véritable croisade, où l'on voyait marcher, à côté des citoyens soldats de la France, les mercenaires de l'Espagne et du royaume de Naples.

Nous rougissions de honte en lisant la protestation des consuls d'Angleterre, des Etats-Unis et de Prusse, au nom de l'humanité et des arts, contre le bombardement français. Nous frémissions d'indignation en suivant, dans les dépêches et correspondances, les progrès du siège, les horribles succès de nos propres troupes nationales, la superbe résistance des « ennemis », qui étaient nos coreligionnaires et nos frères !

Aussi majestueux que les sénateurs de la Rome d'autrefois nous apparaissaient les représentants romains, présentant la Constitution à la ratification du peuple le jour

même où nos généraux du pape entraient dans la capitale de l'Italie libre.

La sublime et romanesque retraite de Garibaldi, avec sa jeune femme en couches, qui mourait au milieu de sa petite armée de héros, soustraite aux poursuivants français, espagnols, napolitains, autrichiens, élevait au paroxysme notre admiration internationale et notre confusion patriotique.

Nous pleurions de rage en apprenant que le traître Gœrgey rendait au maréchal Paskiewitch, chef de l'invasion russe en Hongrie, la dernière armée des Magyars, le 13 août ; la semaine suivante, le 23 août, que l'invincible résistance de Manin, après de si touchants appels à notre France, à l'Angleterre, à l'Amérique, à l'humanité libre et civilisée — s'il en existait une, — venait de s'arrêter avec le dernier morceau de pain de Venise !

Au néant, nos beaux rêves de février et de mars 1848 ! Nous n'avions plus autour de nous que des cadavres de nations sous des trônes restaurés ! Notre France elle-même, exécutrice des hautes et basses-œuvres du jésuitisme universel, montait la garde devant la chaire de Saint-Pierre !

XI

« ROME » A LA PORTE-SAINT-MARTIN

Un jour que nous nous promenions, Paumier et moi, en proie à des pensées lugubres, nous apercevons, au bas des affiches de la Porte-Saint-Martin, l'annonce d'un drame militaire à grand spectacle, en cinq actes et douze tableaux, intitulé : *Rome*. Nous décidons d'aller, coûte que coûte, à la première représentation.

Le 29 septembre, nous nous mettions à la queue, dès une heure après-midi et nous parvenions, vers sept heures du

soir à obtenir, — pour vingt sous, deux cartons pour le paradis.

Les premiers rangs du milieu du dernier amphithéâtre avaient été occupés d'avance par un bataillon de claqueurs. Avec infiniment de peine nous nous asseyons, sur le côté gauche, dans un endroit d'où nous voyons assez mal la scène, très bien la salle.

La galerie et les loges jusqu'aux troisièmes, étaient remplies de femmes ausi dénudées et diamantées qu'à l'Opéra ou aux Italiens.

— Des parterres de fleurs vivantes, me faisait remarquer le poétique Paumier. Ça sent bon d'ici !

La contemplation du « Tout Paris » lasse vite le parterre et nous. On crie « la toile ! » On frappe des pieds. Les trois coups solennels retentissent au moment où nous allions nous fâcher.

Le premier tableau représente les environs de Sinigaglia par une matinée de printemps. Celui qui deviendra Pie IX n'est qu'un joli et galant cavalier, hésitant entre le métier des armes et le sacerdoce. L'acte entier se passe à nouer et dénouer une liaison agréable, mais dangereuse, qui risquerait de priver notre sainte mère l'Eglise du plus infaillible de ses pontifes.

Je possédais alors une large manière de rire, dont je ne pouvais retenir le tapage ; une voix, dont je ne savais modérer les éclats de trombone. Rien que pour mon ami, je murmure en riant :

— Epousez-la, Saint-Père !

La moitié de la salle entend ; de tous côtés se répète :

— Qu'il l'épouse ! qu'il l'épouse !

On rappelle l'acteur qui vient de créer le rôle de Mastaï. C'était d'autant plus équitable que ce jeune homme avait été condamné par la censure à demeurer invisible durant tout le reste de la pièce, dont il représentait le personnage principal.

Nous qui n'étions pas au courant de cette invisibilité forcée, nous lui crions :

— Au revoir, *Pio nono !*

Et nous exigeons que soit rappelée aussi « la donzelle du futur pape ! »

L'érudit Paumier la salue d'une acclamation peu comprise :

— Vive la papesse Jeanne !

Le second acte nous décrit en plusieurs tableaux l'époque où Pie IX ouvre les prisons, promet une constitution, se fait adorer comme le revendicateur céleste de l'indépendance de l'Italie. Le mot historique : « Courage, Saint-Père ! » est salué de bravos enthousiastes aux premières galeries, ironiques sur nos hauteurs.

Durant l'entr'acte, un gamin s'est juché sur l'étroite planche faisant saillie au-dessus de la plus élevée des loges d'avant-scène.

Des dames de l'orchestre, poussent des cris d'épouvante :

— S'il tombait, il tuerait du monde, il se tuerait !

— Pas de danger ! réplique-t-il ; je connais les toits, je suis apprenti couvreur !

L'autorité, en trois personnes, vient sommer le moineau de rentrer au poulailler. Il la défie de grimper jusqu'à lui.

Comme elle le menace du violon :

— A la fin du spectacle! c'est ce qu'on verra, siffle-t-il, ma petite rousse, mon joli cipal. Pour l'heure, je m'en fiche, mon vieux commissaire : je veux admirer la pièce, moi! je suis bien placé ; allez vous asseoir !

L'autorité bat en retraite, et le troisième acte commence.

Nous y faisons connaissance avec les conspirateurs romains au fond des catacombes. Ils s'entretiennent de la révolution, qui devient européenne ; ils menaçent de détruire la papauté, si le pape ne reste au service de l'émancipation de l'Italie.

Paumier a beau protester contre les incorrections historiques et grammaticales. Le public populaire est ravi.

Du reste, le décor change à vue sur le Forum, des bal lerines napolitaines exécutent des danses espagnoles, terminées par une apothéose de *l'Italie une*, à bonnet rouge, corsage blanc, jupe verte.

Soudain la musique exprime quelque chose de funèbre. Sur une autre place, non moins superbe, avec la basilique de Saint-Pierre au fond, du haut d'un escalier ouvert sur un monument qui ressemble au Palais-Bourbon de Paris, apparaît — sans le pape — le cortège papal allant ouvrir la Consulte d'Etat. Un monsieur en habit noir, le premier ministre de Sa Sainteté, étend le bras, ouvre la bouche pour prononcer une harangue : dans sa poitrine s'enfonce le poignard d'un assassin !

Notre gamin du plafond, saisit au vol les noms de Rossi et de Guizot que nous avons prononcés.

— Fallait pas qu'il y aille ! s'écrie-t-il d'une voix aiguë, perçant les oreilles comme une vrille. A mort Guizot !

Un gilet blanc des premières vocifère :

— Silence aux assassins !

— Ohé ! ohé ! l'œuf d'autruche ! riposte le gamin. Tais ton bec et respecte ta femme, à qui tu as prêté tous tes cheveux !...

Un transport universel d'hilarité contraint le réactionnaire chauve à se dissimuler entre les opulentes épaules de ses voisines.

Trop ému de son succès, le gamin laisse échapper la pomme cuite qu'il commençait à manger. Elle va s'aplatir sur le rebord de l'avant-scène des premières, au milieu des charmes d'une forte beauté.

Les éclats de rire prennent des proportions homériques, qui empêchent de s'apercevoir de la fuite du pape.

Le tableau des barricades, où la République romaine triomphe, divise la salle en deux, provoque un ouragan d'acclamations et de huées, que ne dominent ni la fusillade du bastion n° 8, ni la canonnade de la villa Pamphili.

Les triumvirs, dans une chambre sombre, reçoivent les chefs des barricades, tous désespérés. Apparaît un bel

homme roux, vêtu d'une chemise rouge, qu'on n'a pas encore vu et qui ne déclame que quelques mots :

— Se rendre ? Non ! Mourir !... Retirons-nous dans le château Saint-Ange, et faisons tout sauter !

— Oui, que tout saute ! crie le premier nôtre gamin.

Son émotion paraît telle qu'il manque de tomber dans l'orchestre. Il se raccroche d'une main au bout de sa planche ; aussi souple qu'un chat, il se jette dans notre galerie et échappe au sergent de ville, depuis deux heures préposé à sa garde.

Excepté nous, personne ne s'aperçoit de cet incident. Des cris de : « Vive Garibaldi, » surexcités par des protestations réactionnaires, forcent trois fois de suite la toile à se relever et le très humble acteur qui a « figuré » le héros italien à venir recevoir une ovation prodigieuse.

Les tambours roulent, les saxophones ronflent, deux grosses caisses lancent le mouvement d'une marche militaire. A mille au moins nous réclamons :

— Non ! non ! La *Marseillaise !* la *Marseillaise !*

Nous la hurlons à pleins poumons, malgré l'orchestre.

Entrée des assiégeants. Un peloton de cavalerie passe au trot. L'artillerie s'avance pesamment. Deux rangs de sapeurs étalent leurs bonnets à poils, leurs tabliers de peau, leurs barbes et leurs haches.

Nous sifflons de toutes nos forces à l'instant où se montrent les généraux. On applaudit à l'orchestre, surtout aux premières galeries, dans les loges.

Il s'engage des disputes violentes entre proches voisins d'opinions opposées. Les spectateurs gantés de l'orchestre et des premières accusent « la canaille » du parterre, « les voyous communistes » du poulailler, d'insulter le drapeau et l'armée de la patrie !

On relance sur ces beaux messieurs des « A bas les aristos ! à bas les jésuites ! à bas les badinguistes ! à bas les rois, les empereurs et les papes ! » que suivent des trognons de pomme et d'innombrables flèches de papier.

Le silence se fait quand on vient nommer les auteurs.

J'en profite pour proférer de tout ce qui me reste de voix ces deux cris :

— Vive la France et vive l'Italie !

— Vivent les peuples ! Vive la République universelle ! continue Paumier.

Nous sortons, un peu poussés par la force armée, qui s'est glissée le long des murailles en files continues. Nous entonnons dans les escaliers le refrain de la chanson de Pierre Dupont :

Les peuples sont pour nous des frères,
Et les tyrans des ennemis !

Sur le boulevard un rassemblement énorme grossit notre chœur, qui s'achève par un formidable :

— A bas l'expédition de Rome !

XII

HORS DE L'UNIVERSITÉ

A la seconde représentation de *Rome*, le défilé final de l'armée française avait disparu. Le panorama de la Ville éternelle se déployait trois minutes, sans personnages, au son de la musique et au bruit du canon. A la troisième représentation, on ne voyait plus assassiner Rossi ; le débat sur la reddition était coupé pour empêcher le triomphe de la chemise rouge de Garibaldi.

Les manifestations n'en continuent pas moins au dedans et au dehors du théâtre. Il va sans dire que nous y prenons une part active.

Mais la pièce est devenue froide. Toute allusion ayant été tranchée, les deux premiers actes passent presque sans bruit. Au troisième, Bannez proteste, réclame le pape

et Rossi. Il se bat avec un voisin, qu'il appelle mouchard et qu'on nous aide à mettre à la porte. Le public est on ne peut mieux disposé dans notre sens. La *Marseillaise* se chante avec entrain. Après le refrain, éclatent de formidables acclamations de : Vive Garibaldi !

Exécutant de nos pieds les roulements les plus impératifs, nous réclamons avec obstination :

— La chemise rouge ! Nous l'aurons ! Il la faut ! La chemise rouge ! Garibaldi !

La toile, qui vient à peine de se relever, tombe brusquement. Un commissaire de police, ceint de son écharpe, se dresse sur un fauteuil du milieu de la troisième galerie. Il notifie, autant qu'il le peut à travers des bordées ininterrompues de sifflets, un arrêté du ministre de l'Intérieur, M. Dufaure, qui interdit le drame de *Rome* comme donnant lieu à des manifestations bruyantes.

Le commissaire prononce, au nom de la loi, l'évacuation de la salle. Un roulement de tambours, assez sourd, monte du bas des escaliers. Nous voyons apparaître, d'un côté des galeries, des soldats armés, qui contraignent à se lever et à sortir de l'autre côté.

Une quinzaine de jours plus tard, nous assistions, les mêmes, à la représentation du *Connétable de Bourbon*, drame d'histoire non contemporaine, de la banalité la plus « honnête et modérée », improvisé par M. Xavier de Montépin afin d'utiliser les décors et les costumes de la pièce interdite.

Au commencement d'août, notre chef d'institution, pour faire des économies durant les vacances, s'était débarrassé tout à fait de Paumier. Il m'avait supprimé mon allocation mensuelle de 25 francs, quoiqu'elle lui fût, je l'ai su depuis, payée par ma mère. Mais il m'avait laissé le logement et la nourriture, en raison de ma situation d'élève très recommandé, continuant à me préparer à l'Ecole normale si je n'étais pas placé dans quelque collège de département.

Le lendemain de la première représentation de *Rome*,

nous nous étions pris, sur la politique et sur la religion, de querelle si forte qu'un congé mutuel s'ensuivit.

Depuis le commencement du mois d'octobre, j'habitais, rue Jacob, une petite chambrette de l'Hôtel de la Louisiane.

Je m'étais abstenu d'informer ma mère de ma sortie de l'institution Petit. Comme c'était chez elle, à Nantes, que l'on devait m'écrire touchant la chaire que nous avions sollicitée, j'attendais qu'elle m'en parlât, — pour refuser.

Certes, j'aurais aimé me vouer à l'enseignement du peuple, si l'improvisation du suffrage universel avait amené, dès 1848-1850, l'organisation de l'instruction gratuite et obligatoire. Mais à la restauration du pape dans Rome bombardée par des canons français succédait immédiatement, sur toute la surface de la France, une Saint-Barthélemy de maîtres d'école.

Le cléricalisme s'attaquait en même temps aux plus importantes institutions du haut enseignement. Il venait d'abolir l'Ecole d'administration créée par le Gouvernement provisoire. Il préparait des règlements contre le Collège de France et contre l'Ecole normale supérieure. Il réclamait la suppression de la gratuité de l'enseignement à l'Ecole militaire de Saint-Cyr et à l'Ecole polytechnique, dont il demandait la translation à Meudon « pour en fermer l'accès aux passions politiques » !

Dans ces conditions générales, la carrière universitaire ne m'offrait plus aucune garantie. J'étais sûr d'y éprouver le sort du jeune et brillant professeur d'un de nos lycées de Paris, Deschanel, destitué rien que pour avoir publié un article dans la revue la *Liberté de penser !*

Il m'arriva une lettre de Nantes, que j'ouvris avec inquiétude. Elle ne contenait aucun avis ministériel.

Ma mère me pressait d'aller revoir le chef de bureau qui nous avait si bien reçus ; elle me faisait passer un nouveau billet de recommandation de l'abbé Fournier, toujours très influent quoiqu'il n'eût pas été réélu représentant. Je jetai le billet au feu.

Huit jours plus tard, je répondis à ma mère qu'il ne m'avait rien été offert, par conséquent que l'on ne pouvait m'accuser de m'être dérobé à une situation fixe et sûre.

Je révélai ma sortie de la pension Petit. Je notifiai ma décision de ne pas redoubler ma philosophie à Charlemagne. Je m'appuyai sur des conversations, en effet, tenues avec les professeurs de rhétorique et d'histoire, pour démontrer que, dans les circonstances actuelles, j'étais incapable de faire mon chemin dans l'enseignement.

Avec quelques précautions de style pour ne pas trop froisser les opinions de ma mère, j'affirmai mon implacable hostilité vis-à-vis du gouvernement de Bonaparte et des conspirateurs ultramontains. Je conclus à la nécessité de me créer une position indépendante, soit régulière, si j'avais les moyens de faire mon droit, soit irrégulière, si je devais me lancer tout de suite dans la littérature.

XIII

ÉTUDIANT EN DROIT

La littérature ! Les familles bourgeoises d'alors frémissaient en entendant prononcer ce mot terrible... Henry Murger venait de publier les *Scènes de la vie de bohême.*

Maman ne les avait pas lues, mais Mainviel en avait goûté la critique dans son *Union bretonne.*

Sous l'inspiration évidente de celui-ci, ma mère m'expédia une réplique indignée contre la littérature, c'est-à-dire le dévergondage de l'esprit et des sens, conduisant, par le mépris des conventions sociales, non à la gloire, mais au déshonneur.

Suivaient des lamentations sur mon exaltation politique, sur mon reniement de la foi de mes pères :

« Sans doute, tu te seras compromis à Paris par des folies comme celles qui, dans notre paisible ville, t'ont valu une réputation d'exalté dangereux. C'est à ce titre, j'en suis certaine, que tu as mérité qu'on ne répondît pas à la demande d'emploi dans l'Université déposée pour toi et si bien apostillée ; c'est à ce titre aussi, je le sais maintenant, que M. Petit t'a chassé de chez lui... »

Mais passons sur cette inexactitude. Il y avait plus loin quelque chose qui me froissa cruellement.

« Le 31 janvier prochain tout aura été vendu chez nous ; il me faudra, je ne sais comment, pourvoir à mes besoins... Puisque je ne dois pas compter sur mon fils, ne serai-je pas obligée de chercher un autre appui ?... Tu me forces à me remarier !... »

A ce mot, je laissai tomber la lettre.

Le souvenir de mon père m'était revenu au cœur, en même temps que le doute cruel sur sa mort, accident ou suicide. J'accusais ma mère de ne l'avoir point aimé puisqu'elle l'oubliait si tôt. Je me désespérais d'être devenu soit le prétexte attendu, soit la cause forcée de secondes noces qui répugnaient à ma piété filiale.

De la douleur je passai à la colère. Je venais de penser à ceci :

— Fils unique de veuve, tu étais exempt du service militaire... Ta mère remariée, tu vas tomber au sort... Soldat du pape, prétorien de Bonaparte ?... Jamais ! jamais !

J'avais honte du drapeau souillé dans le fratricide de la République romaine ! Je me serais laissé fusiller plutôt que de tirer sur le peuple dans une insurrection française !

A la dernière page de la lettre, dont mon émotion avait interrompu la lecture, je vis qu'au bout du compte ma mère se rendait provisoirement et sous conditions acceptables à mon idée de commencer l'étude du droit.

« Sur le conseil de l'excellent M. Mainviel, qui a pour toi beaucoup d'affection, disait-elle avec une insistance qui me faisait apercevoir dans notre teneur de livres mon

futur beau-père, je pourrai t'aider à prendre tes premières inscriptions à la Faculté de Paris et t'envoyer chaque mois, mais seulement jusqu'au premier mois de l'année prochaine, une cinquantaine de francs. Si tu peux te soustraire aux mauvaises sociétés, si tu veux te bien conduire, tu emploieras le suprême délai qui t'est accordé à trouver soit dans des pensions, soit chez des hommes de loi des moyens honorables d'existence te permettant de poursuivre tes nouvelles études et de devenir avocat, puisque cela te plairait. Mais encore une fois défie-toi de la littérature ; il ne peut y avoir de ce côté pour toi que désordre et déception... »

Je mis toute une journée à chercher, rédiger, corriger et détruire ma réponse. Je n'arrivai que le lendemain à trouver quelques lignes de remerciements sans récrimination.

Par retour du courrier je reçus un mandat de 150 francs sur la Banque de France. J'allai le toucher rue de La Vrillière, d'où je courus, place du Panthéon, verser dans la caisse de la Faculté de droit le prix de ma première inscription. On m'en délivra reçu, avec une carte rouge, que je signai avec joie.

J'étais étudiant. Mais comment m'y prendre pour étudier ?

Ce que je devais à mon hôtel étant réglé, je me vis en présence de trois pièces de cent sous au total ; encore ne m'étais-je pas procuré les livres indispensables.

J'avais été initié par l'érudit Paumier à la science d'acheter chez les bouquinistes.

Après une longue flânerie devant les boîtes de livres du quai des Grands-Augustins, où je perdis mon temps à parcourir toutes sortes d'ouvrages étrangers au droit, je trouvai, rue Soufflot, un Code civil et des *Institutes* de Justinien pour neuf francs cinquante centimes.

Je pris mon repas du soir sur les hauteurs du Panthéon, chez un des plus célèbres empoisonneurs de la jeunesse des écoles.

Le dîner coûtait un franc et, par abonnement de douze

cachets, dix-huit sous ; le déjeuner simple, dix-huit sous, abonné seize sous. Ce qui faisait par mois, pour les deux repas pris isolément, cinquante-sept francs, ou, par abonnement, cinquante francs juste.

Le pain seul était bon. Le vin était bien au-dessous de celui dont on avait cinq fois plus pour six sous hors la barrière. Le plat de viande était insuffisant pour un appétit de dix-huit ans. Les haricots m'y parurent eux-mêmes détestables.

J'en fus pour mon franc d'essai. Prenant mon café devant l'Odéon, après avoir lu les journaux, je me posai le problème de dépenser moins de cinquante francs par mois pour ma nourriture, en l'obtenant mieux appropriée à mes besoins et à mes goûts.

Durant mon inutile apprentissage dans le commerce, j'étais arrivé à me procurer un ordinaire simple, mais solide et pas désagréable, moyennant une soixantaine de francs par mois : un seul bon plat à chaque repas, une vraie soupe et un litre de vin naturel pour la journée.

Peut-être aurais-je réussi, et c'eût été le mieux pour mon estomac, à m'arranger, au prix juste de cinquante francs par mois, avec le marchand de vins de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Je n'avais pour retourner à sa table, que la rue de Seine, le pont des Arts et la cour du Louvre à traverser.

Seulement, je serais rentré en relations avec les commis et les patrons de la maison d'où j'étais sorti. J'aurais été obligé d'expliquer à Armand Radoux mon abandon du lycée Charlemagne, où il avait coopéré à me faire entrer. Comme il m'aimait beaucoup, il se serait tout de même remis au mieux avec moi. Il n'aurait pas manqué d'en informer ma mère ; celle-ci l'aurait prié de me surveiller au quartier Latin, comme naguère au collège Bourbon, en qualité de correspondant.

J'ai regretté plus tard que ma famille n'eût pas pris l'initiative de cette surveillance amicale, à laquelle je n'aurais pas pu me dérober si Armand était revenu vers moi. Ce

qui empêcha ma mère d'y penser, je suppose, c'est l'impossibilité de me garantir une petite pension pendant une année entière, sans avouer des projets de remariage qui risquaient d'être plus ou moins mal interprétés dans un milieu où mon père avait laissé des souvenirs très sympathiques ; c'est la crainte de risquer une indélicatesse, en imposant dans une mesure quelconque à un ami de la famille la charge et la responsabilité de ma personne aventureuse, déjà fort aventurée ; c'est enfin la peur d'éprouver un refus justement motivé sur l'inutilité de deux expériences auxquelles on s'était prêté en ma faveur, et sur mon ingratitude, telle que ni Armand ni son oncle ne m'avaient revu depuis que j'avais quitté leur maison.

Cependant je suis sûr qu'Armand se serait donné la peine de venir jusqu'à la rue Jacob, si ma mère lui avait indiqué mon hôtel de la Louisiane. Je crois que si une timidité mêlée d'un peu trop d'amour-propre ne m'avait empêché d'aller reprendre mes repas chez le marchand de vins de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, je me serais épargné de cruelles misères en me rapprochant moi-même de mon ancien patron et ami.

Au bout d'au moins deux heures de déraisonnements et de calculs, je me prouvai que, les inscriptions et les examens à part, cent francs par mois me suffiraient pour mener en pleine liberté la vie d'un étudiant sérieux :

Chambre	15 fr.
Nourriture et café	50
Habillement et blanchissage	15
Cabinet de lecture	5
Papier, ports de lettres et tabac	5
Dépenses imprévues	10
Total	100 fr.

La moitié de la somme m'était assurée pour quelque temps. Il fallait me découvrir l'autre moitié, avec régularité.

Je chercherai, me dis-je. Mais en attendant les cinquante francs du mois de novembre, j'ai une quinzaine de jours à traverser dans le vide. Ma bourse, mon café payé, un cornet de tabac acheté, ne contiendra plus que trois francs soixante-quinze centimes : de quoi vivre un peu plus d'une journée !

Je n'ignorais pas l'existence de « ma tante », mais jamais encore je n'avais imploré les faveurs du « clou », au taux formidable de 13 0/0.

Je pris, pour rentrer rue Jacob, la rue Bonaparte ; à côté de l'Ecole nationale des beaux-arts, je m'arrêtai, méditatif, devant la porte cochère de la succursale du mont-de-piété.

Je m'y glissai le matin de bonne heure, et déposai ma timbale et mon couvert de collégien. Ils ne me servaient à rien, ils étaient lourds et en argent contrôlé. On me prêta dessus quarante-cinq francs.

Dès lors, étant sûr de la fin de mon mois, je me mis à suivre avec zèle et plaisir les trois cours réguliers de la Faculté pour les étudiants de première année.

Je travaillais, dans l'intervalle des cours, au cabinet de lecture du passage du Commerce.

Rien, — ni la prolongation du repas du soir en débats politiques, ni même quelques distractions — rien ne m'empêchait d'exécuter le programme que je m'étais imposé et qui exigeait sept heures par jour consacrées à l'étude du droit.

XIV

LE CÉNACLE CHEZ LA MÈRE PÉTEL

Je ne voyais plus Paumier, et Bannez, qu'il avait sans doute refroidi à mon égard, ne venait pas me voir. Léon était ma seule société le soir.

Il me contraignit à dîner avec lui dans une crémerie de mon quartier, tout en haut de la rue des Saints-Pères.

L'établissement était dirigé par une belle grosse mère, dont l'un quelconque des habitués embrassait les mains très propres, ou le cou très blanc, ou les joues très rouges, chaque fois que son tout bref et tout rond mari dégringolait dans le sous-sol à la recherche d'un plat ou d'une bouteille.

A l'entrée, sur un comptoir qui n'était pas en zinc, et sur deux petites tables, se débitaient, aux passants, des tasses de chocolat ou de café au lait, dans la matinée, ensuite du café noir, des verres de vin et de liqueur.

On arrivait de là dans deux pièces étroites, séparées par des cloisons vitrées. La première était publique ; la seconde était réservée, de six à huit heures du soir, au cénacle présidé par M. Leduc-Ducap.

Au moment où Léon m'introduisit chez la mère Pétel, le cénacle avait mangé la soupe. Il attendait la suite, en écoutant, dans le plus respectueux silence, discourir sur Homère et sur Hésiode, un fort bel homme en pleine maturité, à qui nul n'adressait la parole sans l'appeler « maître » ou le « poète » !

Des trois tables de la salle commune, une seule, la plus large, était occupée par des peintres, des sculpteurs, descendus d'ateliers du quartier en vareuse ou en blouse de travail.

Léon me présenta comme Nantais à ces Nantais, car nous étions six sur sept de Nantes. Ce qui m'arracha une citation latine appliquée à la circonstance :

— *Multi nantes in gurgite vasto !*

On applaudit d'à côté, pour l'honneur des belles-lettres. Cependant, quelqu'un vint nous prier de ne pas faire trop de bruit, de peur de déranger « le Poète » dans l'exposé qu'il avait commencé des origines de la poésie en Hellade.

Sur l'invitation d'un des plus âgés d'entre nous, le sculpteur Donnet, je fis sans le moindre bruit la connaissance ou la reconnaissance de mes compatriotes. Nous nous

dîmes les choses les plus aimables et les plus drôles à mi-voix. Nous écoutions d'une oreille la conférence d'ailleurs intéressante, que continuait « le Poète », et qu'il coupait de vers traduits ou improvisés, d'un rythme admirable, d'une expression saisissante.

Je ne pus retenir un sonore : « C'est superbe ! »

Il me valut un magnifique salut, un peu protecteur, du « poète » lui-même, donnant le signal du départ. Je reçus une chaude poignée de main du dernier de ses disciples, celui qui était venu réclamer notre silence. Donnet, en me nommant ce jeune homme, — Aimé Labarre, — le qualifia de philosophe profond, appelé à formuler la théorie de l'avenir.

Le cénacle avait fini de dîner ; il allait tenir jusqu'à minuit ses grandes assises presque publiques dans la salle d'en haut du café des Quatre-Vents.

Nous, très humbles, nous restâmes chez la mère Pétel, à qui l'on commanda l'omelette au rhum des jours de fête, du café et du pousse-café à indiscrétion.

Vers onze heures, tout le monde me tutoyait; je tutoyais tout le monde. Déjà l'aîné de la bande, le statuaire Laville, déclarait ma tête historique ; je devais lui promettre d'aller poser, dans son atelier de la rue Campagne-Première, au moins pour le profil, en médaillon à la David. Le futur décorateur de l'Opéra, Trapézat, en blaguant Léon, « fils d'épicier, épicier lui-même », l'avait tellement fait boire, que ceux qui ne remontaient pas du côté du Luxembourg se chargèrent de conduire « le négociant » jusque dans son lit de la rue des Petits-Carreaux.

Nous en revenions, Donnet, son inséparable Julien, « peintre de bons dieux », et moi, vers une heure du matin. En me déposant à la porte de l'hôtel de la Louisiane, ils me faisaient jurer éternelle amitié... et, pour le lendemain, ou plutôt le jour même, une visite à leur atelier commun de la rue des Saints-Pères.

Je n'y manquai pas. La semaine d'après, chez eux j'étais chez moi.

Ils étaient obligés d'avoir bon feu dès le matin à cause des modèles ; sur le poêle, ils faisaient cuire leur déjeuner. J'y joignis le mien. Le résultat de l'association fut excellent pour mon estomac et pour ma bourse.

Achetant en commun chez les fournisseurs, nous arrivions à établir nos repas à onze sous par tête, y compris un tiers de litre de vin blanc.

Le muscadet des côtes de la basse Loire nous était fourni en pièce grâce à Julien. C'était lui qui tenait le robinet ; nous lui réglions, au prix de revient, chaque semaine, notre consommation ; le sévère Donnet empêchait de dépasser la mesure quotidienne convenue.

Ces deux travailleurs de bonne santé et de belle humeur adoptèrent bientôt l'idée modeste que je leur insinuai, non pas d'ouvrir un cénacle au restaurant ou au café, mais de tenir dans leur atelier, deux soirs par semaine, une réunion privée d'enseignement et d'égaiement mutuels.

XV

L'UNION DES ARTS

C'est, je crois, à Donnet qu'il faut reprocher d'avoir qualifié avec emphase le groupe que nos soirées formèrent « l'union des arts, des lettres et des sciences ». Mais, j'en suis sûr, c'est le railleur Trapézat qui, selon ma formule coutumière, l'intitula du nom qu'il méritait, lorsque la fatalité le dissipa : « l'union des cœurs ! »

Durant le premier mois, c'était si sérieux que le métaphysicien Labarre, étant venu par hasard, nous amena à la séance suivante les « poètes mineurs » Thalès et Cressot, avec le publiciste Maron, ancien collaborateur de Lamennais au *Peuple constituant*. Un peu plus nous aurions eu

« le Poète » en personne ; l'atelier des Saints-Pères eût absorbé le cénacle des Quatre-Vents.

Par la faute de Trapézat, qui, entre deux discussions sur les principes de la Révolution et sur l'idéal démocratique des arts, tira un feu d'artifice de calembours horribles, Maron et Thalès nous jugèrent trop enfants, trop fantaisistes, trop irrespectueux pour former un auditoire digne de leur maître Leduc-Ducap. Ils ne reparurent que de loin en loin.

Mais Labarre et Cressot ne manquèrent pas une de nos soirées. Car le rire ne les effarouchait guère, malgré leur mine grave.

Le premier, qui n'osait jamais ouvrir la bouche aux Quatre-Vents ni chez la mère Pétel, embrouillait, tant qu'il le voulait, nos libres débats de ses mots médités et de ses objections irréfléchies.

Quant au second, qui avait un tic, dont tout le monde se moquait partout ailleurs, il réussissait à nous faire écouter ses chants d'amour malheureux et à nous émouvoir jusqu'aux larmes. Nous fermions les yeux pour ne pas voir ses lèvres se contracter, ses longs bras s'entortiller et ses doigts maigres se retourner, malgré lui, aux strophes les plus pathétiques.

J'avais été chercher mon brave compagnon de la barricade de la rue Saint-Martin au fond d'une cour de la rue des Marais, près de la Douane. Bannez ne tarda pas à introduire Urbain Paumier, que je revis avec plaisir.

Nous eûmes en Paumier et Cressot deux poètes, également applaudis par nous tous ; qui mieux est, s'admirant l'un l'autre, parce que leurs genres de talent étaient différents, le premier dithyrambique, le second lyrique.

Leur opposition, qui nous charmait sans les fâcher, eut l'avantage de provoquer, sur l'inspiration et les formes poétiques, des débats instructifs pour notre cercle, qui se mit vite au courant de l'histoire littéraire.

Pourvus d'un abonnement chez la loueuse de livres la mieux fournie du quartier, rue du Four, nous nous lûmes,

en les commentant, Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Auguste Barbier, Théophile Gautier, et le pauvre Hégésippe Moreau, mort à l'hôpital.

Nous étions en majorité romantiques, sauf de fortes réserves sur certaines idées historiques, philosophiques, religieuses et politiques de la grande école qui venait de régénérer la langue française.

Nous avions en horreur unanime « l'Ecole du bon sens » ; nous appelions « Ce Monsieur Ponsard » l'auteur de *Lucrèce* ; nous traitions Emile Augier, l'auteur de *Gabrielle*, « d'épicier malthusien », à cause de cette conclusion de sa comédie bourgeoise : « Nous pourrons nous payer le luxe d'un garçon ! » Paumier et Cressot m'embrassèrent et me portèrent triomphalement sur la table du modèle, un soir que j'avais développé en harangue ce thème : A mort la tragédie !

— Nous sommes, disais-je, les fils du XVIII^e^ siècle, les hommes du XIX^e^ !... Nous avons de la barbe au menton, du feu au cœur, du soleil dans l'esprit !... Il nous faut de l'action, encore de l'action, toujours de l'action !... Or, qu'est-ce que la tragédie ? Le néant délayé en cinq actes, avec unité de temps, de lieu et d'ennui, à propos de Grecs et de Romains !... Assez des *gentlemen* en *us*, au bout des ficelles d'un Latour de Saint-Ybars !... Hors la scène les bâtards de Baour-Lormian !... Dans le néant, les ombres agaçantes des Ducis et des Crébillon !... Arrière les caducs ! Place à la jeunesse !

Ce discours eut des conséquences. Nous allâmes troubler la tranquillité du Théâtre-Français, ébranler de notre frénétique admiration la Gaîté, où Frédérick Lemaître reprenait les principales créations de son vivant répertoire.

Souvent, le dimanche, avant de tenir un banquet fraternel à 75 centimes par couvert, soit au *Petit Ramponneau*, de Montmartre, soit à la *Californie*, de Montparnasse, nous visitions, une douzaine ensemble, l'une des salles du Louvre ou du Luxembourg. Cette admiration méthodique du beau, chez les anciens et chez les modernes, servait

d'épilogue à une discussion de la veille ou de prologue à un débat du lendemain, sur le passé, le présent et l'avenir de l'art.

Je continuais néanmoins à piocher le Code civil et le droit romain, comme si je devais réellement devenir avocat, avoué, notaire, huissier ou magistrat.

Je ne me remettais pas à faire des vers, en remplacement de ceux qui m'étaient venus tous seuls, dans mon enfance, pour traduire Virgile ou Homère. J'avais, dès dix-huit ans, brûlé un gros paquet de *Bruyères en fleurs*, les jugeant trop inférieures aux *Feuilles d'automne*. J'avais anéanti un *Don Pedro*, qui aurait eu cinq ou six actes, après avoir lu *Lorenzaccio* et vu jouer *Marion Delorme*.

Je n'osais m'essayer au roman, me reconnaissant incapable de refaire les *Mystères de Paris*, les *Mousquetaires*, *Indiana* ou les *Parents pauvres*. Cependant, je traçais les plans de grands drames populaires en prose, et je me sentais pousser l'envie d'entreprendre de vigoureuses polémiques dans quelque journal sans préjugés, s'il en existait.

Heureusement ou malheureusement, personne de notre bande n'était en situation de m'offrir le moyen de risquer des débuts littéraires aussi hâtifs.

XVI

INJUSTICE DU CŒUR

Je venais de me fâcher avec ma mère sur l'annonce de son mariage avec M. Mainviel. En feignant de ne pas m'apercevoir des insinuations sur ce projet glissées dans plusieurs de ses lettres, je l'avais obligée à me le révéler nettement. Elle eût désiré que je prisse, dans sa réalisation, une part de responsabilité. Mon silence obstiné la

contraignit à froisser du même coup et ma dignité propre et l'affection passionnée que j'avais conservée pour mon père mort.

Si j'avais été juste, j'aurais dû comprendre, sans l'incriminer, cette phrase de sa dernière lettre qui m'avait exaspéré : « Crois-tu donc que ma vie a été si heureuse et que ton père n'eut pas des torts envers moi ? »

Ma situation même de riche subitement réduit à l'absence de toute ressource aurait dû me rendre intelligible et touchante sa situation de veuve dépouillée, sans lendemain. Le sentiment égara mon raisonnement. Je défendis la mémoire de mon père avec une cruauté folle, oubliant à la fois le respect que je devais à ma mère et l'intérêt que j'avais à profiter de ce que je ne pouvais empêcher.

Si bien que mon futur beau-père, qui n'eût pas mieux demandé que de m'accepter tout de suite pour fils et de m'aider, dans la mesure de ses ressources, à continuer mes études de droit, n'osa pas entrer en relations avec moi, se tut et fit taire ma mère. Je ne reçus pas même la banale lettre de faire-part lithographiée des noces que j'avais d'avance réprouvées.

Pour solder mon compte à l'hôtel de la Louisiane, j'avais vendu tout ce qu'il me restait des provisions d'effets de Louise, jusqu'à ma grande malle de Nantes, dont j'avais tiré dix francs. J'étais sorti avec ma valise, toute plate, car elle ne contenait que mon habit noir, le pantalon et le gilet allant avec, deux chemises et deux paires de chaussettes.

J'avais quitté le quartier Latin. Je m'étais exilé à Passy, où, par l'intermédiaire du placeur Guspin, auquel m'avait présenté Paumier, j'avais trouvé un assez bon emploi dans un grand pensionnat : 100 francs par mois, passablement nourri, et logé dans une chambre délicieuse, donnant sur le bois de Boulogne en ce moment tout en fleurs.

Je n'y faisais point d'étude; je corrigeais les devoirs des élèves assez peu nombreux que l'on conduisait en omnibus au collège Bonaparte : j'étais chargé des cours d'histoire,

de géographie et de littérature française pour les autres. J'avais libres mes matinées et mes soirées. J'aurais pu suivre deux des cours de la faculté de droit sur trois ; il me restait assez de temps pour travailler pour moi-même.

Je serais volontiers demeuré jusqu'aux vacances à l'institution Pinguet, si le hasard d'une promenade vers Saint-Cloud, surveillée par moi en remplacement bénévole d'un maître d'études indisposé, n'avait causé mon renvoi.

Nos élèves appartenaient les uns à des familles républicaines de petits bourgeois du centre de Paris, les autres à des familles réactionnaires de Passy et d'Auteuil. Leurs jeux, dans une allée du bois, furent interrompus par le passage d'une cavalcade à la tête de laquelle caracolait le président de la République.

Il y en eut qui se mirent à crier : « Vive Napoléon ! » Il y en eut qui répliquèrent : « A bas Badinguet ! »

Un agent de police vint demander à quelle institution appartenaient ces braillards. La révélation lui fut vite hurlée par les bonapartistes, que les petits républicains étaient en train de rosser et qui ne se sentaient pas les plus forts. Les vainqueurs eurent le tort de célébrer la victoire, que je ne les avais pas empêchés de remporter, en entonnant le refrain de la *Marseillaise*.

Je les fis taire, comme c'était mon devoir; mais, à la rentrée dans le pensionnat, je m'abstins de rien rapporter au patron. Ce fut par la police qu'il connut le scandale. Il me pria, très poliment du reste, de disparaître sur-le-champ de chez lui. Il me régla mon compte sans hésiter, me paya tout le mois, à peine entamé. Avec 220 francs en poche — une fortune — je regagnai le quartier Latin.

Je louai pour 20 francs par mois, une chambre au quatrième étage, vaste, bien éclairée, dont les deux fenêtres donnaient, l'une sur la rue de Vaugirard, l'autre sur la rue Monsieur-le-Prince.

Je prolongeai ma quiétude de quelques semaines grâce à l'admiration qu'inspiraient au placeur de professeurs, le père Guspin, mon sérieux habit noir, mon diplôme de

bachelier, ma rapidité à rédiger des lettres qui lui semblaient au-dessus de l'intelligence ordinaire et de sa paresse.

Quel drôle de vieillard que ce M. Guspin, aussi long que sa femme était large! Malgré son apparence de maître de maison vis-à-vis des maîtres d'études à placer, et de « pion » en retraite vis-à-vis des « marchands de soupe » dans l'embarras, il était fin, railleur, mangeur émérite, buveur d'une étourdissante gaieté.

Mon expulsion du pensionnat de Passy, le premier où il m'eût casé, n'avait pas été mal prise par lui. Il m'avait libéré des cinq pour cent que je lui devais sur mon traitement de l'année entière. Il m'avait élu son secrétaire, trois fois la semaine, moyennant 2 francs la séance, mais sous ces conditions :

Ne pas abuser de ma connaissance de ses secrets professionnels pour l'abandonner avant la rentrée des classes ;

Rester à déjeuner avec lui chaque fois que je venais dépouiller et expédier le courrier de son établissement.

Ses déjeuners dînatoires, que des conversations à la Pic de La Mirandole et à la Rabelais prolongeaient régulièrement au delà de cinq heures du soir, étaient d'un raffinement à la Brillat-Savarin et d'une abondance me rendant tout autre repas impossible le jour où j'avais été son joyeux convive.

XVII

LE POÈTE CRESSOT ET L'ARTISTE AUX QUATRE SOUS DE LAIT

A cette époque le théâtre des Variétés donnait avec un grand succès la *Vie de bohême* d'Henry Murger, transformée en drame sentimental par Théodore Barrière. Nous avions une admiration unanime pour Mimi-Thuillier, mais

nous étions très divisés, à l'atelier Laville, sur la question de savoir si nous acceptions le titre de « bohème » donné à tous ceux qui végétaient hors de la régularité bourgeoise sans vivre encore de l'art.

Je me permis un jour de critiquer amèrement les types du romancier, trop occupés de « la poursuite de ce monstre effroyable qu'on appelle la pièce de cent sous », n'ayant qu'un but dans le présent, « dîner », qu'un rêve pour l'avenir, « être riches », d'ailleurs sans la moindre délicatesse en amour, sans opinion politique, aussi sceptiques que débraillés.

— Il y a, concluais-je, deux bohèmes, la vraie est celle d'où l'on s'échappe à la première occasion, en produisant une œuvre. La « fausse bohème » est celle où l'on se complaît à rester par paresse, par parasitisme, par impuissance ; il en sort quelques « faiseurs » ; la masse s'enfonce dans une boue de plus en plus hideuse. Nous ne voulons pas être de celle-ci ; nous sommes de l'autre, subissant avec fierté toutes les misères, gardant le souci de l'honneur avec le dédain des préjugés, travaillant pour le beau et pour le juste, sans cesse prêts à tous les dévouements !

S'il y en eut qui traitaient mes conclusions « d'épicières » ce ne furent certes pas les deux plus « vrais bohèmes » d'entre nous : le poète Cressot et Lucien.

Cressot, loin d'étaler sa misère, la cachait avec un impénétrable amour-propre. Nul indiscret ne s'est glissé dans la mansarde qu'il occupait au fond de la cour de l'une des ruelles de la montagne Sainte-Geneviève. Son chapeau haut de forme, sa redingote boutonnée, son pantalon noir et ses souliers de loin avaient l'air de l'habiller, tant ils étaient brossés et cirés, on dirait mieux repeints et vernis. De près. — mais il ne se rapprochait que de ses intimes, marchant vite par les rues sans regarder personne, — on admirait avec effroi les prodiges de patience et d'habileté qu'il devait exécuter chaque matin pour faire tenir : à ses pieds, ses souliers ressemelés en bois par

lui-même ; autour de son corps maigre, agité de crispations nerveuses, des vêtements en morceaux, dont le ton était unifié par une habile couche d'encre. On n'apercevait pas de linge à ses manches ; mais, sur sa cravate, se rabattait un col immaculé... en papier blanc.

Jamais il n'acceptait de manger avec nous. Si, au café des Quatre-Vents, où il passait ses soirées à écouter son maître, Leduc-Ducap, quelqu'un l'obligeait à prendre une consommation, de peur que le limonadier ne le mît à la porte, il se faisait servir de loin en loin un verre d'eau sucrée. Si on lui offrait un secours fraternel, il déclarait avec douceur n'avoir besoin de rien. Insistait-on, il se fâchait, ne vous parlait plus durant des mois.

Un jour, nous le vîmes la tête rase. Nous nous en étonnions d'autant plus qu'il possédait de magnifiques cheveux bruns, d'une longueur démesurée, qu'il entretenait avec une sorte de coquetterie. C'était sa seule beauté, son luxe, à ce pauvre !

Il nous dit qu'il s'était débarrassé de sa chevelure parce qu'elle devenait trop lourde et lui donnait la migraine. L'indiscrétion d'un de nos perruquiers nous révéla qu'il l'avait vendue.

Craignant qu'il ne mourût de faim sans mot dire, nous lui inventâmes de petites ressources acceptables. Je ne me rappelle plus dans quels recueils nous faisions imprimer de ses vers, enlevés manuscrits ou copiés tandis qu'il nous les débitait. De ces recueils hospitaliers, un à peine sur dix, avait une caisse. Le bon Cressot se crut payé par tous au prix honorable de vingt centimes à un franc le vers, — un franc lorsqu'il s'agissait d'un sonnet.

Son existence était arrangée de façon à ne lui coûter que vingt sous par jour. Il se levait le plus tard possible pour économiser le feu l'hiver, le déjeuner en toute saison. La nourriture indispensable, il se la fabriquait lui-même et se l'administrait en secret.

Il fut troublé dans ce régime économique par l'avis d'un notaire que trois mille francs lui étaient échus soit d'un

héritage, soit d'une donation, nous ne l'avons jamais bien su, ni lui non plus. Il ne voulait pas les recevoir, les craignant de source impure ; on dut le contraindre à les toucher, par huissier.

Il les eût distribués aux amis du cénacle des Quatre-Vents et des réunions Campagne-Première, si l'on ne s'était juré de ne rien emprunter à ce capitaliste. Sur le conseil de notre bienveillant et pratique clerc d'avoué Wiser, il plaça en lieu sûr les deux tiers de sa fortune, dont il n'entendait employer que soixante francs par mois, le double de ce qu'il dépensait avant cette inondation du Pactole. Des mille francs qu'il garda, il utilisa une partie, sur avis amical, à se procurer deux costumes complets, l'un chaud, l'autre léger, à remeubler sa mansarde, à s'acheter une provision de bois, des fleurs et des livres.

L'admiration du grand poète Leduc-Ducap le détermina à dîner chez la mère Pétel. Nous réussîmes à l'entraîner de temps en temps aux agapes hors barrières, où il arrivait, au bout d'une simple chopine, à s'égayer plus qu'un camarade avec deux litres.

Il engraissait un peu et, malgré son tic, commençait à se demander presque tout haut s'il ne rencontrerait pas une femme pour partager sa prospérité. Soudain il tomba malade, resta une semaine alité, et mourut — de phtisie galopante, déclara le médecin. Il s'était acclimaté à la misère ; la vie régularisée, en un trimestre, le tua.

Vers la même époque et de la même maladie — ou plutôt de la mort par la faim stoïquement acceptée — finit aussi Lucien.

Il nous avait annoncé son départ pour un long voyage dans le Dauphiné, où il était né. Nous apprîmes, par hasard, que l'on avait brisé la porte de son grenier de la rue de l'Ouest, pour constater sa mort sans date, et que, tous ses papiers ayant été brûlés, on l'avait enterré dans la fosse commune sans autre nom que son prénom Lucien.

J'avais fait assez difficilement sa connaissance un soir de printemps que je le rencontrai rêveur, rêvant moi-

même, dans la partie un peu déserte et si romantique du jardin du Luxembourg, où se dressait la *Velléda* de Maindron.

Nous avions causé de la mort, qui n'est pas, disions-nous, la mort, mais le passage d'une âme d'un corps dans un autre, une transformation, non un anéantissement.

Très ému de trouver un autre jeune homme, épris des mêmes rêveries que lui, il s'était mis à me murmurer de sa voix douce, avec un attendrissement délicieux :

— Vivre, c'est aimer ! Et pourtant combien meurent qui n'ont point été aimés ?... N'est-ce pas qu'ils revivent ceux-là ? N'est-ce pas qu'ils revêtent un corps nouveau et qu'ils se remettent en marche à travers les mondes, jusqu'à ce qu'ils aient joint *l'âme sœur*, jusqu'à ce qu'ils se soient complétés, *deux en un ?* Et alors enfin, ils sont heureux ! Et alors ils vivent réellement ! Leurs précédentes existences, solitaires et misérables, n'étaient que des préparations à la plénitude de la vie !

Ce mélancolique de vingt-cinq ans était néanmoins un travailleur obstiné, mais pour lui seul... et pour Elle.

L'atelier, — qu'il ne quittait que deux heures par jour, au soleil levant et au soleil couchant, afin de se dégourdir les jambes et de se dégager les poumons, toujours dans le même coin du Luxembourg, — son atelier était un bout de grenier de huit pieds de long sur cinq de large, bien éclairé par en haut.

Les murs étaient couverts de médaillons, de bas-reliefs, de bustes, de statuettes, de portraits, de scènes historiques, de paysages, de natures mortes, d'esquisses et d'ébauches. Quatre planches accouplées encadraient un matelas ; c'était son lit. Une seule chaise. Dans une encognure une table chargée de livres ouverts et de papiers dispersés. Au milieu, une « selle » mobile supportait une « figure » quart de nature recouverte d'un morceau de linge mouillé. Sur un chevalet une toile était retournée.

Le tout était harmonieusement ordonné, sans minutie,

sans mise en scène, et entretenu avec une propreté remarquable chez un garçon si isolé.

Arrêtant mon regard sur deux dessins d'une haute signification sociale, exécutés avec vigueur, je m'écriai :

— C'est très beau cela... Que ne les portez-vous chez un marchand de gravures ?

— Ce ne sont que des projets de tableaux, me répondait-il en rougissant ; j'y tiens !

— Et ceci, reprenais-je. Une eau-forte, achevée. De vous?

Lucien, devenu pourpre, se taisait.

Sur l'une des planches tenant lieu de bibliothèque, j'avais aperçu un petit groupe en plâtre et je l'avais pris entre mes doigts.

C'était une femme en haillons, avec un enfant sur ses genoux, accroupie, la main tendue. Elle rappelait la mendiante du pont des Arts, que nous entendions, les soirs neigeux, jusqu'à minuit, chantonner d'une voix qui arrachait des larmes :

Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes!

Il en avait fait le type effrayant et touchant de l'abandon, de la faim et de la maternité.

Il n'avait accepté que pour ce groupe le témoignage de mon admiration.

Un jour, vers cinq heures, étant entré brusquement chez lui, je le surpris trempant de gros morceaux de pain dans une tasse de lait.

— Vous êtes donc malade ? lui dis-je.

— Non, puisque je dîne.

— De cela ?

— Je ne saurais manger autre chose. Trois sous de pain, quatre sous de lait : n'est-ce pas tout ce qu'il me faut pour subsister à travers cette vie... de passage ?

Comme il m'avait laissé un instant seul, je violai le secret de la toile toujours retournée.

Il rentra trop vite et s'en aperçut.

Il était devenu blême. Il tremblait de tous ses membres.

Mon attitude attristée était celle de quelqu'un qui a commis une mauvaise action et qui en demande pardon.

Il ne s'emporta pas. Au contraire, il se jeta dans mes bras, puis saisit la toile, l'étala dans la plus brillante lumière et cria :

— Puisque tu l'as vue !

— Qu'elle est belle ! comme elle est vivante !... Un portrait ?

— Non, répondit-il après une assez longue hésitation ; non, non, ce n'est qu'un rêve !

— L'âme sœur ?

— Tu l'as dit... Et si je ne l'ai qu'entrevue, que rêvée et peinte sur cette horrible terre, n'est-ce pas que nous nous rencontrerons et nous unirons dans un de ces mondes où doivent régner la Justice et resplendir l'éternelle Beauté ?

XVIII

LE PETIT JULES ET LE SOUPER AUX CROUTES DE PAIN

Vers la fin de cet automne de 1850, survint de Nantes quelqu'un dont j'avais perdu la trace et presque le souvenir : Jules Vallès.

Son père, toujours comme en 1848, professeur de sixième au collège de ma ville natale, l'envoyait à Paris passer le baccalauréat, qu'il venait de rater à Rennes. Il devait en arrivant toucher d'un employé des messageries Laffitte et Gaillard le premier mois de sa modeste pension : quarante francs. Or, l'employé était absent pour deux ou trois jours.

L'infortuné voyageur ne connaissait dans la capitale personnellement que moi, et de nom Roiné, ancien con-

disciple, qui n'avait pas été plus dans sa classe que dans la mienne, ayant un an de moins que moi et un de plus que lui.

Il perdit une journée et les vingt-quatre sous qui lui restaient en poche à me chercher dans le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois. Il ignorait ce que j'étais devenu depuis que j'avais quitté le commerce ; il ne se doutait pas de mon inscription à la Faculté de droit. Sans quoi il s'y serait renseigné sur moi-même, au lieu de demander et d'obtenir l'indication du domicile de Roiné, un de nos amis.

Roiné était sorti. Mais Vallès, qui n'était pas un sot, parla de Nantes et des Nantais. Si bien que le concierge lui conseilla de monter au quatrième, où il découvrit l'ami et le dîner qui lui étaient indispensables.

C'était le jour de la soupe aux choux.

Il fit l'aimable autant que sa nature d'ours le lui permettait et que la circonstance l'exigeait. On lui versa le café presque avec un sourire.

Quant à moi, j'étais sincèrement ému de sa situation, qu'il nous avait décrite au courant du repas. Je ne riais point de la culotte jaune dont sa mère l'avait affublé et qui craqua au milieu d'une solennelle distribution des prix. Je contemplais avec tristesse l'habit vert qui lui inspira la seule pièce de vers dont il se soit reconnu l'auteur, des couplets d'une amertume cruelle. Je m'indignais des coups qu'il avait reçus de son père à travers les disputes de sa famille. Je comprenais sa révolte, tout en m'étonnant un peu de l'abondance de ses révélations haineuses contre ses parents.

— Oh ! me disais-je, il ne raconterait pas cela à tout le monde. Il ne parle que pour moi... Sachons-lui gré de sa confiance et adoucissons sa douleur !

Avec une cordialité débordante, qu'il prit pour de la solennité ironique, je le déclarai bien à plaindre d'une enfance maltraitée, qui le précipitait dans une jeunesse orageuse.

— Eh ! s'écria-t-il, après avoir de ses deux mains hérissé sa crinière, que m'importe l'orage !... Je suis né révolté,

je veux vivre réfractaire ; l'insurrection sera mon élément!

Roiné, futur notaire, étudiant régulier, nous interrompit au milieu d'un dialogue des plus animés sur les conséquences de l'insurrection de juin et sur les moyens de détruire Bonaparte.

— Il ne s'agit pas de se battre, dit-il en se moquant de nos colères, mais d'aller se coucher !

Et nous voilà, entre onze heures et demie et minuit, partis tous les trois à la recherche d'un domicile pour le « petit Jules ». Car il n'y avait pas de chambre libre dans l'immeuble.

Sur les indications de notre concierge, nous réussîmes à caser le camarade — mal, mais selon ses moyens, qu'il avait déterminés d'après son budget établi en Auvergnat, qu'il était de naissance, quoique élève du collège de Nantes : 10 francs par mois au plus.

Ayant touché les 40 francs que le chef de bureau des Messageries était chargé de lui remettre, il daigna nous rendre notre dîner en nous laissant le choix du restaurant.

Avec une délicatesse, dont il ne nous tint aucun compte, nous le conduisîmes à la *Californie* de la barrière du Maine. Il en fut pour six demi-plats à 20 centimes, quatre litres de vin à 30 centimes, deux parts de fromage de Brie à 10 centimes, trois morceaux et demi de pain à 10 centimes, plus trois glorias à 25 centimes ; — total : 3 francs 70 centimes.

Etonné de la lourdeur de sa poche après ce festin assez égayé, il nous entraîna à la Porte-Saint-Martin, où il nous offrit, moyennant 1 franc 25 centimes la place, des troisièmes galeries de côté.

On jouait un drame de Ferdinand Dugué, intitulé : *la Misère.*

L'action se passait en Irlande C'était quelconque ; mais il y avait de ci de là des situations affreuses qui nous remuaient, des points d'interrogation brutaux qui firent éclater la rage antisociale du petit Jules.

— Quand on a faim, tout n'est-il pas permis ? s'écriait le héros de l'insurrection agraire.

Je me contentais d'applaudir l'acteur, posant énergiquement la question.

Vallès, de tout le sifflement de sa voix, proféra :

— Oui, si tu as faim, tue !

Une centaine de coups de sifflet retentissaient. Tous les regards se tournaient vers nous. La police nous aurait jetés à la porte, si je n'avais provoqué l'enthousiasme par ces acclamations internationales et pas communistes :

— Vivent les Irlandais ! A bas les exploiteurs de l'Irlande !

Encore en rentrant au quartier Latin, Jules Crésus nous abreuva de deux bouteilles de bière à 30 centimes l'une ; en outre, il nous régala d'une prune chez la mère Moreau, à 10 centimes la pièce.

Additionnons, s'il vous plaît :

Le dîner	3 fr.	70
Le spectacle	3	75
Les consommations	0	90
Petit banc, pourboire, etc	0	65
Total général	9 fr.	»

Nous étions évidemment en reste. Pour remettre les politesses en équilibre, nous attendions une occasion. Elle se présenta quelques semaines plus tard.

Par dilapidation personnelle ou par incurie de sa famille, Jules se trouvait sans domicile et n'avait pas de quoi manger.

Je n'étais plus dans la grande et belle chambre de la rue de Vaugirard, mais dans une vilaine mansarde de la rue Saint-Guillaume, et à bout de ressources.

Pour lui étendre un matelas dans la cuisine, il me fallut coucher sur la paillasse.

XIX

LA LITTÉRATURIÈRE ET LE LITTÉRATURIER

Je n'avais plus pour ressources que les six francs par semaine du secrétariat du père Guspin, plus ses déjeuners, et quelques rôles à copier que l'on me procurait irrégulièrement.

J'avais laissé passer l'époque de la rentrée des classes, où le dépouillement de la correspondance de l'agence de placement des professeurs aurait pu me servir à me replacer dans un pensionnat quelconque, si je n'avais tenu avant tout aux amis, et à la vie libre. En vain cherchai-je à donner des leçons de n'importe quoi ; il ne s'en présentait pas.

Ce fut la fille de ma concierge, une « première », qui me conseilla de faire des débuts lucratifs dans la littérature.

Elle était en relations avec une femme de lettres, la baronne de Craqueville, entrepreneuse d'articles de modes. Chaque fois qu'elle créait une forme de col, de manchettes ou de nœud de ruban, elle lui en soumettait et offrait le modèle. La dame en parlait dans ses feuilles, et assez souvent cette publicité produisit de bonnes ventes.

Je consentis à être emmené chez la baronne, très riche en chair et dissimulant avec une coquetterie raffinée une quarantaine de printemps. Elle ne vivait pas dans l'isolement. Elle possédait un collaborateur qui ne la quittait ni jour ni nuit et que nous nommerons, si vous le voulez bien : Oscar de Laspare.

Aussitôt après la présentation, qui me valut un sourire gracieux et un coup d'œil assassin, ce ne fut pas elle, ce fut son grand monsieur à cheveux noirs frisés, en veston,

gilet et pantalon de velours noir, cravate blanche bouffante, ce fut Oscar qui, d'un ton théâtral, m'aborda.

— Salut, jeune homme ! Que voulez-vous de nous, fils d'Eve ? Quelles sont vos ambitions, grand homme de Carpentras débarquant à Pâris ?

— Je ne suis pas de Carpentras, répondis-je assez niaisement ; je suis de Nantes.

— En Bretagne, c'est la même chose ; nous sommes presque compatriotes ; j'ai attribué à la ville de Rennes l'honneur de voir le jour dans ses murs... Touchez là !

Il était fort, il faillit me briser la main en me la serrant.

Il s'assit sur un tabouret, aux pieds du haut et large fauteuil dans lequel trônait la baronne, allongée comme une odalisque.

— Faites-vous des vers ? demanda-t-il.

Sans me permettre de répondre, il ajouta :

— Vous devez en faire. A l'absence de coupe de votre chevelure, ça se voit... On commence par être poète ; c'est le destin... Vous l'êtes !

— Pardon ! m'écriai-je. J'aurais pu l'être, je ne le suis déjà plus... J'ai tout jeté au feu... C'était trop au-dessous de Victor Hugo.

— Ah ! bigre ! Il a de l'esprit et du courage, ton protégé, bobonne !... Vous avez eu raison, brave adolescent. Le vers est la sangsue de l'imagination. La prose en est le rosbif... On crève du vers à l'hôpital, comme Gilbert, Escousse, Malfilâtre, Hégésippe Moreau, si l'on ne s'appelle pas Hugo, Lamartine ou Musset... Pour la prose, on en fait d'illustre, quand on le peut ; on en fait qui donne à manger, quand on le veut... Que fabriquez-vous ? Que vous sentez-vous envie de pondre ? Des œufs d'or ? Avez-vous des ours au fond de votre malle, des chefs-d'œuvre dans votre tête ? Un manuscrit à présenter ? une idée à offrir ? Parlez sans crainte, comme à des amis, à la baronne et à moi, son chevalier !

— Ma foi ! non, je n'ai rien de présentable. Quant aux

idées assez nombreuses qui me sont passées par la tête, je n'en connais pas une qui soit mûre... Par exemple, j'écrirais volontiers de l'histoire...

— Grave ! Ça mène à l'Institut, quand on a de quoi vivre, mais ça n'a jamais fait dîner personne... Or, vous avez de belles dents, le petit !

— La politique...

— Pas de bêtises ! Avez-vous des opinions ?

— Sans doute... Je suis républicain !

— Mauvais, sous la République.

— Je suis révolutionnaire !

— Nous connaissons ça. On se fait mettre dedans pour un article qui ne vous a pas été payé... Vous m'allez, Breton blanc travesti en rouge, tout comme moi-même il n'y a pas trois ans. Mais, comme vous n'êtes pas bête, vous ne pouvez pas être incorrigible... Tel que vous me voyez, j'ai écrit dans la *Vraie République* et j'ai risqué le ponton de Juin... J'ai vu le feu d'assez près pour avoir du plomb dans la boîte... Je fais des modes, avec Mme la baronne, et des romans-feuilletons... à qui en veut. Au *Dix-Décembre*...

— Un journal bonapartiste, interrompis-je sans dissimuler mon dégoût.

— Eh bien, après ? Est-ce que la littérature a des opinions ?... Il ne s'agit pas d'articles politiques, il s'agit d'un roman que je pourrais déposer au bas de cette feuille ; sa couleur n'a rien à y voir... Je n'ai pas de collaborateur ; j'ai un titre, les *Egouts de Paris*. Hein ! n'est-ce pas mieux que les *Mystères de Paris ?* Que ne fournirait-on pas là-dedans avec de l'imagination comme vous devez en avoir !... Bâclez-moi un plan, et nous verrons !... Je vous donne un sou la ligne, je vous garantis vingt mille lignes au moins. En deux mois ça peut être expédié, au courant de nos plumes... Pourvu que ça commence bien, — deux assassinats, une noyade d'enfant et un enlèvement de femme, par exemple ; ensuite que ça se coupe par un pétard à la queue

de chaque feuilleton pour faire pétiller la curiosité du lecteur, ça ira tant qu'on voudra... J'ai dit vingt mille lignes, doublons si mutuellement nous savons nous rendre inventeurs... Vous serez pour moitié dans le ramassage en volumes. Nous pourrions faire encore après une édition illustrée, peut-être aussi un drame, avec un faiseur en renom... En fin de compte, douze, quinze, cinquante mille francs... Je me charge du placement et de la correction de toutes les fantaisies que vous serez libre de lâcher une fois le plan arrêté...

Je n'avais pas l'air ébloui, au contraire. Il s'arrêta et brusquement dit :

— Ça ne paraît pas vous aller ?... Dès lors, vous n'avez qu'à renoncer à la littérature, et pour toujours. Vous ne serez jamais un homme de lettres pratique.

Je fus poli, mais tout juste, dans mon refus de prostituer ainsi ma plume vierge. Je déclarai une véritable profession de foi littéraire, politique et sociale, qui provoqua chez Oscar de Laspare une hilarité énorme, chez M^me^ de Craqueville une pitié protectrice.

Mon flot d'éloquence épuisé, la baronne dodelina de la tête, promena tout le long de ma personne un regard très allumé et s'écria :

— Cré Dieu ! quel Yacoub, quel Hernani ce toqué-là ferait !

— Bonne voix, bon geste !... c'est vrai. Mais pas assez de jambes ! objecta le chevalier.

Le chevalier pseudonyme me saisit malgré moi les deux mains et m'administra ce bref sermon :

— J'ai eu vos illusions, je voudrais les partager, enfant présomptueux. Je souhaite de vous applaudir sur les planches, si vous ne vous faites pas tuer aux barricades prochaines. La première fois que vous aurez faim, vous implorerez et vous ne rencontrerez peut-être plus la collaboration que je pouvais vous offrir. Prenez garde de tomber trop bas en visant trop haut ! Salut et prospérité !

XX

SUR LA LOIRE, DEVANT ANCENIS

Ce qui me coûtait le plus, je me décidai à le faire : écrire à mon beau-père, dont j'avais maudit le mariage avec ma mère, lui exposer ma situation et lui demander conseil.

Je fis bien six brouillons avant de signer la lettre qui partit pour Nantes.

La réponse arriva par retour du courrier, avec un billet de cent francs.

Ce billet m'était offert : moitié pour payer ce que je devais à mon hôtel ; moitié pour aller conférer avec mes parents. La lettre ne contenait aucun reproche humiliant ; elle se terminait par des protestations d'amitié. Ma mère y avait ajouté quelques lignes émues :

« Reviens dans mes bras, mon cher et trop malheureux fils ! Tu comprendras à la fin que, si je me suis remariée, c'était plus encore pour toi que pour moi-même. Tu dois t'en apercevoir déjà de loin, à l'accueil qu'a reçu ton étrange lettre. Viens ! et tu verras de tes yeux, de ton cœur, que je t'ai donné un second père ! »

Je partis. J'eus, en montant en chemin de fer, la surprise de trouver pour compagnon de route le camarade Roiné.

Le voyage, de nuit, fut banal jusqu'à Angers. Là nous prîmes, non pas la diligence, mais le bateau à vapeur. Notre descente de la Loire embrumée devint d'une mélancolie qui l'agaçait et que je trouvai délicieuse.

Nous avions dépassé Varades, nous approchions d'Ancenis, son pays, où il était rappelé précipitamment par la maladie d'un oncle dont il devait hériter. C'est là que nous prîmes congé l'un de l'autre.

Le soleil n'avait pu percer la brume, au matin. Les rives du fleuve devenaient invisibles. L'eau ne se distinguait plus du nuage. Le bateau, voguant à l'aventure, souvent accroché à des bancs dont il fallut le désensabler, n'atteignit Nantes qu'à la nuit. Assis près du gouvernail, drapé dans un vieux caban, l'esprit aussi enténébré que le milieu dans lequel je flottais, j'avais laissé passer les heures sans les compter. Je fus surpris d'être arrivé, et très embarrassé de n'avoir pas eu le temps de me tracer le plan de ma première entrevue avec ma mère et mon beau-père.

XXI

EXPLICATIONS DIFFICILES

Le beau-père attendait sur le quai. C'est lui qui m'aperçut le premier. Il vint à moi presque souriant. Je lui rendis la poignée de main qu'il m'offrit, sans pouvoir lui dire autre chose que :

— Merci !... Et maman ?

— Ta mère se porte à ravir, et j'ai lieu de croire qu'elle ne se trouve pas malheureuse, répliqua-t-il. Elle était inquiète de toi à cause du brouillard... Le bateau est en retard de plus d'une demi-journée... Nous t'attendions pour déjeuner ; tu arrives pour dîner. Enfin, te voilà ! bien maigri, dévasté par la vie de Paris, mon pauvre garçon !... Tu as fait des bêtises, ou l'on t'en a fait faire... Je connais ça. J'ai été jeune, aussi fou qu'un autre. Nous pourrons causer à cœur ouvert, si tu veux. Ne dis rien devant Eugénie. Tâche de prendre pour ta mère une autre mine que celle que tu as. Toi si gai, si bruyant, si en dehors autrefois ! Ne sois pas lugubre ! Tu lui ferais de la peine.

Nous étions déjà sur le seuil de la porte, quai Brancas,

à cinq minutes du débarcadère. Je relevai la tête et m'écriai :

— Avant d'entrer chez vous, je dois vous demander pardon...

— De quoi ?

— De ma conduite lors de votre mariage.

— C'est oublié ! Pour faire plaisir à ta mère, tutoie-moi comme je te tutoie !

Je lui sautai au cou ; il m'embrassa. Nous étions tous les deux en larmes lorsque, à moitié de l'escalier, nous rencontrâmes ma mère, accourue au bruit de nos pas et de nos voix.

Les pleurs redoublèrent entre elle et moi. Mais Mainviel nous fit mettre à table et débita avec sa verve gasconne toute sorte de plaisanteries qui finirent par nous égayer, maman et moi.

Ma mère était étonnée et très contente de m'entendre, dans ce bavardage employer le *tu* amical et familial. Si j'avais pu dire : « Papa ! » je serais devenu, le soir même, le maître de la maison.

Je m'en rendis bien compte ; mais c'eût été en ma conscience un reniement de la mémoire de mon père. Je m'abstins. De bonne heure, parce que l'on me jugeait très fatigué du voyage, on me logea dans une chambre à grande fenêtre donnant sur le quai, où je fus heureux de reconnaître le mobilier de mon enfance, mon lit, ma bibliothèque. J'y retrouvai jusqu'au portrait de mon père. Ce portrait datait de 1832 et était d'un assez bon peintre. Mais il s'apercevait à peine dans le coin obscur où il avait été relégué ; une épaisse poussière en avait terni les couleurs, presque effacé les traits. Avant de me coucher, je le lavai, puis le frottai d'un peu d'huile de la lampe, sous le feu de laquelle je le posai.

Il me sembla voir revivre mon malheureux père. Je l'interrogeai sur son malheureux fils.

A qui la faute si la vie qu'il m'avait donnée, préparée pour être douce et brillante, se trouvait déjà si dure, si in-

certaine, si compliquée ? Pourquoi, à l'âge décisif où j'aurais eu le plus besoin de lui, un coup de fusil l'avait-il anéanti ? Avec le sang qu'il avait passé dans mes veines, avec le caractère et les sentiments qu'il m'avait légués, sans ressources normales, sans guide accepté, acceptable comme l'est un père aimé, comment aurais-je pu éviter la situation pénible dans laquelle j'étais embourbé ?

La conclusion de ce dialogue entre le mort et le vivant fut que nous ne devions rien nous reprocher l'un à l'autre; que, s'il était tombé sous la fatalité, moi j'étais trop jeune et trop solide pour me courber devant elle, pour accepter l'écrasement avant d'avoir affronté le grand combat, non pour moi seul mais pour tous les déshérités.

Je m'endormis en pensant moins à mes difficultés personnelles qu'à la révolution justicière. L'évocation de mon père m'avait fait affluer au cœur l'héroïsme de mes aïeux, les corsaires de la première République.

Quand je m'éveillai, le lendemain matin, mon beau-père était déjà allé à ses affaires et ma mère à sa messe quotidienne. Ce fut, — à ma stupéfaction, — mon oncle Auguste que je vis installé au comptoir de commission pour la draperie du Midi, qui occupait le milieu de l'appartement.

Je me fis mettre par lui au courant de la liquidation de la succession paternelle, dont il se prétendait la victime la plus éprouvée, et des affaires de mon beau-père, dont il fut forcé de me louer la bienveillance, puisque sans lui, il eût été réduit à la dernière misère.

Mon oncle, que j'avais beaucoup aimé dans mon enfance, ne m'avait pas une seule fois écrit depuis que j'étais parti pour Paris. Je le lui reprochai ; il s'en défendit mal. Ce qui m'empêcha de lui témoigner une affection dont Mainviel eût été jaloux, et me disposa de mieux en mieux pour mon beau-père, se chargeant, en sus de moi, de ce frère peu intéressant du premier mari de sa femme.

J'allais sortir lorsque ma mère rentra, chargée de la provision pour le déjeuner, qu'elle prépara de ses propres

mains. — Elle n'avait point de bonne. En faisant lestement ma chambre, — avec mon assistance, qui l'amusa — elle me révéla que Mainviel s'était transformé de teneur de livres en commissionnaire pour les fabriques de Castres et de Mazamet, entreprenait en même temps le commerce des sucres, et, grâce à son habileté, arriverait, dans un an ou deux, à se créer une jolie position, dont je pourrais profiter.

— Nous n'avons pas d'enfant, me dit-elle à l'oreille ; je ne puis plus en avoir ; tu m'as pris toute ma maternité !

Elle allait aborder les sujets délicats en posant la question :

— Pourquoi ne resterais-tu pas avec nous ?

La rentrée de Mainviel m'empêcha d'être obligé de répondre : « J'aime ma liberté. » Grâce à lui, aussi bavard, encore plus rieur que la veille, l'heure du déjeuner s'écoula sans explications désagréables.

J'avais prévu que mon séjour à Nantes se prolongerait bon gré mal gré plusieurs semaines. J'avais apporté mes livres de droit, je les avais ouverts sur ma table ; j'avais commencé à noircir de notes une main de papier.

Ma mère, en faisant ma chambre, ne manqua pas de regarder ce que j'écrivais, et vit que ce n'était point de la littérature. Elle me félicita de n'avoir pas perdu, dans les dissipations de la capitale, le goût du travail sérieux.

— Tu mords au droit tant que cela ? demanda le beau père pendant le dîner.

— Assez. En me forçant un peu, je deviendrai licencié, comme je me suis fait bachelier.

— Il faut beaucoup de temps, objecta ma mère.

— Pas cette année, l'autre, je passerai mon premier examen... Dans deux, trois ans au plus, j'aurai fini.

— Alors, tu posséderas un second diplôme, et pas davantage de moyens de t'assurer une existence régulière. Dans l'instruction publique, au moins, tu te serais procuré dès maintenant l'existence ; tu te serais préparé, sans coûter rien, un bel avenir, si tu avais voulu profiter des

hautes protections que j'avais obtenues pour t'ouvrir l'Université...

— L'Université, chère maman ! Je n'y serais déjà plus. On en chasse tous les professeurs indépendants.

— Les révolutionnaires ! les athées ! c'est juste. Il faut extirper le germe des mauvaises doctrines.

— Je les aurais répandues. Donc j'ai eu raison de ne pas m'exposer à l'extirpation.

Mainviel achevait de découper le poulet avec un art dont il était fier. Il déposa l'aile dans l'assiette de sa femme, qui n'en garda que la moitié. Inquiet du ton aigre que prenait notre dialogue, il dit avec amabilité :

— Ne parlons pas politique ! Je suis de ton avis, au fond, ma bonne Eugénie. Je sais que Félicien pense sur beaucoup de choses d'une toute autre manière que nous...

— Il a perdu la foi de sa mère !

— Ne l'irrite pas pour l'y ramener. Il a la tête un peu en l'air ; mais le cœur est bon, très bon.

— Mon pauvre fils ! Va, mon cher Amédée, je te suis bien reconnaissante de ce que tu fais pour lui !

— Je voudrais faire davantage. Il ne faut pas trop l'accuser des idées qu'il a. Elles viennent de son éducation.

— Oui, son malheureux père s'est enivré de ses succès de collège ; on l'a envoyé à Paris ; on aurait dû le garder ici, le mettre tout jeune au commerce.

— Evidemment, mais il n'en a pas été ainsi...

— Trop d'instruction !

— Aucune préparation à la vie comme elle lui est survenue, sans ressources, après s'être supposé riche ! Est-ce sa faute ?

— Ce n'est pas la mienne non plus.

— Ne t'entête pas ! Félicien évite de s'emporter. Cela seul te prouve que son caractère s'est amélioré... Autrefois, quelle bête de scène vous vous seriez faite pour moins que tu n'en as dit !

— C'est donc moi qui ai commencé ?

— Mon Dieu ! oui, ma bonne amie... Tiens ! Laisse-moi

vous chanter la dernière romance sentimentale des illustrations du pavé nantais, les vieilles demoiselles Amadou !

Il chantait faux ; ce n'en fut que plus cocasse. Maman riait à pleine bouche. Moi, j'affectai de m'extasier de la faculté d'imitation de l'ancien sergent-major, un peu commis-voyageur.

— On dirait de Levassor, risquai-je.

Mainviel accepta l'éloge. Il bavarda sur les bonnes farces qu'on jouait au Palais-Royal du temps qu'il tenait garnison à Paris.

Il alla même si loin qu'il mérita d'être appelé par maman :

— Incorrigible vieux garçon !

On minauda une petite scène de jalousie rétrospective, qui me causa un chagrin cruel. Le souvenir de mon père me brûlait le cœur. Je contractai toute ma volonté pour dissimuler ce qui s'agitait en moi.

J'allai passer la soirée chez le plus ancien et le plus intime de mes camarades restés à Nantes, Camille.

XXII

MADEMOISELLE FÉLICITÉ

Camille avait invité Leveau et une douzaine d'autres « frères » de 1848 ou de coreligionnaires nouveaux, à fêter le retour du Nantais à Nantes.

Buissonnière manquait. J'appris qu'il avait fini par obtenir le diplôme de bachelier, et qu'il venait de s'installer étudiant en médecine à Paris même, quelques jours avant mon départ.

Les reconnaissances et les connaissances furent très chaleureuses. Je mis les plus fervents de nos compatriotes au courant des idées les plus avancées des Parisiens.

Leveau et Camille, dont les parents étaient également républicains, s'entendirent afin de régulariser quatre soirs par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, des conférences politiques sur ce programme :

Quels sont les meilleurs moyens à employer pour lutter contre les complots monarchiques ourdis par les jésuites; — pour multiplier et étendre à travers la France entière les obstacles aux aspirations visibles du président Bonaparte à l'empire ; — et, la Révolution accomplie, pour organiser définitivement la meilleure des Républiques ?

Chez Camille, je ne découvris pas seulement cette utilisation passionnante de mes soirées d'exil en province ; j'y trouvai aussi l'emploi, comme je le désirais, des jours que j'aurais à passer loin de Paris, en limitant les heures exposées aux querelles de famille et en gagnant de quoi m'en aller avec ou sans le consentement de mes parents.

Le premier clerc de notre notaire Robillard, ami de Leveau et de Camille, excellent républicain, révolutionnaire résolu, profita de ce qu'il y avait beaucoup d'affaires pressantes en retard chez son patron pour me faire son collaborateur aux appointements de soixante-quinze francs par mois, tant que je voudrais et que je pourrais.

J'étais chez mon beau-père depuis cinq jours seulement, quand j'annonçai que je m'étais procuré un emploi qui me plaisait d'autant mieux qu'il me permettait d'avancer mes études de droit.

Mainviel me félicita chaleureusement. Ma mère admira la délicate résolution d'un bon fils, au point de se leurrer de l'espoir de me garder près d'elle.

Le second dimanche de mon installation, elle invita quelques personnes à prendre le thé. Un horloger du voisinage y vint, accompagné de sa fille aînée, M^lle^ Félicité.

Sur sa draperie du Midi, le beau-père m'avait procuré un costume convenable, pantalon, gilet et redingote noirs. Pour entrer chez mon notaire, j'avais sacrifié ma crinière romantique ; je n'avais gardé que mes moustaches ; mon menton était bien rasé.

La demoiselle, lorsque je la saluai, laissa échapper de ses yeux pieusement baissés, un regard bleu, qui ne m'exprima rien de désagréable, au contraire.

Je remarquai que, si elle paraissait un peu gauche, si elle avait l'air « bêbête », elle était fort bien, de physionomie affable.

On se mit à jouer au nain jaune. Je voulais rester assis au coin du feu, sous prétexte que j'ignorais ce jeu de famille. Ma mère me plaça auprès de Mlle Félicité en la chargeant de me l'apprendre. Je me laissai faire et ne causai pas trop de désagréments aux joueurs sérieux.

J'écoutai vanter l'éloquence du curé Fournier qui, s'il avait cessé d'être député, allait bientôt devenir évêque. Je souffris sans mot dire qu'une naine hors d'âge, de soixante-quinze à cent ans, excessivement comique, sous sa perruque fleurdelysée, annonçât le prochain retour de Dieudonné, l'enfant du miracle. Je me retins même lorsque mon beau-père, qui se plaisait à faire enrager cette vieille échappée de l'ancien régime, lui prédit que Napoléon serait empereur avant que son Henri V ne devînt roi.

La partie abandonnée, je causai peinture avec l'horloger, qui employait ses loisirs à imiter de loin Raphaël. Tandis qu'on mangeait des tartelettes et des massepains, j'échangeai, avec Mlle Félicité, sur Meyerbeer et Rossini, un débat léger qui mérita d'attirer l'attention générale.

Comme il y avait un piano dans l'appartement, ma mère pria la jeune personne de jouer quelque chose puisque j'aimais la musique.

Elle essaya, et du Mozart ! Mais il n'y eut pas moyen d'obtenir de l'instrument une phrase juste. La musicienne et son critique éclataient de rire devant M. et Mme Mainviel, rougissants.

— Il doit être pourtant bon, ce sacré piano ! s'écria Mainviel. Je l'ai acheté d'occasion trois cents francs !

— Seulement maman a oublié de le faire accorder, répliquai-je en embrassant ma mère de peur qu'elle ne se fâchât.

Elle n'en avait guère envie. Elle partagea notre hilarité et jura que, le dimanche suivant, si Mlle Félicité voulait bien apporter de la musique, je pourrais apprécier son joli talent.

Ce qui arriva en effet. La petite provinciale interprétait les grands maîtres avec sentiment. Elle mit tant de passion à exécuter le finale d'une symphonie de Beethoven que son peigne sauta de sa tête et que ses épaules furent couvertes d'un nuage épais de fins cheveux blonds. La musique et les cheveux m'avaient plongé dans une sorte d'extase.

— Elle est délicieuse ? me dit tout bas ma mère. La bru de mes rêves !

Je ne répliquai ni de la voix ni du geste. Je devins pourpre et j'allai cacher mon embarras au fond du salon.

Le lendemain, au déjeuner, maman, très gaie, énumérait toutes les beautés, toutes les aptitudes artistiques, toutes les vertus ménagères, tous les avantages même pécuniaires qu'offrirait la fille de l'horloger à un jeune homme, fût-il ruiné, qui ne déplairait point si, rentré au foyer natal et fêté comme l'enfant prodigue du Livre saint, il oubliait les corruptions de Babylone, renonçait à des ambitions hors de sa portée, acceptait de devenir heureux dans le milieu positif et honnête qu'il n'aurait jamais dû quitter.

J'épluchais en silence une patte de homard. Le beau-père commit la maladresse de souligner les allusions de sa femme.

— Le fait est que Mlle Félicité n'est pas trouvée laide par M. Félicien, et que le Parisien, qui, à ce qu'il paraît, comprend la musique, est vu d'un assez bon œil par la Nantaise... Le fait est que, si le futur avocat manqué, qui ne doit pas être une bête, quoiqu'il soit un étourdi, voulait appliquer son intelligence et son instruction aux draps et aux sucres, un certain Mainviel, qui ne le hait point, se ferait aider par lui dans son commerce et, au bout de pas

trop d'années, le mettrait à même d'épouser une jolie petite femme pourvue d'une jolie petite dot !

— Bon Amédée ! s'écriait ma mère en embrassant avec passion son mari ; j'attendais bien cela de toi !

— Voilà le malheur, maman, dis-je brusquement ; c'est désormais impossible.

— Et pourquoi ?

— J'aime la liberté; je ne puis vivre qu'à Paris.

— Eh bien, Amédée ! Il y a donc un secret qu'on me cache. Mon fils... Mon fils se serait déshonoré ?

— Point, oh ! non point, répliquai-je avec une sorte de fureur, le beau-père ayant trop tardé à parler. Mais je ne veux rien devoir qu'à moi-même et au souvenir de celui qui n'est plus.

Ce fut un coup terrible. Ma mère eut une attaque de nerfs violente, qui mit son mari hors de lui et me fit, par lui-même, traiter de fou et de mauvais fils !

J'étais parvenu à la fin de mon mois chez Me Robillard, j'avais touché mes soixante-quinze francs. Je remerciai le premier clerc de m'avoir employé et lui expliquai pourquoi je ne pouvais continuer une besogne dont il était satisfait.

Je montrai à mon beau-père une lettre de M. Guspin — ou plutôt de Bannez, que j'avais institué secrétaire suppléant du placeur de la rue Monsieur-le-Prince.

On m'annonçait qu'il y avait dans une institution du faubourg Saint-Honoré un emploi de répétiteur libre immédiatement : cent francs par mois, logé, nourri, blanchi, les dimanches et jeudis libres, plus cinq heures par jour pour suivre mes cours de droit.

— Cela, objecta Mainviel, m'a tout l'air d'une supercherie pour motiver une fugue.

— Je t'assure que non, répondis-je. Mais ne fût-ce pas réel, tu devrais le croire. Entre ma mère et moi, qui avons même caractère vif et entêté, et qui sommes d'opinions contraires sur tout, avec la situation que tu sais, il y a incompatibilité d'humeur, impossibilité flagrante de vie com-

mune... Je suis déjà, je deviendrais de plus en plus une cause de trouble dans votre ménage si uni, si calme...

Sa main se rapprocha de la mienne, tremblante. Je continuai :

— Il faut que je m'en aille, je m'en vais. Si je restais, je me rendrais coupable : envers toi, qui m'as accueilli comme un fils, quoique je t'eusse dénié le titre de père ; envers ma mère, que la fatalité de ma situation ne saurait empêcher d'être heureuse par toi ; aussi envers cette innocente jeune fille trop tard rencontrée, qui m'aimerait peut-être, si je restais.

Le soir de cette conversation, tenue un dimanche, Mlle Félicité et son père ne manquèrent pas de revenir chez maman.

Moi, j'étais chez Leveau, annonçant mon départ à mes amis politiques, arrêtant ce qu'on devrait faire, dans les départements de l'Ouest, si à Paris nous entamions une insurrection.

L'assistance était nombreuse et vaillante. On se promit la persévérance et l'action.

Le lendemain m'était offert un banquet d'adieu, qui ne se termina qu'au moment où je dus monter, place Graslin, dans la diligence correspondant avec le chemin de fer d'Angers à Paris.

Pour ma mère, j'étais censé être parti dès le matin. Mon beau-père survint quand la voiture s'ébranlait ; il me remit un rouleau assez lourd sur lequel je lus :

« De la part de ta mère. N'en dépenser qu'une par jour ! »

C'étaient cinquante pièces de quarante sous.

La diligence fut un instant arrêtée dans la grand'rue par un embarras de voitures. Je mis la tête à la portière. J'aperçus Mlle Félicité et je fus reconnu par elle.

Elle pâlit. Je devins rouge. Je n'eus pas le courage de saluer.

J'eus toutes sortes d'idées tristes durant le voyage, qui traîna une nuit et un jour par un mauvais temps de neige.

A la gare d'Orléans, je fus navré de ne renconter personne qui m'attendît.

Comme il était pas moins de dix heures et demie, je me dis qu'il fallait souper, puisque je mourais de faim, et aller coucher n'importe où.

La neige avait cessé de tomber pendant mon rapide repas, ma valise n'était pas bien lourde ; je me mis en marche à pied, le long du Jardin des plantes et de la Halle aux vins.

Je me décidai à prendre le pont de Constantine, dont le vent ébranlait le tablier suspendu au-dessus de la Seine qui charriait bruyamment des glaçons.

La pointe de l'île Saint-Louis était aussi déserte que les vieux quartiers de ma ville natale. Il me semblait n'avoir pas quitté Nantes.

Je laisse à ma droite la sinistre estacade rejoignant l'île Louviers. Sans apercevoir âme qui vive je passe, par le pont Marie, sur la rive droite de la Seine.

M'abandonnant à une rêverie très sombre, j'atteins l'Hôtel-de-Ville.

Une lanterne brillait au coin du quai de Gesvres, presque au-dessus de l'entresol où j'avais déjeuné le premier dimanche de ma pleine liberté parisienne, au mois de septembre 1848. La lanterne était ornée du profil colorié « du seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire ». J'estimai original, pour un ennemi de tous les tyrans, de descendre chez Henri IV.

La porte cochère était fermée ; mais il y avait, dépendant de l'hôtel, un petit café ouvert. J'y entrai. Je demandai à la dame du comptoir s'il y avait des chambres libres, combien on les faisait payer. Moyennant huit francs pour une semaine, l'hospitalité me fut offerte au quatrième étage avec fenêtre sur le quai.

J'acceptai, me fis servir un grog chaud et écrivis un court billet, que je recommandai de transmettre au plus tôt.

Deux jeux après, je me rendais au faubourg Saint-Honoré, à l'institution Tartaron.

Car j'y entrais sérieusement, avec la ferme intention d'y demeurer.

La sûre amitié de Bannez m'avait réservé cette excellente place, malgré le père Guspin, qui m'eût préféré disponible pour sa correspondance, surtout pour ses déjeuners dînatoires, dont mon exubérant entrain aux desserts prolongés rendait à mon hôte et patron la digestion voluptueuse.

Le second jour de mon retour de Nantes, sans visite préalable au bureau de la rue Monsieur-le-Prince, je m'étais présenté chez M. Tartaron. Il m'avait pris en sérieuse considération grâce au « mazamet » noir dont j'étais revêtu, grâce aux cheveux que l'étude Robillard m'avait fait raccourcir, grâce au chapeau haut de forme et aux gants que je m'étais acquis sur le rouleau de pièces de quarante sous de mon beau-père.

Le pensionnat était d'un luxe extraordinaire, sans dortoir, avec chambres meublées en acajou pour cinquante élèves seulement, ainsi que pour messieurs les répétiteurs et surveillants.

Une demi-heure d'interrogations un peu solennelles, modestement affrontées, avaient suffi pour prouver au chef d'institution que l'aspirant auxiliaire en savait autant, plus que lui-même, sur les choses à apprendre aux fils des riches bourgeois qui composaient sa clientèle limitée, à 2,400 francs par tête de petit, et 3,000 francs par tête de grand.

Un seul détail l'inquiétait : c'est que je n'avais que vingt ans, et que plusieurs des quinze élèves, qui devaient m'être confiés, en avaient dix-huit ; je risquais trop d'être leur camarade pour devenir leur mentor rigide.

Je lui tins, sans emphase, un discours profond sur l'éducation, ou plutôt l'initiation par l'amitié. Il se persuada avoir découvert en moi le répétiteur idéal pour des jeunes

gens à fabriquer bacheliers en demi-liberté, avec sécurité pour leurs parents, sans ennui pour eux-mêmes.

Il ne me prit cependant qu'à l'essai, pour un mois. Mais, dès la première semaine, il me félicita de mes cours, auxquels il assistait, et de l'impression que je produisais sur les élèves. La seconde semaine, il me chargea de les conduire le jeudi soir au Théâtre-Français et le dimanche matin au musée du Louvre.

Je serais resté chez M. Tartaron l'année entière, pas malheureux et reprenant mes études de droit, sans un événement politique qui me rendit impossible comme répétiteur et conservateur de fils de familles réactionnaires.

TROISIÈME PARTIE

I

LE COLLÈGE DE FRANCE

Il fut un temps où le Collège de France fut le collège du monde, le foyer de l'émancipation des peuples, le centre régénérateur de la jeunesse universelle.

C'est là que, de 1815 à 1830, Biot et Cuvier renouvelèrent les sciences naturelles ; que Champollion et les Burnouf découvrirent à l'Europe « l'Asie, antique avant notre antiquité », élargirent et approfondirent l'histoire du genre humain. C'est là encore que, par Letronne, Daunou, Guizot en sa jeunesse, notre histoire nationale remonta à ses sources, pour se vivifier en Michelet et s'universaliser en Quinet.

Les deux Français qui ont le mieux compris la France, et le Polonais Adam Mickiewicz, créèrent l'enseignement suprême, du passé dégageant l'avenir, et ainsi défini par l'un d'eux : « L'effort pour tirer de l'histoire non une doctrine seulement, mais un principe d'action ; mais des âmes et des volontés. »

Trois amis instituèrent là « les sciences de l'homme, en suscitant d'une parole émue et sincère, dans un temps d'abjection, une étincelle morale, et, dans un temps de discorde, enseignèrent *la grande amitié*. Mot saint qui, pour

toute âme vraiment vivante et humaine, veut dire l'harmonie des cœurs, qui fait celle de l'esprit et féconde l'imagination. Mot sacré, antique, par lequel l'instinct prophétique de nos pères avait désigné *la patrie !...* » *(Edgar Quinet.)*

La génération qui précéda immédiatement la nôtre au quartier latin reçut, en vérité, l'étincelle sacrée qu'alluma « la grande amitié » de Jules Michelet, d'Edgar Quinet et d'Adam Mickiewicz. C'est en 1843 qu'ils entamèrent ensemble l'audacieuse campagne contre les jésuites. Edgar Quinet la continua en décrivant la mort des nations asservies à l'ultramontanisme, en indiquant les conditions de leur résurrection par l'esprit de la Révolution française. Il en résulta, dès 1845, la suspension du cours « des littératures méridionales » par le gouvernement de Louis-Philippe. Mais il s'ensuivit aussi d'ardentes manifestations de la jeunesse des écoles qui, avec les banquets réformistes d'Odilon Barrot et de Ledru-Rollin, aboutirent à la révolution de Février.

Le 20 janvier 1848, la suspension était étendue aux cours de Mickiewicz et de Michelet. Le 3 février, les étudiants s'assemblaient au Panthéon, allaient en foule paisible, mais formidable, présenter à la Chambre des députés une protestation énergique en l'honneur de leurs professeurs aimés et pour la défense de la libre-pensée. Peu de jours plus tard, ils couraient des premiers aux barricades; Edgar Quinet prenait les armes avec eux; la dynastie d'Orléans était détrônée.

Aussitôt la République proclamée, la volonté du peuple avait ramené triomphalement les proscrits dans les chaires glorieuses du Collège de France.

Elu représentant à l'Assemblée constituante et réélu à la Législative par le département de l'Ain, Edgar Quinet n'avait pas pu reprendre son enseignement. Mais Michelet, s'écartant de l'arène politique, continuait son cours de morale et d'histoire, agrandissait de plus en plus son programme de régénération populaire.

J'entrai seul, ne connaissant personne, inconnu de tous,

à la première des leçons que Michelet fit en 1850. Dès lors, sous aucun prétexte, je n'en eusse manqué une. J'aurais tout sacrifié à ce devoir enivrant du jeudi.

J'y rencontrai les anciens étudiants du règne brisé, les Watripon, les Fonvielle, les Polge, les Lévy, les Bataillard. J'y amenai les nouveaux, et bientôt le plus grand des amphithéâtres du Collège de France devint trop petit pour contenir la foule des jeunes patriotes républicains.

Michelet ne professait pas académiquement. Il ne débitait pas une leçon apprise par cœur ou suivant des notes minutieuses. Il nous apportait une idée, un fait important de l'histoire. Il en conversait avec nous de cœur à cœur, tantôt familier, tantôt solennel, illuminé des étincelles qu'il faisait jaillir, enthousiasmé par notre enthousiasme.

L'auditeur de passage, qui ne savait pas ce que le maître avait dit dans les leçons antérieures, qui ignorait le but vers lequel il avait prémédité de diriger nos esprits, ne saisissait rien de telle ou telle allusion qui nous ravissait, prenait pour causerie de salon, inutile dans ce milieu grave, sinon déplacée en cette haute chaire, tel tableau de la vie populaire, tel incident de la vie bourgeoise, tel compte rendu de livre inconnu, telle confidence sur l'élaboration des ouvrages du professeur lui-même.

Par exemple, j'avais un jour à côté de moi un camarade très remuant, Vallès, qui ne dissimulait guère son ennui en écoutant Michelet nous révéler et nous analyser le *Dernier homme* de Grainville.

La description navrante du globe terrestre, usé, éteint après d'inénarrables calamités ; la douloureuse marche l'une à la recherche de l'autre, à travers les effondrements des chaînes de montagnes et le desséchement des océans, du héros et de l'héroïne de ce poème, écrit en prose aussi molle que la cendre ; la torture du Génie de la Terre, las, découragé d'exister encore, et son acharnement à empêcher le dernier des hommes de rejoindre la dernière des femmes, de peur que leur union ne devînt féconde, ne

prolongeât indéfiniment l'insupportable agonie du monde : cela n'avait pas rempli moins de la moitié d'une leçon.

Sauf mon voisin, malgré les murmures des jésuites et des mouchards parsemés sur les gradins, nous suivions la parole dolente du professeur, rendant au vrai la plainte de la Terre qui aspirait au grand sommeil pour se délivrer de la charge pesante de vivre.

Tout à coup la tête nonchalamment penchée de Michechelet se redresse, la voix morne vibre :

— Pensez donc ! qu'il reste un homme, un seul, et qu'il aime ! Il n'y a plus moyen de mourir ; tout va ressusciter par lui ! Eh ! messieurs, tant qu'il y a, vivant ici, un homme... un homme, vous entendez ?... un homme digne d'un tel nom, rien n'est perdu !... Non, n'est-ce pas ? non, la chose est impossible, notre France ne périra pas. Par lui, tout va recommencer... Et cet homme ? l'homme ! il s'agit de le refaire, hors du faux, en plein vrai... entre les visions de Jeanne d'Arc et les réalités de la Fédération !

Et mon voisin lui-même partageait l'enthousiasme général.

Une autre fois, attendrissant le regard et crispant en même temps sa fine lèvre, — le sourire de Voltaire, disions-nous, le rictus de Marat, imprimait-on dans la *Patrie*, journal du soir, — Michelet débutait ainsi :

— Elle est jolie, la petite dame, et bien mise... Toute parée, après avoir consulté sa glace savamment... Elle regarde si nul ne la suit, si nul ne l'observe... Elle a passé la place, elle s'est engagée dans une rue déserte ; elle gagne un petit chemin plein d'ombre, parfumé de fleurs, au printemps... Elle frappe doucement... L'a-t-on entendue ? A-t-elle même frappé ? La porte s'ouvre... Où est-elle ?...

Les ennemis poussent des ah ! ah ! ah ! violents. L'un d'eux crie :

— Où est-elle ? Parbleu ! chez son amant !

Nous hurlons, trois cents, contre le provocateur imbécile. On l'enlève de son banc ; on le promène par-dessus

les têtes, de bras en bras ; on le jette par la fenêtre... de l'entresol.

Le maître, un peu troublé, renoue le fil de son récit, nous explique que la dame est entrée au presbytère et qu'elle est en tête à tête avec son confesseur.

— Elle est pure, je le veux, je le crois, dit-il, retenant nos rires d'un geste... Mais, entre nous, ne plaignez-vous pas un peu son mari ? C'est un homme comme vous, comme moi, imbu des idées du siècle, profane en ses études et fils de la Révolution. Il va à l'avenir ! Elle, elle vient là se faire ramener au passé... Je crains pour ce ménage que l'amour a formé... Cet étranger, ce confesseur, s'est mis entre eux deux. Que deviendra leur union, l'intimité des esprits, l'accord des consciences ? Et l'enfant ? Entre ce confesseur et ce mari ? Quel sera-t-il ? Il y a quelqu'un de trop dans cette famille, hélas ! dans presque toute famille française. Et que sera notre France, la France de Rabelais et de Voltaire, de la Renaissance et de la Révolution, si nous n'affranchissons pas la famille du vieil esprit faux et de la corruption qu'y perpétue cet intrus ? Que chacun de nous se fasse le guide de la conscience de sa femme, n'en souffre pas d'autre ! C'est au foyer même qu'il faut *rompre le câble.*

Ah! certes, cela c'était bien de la morale, et c'était bien de l'histoire. Nulle part mieux qu'au Collège de France du temps de notre jeunesse ne s'enseigna, avec autant de clarté et de cordialité, l'art suprême de la préparation à la vie, non pour parvenir n'importe comment, mais pour s'orienter vers la justice, pour faire tourner toutes les facultés françaises à la grandeur de la patrie et du genre humain!

Interrompu par la suspension de janvier 1848, retardé par l'insurrection de Juin, Michelet avait repris, au point où il l'avait laissée, l'œuvre qu'il jugeait plus utile encore après le conflit des classes suscité, envenimé, exploité par l'éternel ennemi, l'esprit jésuitique.

Son programme, de 1847-1848 était : « Le divorce mo-

ral, social, les moyens de réunion. » Ce fut également son programme de 1850-1851.

La plupart de ceux qui le lui ont entendu développer, dont l'esprit a été éveillé par son esprit, le cœur allumé par son cœur, ont conservé la foi en la France, malgré le Deux-Décembre, malgré Sedan, — avec l'amour sacré de la Révolution.

II

SUSPENSION DU COURS DE MICHELET

Michelet venait de déterminer les conditions d'une rénovation sociale. A nous, les derniers fils encore ardents et forts d'une bourgeoisie menacée d'épuisement si elle ne se hâtait de se retremper aux sources populaires, le maître proposait le rôle de « médiateurs », afin d'empêcher de nouveaux fratricides, afin de préparer par toutes les voies en même temps, par le théâtre comme par l'école, par la littérature la plus noble mise à la portée des simples, comme par l'art élevé à la hauteur de l'admiration spontanée des foules, l'éducation universelle de notre France républicaine, la première des nations, l'espoir, le salut de toutes.

Que nous étions fiers de cette perpétuelle apothéose de la patrie ! Accablés par l'avortement de février, nous reprenions l'espérance et l'honneur en entendant les représentants des peuples vaincus, les exilés des républiques sœurs, — à qui nous réservions les premiers bancs au pied de la chaire, — répondre à nos acclamations pour chacune de leurs patries et de leurs causes :

— Vive la France ! vive la Révolution !

Dans le courant du mois de février 1851, la presse cléricale et réactionnaire publia des résumés faux du cours

du Collège de France, avec commentaires injurieux pour les professeurs et pour les étudiants.

Au commencement d'une des leçons, je fis entendre une protestation véhémente, qui fut interrompue par l'entrée de Michelet. Il nous recommanda, en une phrase rapide, tendre pour nous, méprisante pour les autres, de ne pas nous occuper des bruits du dehors, de nous défier des pièges de l'ennemi noir.

Nous avions l'œil sur les preneurs de note. Grâce à notre organisation d'une « queue » formée dans la rue Saint-Jacques, près d'une heure avant la leçon, nous rendîmes l'amphithéâtre inaccessible aux mouchards, « rats d'église et punaises de sacristie ».

Le cours, plusieurs fois de suite trop bruyant, était redevenu très calme. Cependant comme nous venions, le jeudi 14 mars, vers midi, faire notre service de précaution contre les agents provocateurs, nous trouvâmes la grille du Collège de France fermée. Seulement nous lûmes une petite affiche manuscrite, qui annonçait :

« Le cours de M. J. Michelet est suspendu jusqu'à nouvel ordre. »

Nous délibérons sur ce qu'il y a à faire. Je propose de rédiger, signer et aller porter, une adresse à l'Assemblée nationale.

Nous nous procurons une main de papier, un encrier et deux plumes. J'écris sur la première page :

« *Aux citoyens représentants du peuple,*
La jeunesse des écoles.

« Citoyens !

« La liberté de penser vient d'être violée par la suspension du cours de M. J. Michelet.

« Nous soussignés, élèves des écoles, nous appelons de cette décision arbitraire par-devant l'Assemblée souveraine.

« Et nous protestons ! »

Je me place devant la grille, sous une assez vaste porte cochère. Je fais signer tous les auditeurs qui se présentent et les étudiants que des amis vont recueillir aux environs.

Nous ne tardons pas à être dérangés par la police, puis par la force armée. Sur l'injonction d'un commissaire en écharpe, nous nous retirons de la voie publique, mais en déclarant très haut que nous nous rendons dans la cour de la Sorbonne, et que nous convions nos amis à nous y rejoindre pour exercer notre droit de pétition.

Quelques-uns de notre groupe se détachent pour aller battre le rappel à l'Ecole de droit, à l'Ecole de médecine, dans les bibliothèques et les cabinets de lecture, dans les hôtels et les cafés. Ils ramènent un assez bon nombre d'étudiants.

Toute une main de papier est couverte de signatures. Nous sommes environ quinze cents.

Nous nous mettons en rang dans l'intérieur de la Sorbonne. Nous sortons sans pousser un cri. Nous nous dirigeons, par la rue de La Harpe, ensuite par les rues Jacob et de l'Université, vers le Palais législatif.

En tête, en queue, sur les flancs, notre colonne avait une escorte de sergents de ville, prête à se ruer sur nous si nous avions commis la moindre illégalité. Des passants, qui pouvaient bien être des sergents de ville en bourgeois, nous envoient des acclamations violentes auxquelles nous nous abstenons de répondre. Qu'un cri s'échappe de nos rangs, le criard est aussitôt expulsé comme suspect. Car, à la Sorbonne, nous sommes convenus de garder le silence tout le long de la route ; le mot d'ordre se répète à mesure qu'il nous survient des recrues dans la traversée du quartier.

Rue de l'Université, nous hâtons le pas. Il tombe une pluie assez forte, qui nous exaspère d'autant plus que nos parapluies font rire les policiers dont nous sommes accom-

pagnés, et aussi les domestiques devant les hôtels aristocratiques.

Nous voici au milieu de la place de Bourgogne, nous amassant toujours en silence. La grande porte de l'Assemblée nationale est fermée vivement. Nous entendons un roulement de tambour. Nous voyons, dans la cour du palais, reluire des baïonnettes.

La pétition à la main, je m'avance vers la loge du concierge. Je demande :

— Qu'on avertisse les représentants des gauches !... La jeunesse des écoles apporte sa protestation contre la fermeture du cours de M. Michelet !

Un huissier répond :

— L'Assemblée n'est pas en séance. Je ne puis transmettre votre commission à personne.

Je revenais fort embarrassé vers les manifestants, dont plusieurs se retiraient déjà.

Par bonheur, nous apercevons, arrivant en voiture, deux jeunes représentants, Noël Parfait et Versigny. Nous courons vers eux. Ils passent leurs écharpes par dessus leurs paletots, afin d'éviter à notre rassemblement un conflit avec la police.

Nous formons cercle pour lire notre pétition, que les représentants se chargent de déposer sur le bureau de l'Assemblée. Versigny nous adresse de chaleureuses paroles.

Nous acclamons le jeune orateur.

— Les vrais représentants du peuple, s'écrie-t-il, se sentent comme vous, chers amis, « frappés dans la personne de l'illustre Michelet » !

De cordiales poignées de main sont échangées aux cris de : « Vive la liberté de pensée ! vive la République ! » Nous nous remettons en rangs, trois par trois, et faisons le tour du palais Bourbon. Le pont de la Concorde était gardé. Cependant on ne nous empêche pas de le franchir. Nous nous dirigeons, au nombre de cinq ou six cents, vers les bureaux des journaux républicains, avec l'intention de

remonter ensuite, si nous pouvons, jusqu'aux Ternes et de rendre visite à notre professeur expulsé de sa chaire.

Comme nous dépassions la Madeleine et nous engagions sur les boulevards, nous rencontrons Michelet en personne. Il nous adjure de nous disperser ; sans quoi nous compromettrions tout, nous, lui, notre cause.

Il saute dans un fiacre qui passe, et notre rassemblement crie de toutes ses voix :

— Vive Michelet ! A bas les jésuites !

III

LE PREMIER ARTICLE DE JOURNAL

Devions-nous, malgré la prière du maître, continuer à manifester ? C'était l'avis de Vallès. Mais notre compagnon du premier rang depuis le départ de la Sorbonne, Roch, nous fit remarquer que nous n'étions plus qu'une centaine et que l'énergie à faux nous exposerait au ridicule.

Nous décidâmes de nous diviser en plusieurs groupes pour informer au nom de tous le *National*, la *Presse*, le *Siècle*, la *République* et l'*Evénement* de ce que venait de faire la jeunesse.

Un jeune homme qui m'avait abordé sur la place de Bourgogne se chargea de m'introduire à l'*Evénement*, qui avait alors ses bureaux près de la Maison-Dorée, non loin de l'endroit où nous nous étions dispersés. J'y fus reçu à bras ouverts par les deux fils de Victor Hugo, par Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Gaïffe, Erdan, et mis en présence d'une feuille de papier pour écrire tout ce que je voudrais sur notre « Manifestation des écoles ».

C'était la première fois de ma vie que j'avais à improviser un article de journal. J'étais pour beaucoup dans les

faits que j'avais à raconter et à apprécier. Mon embarras se concevait ; et puis je sentais, par-dessus mes épaules, des yeux qui regardaient ce que j'allais écrire.

Je réfléchis cinq minutes et fis, non sans ratures, une cinquantaine de lignes.

Je n'avais nommé personne, sauf les représentants Versigny et Noël Parfait. On me rappela très amicalement la récente loi Tinguy, qui exigeait la signature au bas des articles de journaux. J'aurais pu prier le secrétaire de la rédaction de revêtir mon humble prose de son « pour extrait ». Mais c'était aussi un acte dont j'avais pris l'initiative. Je n'hésitai pas à en endosser la responsabilité.

Par malheur, le maître de pension Tartaron était abonné à l'*Evénement*, en même temps qu'au *Journal des Débats* et au *Dix-Décembre*. Il lut l'article, et vint m'éveiller le lendemain matin pour me demander s'il était bien de moi.

— Oui, lui répondis-je.

— Ce n'est pas, me répliqua-t-il avec bienveillance, que j'y trouverais à redire, si vous n'étiez pas dans mon institution... Seulement, votre affaire est mal appréciée par les feuilles qui ne sont pas de votre opinion, de la nôtre. Je m'exposerais à perdre ma clientèle d'élèves riches, si je leur gardais pour répétiteur un journaliste avancé, un organisateur de manifestations. Excusez-moi donc, mais...

— Il faut que je disparaisse ? Je m'en doutais. Entre ma position et le devoir...

— Eh ! à votre âge, j'aurais agi de même. Si vous m'aviez prévenu, peut-être vous eussé-je empêché de vous mettre trop personnellement en vue. Car vous me plaisez, et vous alliez à mes élèves, politique à part.

— Je reste tout à votre disposition jusqu'à ce que vous ayez quelqu'un. Comme je connais votre excellente maison et que je suis au mieux avec M. Guspin, je me découvrirai le plus tôt possible un remplaçant à votre convenance.

— Merci de vos deux offres. J'accepte la seconde ; mais la première, je suis obligé de la refuser. Moi-même, je vous

suppléerai. Il me faut empêcher tout de suite qu'un scandale éclate chez moi.

Le règlement des comptes fut honorable pour l'un et pour l'autre. J'allai, le jour même de notre séparation à l'amiable, me loger au sixième étage d'un hôtel garni de la rue du Dragon, dans une vieille maison historique, qu'avait habitée Bernard Palissy.

Mon domicile, au bout de l'escalier, contenait étroitement un lit, une table de nuit et une chaise. Mais il ne coûtait que douze francs par mois. Je dominais les toits, j'avais du soleil dès qu'il en brillait au ciel.

L'ami Bannez, aisément casé, me laissa libre le secrétariat du père Guspin. Je découvrais, rue Taranne, un restaurant à soixante centimes le repas, pour les jours où me manquait le déjeuner dînatoire de la rue Monsieur-le-Prince. J'avais sous mon linge une réserve d'une dizaine de louis. J'étais capable de subsister — mal, peu importe, — durant deux ou trois semaines, entièrement libre de suivre le mouvement politique dans lequel je m'étais lancé.

La pétition des écoles avait été portée à la tribune et une interpellation adressée au ministre de l'Instruction publique.

M. de Parieu répondit que M. Michelet n'avait pas été destitué ; que le gouvernement avait dû, en présence de désordres sur la voie publique commis par une jeunesse exaltée, suspendre un cours d'excitation politique, etc.

L'administrateur du Collège de France était alors le professeur de philosophie Barthélemy-Saint-Hilaire. Il déclara au milieu des murmures de la gauche et des huées de la Montagne, que le célèbre historien, se transformant en tribun, compromettait la dignité, les plus chers intérêts du Collège de France.

La majorité réactionnaire applaudit et passa à l'ordre du jour.

Ce dont on s'indigna au quartier Latin.

Sous les galeries de l'Odéon, nous décidâmes de répliquer à la fin de non-recevoir de l'Assemblée législative, et

aux insultes de la presse réactionnaire. Nous voulions, toutes les écoles convoquées, nous rendre aux Ternes et remettre à notre professeur proscrit une adresse de félicitations énergiques.

Par un de ses fidèles d'avant 1848, Paul Bataillard, Michelet nous transmit une lettre, — qui fut publiée, — et dans laquelle il disait :

« Une manifestation nouvelle serait inutile. Je ne me trouverai pas chez moi au jour indiqué. »

Ce jour était le 20 mars. Nous avions répandu nos appels de vive voix dans les amphithéâtres des grandes écoles, par petites notes manuscrites dans les divers lieux de réunion du quartier, y compris le théâtre de l'Odéon.

Pouvions-nous, devions-nous expédier contre-ordre, suivant la lettre du Maitre, le mercredi ?

Sur six qui nous étions institués comité directeur, deux opinèrent pour l'abstention, quatre pour l'action quand même.

IV

LA SECONDE MANIFESTATION DES ÉTUDIANTS

Tous nous nous rendîmes, dès midi, au lieu de rassemblement, indiqué pour une heure, place du Panthéon.

Il n'arriva guère que cinq cents étudiants. Certain groupe poussait des cris violents. Un ancien, Polge, était venu nous dire à l'oreille :

— Défiez-vous !... La mouche !

Un autre vieux des Ecoles, Antonio Watripon, nous signala, parmi les exaspérés, un personnage bien mis et décoré, qu'il nous nomma comme l'un des chefs de la police secrète : Delahodde, ex-rédacteur du *Charivari*, celui qui avait dénoncé les conspirations républicaines de la seconde

moitié du règne de Louis-Philippe, celui qui avait refusé de se brûler la cervelle dans la fameuse réunion du Luxembourg où Caussidière dévoila sa trahison.

Roch fit observer :

— La place du Panthéon est un endroit public. Il suffirait d'une provocation pour nous mettre en dehors de la légalité... Nous ne sommes pas en nombre pour tenter une résistance contre la police... Les sergents de ville ne se voient pas ; ils doivent être cachés dans les cours de l'Ecole de droit ou de la mairie d'en face.

— Retournons, proposai-je, à la Sorbonne, d'où le recteur seul aurait le droit de nous faire expulser.

— Il en usera, objecta Jules Vallès. S'il faut cogner, pourquoi pas ici ? Là-bas, nous ne serions que des étudiants. Ici, n'entraînerons-nous pas le peuple avec nous ?

Roch, sarcastique, demanda à voir... le peuple.

Le petit Jules ne put nous montrer une blouse sur toute la place.

Il se laissa mettre entre nous deux, et les manifestants sérieux nous suivirent à la file.

A notre entrée dans la cour de la Sorbonne, si nous avions été attentifs, nous eussions remarqué que Delahodde et sa bande y étaient arrivés avant nous, après avoir été chassés de la place du Panthéon par Polge, Watripon et leurs amis.

Les marches de l'escalier de l'église étaient occupées par une jeunesse trop élégante et trop gaie pour être de notre opinion.

Nos cinq cents coreligionnaires et amis s'étaient groupés au milieu de la cour. Je lis de ma voix sonore cette lettre à J. Michelet :

« Monsieur et illustre Maître,

« Les jésuites ont donc réussi. Avec un arrêté ministériel, ils vous ont bâillonné.

« Votre chaire est brisée. Qu'importe ! Votre pensée reste. Nous la portons dans nos cœurs : nous la garderons.

« Oui, monsieur, vos saintes paroles, nous ne les oublierons jamais. Vous n'avez point semé dans une terre ingrate. Vos enseignements germent en nous ; demain, ils porteront des fruits.

« Grâce à vous, la jeunesse comprend la Révolution, ce verbe moderne. Grâce à vous, elle croit à la France, cette patrie du monde et de la liberté.

« Soyez-en sûr, monsieur, la jeunesse, quoi qu'il arrive, restera fidèle à la Révolution, et, plus tard, quand viendra le jour réparateur, vous la retrouverez à vos leçons, toujours assidue, toujours sympathique.

« La jeunesse vous le jure, elle tiendra son serment. »

La lecture avait été accueillie chaleureusement. Les signatures se donnaient avec entrain.

Sur l'observation réitérée de notre aîné, Polge, que nous ne devions pas, malgré le Maître, nous rendre en corps chez lui, absent ; malgré le petit Jules et quelques autres tout jeunes étudiants, on décida qu'aussitôt la lettre suffisamment signée, j'irais la porter, accompagné de deux camarades.

La motion s'agitait, soit d'aller tous, plus près, au boulevard Montparnasse qu'habitait Edgar Quinet, soit d'envoyer trois délégués au « frère d'armes de Michelet » l'invitation de reprendre le cours du Collège de France, où il avait pour suppléant le pacifique Dumesnil.

— Vous seriez, lui voulions-nous écrire ou aller dire, « vous seriez actuellement plus utile dans votre glorieuse chaire qu'à votre banc de l'Assemblée, étouffé par une majorité de jésuites. Venez, au milieu de la jeunesse, relever contre l'ultramontanisme le drapeau de la Révolution! »

Le recteur de l'Académie de Paris, s'il avait été soucieux de son devoir, aurait pu mettre fin à notre manifestation sans bruit, tout en sauvegardant l'inviolabilité de la Sorbonne, chef-lieu de l'Université, asile de la science et de la liberté. S'il était venu nous inviter paternellement à nous dissoudre, nous serions sortis en hâtant la signature des adresses à nos professeurs.

Tout à coup, sans démarche préalable du recteur ni d'aucun de ses représentants, notre cercle est rompu. Nous voyons apparaître un commissaire de police, écharpe déployée.

En vertu de quelle loi, puisque nous ne sommes pas dans la rue, nous ferait-il sommation ?

Il ne dit rien, en effet, il gesticule. Sur nous se précipitent des agents avec et sans uniforme, entrés au pas de charge par les deux petites portes latérales. L'invasion policière est guidée par le groupe Delahodde, qui fait opérer tout près de nous plusieurs arrestations.

A cet instant retentissent des éclats de rire et des bravos. Ce sont les jolis messieurs du cercle catholique, échelonnés sur les marches de l'église, qui manifestent contre nous, encouragent, excitent les bons frères de la police à nous empoigner et à nous battre.

Deux des plus jeunes d'entre nous, le blond Renoul et le tout petit brun Davet, l'un et l'autre coiffés de bérets rouges, s'élancent sur « les Saint-Vincent-de-Paul », les traitent de « calotins », en giflent cinq ou six.

Une mêlée s'engage, elle continue à travers les étroits passages ouverts sur la rue, où les agents nous poussent avec violence.

Sur la place extérieure de la Sorbonne, nous tentons de nous rejoindre, d'organiser une résistance. Mais notre rassemblement de la cour a été coupé en au moins trois tronçons, dont le plus considérable est allé chercher un refuge à l'Ecole de droit. Ceux qui ont été rejetés vers le haut de la rue Saint-Jacques, ou vers le bas de la rue de la Harpe, mettent assez longtemps à se retrouver à l'entrée de la rue de Vaugirard. Là, dès qu'on se reconnaît assez nombreux, environ trois cents, on se reforme en colonne pour se rendre chez Edgar Quinet.

On défile derrière l'Odéon et devant le Luxembourg. Sans encombre on arrive à l'intersection des boulevards des Invalides et de Montparnasse.

De la caserne Babylone a été expédié un détachement

de gendarmerie mobile, qui s'étend sur toute la largeur de la chaussée. De la rue de Sèvres débouche une escouade de sergents de ville ayant à leur tête un officier de paix et un commissaire.

L'entrée sur le boulevard Montparnasse et même la retraite dans la rue de Vaugirard sont coupées par autant de force armée et autant de police, sous la conduite du commissaire Retourné et de l'officier de paix Macé.

Rien n'eût été plus aisé que de faire prisonnier tout le rassemblement des étudiants ou de le dissoudre. Mais ne fallait-il pas infliger une leçon mémorable aux petits bourgeois républicains et libres penseurs ? Une lutte ignoble à coups de poings, de pieds, de bâtons et de casse-tête fut entamée par l'autorité elle-même. Les étudiants se virent attaqués jusque dans leurs propres rangs par des individus de la bande Delahodde, qui poussaient, pour déshonorer la manifestation, des hurlements factieux et odieux, que n'ont osé citer ni l'*Univers* ni le *Constitutionnel*, de peur de démentis probants.

Ce fut durant plus d'un quart d'heure une mêlée effroyable, dans laquelle cent chapeaux furent perdus, autant d'habits déchirés, des visages ensanglantés, des membres tordus, sinon brisés. Quatre-vingts étudiants étaient saisis et jetés dans le poste voisin, dit « le Parc aux moutons ». Un groupe plus solide s'était dégagé des sergents de ville et des mouchards. Il se heurta contre la troupe qui barrait le boulevard Montparnasse. Les soldats, indignés des exploits de la police, ouvrirent leurs rangs pour laisser passer les jeunes gens, et les refermèrent aussitôt pour les empêcher d'être poursuivis rue Vavin.

Quelques-uns de ceux-ci entrèrent chez un marchand de vins du bout de cette rue, afin de rédiger la protestation suivante :

« Nous protestons contre les arrestations illégales et les brutalités indignes, dont viennent d'être frappés un grand nombre de nos condisciples. Nous protestons surtout contre les infâmes applaudissements qu'ont fait entendre

de jésuitiques suppôts du pouvoir au commencement de cette nouvelle équipée de la police. »

Cette protestation avait pour rédacteur Renoul, le brillant claqueur des encapucinés de la cour de la Sorbonne. Elle se signait, lorsque le débit fut envahi et bouleversé par des agents. Renoul, qui était très leste, et Roch, qui était très fort, rossèrent les mouchards, leur arrachèrent plusieurs camarades et se sauvèrent. Il ne resta que deux prisonniers aux mains de la police, qui emporta un morceau de papier, une bouteille d'encre et une plume, pour servir de pièces à conviction contre les auteurs et complices de l'insurrection du 20 mars !

Dépositaire des lettres à Michelet et à Quinet, je m'étais échappé presque sans déchirure du troisième combat. J'avais bondi dans une voiture et gagné l'*Evénement*.

Avec calme, sous ma signature, je rapportai les faits de brutalité sans sommation préalable, sans excuse, puisqu'il n'y avait eu de provocation d'aucun genre.

Je terminais ainsi :

« Les jeunes étudiants les plus inoffensifs ont été maltraités ; de simples curieux ont été frappés par des agents sans intelligence...

« Grande victoire pour la réaction !

« Nous proposons à la majorité législative de décréter demain que les sergents de ville et les quelques étudiants chers à la préfecture qui ont applaudi aux arrestations ont bien mérité de M. Louis Bonaparte et de la Société de Jésus. »

V

UNE NUIT AU DÉPOT

Il était minuit. Je venais de me coucher dans ma mansarde de la rue du Dragon. On frappe brusquement à ma porte.

— Qui est là ?

— Au nom de la loi !

On tourne la clef sans me donner le temps de répondre et trois individus de mauvaise mine se dressent au chevet de mon lit.

Je comprends. Mais je crois savoir assez de droit pour objecter qu'on n'envahit pas la nuit un domicile, hors le cas de flagrant délit; que rien ne me prouve que je n'ai pas affaire à des voleurs et que je vais appeler au secours.

L'un des individus prétend m'ordonner de me lever et vite, si je ne veux pas m'exposer à l'emploi de la force. Je lui réplique qu'il se rend coupable d'un attentat à la liberté individuelle, que je saurai poursuivre. J'exige un mandat d'amener. On me remet un papier non signé, mais qui porte la mention *copie* à la marge du titre *Mandat d'amener*. J'y lis :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Préfecture de police

« Au nom du peuple français.

« Nous, préfet de police,

« En vertu de l'article 10 du Code d'instruction criminelle,

« Mandons et ordonnons à tous agents de la force publique d'amener à la Préfecture de police, en se conformant à la loi,

« Le nommé Félicien Brevet, étudiant, demeurant rue du Dragon, 24, *inculpé de complot contre la sûreté de l'Etat*.

« Pour être entendu sur les inculpations dont il est l'objet,

« Requérons le commissaire de la section ou autres, en cas d'empêchement, de faire exacte perquisition chez ledit sieur Félicien Brevet et partout où besoin sera...

« Fait, en notre hôtel, le 20 mars 1851. »

— Inculpé de complot contre la sûreté de l'Etat ! Rien que cela ! m'écrié-je en éclatant de rire...

Je me rhabille, sans trop me presser.

Nous partons à pied. J'ai un mouchard pendu à chacun de mes bras, un troisième sur mon dos. Nous atteignons vite le Pont-Neuf et nous nous engouffrons dans la rue de Jérusalem.

Nous nous arrêtons quelques minutes au milieu d'une cour très sombre. On me livre, contre reçu, à deux sergents de ville qui me mènent dans une petite pièce très éclairée, où un commissaire me fait donner mes nom, prénoms et qualités, puis m'interroge sommairement. Plus sommairement encore je lui réponds :

— Je n'ai rien fait que de public et de légal ; mon complot n'est qu'une farce de votre invention.

Il griffonne un papier, sonne et me remet à deux gendarmes. Ceux-ci me font retraverser la cour obscure, monter plusieurs marches glissantes, sonnent à une énorme porte qui tourne bruyamment sur ses gonds et me confient au gardien-chef du Dépôt.

— Encore un, grogne-t-il, où le mettre?... Ils sont trop !

— Je suis étudiant, je rejoins mes camarades ! répliqué-je.

— Soit ! N° 73 ! Salle des filles !... Allez !

Un guichetier, comme dans la *Tour de Nesle*, armé d'un trousseau de clefs, me guide vers le premier étage, tire plusieurs verrous, fait grincer plusieurs serrures, m'entr'ouvre une lourde porte.

Avant de la refermer sur moi, il me dit :

— Couchez-vous, où et comme vous pourrez... Bonne nuit !

D'abord je ne vois rien ; j'étouffe, pris à la gorge par toutes sortes de fétidités, que domine heureusement l'odeur du tabac. Je me heurte de droite et de gauche à des lits de camp. En tâtant, je sens un chemin au milieu. Au bout,

j'aperçois devant un réverbère fumeux deux ombres qui se sont agitées au bruit de mon entrée.

Elles s'avancent vers moi ; je tâche de les rejoindre. Dans l'une je reconnais le petit Davet, comme dans le nouvel arrivant, le dernier pris, il reconnaît le chef des manifestations du quartier Latin.

Il me jette un cri de : Vive la République ! Je le lui renvoie. Tous les dormeurs s'éveillent.

En vrai gamin de Paris qu'il est, — né en Gascogne, — Davet s'avise d'entonner une chanson connue :

En revenant de Bayonne,
De Bayonne en Bayonnais...

Et voilà que les soixante-treize prisonniers font chorus, répètent le refrain :

Et trou, et trou la la !

Nous arrivions, de plus en plus bruyants, au dernier couplet :

Quand vous pass'rez par chez nous,
N'oubliez pas Madeleine !
Il y a du pain, du vin pour vous
Et pour le bidet la fontaine !
Trou la la !...

Nous allions recommencer ; un flot de lumière inonde notre geôle.

Par la porte, grande ouverte, nous apercevons M. le directeur du Dépôt, tous ses auxiliaires, toute la garnison de la Préfecture.

Il y en a que ce spectacle ne rassure pas. Davet siffle :

— Pas de blague, l'autorité !... On ne refait pas en mars les massacres de septembre !

— Qui parle ? dit d'un ton sévère M. le directeur. Qu'on l'empoigne ! qu'on le descende au cachot !

— Tous ! tous ! tous ! tous ! répondons-nous en glissant

dans un coin invisible notre Davet, que l'exiguïté de sa taille allait trahir.

Quelqu'un du lit de camp le plus rapproché de l'entrée se peigne avec ses deux mains, passe une paire de gants jaunes, boutonne sa redingote pour se permettre d'adresser, homme du monde, aux hommes de prison, cette observation respectueuse :

— Est-ce notre faute, messieurs, si nous sommes éveillés ? Nous avons essayé de nous endormir. Une entrée sympathique nous a troublés. Excusez notre âge ! Une mauvaise nuit est bientôt passée. Souhaitons-nous mutuellement le bonsoir, ou plutôt le bonjour. Et attendons l'aurore qui, espérons-le, vous délivrera de notre garde !

Le directeur était fort en colère, mais la tenue si correcte, le ton si poliment narquois de l'orateur lui donnent peur de se créer des difficultés avec des familles importantes ; il feint donc de prendre la harangue au sérieux :

— Je vous rends responsable de la tranquillité, monsieur, dit-il ; vous serez le premier mis au cachot, et cinq autres de vos camarades avec vous, si le tapage recommence.

La porte est refermée. Nous ne parlons plus qu'à voix basse. Mais, quelle que soit la fatigue générale, presque personne ne peut obtenir le sommeil. A mesure que les yeux de l'un se ferment, les jambes ou les bras de l'autre viennent lui secouer le corps, et réciproquement. Nous nous sentons tous pris de démangeaisons insupportables. Nous sommes dévorés par la vermine. Les élèves en médecine nous expliquent le cas ; les élèves en pharmacie nous garantissent une guérison rapide.

On avait, pour loger les étudiants arrêtés en masse, casé ailleurs ou mis en liberté les prostituées ramassées la veille au ruisseau, et l'on avait omis de désinfecter la salle.

— Les salauds ! murmurait Davet dans le groupe amassé au-dessous du quinquet du fond. Ils l'ont fait exprès ? Une infamie de plus !

VI

LE RÉVEIL A LA PRÉFECTURE DE POLICE

Ce n'est pas l'alouette, c'est le pierrot qui chante aux fenêtres des prisonniers. Voici l'aube ; bientôt voici le jour.

Davet ne peut s'empêcher de fredonner une romance sentimentale. Je le retiens. Je lui fais admirer dormant et ronflant le gros Rambert, — celui dont Vallès a dit qu'il portait sur sa figure tous les boutons qui manquent à son paletot.

Le pauvre garçon avait l'œil gauche poché, une joue noire, l'épaule et les reins broyés. Il s'était étendu sur le côté droit ; la lassitude excessive l'avait fait dormir comme un sourd, inaccessible à tous les bruits de la nuit, insensible aux insectes. Il geint en essayant de se lever ; nos quatre bras d'amis sont nécessaires pour le poser debout le long du mur, puis l'asseoir sur un tabouret.

— Aïe ! aïe ! crie-t-il doucement... J'ai faim, grand'faim !

Grand tapage de clefs, de verrous, de ferrailles ; apparition d'une bande d'individus en blouses grises, sous la conduite du gardien-chef et de deux auxiliaires.

Non, ce n'est pas la soupe ! Ce n'est encore que l'eau pour le lavage général de la prison.

On nous commande d'évacuer les lits de camp et de nous retirer au fond de la salle. On enlève les tas de paille qui nous ont servi de matelas. On relève, on accroche aux murs les planches de bois qui remplaçaient les sommiers.

Pour achever ce travail de ménage, on nous fait passer à l'autre bout de la salle. Ensuite, on nous invite à nous jucher sur les supports des lits, sur les tabourets, si nous voulons garder les pieds secs.

C'est une opération difficile d'appliquer le long du mur et d'y maintenir notre invalide Rambert. Il nous faut l'appui fraternel du jeune homme ganté qui a si bien harangué M. le directeur.

Les blousiers lancent sur les dalles des torrents d'eau qui rejaillissent sur nos jambes :

— L'inondation de la Gironde... et de la Loire... et de la Seine ! crions-nous de notre perchoir.

— Est-il permis de piquer une tête ? demande notre nouvel ami, dont nous savons le nom, Abel, et qui, malgré sa tenue d'aristocrate, est tout à fait des nôtres, petit-fils de conventionnel, frère de deux combattants de Février très connus.

L'eau sale envoyée dehors à l'aide de grands balais, on nous apporte une quinzaine de baquets pour nous laver nous-mêmes ; plus, quelques torchons pour nous essuyer.

Abel s'avance vers le gardien-chef, le salue, le resalue, et lui adresse, au nom de la société, cette requête :

— Sans doute, nous ne pourrions exiger une table de toilette au complet pour chacun. Mais ceci n'est pas suffisant. La préfecture est-elle assez riche ou assez bien fournie en linge pour nous donner plus d'essuie-mains ou pour nous louer des serviettes ?... Un peu de savon, s'il vous plaît !... On ne réclame pas du Pivert ; des carrés de Marseille, simplement. Et des peignes ! Des neufs, par exemple... Il y a un bazar tout près ; qu'on le vide à nos frais !

Chacune de ces phrases était accompagnée de bravos ou d'imitations de cris d'animaux. Les blousiers, — qui étaient des prisonniers comme nous, mais d'un autre genre, — riaient de bon cœur. Les trois personnages en uniforme en avaient bien envie aussi.

— Eh ! messieurs nos geôliers, continue le pétitionnaire, nous comprenons votre embarras. Vous n'avez pas souvent ici des gens comme il faut. Nous ne sommes pas exigeants. Soyez complaisants. On ne sait pas ce qui peut arriver. Nous sommes peut-être de futurs ministres, au moins des préfets. Je vous promets de l'avancement.

Ce trait de la fin obtint un brillant succès parmi nous, et aussi chez messieurs les gardiens. On nous offrit du linge et du savon en quantité suffisante. On nous acheta des peignes, jusqu'à des éponges, qui n'avaient pas servi ; mais pas assez ; nous fûmes obligés de les tirer au sort.

Abel eut de la chance, se pourvut d'à peu près ce qu'il lui fallait. Il s'appropria un baquet, s'y mit les pieds, et, nu, s'épongea tout le corps, selon sa quotidienne habitude. Plusieurs l'imitèrent ; mais notre infortuné Rambert ne put se déchausser tant il avait les pieds enflés. Nous ne réussîmes qu'à le déshabiller par le haut, pour le frictionner suivant l'ordonnance de l'interne Mallez.

Nous avions presque achevé notre toilette et repris figure humaine d'honnêtes jeunes gens, lorsque revint la troupe des gardiens et de leurs auxiliaires, apportant autant de gamelles que de personnes, des tas de pains de munition et trois énormes tinettes revêtues de couvercles. Ces dernières firent peur à Abel, qui demanda au chef, avec une politesse exquise, si c'étaient les abominables dépotoirs de la nuit qu'on nous rapportait pour le superflu de nos besoins du jour.

Le gardien n° 1 ne se fâcha pas. Il annonça qu'il y avait une cantine en état de fournir à ceux auxquels déplaisait l'ordinaire du Dépôt et qui possédaient de l'argent, un déjeuner selon leur goût, dans les limites du règlement.

— De l'argent ! de l'or ! personne n'en possède ici, interrompit le négociateur bénévole pour l'édification d'un groupe d'imberbes, visiblement embarrassés et qui s'isolaient de nous, craignant de se compromettre davantage. Dès le Parc-aux-Moutons, n'avons-nous pas été dépouillés de tous nos papiers, de nos montres et de nos porte-monnaie ?

— Pardon ! répliqua le gardien-chef ; tout ce que vous aviez sur vous est déposé au greffe ; on vous le rendra intact à la sortie, sauf ce que chacun aura dépensé...

— Sous ce toit hospitalier, reprit Abel.

Il voulait faire commander par le groupe des « égarés »,

comme il appelait les imberbes, le plus superbe déjeuner possible pour tout le monde. Je l'en empêchai et me joignis au très affamé Rambert, au pauvre Davet — dans les poches duquel la police n'avait pu recueillir plus de huit sous — pour avaler bravement la soupe aux herbes des tinettes.

Les déjeuners de luxe furent en conséquence réclamés individuellement, en même temps qu'était procuré « tout ce qu'il faut pour écrire » à ceux qui voulaient avertir leurs parents et correspondants, hâter leur libération au moyen d'influences officielles ou officieuses.

Ni Davet ni moi n'usâmes de la liberté de fournir des lettres ouvertes à expédier sous le contrôle de M. le directeur. Quant à Rambert, il ne pensa qu'à réparer ses forces. Il se trouva on ne peut mieux du bouillon aux herbes suivant le régime des prisons. Il protesta seulement sur ce qu'on n'avait distribué qu'un demi-pain par tête. Il avait dévoré sa part entière avant qu'Abel eût pu lui offrir la moitié d'un bifteck. Il avala, en outre, une côtelette égarée. Comme nous le félicitions de son superbe appétit, modestement il murmura :

— Bon estomac, conscience libre !

VII

L'APPEL DES LIBÉRÉS

Entre onze heures et midi apparaît un sergent de ville tenant à la main un large papier.

Il appelle « les sieurs » A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, dix en tout, les petits « égarés » et le grand Abel.

Celui-ci, qui comprend qu'il s'agit d'une mise en liberté, ne dissimule pas sa bonne humeur. Mais il veut bien plaindre, le pauvre Rambert ; il nous promet de remuer toutes

ses influences en notre faveur. Davet, qui a pris en grippe la « jeunesse dorée », à laquelle ont eu l'air de faire peur nos cheveux d'ours ou de poètes, nos casquettes faubouriennes et nos bérets montagnards, ne manque pas de commenter la scène par ce propos lugubre :

— L'appel des condamnés !... La marche au supplice !... Bonne mort, messeigneurs !... Au revoir, là-haut !

Vers midi et demi, rentrée du sergent de ville et aussi d'Abel. L'amour de la propriété a compromis notre camarade. Parmi les objets présentés aux sortants, il n'a pu s'empêcher de réclamer sa belle canne à pomme d'acier. La police a reconnu que le jonc recélait une épée. Le propriétaire est retenu par la justice sous l'inculpation de port d'arme prohibée dans un rassemblement tumultueux !

On appelle encore une douzaine de prisonniers.

— Deuxième fournée pour la guillotine ! s'écrie Davet... Que les martyrs, s'ils traversent le quartier Latin, n'oublient pas de nous faire envoyer du tabac et des pipes !

— Du saucisson et du jambon ! ajoute Rambert.

— Voilà déjà des cigares, nous dit Abel, tout de suite consolé de sa sortie manquée ; plus, des jeux de cartes, que je me suis procurés par intrigue, pour tuer l'ennui d'une captivité prolongée.

Il nous décrit ce qui se passe en bas, au greffe du Dépôt, dans la cour de la préfecture, dans le cabinet du juge d'instruction, avec lequel on doit causer avant d'être mis dehors... ou, comme lui, remis dedans.

L'élimination des empoignés par erreur et des très bien apparentés ou protégés avait commencé dès la veille, au Parc-aux-Moutons ; elle continuait à la préfecture. Des familles entières et les plus éminents correspondants d'étudiants provinciaux, députés, magistrats, généraux, hauts fonctionnaires, remplissaient les couloirs entre le Dépôt et le Palais de Justice, promenaient, du parquet à la prison, leur importance parfois méprisante pour nos persécuteurs.

— Nous finirons par être tous relâchés, conclut notre

ami. La police et la justice sont ahuries : on ne découvre pour motiver les arrestations, rien... si ce n'est ma pauvre canne...

— Et mon complot contre la sûreté de l'Etat, m'écrié-je avec solennité.

Un mulâtre revêtu d'un habit noir râpé, et qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart de tout le monde, vint me dire d'un ton mystérieux :

— Ne vous moquez pas trop !... Vous avez rédigé les protestations et convocations... On vous cherchera des complices ; on trouvera des mouchards... Prenez garde ! Nous sommes en prison !... Avec qui ?... Nous ne nous connaissons guère les uns les autres. Les murs ont des oreilles ici... Surtout quand on vous appellera à l'instruction, ne bavardez pas avec le juge ! Le mieux est de ne rien dire. Il ne faut rien signer.

Nous parlons bas quelques minutes, notre quatuor et lui, qui était un compagnon de notre ami Polge dans les agitations préparatoires de la révolution de Février. Nous ne l'avions pas remarqué au cours Michelet, où il venait irrégulièrement. Il n'avait pas pris part à la première manifestation, mais il avait été l'un des plus ardents excitateurs de la seconde. Il professait pour Edgar Quinet une admiration fanatique, exclusive. Il discutait Michelet, il réputait Quinet indiscutable.

Davet se fit traiter de « trop jeune homme » en avouant qu'il ne comprenait pas *Ahasverus*. Comme Abel, qui n'était pas métaphysicien du tout, se permettait de trouver un peu vague la poésie du *Génie des religions*, Melvil — c'était le nom du mulâtre, — lui notifia assez sèchement :

— Tu comprendras plus tard.

Rambert, qui souffrait toujours beaucoup des reins, prononça d'une voix faible une appréciation chaleureuse du grand combat engagé par « les deux frères du Collège de France » contre la société de Jésus.

J'exprimai l'espoir que l'éclat donné à nos manifesta-

tions par leur répression violente servirait à ramener Edgar Quinet dans sa chaire.

— On l'interdira comme Michelet.

— Nous redescendrons dans la rue...

— Et les pavés se relèveront enfin !

— Sûrement, conclut Melvil en nous recommandant de baisser la voix, ce n'est pas Quinet qui nous retiendrait, s'il fallait engager la révolution décisive. J'étais à ses côtés en 1848 ; nous avons pris les Tuileries ensemble.

— Plus qu'un professeur, un héros ! répétions-nous *pianissimo*.

Après cinq heures, nous ne restions plus dans la salle des filles qu'une dizaine, dont deux que l'expérimenté Melvil signala à notre mépris.

De fait, lorsque le commissaire préposé aux évacuations nous appela nous-mêmes, nous n'entendîmes pas prononcer les noms de ces étudiants de contrebande ; nous ne les avons jamais retrouvés aux écoles.

Rambert s'était donné des forces pour gagner la porte. Abel se figurait qu'on allait lui rendre sa canne, avec des excuses. Davet gambadait sans confiance, rien que pour prouver que la gaieté est d'essence révolutionnaire : « Rire mène à démolir. »

Il n'y avait plus que nous deux, le sang-mêlé et moi, nous demandant comment on nous ferait servir à prouver « le complot » entre la génération d'avant 48, la sienne, et la génération d'après, la mienne, rien qu'en nous gardant l'un et l'autre.

Nous-mêmes nous voici appelés. Nous descendons au greffe, où nous nous retrouvons avec les trois précédents compagnons. On nous invite à reconnaître ce qu'on nous a pris dans nos poches : papiers et argent. On me restitue ma pipe, saisie à tort dans le désordre de mon arrestation nocturne. Ce dont je ne manque pas d'exprimer ma gratitude. Le gardien-chef, content d'être débarrassé de tant d'hôtes inaccoutumés, nous explique que, forcé de nous conserver une nuit encore, il va nous loger dans des

chambres propres où nous pourrons dormir à notre aise, si nous voulons payer dix à douze sous par lit.

Davet et Melvil protestent contre cette exigence. Rambert, de son œil poché, implore Abel, qu'il suppose millionnaire d'après les gros cigares qu'il nous a offerts. Je n'ouvre pas la bouche, mais je fais des signes qu'Abel comprend ; il répond :

— Monsieur notre geôlier, veuillez nous conduire où nous devons habiter, si nous ne sommes pas libérés avant l'heure de dormir. . Nous déciderons plus tard sur votre offre obligeante.

On nous remonte au premier, mais, au lieu de nous faire rentrer à gauche, on nous introduit à droite, dans une salle assez petite, où étaient entassées les prostituées, dont les étudiants avaient occupé le local habituel. Ces dames se ruent vers nous, nous envoient des baisers, poussent des exclamations d'une trivialité boueuse. Le petit Davet et sa casquette de côté, le grand Abel, sa rigide redingote et son brillant chapeau excitaient des convoitises différentes parmi les mal peignées et les habillées de soie.

— Beau nègre, crie une énorme rousse à Melvil, j'en tiens pour toi !

Rambert inspire de la pitié :

— Les sergots lui ont tout cassé, disait-on en le voyant se traîner.

Nous passâmes dans une autre salle, fort longue, où se faisait l'appel nominal de tous les misérables de droit commun, déposés dans la journée. Il y en avait d'effrayants, de hideux, de pénibles ; de charmants enfants, des vieillards abominables ; Claude Gueux à côté de Gavroche ; et, parmi des rôdeurs de barrières, en blouses déchirées, quelques messieurs d'âges variés, des escrocs mêlés aux assassins.

On nous plaça, nous cinq, sur une rangée incomplète. On n'eut pas besoin de nous prier de ne pas entrer en relations avec nos voisins. Instinctivement nous nous étions

serrés le plus possible les uns contre les autres, nous avions laissé un demi-mètre d'écart.

— Nous sommes des prisonniers politiques ? crié-je de toute ma voix.

— Cette confusion est une infamie ! disaient Melvil, Davet et Rambert.

— Monsieur le commissaire, interpella Abel, son chapeau à la main, je vous invite, je vous requiers... Votre nom ? voici le mien... Je vous rends personnellement responsable, si vous ne nous faites vite sortir d'ici.

Le commissaire, qui passait la revue à l'autre bout de la salle, pâlit sous le regard de notre ami et accourut au bruit de nos protestations.

Sans mot dire, il se fit remettre le papier que tenait l'un de nos gardiens ; d'un geste, il commanda de nous emmener. Par un petit escalier, nous atteignîmes une rangée de chambres pas trop malpropres, dont on nous laissa les portes ouvertes.

Peu après l'on nous apporta une bourriche contenant toute sorte de victuailles, jusqu'à des huîtres, du vin rouge et blanc, un énorme paquet de tabac, des cigares et un assortiment de pipes.

L'adresse portait :

« Les étudiants libres aux étudiants prisonniers ! »

VIII

DEVANT LE JUGE D'INSTRUCTION

Un bon souper occupa la soirée. On joua un peu au bésigue, à l'écarté, afin de ne pas parler politique devant un gardien qui feignit de se laisser griser. Nous étions trop fatigués pour ne pas dormir malgré les insectes. L'autorité nous réveilla : quatre très gais, le cinquième, Ram-

bert, morose parce qu'il n'avait pas recouvré la souplesse de ses reins.

Dix heures sonnaient et nous nous occupions du menu du déjeuner lorsqu'Abel nous quitta. Il ne revint pas. Le garçon, qui nous servit en son nom le repas auquel il ne pouvait prendre part, nous rapporta qu'il comparaissait de suite devant le tribunal de simple police et allait être condamné à une amende pour le port de sa canne confisquée.

Il était une heure après midi quand les quatre derniers étudiants furent redescendus au greffe, transmis à la gendarmerie et par elle installés dans l'antichambre du cabinet de M. le juge d'instruction.

— Qu'ai-je fait, geignait Rambert, si ce n'est d'avoir été assommé par des gredins trop forts !

— Et moi, chantonnait Davet, quel est mon crime?... J'ai trop ri et trop fait rire.

— J'ai écrit, j'ai signé, j'ai imprimé ; n'ai-je pas mérité le *carcere duro* ? discourais-je. Sylvio Pellico, protège-moi !

Quant à Melvil, il se taisait en souriant.

Les deux gendarmes, que nous amusions, nous prièrent seulement de ne pas dire si haut nos bêtises. Davet se rapprocha d'eux, les mit en petit tas avec nous, pour leur apprendre la chanson nouvelle de Gustave Nadaud :

Deux gendarmes, un beau dimanche...

Très doucement nous répétions le refrain :

Brigadier, vous avez raison !

On sonne. A l'ordre ! Rambert passe, ensuite Davet, puis Melvil.

Je demande à l'un des gendarmes :

— Que fait-on de mes amis là-dedans? On les met à la torture ?...

Le gendarme hausse les épaules :

— C'est donc la première fois que vous venez?

— Dame, oui.

— Ah !

— Eh bien ?

— Vous verrez !

La sonnette retentit. J'entre à mon tour et me vois en présence de M. le juge, assisté de son greffier. Ce dernier était un petit vieux à besicles, un peu bossu, qui me mit de bonne humeur en me rappelant je ne sais quelle « utilité » de la Comédie-Française, que j'avais récemment admirée dans le *Mariage de Figaro*.

L'autre avait des cheveux blancs, ras, de petits yeux clignotants, un air chafouin, qu'il tenta de rendre aimable après m'avoir dévisagé.

— Vous êtes accusé, me notifie-t-il, d'avoir organisé à deux reprises des manifestations factieuses, d'avoir provoqué sur la voie publique des rassemblements tumultueux, d'avoir prêché la résistance aux sommations légales et excité à la révolte contre les agents de l'autorité.

— Je n'ai rien fait de cela, dis-je simplement.

— Nous avons les preuves... Greffier, lisez au prévenu quelques extraits des rapports de police.

— Rien de ce que j'entends ne se rapporte à moi.

— Voyons ! jeune homme. Ce n'est plus un magistrat qui vous interroge, un magistrat comme vous le serez peut-être un jour vous-même, puisque vous êtes étudiant en droit... Considérez-moi comme un père qui comprend les entraînements de la jeunesse. Eh ! mon Dieu ! j'ai eu votre bel âge, aux environs de 1830, et je n'étais guère moins tapageur qu'un autre ! Si ce n'est vous, qui êtes bien élevé à ce que je vois, et qui appartenez à une famille distinguée, à ce que je sais, si ce n'est vous qui avez personnellement attaqué les sergents de ville...

— Qui, eux, ont d'une manière effroyable, attaqué des jeunes gens inoffensifs, usant de leurs droits de citoyens, allant en bon ordre rendre hommage à des professeurs vénérés ! interrompis-je.

— Paix ! paix ! jeune homme... Vous êtes très animé contre les sergents de ville...

— Il y a de quoi !

— Vous ignorez quels sont ces hommes !... D'anciens militaires choisis parmi ceux qui ont le mieux servi la patrie sous les drapeaux. Ils se dévouent jour et nuit à la défense de la société. Energiques contre les malfaiteurs et les perturbateurs ; doux, tendres à toutes les infortunes. Quand vous serez grand, vous les comprendrez, vous les admirerez !

— En attendant, ils ont battu mes camarades. Vous avez vous-même, monsieur, vu en quel état ils ont mis mon ami Rambert.

— Il ne s'agit pas de ce prévenu, s'écrie le juge, qui cesse d'être onctueux pour devenir rèche. Il s'agit de vous... Vous reconnaissez qu'il y a eu, au quartier Latin, conflit entre la jeunesse et la police ; que c'est vous qui avez entamé ce conflit...

— Je ne reconnais rien du tout, monsieur !

— Comment ? C'est bien vous cependant qui avez rédigé la pièce initiale de toute cette agitation, qui l'avez présentée à la signature de vos camarades ameutés en pleine rue Saint-Jacques ; qui, huit jours après, avez repris l'initiative de lettres à porter aux sieurs Michelet et Quinet. Nous en avons, et de vous-même, les preuves imprimées.

— Pardon ! si vous parlez des deux articles publiés sous ma signature, dans un journal de Paris, et des documents qu'ils contiennent ou résument, je pourrai vous répondre. Poursuit-on l'*Evénement ?* Est-ce comme complice d'un prétendu délit de presse, que vous me faites l'honneur de m'interroger ?

— Il n'est pas question d'écrits, mais d'actes. Vous avez suscité, excité, dirigé des actes incriminables...

— Aucun. J'ai usé de mon droit. J'ai rempli mon devoir. Je ne reconnais rien que la pétition, adressée et portée à l'Assemblée nationale ; rien que nos lettres respectueuses à deux illustres professeurs du Collège de France... Les incriminez-vous ? Ne m'interrogez pas sur autre chose. Je ne répondrai plus à rien, à rien !

— Avouez pourtant, insiste le juge, qui larmoie d'un de ses petits yeux ; avouez que vous n'avez pas pris tout seul le rôle que vous avez joué.

— Mais si, tout seul !

— Non, mon enfant. Vous avez été dupe d'une exaltation habilement suscitée par des menées ambitieuses, dont nous tenons les fils... Si la leçon que vous recevez aujourd'hui, sous les verrous, et les bons conseils que je vous offre ne vous profitent pas, jeune homme, vous vous compromettrez de plus en plus gravement, vous perdrez l'existence que vous commencez et qui, par la modération dans les idées, la soumission aux lois, le respect des choses saintes et de l'autorité, vous deviendrait si facile, serait rendue vite si brillante, avec les aptitudes que l'on vous reconnaît.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez monsieur ; mais je suppose qu'il est permis d'être républicain, sous la République... je le suis et, quoi qu'il arrive, je le resterai, envers et contre tous !

— Veuillez au moins signer le bref résumé qui vient d'être écrit de notre conversation...

— Sans lire ?

— Oh ! vous pouvez lire ; vous verrez qu'il n'y a pas à douter de l'exactitude d'un greffier.

Je lus, je doutai, je refusai net de signer.

Le juge d'instruction était furieux. Il sonna et, l'un des gendarmes étant rentré, il commanda :

— A Mazas et au secret !

IX

A MAZAS

Au bout d'un couloir et d'un escalier j'arrivai dans une cour où il y avait, prêts à partir, plusieurs de ces omnibus à fenêtres closes qu'on appelle « les paniers à salade ».

On me fit monter dans l'une de ces voitures, et je fus enfermé dans une cellule, médiocrement éclairée par le haut. Renseigné sur la défense de parler ou de chanter, je me mis pourtant à exécuter avec les pieds, comme si j'avais froid, le refrain de la chanson de Davet :

Et trou... et trou... la, la!

D'autres pieds remuèrent de la même manière. Donc nous étions ensemble !

Rambert aussi, car j'entendis geindre ; et probablement Melvil, qui éternua.

La machine roula, roula. Nous fiant au bruit, nous fredonnions la *Marseillaise*. Un arrêt brusque nous procura, avec l'ordre brutal de se taire, la reconnaissance mutuelle de nos voix.

— On se rencontrera à la descente, pensions-nous.

Mais, dans la cour de Mazas, nous descendîmes l'un après l'autre du « panier à salade », pour passer dans une cellule, où un gardien commanda à chacun de se déshabiller.

Tous les vêtements quittés, la cellule se rouvrit par le côté opposé à celui qui m'en avait procuré l'entrée. J'avançai dans le bureau du greffe, vers des tables occupées par divers employés.

On me plaça sous un niveau, afin de mesurer ma taille ; on m'inspecta des pieds à la tête, et l'on inscrivit sur un registre ma hauteur, mes signes particuliers, mon signalement complet. Lecture me fut offerte de la pièce concernant ma mise en détention préventive par ordre du parquet.

Un extrait du registre d'écrou étant délivré à mon gardien, celui-ci me glissa dans une nouvelle cellule, par laquelle je pénétrai dans une piscine également cellulaire. Je me baignai avec plaisir et subis une fumigation, qui enfin me délivra radicalement des insectes de la préfecture de police. Nu, propre, alerte, je fus entraîné au pas de

course vers une rotonde, où l'on m'attribua le numéro 335, en me remettant une grosse chemise et un « complet » de galérien.

Je voulais m'habiller tout de suite et me rendre compte de l'aspect général de la prison modèle, achevée depuis un an à peine. Mais on ne me laisse pas le temps de compter les huit longs corps de bâtiment à galeries sur deux étages, venant aboutir à la rotonde, comme à l'essieu d'une immense roue.

Le gardien, chargé de ma personne au greffe, me remet à un autre gardien, qui me fait emporter le bagage réglementaire sur mon bras gauche. Il me dirige vers un petit escalier tournant, que je monte, tandis que sonnent deux ou trois timbres à notes variées. Au haut de l'escalier, je rencontre un autre gardien, qui me fait parcourir rapidement la première galerie, jusqu'à l'entrée d'un nouvel escalier, que je grimpe seul. Encore un autre gardien me reçoit à la hauteur de la seconde galerie et me confie au gardien spécial de la série de cellules à laquelle appartient le numéro 335. Mon geôlier n'a pas mauvaise mine. Il sourit, me tape sur la cuisse et dit avec grâce :

— Pas grand'chose, le petit !... Pour quelque petite femme, un petit vol !

Le sang m'empourpre le visage, mes poings se crispent, je hurle au railleur :

— Je suis prisonnier politique !

— Ne nous fâchons pas, citoyen monsieur, reprend le gardien en ôtant sa casquette. Politique ! Vous avez droit à la chopine !... Je vous installe et je cours vous la chercher.

Nous étions devant le n° 335. Il me l'ouvre et se sauve.

Le local a huit pas en longueur, trois et demi en largeur. Le mobilier se compose d'une table, d'un escabeau, d'un lit de sangle roulé sur une tablette, au-dessus d'un siège d'aisances installé à l'anglaise. Les murs sont d'un blanc brillant, qui agace les yeux. Il y a, tout en haut, impossible à atteindre, une fenêtre à quatre vitres en verre

dépoli, — pour empêcher de voir le ciel et de rêver en suivant les nuages errants.

— Les philanthropes de la spécialité pénitentiaire ne sont pas poètes !

Telle fut ma première réflexion.

Pour dissiper une odeur de peinture fraîche qui me donnait mal à la tête, je tire une ficelle, je fais descendre un peu, à l'intérieur, l'implacable fenêtre. Mais aussitôt je sens un courant d'air violent. Je me rends compte de ce qui le cause, c'est le large guichet ouvert au milieu de la porte. J'essaie de le fermer, je ne le puis. Il reste ouvert par dehors, afin que le prisonnier demeure sans cesse visible aux gardiens des galeries qui passent et repassent à chaque instant.

La chemise de grosse toile, la culotte et la longue veste de drap gris qui m'avaient été données, étaient neuves. Je m'en habillai sans répugnance. Faute d'une glace, je ne pus m'admirer en costume de forçat. Ce fut mon second chagrin.

Mais mon gardien personnel m'avait apporté la chopine des politiques, un verre, un couteau inoffensif et la moitié d'un pain de méteil frais. Le pain et le vin me parurent excellents. Je fis une collation parfaite.

Premier plaisir du prisonnier au secret.

Seulement, le gardien m'engagea à ne pas boire ainsi d'un seul coup ma chopine, vu qu'on n'avait droit qu'à une seule pour la journée entière. Je lui demandai si l'on ne pouvait pas s'en procurer une autre, à prix d'or. Il m'expliqua que, si j'avais des espèces au greffe, sa bienveillance m'obtiendrait de la cantine chaque soir un demi-litre supplémentaire et tel plat que je choisirais, quand l'ordinaire de la prison ne me suffirait pas.

Un bruit épouvantable interrompit notre conversation. Le gardien s'en alla brusquement. Le bruit se rapprochait; on eût dit d'un train de chemin de fer chargé de ferraille. Par mon guichet, j'aperçus un wagon très large, roulant sur le bord de ma galerie et sur le bord de la galerie

en face. A mesure qu'il passait s'enlevaient des gamelles en zinc, qui se déposaient à l'ouverture de chaque cellule.

Ma gamelle contenait du bouillon, un morceau de bœuf et des légumes, qui ne sentaient pas mauvais. Je me repentis d'avoir collationné. Néanmoins je me trempai une soupe chaude, que j'appréciai. Je réservai mon bœuf pour le manger froid plus tard. La distribution achevée, mon gardien revint vers moi, me renseigna sur les heures des repas, m'offrit des conseils sur l'art de les multiplier pour occuper agréablement la solitude.

Il poussa l'amabilité jusqu'à m'apprendre à défaire et à refaire ma couchette ; travail compliqué.

Comme la nuit n'était pas venue, il m'engagea à profiter de la dernière heure de promenades, à aller me dégourdir les jambes en plein air. Cette expression de « plein air » me ravit. Oubliant que j'étais sous le régime cellulaire et au secret, je supposais qu'à la promenade, où je verrais le ciel, je rencontrerais peut-être mes camarades, sûrement des individus dont l'observation m'intéresserait.

Je dégringolai seul les escaliers. Seul je m'introduisis dans l'un des rayons d'un éventail ouvert, représentant en petit, entre chacune des huit ailes de Mazas, la moitié de la prison elle-même.

Un règlement affiché avertit le promeneur qu'il peut courir, se livrer à la gymnastique ; mais qu'il sera puni sévèrement, s'il laisse échapper de ses lèvres un chant, un cri, une parole ; s'il écrit ou dessine sur le mur quoi que ce soit qui puisse être interprété comme une tentative de communication avec un autre détenu.

Or, j'avais envie de prononcer un discours, de barytonner un air d'opéra, d'esquisser le profil de mon juge d'instruction, de savoir n'importe comment quels oiseaux s'agitaient dans les cages voisines de la mienne.

Je lançai du gosier le plus innocent morceau de la *Favorite :*

Pour tant d'amour, oh ! ne sois pas ingrate

Aussitôt s'ouvre la fenêtre du pavillon formant la poignée de l'éventail ; il surgit à la grille deux geôliers imposant le silence, sous peine de cachot.

Je m'étais approché de l'un des murs et je me contentais d'en mesurer la hauteur.

— Circulez ! entends-je de grosses voix me crier de droite et de gauche.

Du bout de mon pied, sur le sable, je trace un nez énorme et des yeux microscopiques... On accourt avec un balai.

Je désire rentrer. On me relance dans les couloirs et les escaliers. Un autre gardien que celui que je m'étais attiré me « boucle » dans ma cellule sans m'adresser la parole.

Je cogne au guichet, qu'on a fermé extérieurement avec une plaque de verre. Le nouveau gardien arrive sans se presser, me demande d'un ton impatient ce que je veux.

— Un peu de lumière !

— On n'en donne pas. Couchez-vous !

Dans la pénombre — car mon guichet livre passage au reflet du gaz des galeries — je dévore « mon bœuf nature », je bois la chopine supplémentaire. Je fume beaucoup de pipes en marchand de long en large et de large en long, ce qui me donne mal au cœur, dans un espace si étroit. Je me décide à descendre ma literie. Je l'accroche aux deux murs pleins qui se font face.

Allongé dans ce hamac trop tendu pour que je m'y puisse balancer voluptueusement, je me souviens cependant de *Sarah la Baigneuse*. Je m'en répète les premières strophes en dedans, mais les suivantes sortent de ma bouche, malgré moi éclatantes.

Une tête ébouriffée vient boucher mon guichet lumineux. Du fond de l'ombre j'entends grogner :

— Silence... ou je vous f... en bas !

Je me tourne, me retourne, et finis pas m'endormir.

J'étais éveillé, une dizaine d'heures après, par le roulement tempétueux de la première distribution de la nourriture. A l'appel du gardien — qui n'était plus le démon de

la nuit, mais le bon ange de la journée — je reçois une gamelle pleine et la chopine des politiques, en rendant la bouteille de la cantine et la gamelle vide.

Un léger déjeuner pris, j'espérais pouvoir remonter sur mon hamac, redormir ou rêver en fumant. De par le règlement, je suis obligé de rouler ma couchette et de la hisser sur sa planche.

Une cloche sonne. Toutes les portes s'ouvrent en dehors, prolongeant chaque cellule jusqu'à la balustrade de la galerie.

J'aperçois un assez long bout des galeries du premier et du second étage de l'aile d'en face, aussi éloignée que l'autre côté d'une rue. Je distingue vaguement les figures des prisonniers encadrées entre leurs portes. On a dû caser mes trois camarades sur la même aile que moi ; je ne vois personne qui leur ressemble. Je ne puis me rendre compte exactement que d'une chose : l'effet de l'uniforme dont nous sommes tous affublés. Je constate la laideur générale, la mienne par comparaison.

Au signal d'une clochette, la plupart des prisonniers s'agenouillent, tournés vers le pavillon central au sommet duquel s'élève un autel, visible du balcon à jour de chaque cellule ouverte. Comme il serait contraire à mes opinions d'entendre la messe, je rentre dans mon local, je m'y livre à une promenade d'écureuil en cage.

La cérémonie ne dure guère moins d'une heure. L'aumônier débite un sermon, que je ne m'interdis pas d'écouter. J'étais curieux de me rendre compte de l'éloquence de la chaire catholique, appliquée à l'instruction morale de l'écume de la société.

Ce prêtre tourne convenablement deux périodes sur le remords et sur le repentir. Mais il s'embourbe dans un parallèle entre la justice des hommes et la miséricorde de Dieu. Je ne constate pas d'émotion parmi les agenouillés ; j'en vois qui rient, d'autres qui sommeillent.

— Mieux vaudrait, me disais-je, la conférence cordiale d'un moraliste sans religiosité, ou la leçon pratique d'un

philosophe genre Franklin, n'employant que les maximes du bon sens et les exemples de la vie ordinaire, afin de réveiller le sentiment de l'honneur, afin de démontrer la réhabilitation par le travail !...

Je dus à la providence — un peu intéressée — de mon bon gardien de ne pas laisser passer l'heure réglementaire de la promenade ni celle des commandes à la cantine, qui me fournit de plumes, d'encre et de papier, aussi bien que de café et de tabac.

Il n'y avait pas de lettres pour moi, ou il ne pouvait pas m'en être transmis s'il y en avait au greffe ; j'étais au secret. Si j'avais écrit, mes lettres se seraient, avant l'expédition, promenées de la prison au Palais de Justice, lues par des étrangers, des ennemis, à qui je ne tenais pas à faire de confidences.

Je n'utilisai donc, durant l'interminable après-midi de ce dimanche de captivité, ni mon encre, ni ma plume, ni mon papier, si ce n'est à d'informes dessins et à la figuration d'un jeu de dames.

Ce dernier passe-temps m'absorbait, lorsque je fus honoré de la visite de M. l'aumônier.

— Je n'ai que faire de vos services, monsieur l'abbé. Je vous prie de respecter les convictions d'un prévenu politique et de porter ailleurs vos consolations religieuses.

Je souriais. Il sourit.

— N'ayez crainte ! répliqua-t-il. Je ne viens pas vous consoler, puisque vous êtes gai ; ni essayer de vous convertir... Mais, si vous restez quelque temps ici, vous sentirez le besoin de causer avec quelqu'un, de n'importe quoi. Vous n'aurez qu'à me faire appeler. Je ne vous confesserai pas de force... Au revoir, jeune homme !

J'eus l'idée de lui demander si je ne pourrais pas me procurer des livres.

— Sans doute, me répondit-il. Nous avons un commencement de bibliothèque. Que désirez-vous ?

— De l'histoire, s'il y en a.

Il m'envoya quelques volumes dépareillés d'Anquetil, la

Civilisation en Europe, de Guizot, les *Confessions*, de saint Augustin.

Le roman de ce père de l'Eglise m'intéressa, m'irrita et me raccourcit la journée.

X

INTERROGATOIRE, VISITES ET LIBÉRATION

Le mardi, je commençais à trouver l'emprisonnement cellulaire monotone. Je préparai une lettre véhémente contre la détention préventive. La nuit me surprit la recopiant, dans l'intention de l'expédier, à tous risques, au procureur de la République.

Le lendemain, presque aussitôt après le déjeuner et le ménage, j'étais mandé au greffe, remis en panier à salade et conduit au Palais de Justice.

Etait-ce l'un des substituts de M. le procureur ? Etait-ce un suppléant de M. le juge d'instruction ?

Le « bêcheur », comme l'appellent les prévenus, était aussi grand et aussi jeune qu'était petit et vieux le premier magistrat qui m'avait interrogé. Il ne tenta pas d'être mielleux. Il tenta d'être impertinent. Je ne lui permis pas de qualifier de « gamineries » mes démonstrations du quartier Latin. Très ironique, je lui réclamai des nouvelles des complices du complot contre la sûreté de l'Etat, pour lequel on m'avait arrêté isolément, qui me valait l'ennuyeux honneur d'être retenu en prison cellulaire, au secret.

Il avait sur son bureau trois numéros de l'*Evénement*, contenant les deux articles que j'avais publiés, et un troisième article signé par Erdan. Il en détacha quelques passages, sur lesquels il me posa des questions qui restèrent sans réponse.

A mon tour, j'interrogeai :

— Me poursuit-on comme journaliste ? Pourquoi alors me garder en prison ? Expliquez-moi comment vous pouvez me détenir préventivement pour délit de presse ?... C'est une violation des lois ; j'entends la poursuivre...

— Taisez-vous, prévenu ; nous ne sommes pas ici dans la cour de la Sorbonne ; les harangues sont inutiles. Si vous ne changez pas de ton, si vous ne prenez pas l'attitude qui convient devant la magistrature, je vous fais reconduire tout de suite à Mazas.

Je m'incline. Il suit le questionnaire tracé sur un carnet ouvert dans sa main gauche. Au bout d'une demi-douzaine de demandes — sans réponse — je ne retiens pas un éclat de rire.

Plus de complot ! Presque plus de rassemblements ! Mon crime se définit « port d'emblèmes propres à troubler la tranquillité publique ! » Quels emblèmes ? J'amène M. le substitut ou le suppléant à citer comme tels les « bonnets rouges » coiffés par les meneurs des manifestations que j'avais provoquées !

— Bonnets ? m'écrié-je. Non, c'étaient des bérets, comme en ont tous les étudiants du Midi... Moi, qui suis Breton je n'en porte pas... Voyez, monsieur, voici mon chapeau rond ! Est-ce un bonnet rouge ?

— Vous aviez mis quelque chose d'anarchique à votre boutonnière.

— Non, ni aucun des manifestants... Ah ! pardon ! je me souviens... Le mouchard Delahodde avait du rouge à son paletot... une fausse décoration de la Légion d'honneur, sans doute... On la lui a arrachée dans la mêlée de la Sorbonne. C'est celui-là qu'il faut poursuivre, monsieur, et sous double inculpation...

Le substitut, furieux, ne me présente même pas à signer le papier timbré de son greffier. Il me rend au gendarme ; le « panier à salade » me reverse à Mazas.

Le jeudi matin, je m'aperçus que je n'étais plus au secret. On m'apporta des billets de camarades, m'informant que tout le monde s'occupait de moi, et aussi une lettre de ma

mère, me prouvant que le bruit de mes exploits politiques avait retenti jusqu'à Nantes.

Cette lettre me froissa cruellement. Le curé de Saint-Nicolas s'étant chargé d'intéresser en ma faveur l'aumônier de la prison, celui-ci revint me voir, la bouche en cœur. Il me tint des propos, d'après lesquels je compris que la police, la magistrature et le clergé étaient au courant de mes affaires de famille ! Cela mit le comble à mon irritation.

J'eus le tort de répondre tout de suite à ma mère, voulant arrêter des démarches que je réputais déshonorantes.

Je ne sais ce que j'écrivis. Mon beau-père m'envoya plus tard une réplique très dure, et mes relations avec mes parents furent interrompues durant de longs mois.

L'après-midi du vendredi, je fus appelé au parloir. C'était encore, quant au prisonnier, une cellule, mais la grille de celle-ci donnait sur une salle commune à tous les visiteurs. Parmi ceux-ci, je reconnus mon ci-devant co-détenu Abel. Il venait, à titre de délégué des républicains de l'Ecole de droit, se mettre à ma disposition pour tout ce que je pourrais désirer de sérieux ou d'agréable. Il me présenta un superbe paquet de cigares et me dit, sans être gêné par le gardien :

— Il n'y a plus que toi dedans. Rambert a été relâché il y a trois jours, Davet et Melvil hier... Lundi, si tu n'es pas libre, le représentant Versigny interpellera à l'Assemblée. Selon la réponse du ministre, nous agirons.

Un second visiteur se présenta pour moi, au nom des républicains de l'Ecole de médecine. Je bondis de joie. C'était Buissonnière, que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer depuis mon retour de Nantes.

Le fracas de nos salutations, qui auraient été des embrassements sans la grille, étourdit le gardien au point qu'à travers nos poignées de mains, il ne put apercevoir un billet qui m'était passé, ni la lettre à ma mère que je donnais pour jeter à la poste directement. Avec des locutions de langage populaire nantais et de patois vendéen, intelligibles pour nous seuls, mon ami m'avertit que le

billet filé dans ma poche était en retard d'une semaine, mais que les camarades de l'atelier Laville, au courant de mes affaires intimes, aviseraient, comme si j'étais là, au plus pressé.

J'entamai, sur ma table de prisonnier, une page de réflexions par cette pensée :

« Quel est le plus grand, le plus rare des courages ?... C'est le courage de l'esprit, celui qui consiste à accepter la responsabilité absolue de ses idées, à suivre sa voie jusqu'au bout, sans s'inquiéter si l'on est ou non compris de la foule, soutenu ou abandonné par les siens ! »

J'ajoutai, le soir :

« Individu, famille, patrie ! Voilà le trépied sur lequel l'avenir repose. Que l'individu monte au plus haut degré de la vertu civique !... Que la famille, avec la femme unie à l'homme dans une même pensée, et non plus divisée par la religion ou par l'ignorance, devienne une école de sacrifice, un véritable foyer d'amour !

« Que la patrie, largement aimée, aime largement, pour son propre bonheur, pour sa propre gloire, accroissant le bonheur de ses enfants et la gloire de l'humanité ! Tel est le triple idéal sur lequel doit s'élever l'idéal infini de la Révolution ! »

J'eus de la peine à m'endormir après cette journée de visites et de lettres. Je m'éveillai plusieurs fois en sursaut. Dans un premier moment d'insomnie, je crus entendre soupirer près de moi. Dans un autre instant, je me figurai qu'on frappait à la muraille. Je me levai, j'appliquai mon oreille au mur de droite et au mur de gauche. — Rien !

Il faisait à peine jour. J'aperçus par mon guichet plusieurs gardiens qui se parlaient à voix basse. Ils entraient dans la cellule voisine, y restaient assez longtemps. Puis, ils repassaient, portant à quatre quelque chose que je ne voyais point, mais que je devinai, d'après leur pose inclinée et la lenteur lourde de leur marche, devoir être le corps d'un prisonnier, malade ou mort.

J'attendais avec anxiété l'heure de la distribution des

vivres pour interroger mon complaisant gardien. Mais j'eus beau lui donner du vin et lui offrir des cigares, il resta muet.

Je compris son silence. Le directeur et les principaux employés de la prison faisaient, dans la cellule après la mienne, une perquisition qui ne finit que durant ma course au promenoir.

Comme je rentrais, mon gardien, n'étant plus surveillé, se décida à parler. Le voisin avait, pendant la nuit dernière, réussi à se pendre ou à s'étrangler avec la courroie de son hamac.

— Etait-ce donc un grand criminel, redoutant la peine de mort ? demandai-je.

— Oh ! non. Il n'était accusé que d'un abus de confiance ou d'une escroquerie : quelques mois, au plus deux ans de prison. Il se disait innocent, il en avait l'air vraiment... Le plus doux, le plus poli des individus que j'aie jamais eu à garder !... Il passait ses journées à écrire d'après les codes ; il couvrait de chiffres des rames de papier... pour se justifier, jurait-il.

— Il avait déjà été jugé ?

— Il n'était que prévenu, sans savoir quand il comparaîtrait.

— Vous l'aviez ici depuis longtemps ?

— C'était son huitième mois.

— Huit mois !... Mais c'est horrible !... Cet homme, cet innocent peut-être, on l'a rendu fou !

J'éclatais d'indignation. Le gardien me mit la main sur la bouche en me suppliant de me taire. Très bas je repris :

— On se tue souvent ici ?

— Pas trop, parce que c'est très difficile... Mais il y en a beaucoup qui s'affolent.

Je ne pus de toute la journée détacher mon esprit de ce suicide mystérieux. Je remplis des pages entières de réflexions et de malédictions contre les lenteurs de la justice, contre la détention préventive et contre le régime cellulaire, essayé sur des innocents !

J'en rêvai la nuit. Comme il m'arrive de parler en dormant, je fus brutalement éveillé, vers quatre heures du matin, par mon second gardien, qui prétendit que je le faisais exprès et me menaça d'une punition rigoureuse, si je recommençais à « gueuler ».

De peur de recommencer, je me levai.

J'avais assez, j'avais trop de Mazas !

Comment user ce second dimanche ?...

De mes notes exaspérées contre la prévention cellulaire, rapprochées de ma lettre non envoyée au procureur de la République sur la prolongation de ma captivité sans motif déterminable, je me décidai à composer un mémoire pour les représentants Versigny et Noël Parfait.

Je m'y attelai fiévreusement avant le déjeuner. J'étais résolu à le continuer durant la messe et la promenade. Je voulais l'avoir terminé au moment de l'après-midi où l'on pourrait me redemander au parloir.

On sonnait la messe. Mon bon gardien ouvre ma porte, me crie joyeusement :

— En route !

Je ne détourne pas la tête, je laisse ma plume achever une phrase dont j'étais content, et je réplique :

— Non, je ne descends pas !

Il se rapproche de moi, me frappe doucement sur l'épaule et, de plus en plus gai, me presse de ramasser mes paperasses, de faire un paquet de tout ce que j'ai à emporter.

— Car vous vous en allez ! ajoute-t-il.

Dès que j'ai compris, je suis prêt.

J'abandonne la fameuse chopine des politiques, deux beaux cigares et un assez volumineux paquet de tabac. Le gardien reconnaissant me salue jusqu'à terre et m'offre une poignée de main en me quittant au haut de l'escalier de sa galerie.

Au bas, le brigadier de la première galerie me reçoit et m'expédie vers la rotonde au milieu de la prison.

La messe commençait au-dessus de ma tête. En rendant mes effets, je pus contempler le curieux ensemble des seize

galeries, toutes les cellules ouvertes, tous les prisonniers debout ou à genoux, tout le personnel des gardiens distribué à l'entrée des escaliers par section.

Nu, je fus précipité au galop vers l'une des cellules à double porte par lesquelles j'avais été introduit. J'y attendis un peu et me retrouvai dans le greffe, où l'on me fit repasser sous le niveau. Après constatation de mon identité, on me remit en cellule avec le paquet de mes vêtements, qui avaient été passés au soufre. Ma chemise avait été lavée, mais point repassée.

Habillé, je fus conduit vers un employé principal, qui me remit ce qu'il restait d'argent trouvé sur moi ou déposé pour moi, avec le compte de mes dépenses, qu'il me pria de vérifier. Mon reçu donné, il me notifia que j'étais mis en liberté par ordonnance de non-lieu.

Il sonna avec une certaine solennité. Une autre sonnerie répondit. Un homme armé de grosses clefs m'invita à le suivre. Une petite porte, puis une grande roulèrent bruyamment sur leurs gonds.

Enfin, me voilà dehors et libre !

XI

AU QUARTIER LATIN

Il pleuvait, et j'étais indécis sur la direction à prendre.

Je montai dans un omnibus qui partait du chemin de fer de Lyon vers la Bastille, et je me fis donner une correspondance. Ayant réfléchi, je me décidai en route à aller droit chez Buissonnière, hôtel du Commerce, passage de ce nom, entre les rues de l'Ecole-de-Médecine et Saint-André-des-Arts.

J'y arrivai à midi. Je trouvai mon ami achevant de déjeuner à table d'hôte.

Il me fallut redéjeuner moi-même, raconter tout au long l'histoire de ma captivité et boire du champagne, avec toasts à ma libération, à la libre-pensée, à Michelet, à Quinet, aux écoles, à la Révolution.

Les quinze ou vingt convives m'avaient l'un après l'autre honoré de l'accolade fraternelle. Ils prétendaient me promener à travers les cafés, les brasseries, les restaurants et les bals du quartier.

Ma résistance était taxée de modestie par les uns, de pose par les autres. J'adjure Buissonnière d'expliquer que des affaires... d'importance... On nous hue. Les plus avinés m'empoignent, veulent me transporter en triomphe dans la rue. Je me débats, je crie. Buissonnière gesticule avec moi. Mon ami dit ceci, dit cela, je ne sais quoi. Il obtient mon dégagement et le silence.

Je prouve que je ne cherche pas à me dérober à des ovations, exagérées sans doute mais dont je suis fier, dont j'aime les auteurs. Je promets de revenir dîner avec Buissonnière ; j'accepte, pour le soir même, si l'on veut, un punch d'honneur organisé par les auditeurs du cours de Michelet.

Sur quoi on nous lâche, à plus de deux heures.

Je reconquis ma belle humeur au dîner. Au punch d'honneur, qui me fut brillamment offert rue des Cordiers dans le grand salon du café du *Vote universel*, je fis mon discours de remerciement sur ce thème :

— Le premier devoir de l'homme politique, c'est de conformer ses actes à ses paroles, de ne prêcher que ce qu'il est capable de faire et de faire tout ce qu'il prêche. Aucune force humaine ne saurait empêcher un homme convaincu de mettre en accord ses actes et ses paroles, car aucune force humaine n'a de prise sur le for intérieur.

Comme c'était applaudi, je continuai :

— Parlons moins, agissons plus ! Ne nous endormons pas en rêvant à ce qui pourra être dans mille ans ! Tenons-nous éveillés, et faisons chaque jour ce que nous avons à faire !... Les vrais et grands citoyens sont ceux chez les-

quels l'illusion du bien ne se flétrit jamais, ceux qui, estimant les hommes en général plus qu'ils ne s'estiment eux-mêmes, ne croient pas avoir assez fait tant qu'ils ne sont pas morts à la peine, et qui, pour ce qu'ils ont pu faire, ne réclament ni reconnaissance immédiate, ni gloriole après la vie !

Les acclamations redoublaient. Je m'abandonnai à l'inspiration.

J'évoquai 89 et 93, la grande République, qui doit être acceptée ou rejetée en son entier, hommes et faits, idées et conséquences.

— Ne vouloir, dis-je, que la liberté sans l'égalité ou l'égalité sans la liberté, sans la fraternité, c'est ne pas comprendre, c'est ne pas aimer, c'est compromettre, c'est trahir la Révolution.

Il éclatait des cris frénétiques de : Vive la République ! et vive la Révolution !

Nous étions cent cinquante. Presque tous les jeunes gens de la rive gauche qui me connaissaient étaient présents, aussi bien les artistes que les étudiants. Donnet, Laville, Lafare avaient pu recevoir à temps la nouvelle de ma mise en liberté et même avertir Bannez et Paumier. Ce dernier ne manqua pas de débiter un poème sur les héros de la Révolution, qu'il me dédia.

Abel et Davet rapprochèrent de moi le spirituel Tagnary, pour l'heure simple clerc d'avoué, bientôt critique d'art réaliste, et que l'apothéose de Courbet devait conduire au Conseil d'Etat ; le grave Roch, future Eminence grise d'un tribun patriote ; le timide et gai Renoul, le charmant calotteur des « Vincent-de-Paul » de la Sorbonne. Ce dernier, qui était dans ses meubles, et emménagé rue de l'Ecole-de-Médecine, proposa son appartement pour tenir, autant de fois par semaine qu'il nous plairait, des réunions régulières de délégués des écoles.

— Délégués si l'on veut, murmure Roch ; mais nous, rien que nous, ceux qui se connaissent bien, ceux qui se sont senti les coudes ; pas d'autres !... Nous serons chez

Renoul parfaitement. Il est seul sur son palier ; nul voisin, des murs épais... Il n'y a pas à parler au concierge. Le parfait portier ! jamais dans sa loge !... Cela vaudra beaucoup mieux que de nous voir dans les hôtels ou les cafés, pourris de mouchards.

— Il y en a même ici ! souffle le long nez de Polge, faufilé entre deux de nos visages.

S'il y en avait eu, n'aurais-je pas été ramené au Dépôt et à Mazas, accompagné, sinon de tous ceux qui me fêtaient, au moins de ce groupe d'élite, avec lequel je commençais à ourdir un complot réel ?

Le très prudent et très brave Polge défend de me reconduire à la sortie du café. Il se charge de me réintégrer sain et sauf en mon domicile.

Nous n'y allons pas par la ligne droite, mais par des courbes savamment combinées. Au lieu de descendre au carrefour de l'Odéon, nous remontons au Luxembourg ; nous gagnons, par la rue Cassette, le marché Saint-Germain et la tortueuse rue du Four. D'après mon guide, nous avions failli être suivis ; nous avions dépisté « la mouche ».

Rue du Dragon, il tire la sonnette de mon hôtel, et attend assez longtemps l'ouverture de la porte qu'il referme sur moi de ses propres mains. Ce fut une affaire que d'obtenir, à deux heures du matin, après deux semaines d'absence, un bougeoir et ma clef. Le garçon avait oublié ma voix, qui lui sembla sinistre, tant j'étais enroué par l'éloquence et le punch. Le patron et la patronne se levèrent pour me reconnaître, et il fallut boire avec eux, afin de célébrer mon retour, — compliqué de la présentation d'une note.

Ce détail pécuniaire me rendit les jambes lestes à gagner ma mansarde du sixième. On ne s'était heureusement pas occupé de mon linge sale ; je retrouvai dans ma malle, laissée ouverte, le mouchoir de poche enveloppant ma réserve de cent francs.

Le lendemain, dès l'aube, j'eus la joie de lire dans l'*Événement* la nouvelle, transmise au monde, de ma sortie de

Mazas. Auguste Vacquerie y avait ajouté un commentaire très spirituel sur l'impuissance de la justice à couvrir d'inculpations quelconques les brutalités de la police contre la jeunesse des écoles :

« Les étudiants arrêtés et relâchés comme innocents en sont quittes pour une semaine ou deux du régime de Mazas, pour l'inquiétude mortelle jetée en province dans leurs familles. Mais que deviendrait la France si l'on empêchait la jeunesse d'honorer l'indépendance courageuse et la pensée destituée ? »

Je courus à la Maison-d'Or remercier les vaillants journalistes au nom du quartier Latin.

XII

LE « NOUVEAU JOURNAL »

C'était à titre d'étudiant et de chef des manifestations des écoles que j'avais été présenté à l'*Evénement*. Le cordial accueil de ses rédacteurs m'autorisait à m'offrir comme apprenti journaliste, déjà propre à certaines besognes politiques et littéraires. J'y pensai, mais je n'osai pas.

Ainsi je fis la première expérience de deux des qualités ou défauts qui m'ont nui le plus toute ma vie : une audace sans calcul dans les initiatives de la vie publique ; une timidité incurable, l'ignorance — ou le mépris — de l'intrigue dans les affaires personnelles.

D'ailleurs, il venait de paraître un organe des « jeunes », dont le programme m'avait plu et ne m'avait pas intimidé.

« Le *Nouveau Journal* n'a pas de maîtres : il est libre. A bas la livrée !... Enfant, n'ayant pas encore la force de se faire soldat dans la grande émeute, le *Nouveau Journal* prend une caisse et bat la charge à ceux qui tâchent ; il

est le tambour des poètes. Enthousiaste de tout ce qui est nature, il ne pardonne pas aux plagiaires et aux poltrons d'esprit... Confiant dans sa poigne, il va secouer hardiment le grand arbre de la littérature, pour en faire tomber les chenilles et les hannetons... Il criera sur les toits les œuvres et les noms des poètes inconnus, et leur offrira une chaise au coin de son feu. Enfin il ne mâchera ce qu'il aura sur le cœur à personne, pas même aux grands artistes ; mais devant eux, il ôtera sa casquette ! »

Les principaux collaborateurs de Fernand Desnoyers, auteur du programme, et d'Amédée Rolland, rédacteur en chef gérant, étaient des inconnus : Aylic Langlé, Raymond Deslandes, Camille du Locle, Eugène de Goddes (De Varennes), G. Hubbard, Edmond Roche, Achille Poincelot, Alfred Leroy, Gustave Carpentier

La rédaction siégeait, vers le milieu du faubourg Poissonnière, au rez-de-chaussée lumineux de la large cour d'une maison comme il faut.

Le bureau se composait de trois pièces. Dans l'antichambre il y avait un grillage, sur lequel on lisait le mot *Caisse*, imprimé en caractères sans présomption. L'administration comprenait le caissier et un gamin.

Je m'adressai à ce dernier, qui me répondit lestement :

— Il n'y a personne !

Mais je m'étais nommé. Au bruit de mon nom, le caissier avait dressé la tête. Très ému, l'*Evénement* à la main, il s'écria :

— Seriez-vous, citoyen Félicien, l'étudiant qui...

— Sans doute ! c'est moi.

— Pour vous, tous ces messieurs doivent être là !... Permettez que je vous annonce !

Les deux battants de la porte du salon sont ouvertes par le gamin. L'ancien sergent Harel bondit de la Caisse, fait le salut militaire et proclame :

— Le héros des Ecoles, l'étudiant sorti de Mazas, M. Félicien Brevet !

Du petit cabinet du fond sort un jeune homme de vingt-

cinq ans au plus, crinière blonde au vent, sans cravate, gilet blanc déboutonné.

Il commence par me presser contre sa poitrine. En vers, s'il vous plaît, il me présente aux pionniers de l'avenir poétique, dramatique, musical, artistique, économique et au besoin politique, — quand le cautionnement sera aboli, — rangés autour du tapis vert et préparant le prochain numéro du *Nouveau Journal.*

J'avais devant moi Amédée Rolland.

L'élégance un peu hautaine d'Aylic Langlé, — futur directeur de la presse sous l'empire, hélas ! — m'en aurait imposé, si je n'avais été tout de suite mis à l'aise par les sourires sympathiques du gentilhomme peintre de Goddes et du dilettante du Locle.

Ma confiance et mon amitié furent vite acquises au groupe entier, grâce à l'esprit narquois du violoniste et poète Edmond Roche, qui devait mourir si jeune, après avoir organisé la première audition de Richard Wagner, à Paris, et traduit le *Tannhäuser* pour l'Opéra. Mon enthousiasme politique trouva immédiatement deux échos des plus ardents chez l'économiste, alors saint-simonien, Hubbard, et le légiste Carpentier, appelé sitôt à disparaître, l'une des premières victimes du Deux-Décembre.

On me reçut rédacteur avec de telles exagérations d'éloges sur mon courage civique, sur le talent que je devais posséder d'instinct, qu'il me fut impossible d'avouer que je n'avais fait imprimer de ma vie autre chose que ce qui avait paru dans l'*Evénement* sur les manifestations des écoles. Je ne m'avisai guère non plus de poser d'une manière quelconque les conditions matérielles d'une collaboration régulière.

On m'étala dans toute sa largeur la feuille du *Nouveau Journal ;* on me mit en demeure de choisir la partie qu'il me plairait de remplir chaque semaine.

Je me rappelai la leçon dans laquelle Michelet démontrait que le plus efficace instrument de l'éducation nationale peut et doit être le théâtre. Je citai, d'après le maître,

comme susceptible de fournir le type du drame populaire de la démocratie républicaine, la légende de La Tour-d'Auvergne.

Amédée Rolland bondit sur moi :

— Ce drame, voulez-vous... veux-tu que nous le fassions ensemble ?

— J'ai le titre : *Le Premier Grenadier de la République.*

— Superbe !... Dînons ce soir chez moi, place Bréda, et dressons le plan !

— Ça y est ?

— Ça y est !

La convention était scellée de deux larges poignées de main.

Ainsi improvisé auteur dramatique, il me fut aisé de m'imposer, non pas critique au jour le jour, mais régénérateur théorique de l'art théâtral. Dès la première semaine du mois suivant, j'entamai une série d'études intitulées : « Du théâtre à l'époque actuelle et de son avenir ! »

L'étude n'avait rien de plaisant. Elle était, au fond, d'une austérité qui eût alourdi le *Nouveau Journal*, si l'inspiration des poètes et le réalisme des satiriques ne lui avaient donné des ailes. Ce qui détonnait échappait à la demi-surdité de Fernand Desnoyers, chef de notre orchestre, dont la gaîté de Pierrot imperturbable excellait à rendre ma solennité digestible, avec deux entrefilets au poivre, piqués en tête et en queue.

Mais le *Nouveau Journal* suspendit sa publication, ébranlé par un procès pour excursion sans cautionnement dans le domaine réservé de la politique, épuisé par la disette des abonnés. Les divisions parlementaires, les craintes d'émeutes et de coups d'Etat empêchaient le public le plus intelligent, auquel nous nous adressions, de prendre assez d'intérêt aux choses littéraires et artistiques.

Quant au *Premier Grenadier de la République*, j'y avais certainement consacré avec Rolland une quinzaine de soupers fournis par Dinochau et autant de nuits après. Nous

avions été très dérangés et troublés soit par l'inspiration poétique, étrangère au sujet, qu'un peu trop de vin faisait monter à la tête de mon collaborateur ; soit surtout par les allées et venues, et les visites des amis et connaissances. Malgré ceci, malgré cela et le reste, le plan était tracé en cinq actes et dix-huit tableaux ; j'avais écrit le premier acte, j'attendais que mon collaborateur fournît le second.

Des démarches avaient été engagées au Cirque, à la Porte-Saint-Martin. Nous eussions achevé l'œuvre-type du théâtre républicanisé, si tout ne s'était effondré autour de nous : et le levier de nos débuts, le *Nouveau Journal*, et les directions de théâtre qui nous accueillaient, et la République elle-même, dont nous avions rêvé de nous faire les apôtres sur la scène !

Le drame ne put être repris. Mais la petite feuille ardente et gaie devait renaître, radeau offert à quelques jeunes naufragés. Dès mon entrée première, j'y avais été chez moi, grâce à la collaboration intime d'Amédée Rolland et à la respectueuse amitié du vieux caissier Harel. Ce n'est pas à dire que j'y gagnai de quoi vivre ; je m'y procurai au moins des entrées au spectacle pour passer mes soirées et même un lit pour dormir.

Car il m'arriva, au commencement de l'automne de 1851, tous les étudiants et les artistes étant en vacances, de me trouver, faute d'avoir pu payer ma mansarde de la maison Bernard-Palissy, sans domicile et sans le sou, à deux heures du matin. Très las, affamé, j'avais erré par la ville, essayant de m'endormir sur une chaise du boulevard des Italiens, puis sur un banc des Champs-Elysées, sans cesse réveillé par des rondes de police.

Au matin, je m'étais rendu chez le père Harel en son domicile des Batignolles, lui avais avoué mon embarras. Il me donna la clef du bureau gardé par le *Nouveau Journal* suspendu, m'installa un matelas sur la table de la rédaction ; même, ce matin-là, il se procura à déjeuner pour nous deux en vendant au poids « le bouillon » des vingt premiers numéros. L'ingéniosité de notre caissier

sans caisse m'économisa un bon tiers des nécessités de l'existence durant la période de misère noire à laquelle la politique absorbante et désastreuse me condamna durant l'hiver 1851-1852.

Mes entrées à l'Odéon, très désert alors, me fournirent la tranquillité, la lumière et la chaleur indispensables au travail du soir. Je restais au foyer durant les entractes, me chauffant, lisant et écrivant.

XIII

LE COMITÉ DES JEUNES

Renoul était le jeune ami de Béranger, il fut même le dernier biographe que le chansonnier ait eu de son vivant. Il possédait une Lisette, ou plutôt il était possédé par elle. Car il avait à peine dix-huit ans ; la liaison, racontait-on, l'avait surpris, de passage dans la joyeuse ville d'Angers.

Le très expérimenté Polge m'avait fait observer que l'un des premiers articles du *Manuel des conspirateurs* ordonne d'éliminer les femmes, fussent-elle légitimes.

J'étais un peu inquiet du détail féminin, la première fois que je fus reçu chez Renoul en qualité de comploteur libéré.

Le sage Roch me rassura :

— La femme est sûre... Sa présence nous couvre.

Nul n'était mieux à même d'en juger. Né à Poitiers comme Renoul, il connaissait le ménage depuis son origine. Il se dit là, il se prépara, des choses de la gravité la plus périlleuse. Rien, absolument rien, durant plusieurs mois, ne fut éventé par étourderie féminine. En vérité, la

police, qui avait l'œil sur nous, se persuada, — comme cela nous arrivait quelquefois bruyamment jusque dans les escaliers, — que nous jouions à colin-maillard, tandis que nous organisions sérieusement la résistance au coup d'Etat prévu.

D'où venait cette Lisette et qu'est-elle devenue ? Il n'importe ! Elle fut d'une merveilleuse fidélité à notre cause.

Petite et grasse, rouge de cheveux, avec des taches de rousseur sur un visage chiffonné et des yeux vifs sous des paupières étroites, elle n'était pas assez jolie pour rendre notre société jalouse de son hôte, ni celui-ci défiant vis-à-vis d'aucun de nous. Elle ne causa donc ni rivalités ni divisions. Au contraire, parfois sa raillerie, souvent son thé ou son café, et dans les jours tragiques, sa cuisine improvisée rallièrent, maintinrent en permanence le Comité des jeunes.

Nous arrivions des quatre points cardinaux de la société, avec des caractères en contraste, des natures mobiles, des idées d'autant plus portées à s'entrechoquer, qu'elles ne nous appartenaient pas en propre.

Jules Vallès, qui sortait de sa famille en révolté, menaça d'être un élément de désaccord. Il avait été tant battu et si ridiculisé dans son enfance qu'il était jaloux de tout : de l'habit d'Abel, de la chevelure blonde de Renoul, de ma crinière brune, de la souplesse de Tagnary, de la vigueur de Roch, ainsi que de la mélancolie de Flory et de la gaieté de Davet. Ses taquineries avaient beau s'aplatir contre des oppositions souvent unanimes, sans cesse il émettait des opinions baroques, des idées osées jusqu'à la folie furieuse. Mais il était trop sceptique pour se fâcher, quand il se trouvait seul de son avis ; après avoir tout fait pour empêcher une discussion d'aboutir, si un acte était décidé, il ne le contrariait pas et y prenait part à son rang, avec autant de résolution, mais plus de bruit qu'un autre.

Dès le début de nos réunions rue de l'Ecole-de-Médecine, il s'avisa de mettre sur la sellette Béranger. Il le traita

de « vieux rentier qui court les filles » pour ses chansons légères, et, pour les politiques, de « principal électeur du Dix-Décembre ». Il avait entendu certains de nous exprimer ces appréciations ; il nous sommait de les soutenir chez celui qui considérait le célèbre chansonnier comme son second père... et devant Lisette !

Un autre jour, rien que pour exaspérer le lyrique Paumier, il mettait à sac *Notre-Dame de Paris*, qualifiait Victor Hugo et les romantiques de « restaurateurs de cathédrales et de bons dieux ».

Il nous retourna tous contre lui le soir qu'il se permit de se moquer de notre Michelet, d'opposer P.-J. Proudhon à Edgar Quinet, de contester presque tous les héros de la légende révolutionnaire, depuis « cette pourriture de Mirabeau », jusqu'à Robespierre, « ce pion ! » Il n'admirait que Marat, laid, misérable et malade, l'ennemi des « poseurs d'Etat », le défenseur des « réfractaires », l'ami du peuple assassiné par l'amoureuse de ces bourgeois de Girondins !

Quoique président, j'interrompais avec colère. La séance tournait en mêlée oratoire entre Zoïle (comme le classique Abel surnommait Vallès) et Danton, comme me désignait Flory par moquerie.

Je m'emporte tout à fait. Je lance des mots violents. Flory se prétend insulté. Il m'envoie deux témoins, ses deux compatriotes poitevins, Roch et Renoul. Je choisis pour les miens Abel et, afin de faire enrager le petit Jules, le bon gros Rambert.

Au bout d'une journée d'allées et venues mystérieuses les quatre témoins dressaient un procès-verbal, d'après lequel les adversaires retiraient mutuellement les paroles vives échangées et « réservaient leur égale honorabilité et leur égal courage pour le service de la cause commune ».

Je contresigne gaiement. Mais mon adversaire, plus jeune, surexcité par le véritable auteur du conflit, ne cède que devant la menace d'être abandonné par ses témoins et de n'en pas trouver deux autres dans le Comité des jeunes.

XIV

LA SITUATION EN 1851

Pour déterminer l'utilité dont pouvait être la formation du Comité des jeunes, il fallait nous rendre compte de la situation politique. Après des causeries qui n'aboutissaient pas, je fus chargé de présenter un rapport.

Tout au commencement de l'année, le cousin du président de la République, M. Napoléon (Jérôme), qui siégeait sur la Montagne, avait porté à la tribune de la Législative une accusation contre le général Changarnier. Il s'agissait de certaines instructions transmises à l'armée et à la garde nationale, et qui, suivant « le prince rouge », ébranlaient l'autorité de l'Assemblée nationale.

Changarnier se justifia sans peine. La majorité, royaliste comme lui, lui décerna un vote de confiance qui renversa le cabinet.

Le nouveau ministre de la Guerre, Regnault-de-Saint-Jean d'Angély, se hâta de destituer Changarnier. Il appela l'obscur général Perrot à la tête de la garde nationale et mit l'armée de Paris aux mains de Baraguay-d'Hilliers, en faisant signaler par les feuilles napoléoniennes que cet officier supérieur avait refusé de Cavaignac un commandement contre les insurgés de Juin.

L'émotion de la majorité parlementaire se traduisit par une interpellation, que développa Rémusat, que soutint Dufaure. On y releva tout ce qu'avait dit et fait de menaçant le président de la République dans ses excursions à travers les départements.

« La France inquiète cherche la main et la volonté de l'élu du 10 décembre ! » s'était-il écrié dans l'Est.

Dans l'Ouest, à Cherbourg, il avait promis de satisfaire aux vœux du pays « si les populations voulaient bien fortifier son pouvoir et écarter les dangers de l'avenir ». —

Il avait passé à Versailles, dans la plaine de Satory, des revues avec distribution de victuailles et de bouteilles de champagne, où les troupes avaient hurlé : « Vive l'empereur ! » sur le signal donné par plusieurs colonels. — La foule parisienne amassée devant la gare Saint-Lazare, au retour de ces démonstrations militaires, avait été assommée par les gourdins de la société du Dix-Décembre, police personnelle de Louis Bonaparte.

Changarnier ayant rappelé aux troupes le devoir du silence sous les armes, le général Neumayer, dont la division s'était abstenue d'acclamations factieuses, avait été mis en disponibilité.

Par les promotions qui suivirent les expéditions de Zaatcha et de la Petite Kabylie, le président préparait la pépinière de bandits à étoiles, indispensables pour perpétrer un coup d'Etat.

Le ministre Baroche avait d'abord feint de ne pas comprendre les insinuations portées contre la loyauté du président ; il avait soutenu que le cabinet prouverait par ses actes sa fidélité à cette déclaration du message :

« Nous sommes dans la Constitution ; nous voulons y rester ! »

Mais la majorité monarchique ne se laissait plus prendre aux phrases vagues. Une partie de la minorité républicaine était disposée à profiter de l'occasion pour culbuter et le ministère et le président. Le colonel Charras qui, le 29 janvier de l'année précédente, avait signalé la première velléité du coup d'Etat, adjurait ses amis de ne pas soutenir Bonaparte contre Changarnier et de les laisser s'enferrer l'un l'autre.

Baroche réussit néanmoins à enflammer les montagnards naïfs, au profit des bonapartistes conspirateurs, en dénonçant les pèlerinages légitimistes à Wiesbaden, où s'était présenté Henri V, les pèlerinages orléanistes à Claremont, où venait de mourir Louis-Philippe, et les intrigues de « la Fusion » ourdies dans la réunion des Droites rue de Poitiers.

Berryer avoua fièrement être allé par-dessus la frontière allemande, saluer un exilé, « le Roi », il déclara que si la fusion ne s'opérait pas entre les deux branches de la maison de Bourbon, si la majorité monarchique était brisée, la France tomberait ou dans la démagogie ou sous un absolutisme absurde.

Thiers reconnut « n'avoir pas voulu laisser mourir sans le voir, un roi dont il avait combattu la politique en respectant sa personne » ; il exprima son repentir d'avoir soutenu la candidature de Louis Bonaparte à la présidence de la République ; pour conclure, indiquant ce qu'il adviendrait si l'Assemblée cédait devant les projets évidents du pouvoir exécutif, il prononça le mot célèbre : L'Empire est fait !

Le résultat de cette confession générale des partis fut le vote d'un ordre du jour de défiance, devant lequel disparut le ministère Baroche.

Louis Bonaparte distribua les portefeuilles à des inconnus, n'appartenant pas à l'Assemblée. Mais, au bout de quelques semaines, ayant besoin d'argent, pour obtenir le supplément de dotation qui lui était refusé, il chargea Léon Faucher de reconstituer un cabinet parlementaire.

Le nouveau ministère végétait, dupe du Président qui attendait son heure, et préparait l'occasion en surexcitant les divisions de l'Assemblée. Car il était forcé de s'appuyer sur le républicain Marc Dufraisse pour empêcher de passer l'abrogation des lois d'exil, en faveur des Bourbons ; et, tout de suite, afin de rallier la majorité réactionnaire, de s'attaquer aux républicains, d'invoquer le spectre rouge !

XV

PROJET D'ENLÈVEMENT DE LOUIS BONAPARTE

Le 1er juin 1851, inaugurant une section de la grande ligne Paris-Lyon-Méditerranée, le président Bonaparte

avait adressé au maire de Dijon un discours très clair et très inquiétant :

« Si la France reconnaît qu'on n'a pas le droit de disposer d'elle sans elle, la France n'a qu'à le dire ; mon courage et mon énergie ne lui manqueraient pas. »

Ce défi à la représentation nationale fut relevé, le 3 juin, par Changarnier :

« Personne n'obligera les soldats à marcher contre le droit, à marcher contre cette Assemblée. L'armée n'obéira qu'aux chefs dont elle est habituée à suivre la voix. Maintenant, législateurs de la France, délibérez en paix ! »

Léon Faucher, qui accompagnait le président à Dijon, était vite rentré à Paris. Le matin même, il avait fait paraître au Journal officiel l'allocution napoléonienne, expurgée des phrases factieuses. Il déclara que « le gouvernement ne reconnaissait d'autre discours que celui inséré au *Moniteur* » !

Ce désaveu suffit à la majorité parlementaire, — mais pas au Comité des jeunes. Nous suivions avec attention les phases de l'instruction de ce que les feuilles réactionnaires appelaient « le grand complot de Lyon ». Après avoir servi, depuis octobre 1850, de prétexte à l'arrestation d'un nombre considérable de républicains dans le Midi et à Paris, cette affaire n'aboutit que le 28 août 1851. L'un des conseils de guerre de la seconde ville de France, maintenue en état de siège, condamna une vingtaine de citoyens à l'emprisonnement ; les trois, chefs, Gent, Ode et Longomazino, à la déportation à Nouka-Hiva.

J'étais de cœur avec eux, puisque leur but avoué était d'opposer une vaste organisation de résistance populaire à la préparation évidente du coup d'Etat.

Je proposai au Comité des jeunes de recommencer ce que d'autres venaient de manquer et de nous y prendre de manière à ne pas être arrêtés avant d'avoir agi. On discuta durant des semaines. Sous le coup du discours de Dijon, on arriva à une tentative d'action.

Le vieux Polge, qui voyait des mouchards partout, n'en

conspirait pas moins perpétuellement depuis 1839. Il m'apprit et j'enseignai aux camarades le procédé d'organisation réputé le plus sûr : le groupement quatre par quatre, chaque chef de groupe ne connaissant que le quatrième d'un autre groupe, si bien que la chaîne peut être rompue partiellement sans que l'organisation soit brisée dans son ensemble. Le comité central, de huit membres, n'est connu que d'autant de chefs des premières sections ; son mot d'ordre doit courir partout sans que ceux qui le donnent soient saisissables.

— Nous sommes mille au quartier Latin, me dit un jour Polge.

— Si, pour voir, nous faisions, proposai-je, une répétition générale, sous forme de promenade au Luxembourg ?

Il accepta. Un rendez-vous fut lancé un soir pour le lendemain matin, dans l'allée le long des serres, jusqu'à la porte de l'Observatoire. Nous reconnûmes, non pas mille, mais environ trois cents étudiants.

Pour mon initiateur, ce n'était guère. Je jugeai le résultat encourageant. Ce fut aussi l'avis de Roch qui estimait infiniment plus la qualité que la quantité.

— Au moment amené avec art, ou choisi avec opportunité, il suffit pour faire une révolution, me disait-il, d'un petit groupe d'hommes sûrs, résolus à tout, rendant, par quelque acte décisif, irréparable, le recul impossible aux foules entraînées.

A six, retirés au fond d'un cabinet obscur, tandis que Lisette amusait les autres dans la salle à manger de Renoul, on mit à l'ordre du jour ceci :

— Faire avorter le futur coup d'Etat en enlevant Bonaparte.

Quatre se chargèrent d'observer discrètement les alentours de l'Elysée et les habitudes extérieures du président. On reconnut que le personnage sortait assez souvent de son palais, à pied ou à cheval, sans trop de compagnie, et qu'il pouvait être atteint.

L'objection que nous risquions nos têtes dans l'aventure

fut examinée. On écarta simplement celui qui l'avait élevée. Mais un autre fit observer que l'échec de notre entreprise pourrait causer l'insuccès des plans sans doute médités par les chefs de notre parti ; donc, que le devoir strict et l'honneur nous forçaient de donner avis préalable à quelqu'un des plus sûrs représentants de la Révolution.

— On raisonne trop ! murmura ironiquement Roch.

Cependant l'idée était juste ; elle fut agréée. La mission nous fut confiée à Vallès et à moi, de consulter le président de la Montagne, Charles Lagrange, que je connaissais. Jules croyait à la légende du coup de pistolet du boulevard des Capucines, sans lequel, d'après Roch et lui, l'insurrection de Février n'aurait pas réussi. Il se trouva décontenancé en entendant le grand homme des barricades nous répéter que le fait avait été plusieurs fois démenti par lui-même. Lagrange m'ayant déjà expliqué, le 13 juin, la théorie des manifestations sans armes, je ne m'étonnai guère de recevoir une seconde fois de ce barricadier les conseils les plus pacifiques. L'exemple de Gent et de la *Marianne* arrêtée dans son développement lui servit pour nous démontrer l'inefficacité des sociétés secrètes.

— Dans votre situation, au milieu des écoles, nous dit-il, continuez à vous sentir les coudes publiquement ; maintenez allumé le feu sacré... Vous n'avez pas besoin de conspirer pour cela.

Comme il affectait de ne pas répondre directement à la communication que nous avions été chargés de lui faire, nous mîmes les points sur les *i*. Il fut bien obligé de se prononcer.

— Ce serait, s'écria-t-il, une folie ?

— Brutus, pourtant, débarrassa de César la République romaine.

— Oui, mais vint Auguste qui engendra une interminable série d'empereurs, jusqu'aux Augustules, jusqu'à la ruine de Rome... Jeunes gens, défiez-vous des souvenirs classiques.

— Nous nous en moquons, interrompit Jules Vallès.

— Si vous manquiez le coup, vous relèveriez le prestige de ce misérable qui va demain sombrer dans le ridicule.

— A moins qu'il ne vous empoigne ! répliqua Jules.

— Mais si nous réussissions ? dis-je.

— Eh bien ! ce ne serait pas au profit de notre cause. Le pays reprendrait peur, comme en Juin. Il se jetterait dans les bras de Changarnier, qui restaurerait une monarchie quelconque.

— Donc, rien à faire ? demandai-je avec quelque impatience. Rien ?

— Non, si ce n'est ce que nous faisons, continua Lagrange, exaspérer le conflit entre le président et les monarchiens; préparer le suffrage universel à balayer toutes ces pourritures dans la fosse commune... Revenez me voir, jeunes et vaillants citoyens ! Garantissez à vos camarades que la Montagne veille ! Attendez son signal.

Nous retournâmes penauds vers nos quatre amis, qui s'étaient déjà procuré des armes pour l'expédition : trois mauvais pistolets et des couteaux-poignards.

On critiqua fort les illusions parlementaires de la Montagne, — jouant à cache-cache sur les derrières de « Badinguet » et de « Bergamotte ».

On ne renonça pas, on remit à décider après nouvelle vérification, sur place, de la possibilité ou de l'impossibilité de l'entreprise.

Deux allèrent avec leurs armes se promener toute une journée autour de l'Elysée. Ils virent, derrière le palais, le président passer seul à côté d'eux. Ils n'auraient pas pu l'enlever, mais ils auraient pu le tuer, assuraient-ils, avant l'arrivée des mouchards, qui ne veillaient que de loin et ne les avaient nullement remarqués.

Résolus au sacrifice de leur propre vie, ils auraient pris la vie de l'autre, si sa mort avait été délibérée et prononcée.

— Après la légalité, des scrupules ! murmura quelqu'un.

Comme je présidais, je le rappelai à l'ordre, et je mis aux voix la question :

— Nous reconnaissez-vous le droit de condamner Louis Bonaparte à mort et de l'exécuter ?

Personne ne répondit : Oui ! sans phrase.

Mais l'avis unanime fut que la question pourrait être utilement posée de nouveau, après que l'Assemblée nationale aurait décidé sur la revision de la Constitution.

XVI

LA REVISION, LE SPECTRE ROUGE

Le Comité des jeunes célébrait gaîment « l'anniversaire du premier jour de la régénération de l'humanité », au moment où l'Assemblée législative entamait, le 14 juillet 1851, le débat sur la revision de la Constitution de 1848.

Notre discussion à nous, avait embrassé le passé, le présent et l'avenir !

Faire partie d'une seconde Convention nationale était le rêve suprême des plus âgés d'entre nous. Quant aux plus jeunes, nous étions aussi des ambitieux, avouons-le, mais des ambitieux comme il ne s'en produit plus guère, je le crains. Nous n'aimions à jeter nos noms au vent que s'il y avait péril. Nous étions prêts à sacrifier tout. Si nous avions hâte d'être capables de devenir quelque chose, ce n'était, en vérité, que par amour de l'éternelle justice.

— Dans le passé, m'écriais-je un des soirs où s'agitaient ces rêves, nous ne devons être ni jacobins ni girondins. Soyons dans le présent et socialistes et républicains ! Nous, les petits, donnons aux grands l'exemple de l'oubli des divisions historiques et de l'union pratique, d'abord pour rompre les obstacles, écraser la réaction cléricale, ensuite pour rendre le peuple moralement et matériellement capable de se gouverner lui-même.

Mes grandes phrases de politique fraternelle et active

exaspéraient Vallès. Il ne connaissait qu'un seul fait dans l'histoire contemporaine : le fratricide de juin 1848 ! Venger juin, il ne parlait que de cela. Notre horreur de Bonaparte, complice de l'insurrection fatale, était tempérée chez lui par la haine de Cavaignac et de tous les généraux, officiers et représentants républicains qui avaient été, comme il hurlait sans cesse, les bouchers, les bourreaux des ouvriers de Paris !

Je le mis en rage un jour que je démontrais qu'il fallait que tous les républicains fussent d'un côté, tous les monarchistes de l'autre. Je citais le plus antibonapartiste des représentants, le colonel Charras, comme pouvant devenir, dans la circonstance décisive, l'épée vengeresse de la République.

On imposa violemment silence à notre maratiste. On faillit le jeter dehors quand je décidai, malgré ses protestations, le Comité des jeunes à conclure que, sauf l'élection du président par le suffrage universel, la Constitution que nous avions était démocratique et devait être défendue, envers et contre tous, jusqu'à la mort.

Du 15 au 21 juillet, notre comité siégea en permanence chez Renoul, suivant la discussion parlementaire de la revision avec une attention fébrile, prêt à tout événement. Nous nous débitions, au milieu des huées, les passages caractéristiques des discours de Falloux, de Berryer, de Baroche : à travers les bravos, les harangues de Michel (de Bourges), de Cavaignac, de Charras, de Victor Hugo.

C'est dans cette discussion que le grand poète s'écria : « Quoi ! parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit ! »

Chaque jour l'un de nous courait aux nouvelles dans la salle des Pas-Perdus de l'Assemblée. Nous ne faisions qu'aller et venir de la rue de l'Ecole-de-Médecine à la place de Bourgogne, durant le scrutin final par appel nominal à la tribune.

La revision ne pouvait être obtenue qu'aux deux tiers des voix. Ce « quorum » ne fut pas atteint. Sur 750 votants,

446 se prononcèrent pour, 278 contre. La revision était repoussée !

Nous étions au complet — moins le petit Jules — lorsque j'apportai la nouvelle et la commentai en ces termes :

— Le Bonaparte est rivé à son serment. S'il bouge, qu'on l'empoigne, qu'on l'anéantisse !... Vive la Constitution ! Vive la République !

Ces cris furent répétés par les fenêtres, sur lesquelles Renoul improvisa une illumination toute rouge.

Durant quelques semaines, nous eûmes l'illusion d'une trêve, durant laquelle la démocratie républicaine aurait le temps de préparer de bonnes élections pour 1852.

D'après la Constitution — non revisée, — Louis Bonaparte devait descendre du pouvoir le second dimanche du mois de mai, et il n'était pas rééligible. Certains monarchistes, désespérés de l'avortement de la Fusion, mettaient en avant le prince de Joinville. Les républicains les plus avancés, — et nous en étions, — proposaient... Martin Nadaud, le maçon de la Creuse, descendu d'un échafaudage de Paris sur les bancs de l'Assemblée nationale.

Comme il avait été, dans sa première jeunesse, affilié à la société des Droits de l'homme et plus ou moins disciple de Cabet, la réaction ne manqua pas d'en faire le fantôme de l'anarchie et du communisme. L'Elysée, qui avait réellement peur de la popularité de cet homme du peuple, répandit à des millions d'exemplaires une infâme brochure, le *Spectre rouge*, écrite entre deux vins par un farceur sinistre, l'ex-préfet Coco Romieu.

L'ouvrier Nadaud, fils de paysan, ne posait pas pour la blouse. Au Palais-Bourbon, il étonnait par la correction de son attitude les ducs et les princes assis sur les mêmes bancs que lui. Nous l'avions entendu défendre à la tribune les associations persécutées, expliquer les questions sociales avec l'esprit le plus pratique, en termes d'une simplicité cordiale.

— Nadaud, nous disions-nous au Comité des jeunes et allions-nous répéter dans les centres populaires, Nadaud

élevé à la présidence de la République par les suffrages des paysans et des ouvriers, ne serait-ce pas l'avènement du travail au faîte de l'État démocratique?

XVII

CHEZ PAUL NIQUET ET AU « PETIT RAMPONNEAU »

L'Assemblée législative s'était mise en vacances du mois d'août à la fin d'octobre. Les grandes écoles avaient suspendu leurs cours, les étudiants s'étaient dispersés dans leurs familles.

Le Comité des jeunes avait cependant conservé son siège, chez Renoul. Mais il se trouvait réduit à quatre membres : son hôte, Vallès, Rambert et moi. Renoul tenait la correspondance ; nous venions de temps en temps l'aider à remuer le feu sacré.

Le plus souvent, avec nos camarades et auxiliaires hors du quartier, Paumier et Bannez, nous courions le soir les cabarets des faubourgs, tâtant l'opinion, faisant la plus active propagande révolutionnaire.

Une nuit entière, nous restâmes aux Halles, devant le comptoir de Paul Niquet. Nous nous fîmes admettre par des chiffonniers dans la soupente, où dix habitués au plus pouvaient boire assis. Urbain Paumier leur lut une description, en prose moyen âge, de la place Maubert, le jour où l'on brûla Etienne Dolet ; il leur débita des vers de François Villon, des ïambes de lui.

Par suite de l'encombrement d'un long couloir, qui servait d'entrée, de sortie, de dortoir aux pochards, nous fûmes séparés avant d'avoir franchi la porte extérieure du célèbre cabaret. Dehors, le travail des halles était en son plein ; nous ne pûmes nous retrouver à travers l'agitation des charrettes et des paniers.

Il était plus de midi, nous déjeunions à l'hôtel-crèmerie Mouton, quand nous entendîmes chanter la voix de

notre poète et reconnûmes Urbain, dégringolant la rue de la Harpe bras-dessus bras-dessous avec trois chiffonniers ornés de leurs hottes !

J'avais envie d'offrir aux passants une « tournée ». La crémière Aline refusa de recevoir pareille société !

Où et quand Paumier quitta-t-il les chiffonniers ? On ne l'a jamais bien su. Il nous dit avoir passé en leur compagnie son plus beau jour, obtenant le seul vrai et franc succès auquel il tînt : l'admiration, l'amour du peuple !

Un dimanche de septembre, nous nous étions rendus, une douzaine, au Petit Ramponneau, pour fêter, à quinze sous par tête, l'avènement de notre première République. Aucune des tables en plein vent n'était libre. Paumier nous contraignit à en accepter une longue, au bout de laquelle s'étaient installés quatre militaires, deux des dragons, deux de la ligne.

Je me mis du côté de ceux-ci. Vallès était forcé de s'asseoir du côté des autres. Il grommelait :

— Juin ! Juin !

Avec des gestes hargneux, il établissait une délimitation tranchée entre l'armée et nous. L'un des dragons s'en aperçut, posa sur la table le grand sabre qu'il avait gardé entre ses jambes, et jeta sur son voisin un regard inquiétant.

Mon voisin à moi avait une figure souriante, qui me parut s'assombrir au mouvement de son camarade. Je m'avisai de lui demander s'il était de Paris.

— Sans doute, s'écria-t-il, et républicain.

A la stupéfaction de Vallès, je lui tendis la main qu'il serra cordialement ; je me levai et j'adressai aux soldats cette harangue :

— Nous sommes de jeunes citoyens, étudiants, artistes, poètes, qui venons au milieu du peuple célébrer la naissance de la République française, la défaite de la coalition monarchique... Si vous êtes républicains et patriotes, fraternisons !

Le dragon en colère fit des amabilités à son provocateur ; j'embrassai le lignard.

L'armée, les écoles, les beaux-arts et le peuple fraternisèrent.

Trop même quant au petit Jules, qui ne se trouva pas en état de rentrer chez lui, et qu'il fallut, avec l'assistance de l'un des dragons, porter rue Serpente, dans le logement qu'habitait Pannier pendant les vacances.

S'il y avait eu de la place pour trois, ils y seraient demeurés jusqu'au matin. Mais la chambre meublée en tout d'un lit de sangle et d'une chaise, était trop étroite pour un seul, pas assez longue pour le dragon étendu. Jules reprit ses sens et se débarbouilla.

De nos quatre soldats, deux tenaient garnison à Paris et avaient rejoint leurs casernes à minuit. Les deux autres arrivaient de province et n'avaient pas encore pris de domicile.

Le petit de la ligne, Léopold, qui m'échut, coucha avec moi, simplement parce qu'il n'osait se présenter chez ses parents, des ébénistes du faubourg Saint-Antoine, trop tard et manquant de tenue.

Sous ses apparences de gamin étourdi, il possédait la double qualité de conspirateur et d'entraîneur. Pendant les semaines de son congé, je l'introduisis au Comité des jeunes, je l'employai à nouer avec des militaires de la capitale et des environs des relations qui auraient pu produire quelques effets si, aux mois d'octobre et de novembre, la garnison n'avait été changée.

XVIII

PRÉLUDES MENAÇANTS

Les régiments les plus anciens de la garnison de Paris venaient d'être remplacés par des régiments appelés d'Afrique. On avait introduit dans la capitale les lanciers du co-

lonel de Rochefort, qui s'étaient le plus compromis par leurs cris impérialistes. A la tête de l'armée renouvelée avait été placé un général des moins estimés, Magnan, qui tint aux officiers supérieurs ce discours d'installation :

« Il se peut faire que d'ici à peu de temps votre général en chef juge à propos de s'associer à une détermination de la plus haute importance. Vous obéirez passivement à ses ordres... Seul responsable, c'est moi, messieurs, qui porterai, s'il y a lieu, ma tête sur l'échafaud ou ma poitrine à la plaine de Grenelle ! »

Comme prélude à l'action militaire fut préparé un coup politique pour achever de dépopulariser l'Assemblée nationale qu'il s'agissait de dissoudre.

La coalition clérico-monarchique, du temps où le président n'était que l'exécuteur de ses hautes et basses œuvres, avait, sur la proposition des ministres de Bonaparte, mutilé le suffrage universel, privé du droit civique « la vile multitude » qui ne pouvait prouver trois ans de domicile dans la commune ou le canton. La loi du 31 mai 1850 réduisait les électeurs parisiens de 250.000 à 75.000.

En vain les représentants républicains avaient plusieurs fois réclamé contre la loi du 31 mai. Lors de sa promulgation, les plus ardents auraient voulu lancer un appel aux armes : Michel (de Bourges) s'y était opposé.

Dans les derniers jours d'octobre 1851, Louis Bonaparte s'avisa de faire demander par Léon Faucher l'abrogation de la loi impopulaire. Le ministre refusa. Un nouveau ministère fut composé de quatre parlementaires obscurs, de quatre inconnus de la magistrature ou de l'administration, et d'un soudard à tous risques, général de fraîche date algérienne, Leroy de Saint-Arnaud. De Maupas était nommé préfet de police.

La proposition d'abolir la loi du 31 mai fut apportée, le 4 novembre, à l'Assemblée législative, par le préposé à l'intérieur, de Thorigny, avec un message insolent.

Trop naïfs, certains montagnards se figurèrent que Bonaparte, défiant les royalistes, faisait un pas vers la lé-

galité démocratique. Michel (de Bourges) n'empêcha pas le projet d'abrogation d'être rejeté, le 13 novembre. Les journaux socialistes coalisèrent le fracas de leurs revendications avec le tapage des malédictions des feuilles impérialistes. Ainsi Louis Bonaparte réussit à être érigé en défenseur du suffrage universel !

Il n'avait plus à se gêner. Recevant la visite des officiers des diverses troupes nouvellement introduites dans Paris, il s'écriait :

« Si jamais le jour du danger arrivait, je ne ferais pas comme les gouvernements qui m'ont précédé, je ne vous dirais pas : « Marchez ! je vous suis ! » mais je vous dirais : « Je marche ! suivez-moi ! »

Saint-Arnaud niait le droit, que l'Assemblée législative croyait avoir conservé, de requérir directement la force publique pour sa propre sûreté.

S'inquiétant à juste titre des projets du pouvoir exécutif, les questeurs de la Législative proposèrent de « promulguer comme loi », de mettre à l'ordre du jour de l'armée et d'afficher dans toutes les casernes l'article 6 du décret du 11 mai 1848 :

« Le président de l'Assemblée nationale est chargé de veiller à la sûreté intérieure et extérieure de l'Assemblée.

« A cet effet, il a le droit de requérir la force armée et toutes les autorités dont il juge le concours nécessaire.

« Tous sont tenus d'y obtempérer immédiatement sous les peines portées par la loi. »

Si cette proposition avait été aussitôt votée, le crime aurait été surpris en flagrante préparation et, sans doute, la République consolidée, la Patrie sauvée !

XIX

LA PROPOSITION DES QUESTEURS

Le Comité des jeunes, complet au milieu de novembre, était favorable à la proposition des questeurs.

Ceux de ses membres qu'il expédia aux nouvelles dans les couloirs de l'Assemblée, ou qu'il chargea d'entretenir des relations quotidiennes avec la Montagne réunie chez Lemardelay, rue Richelieu, 100, furent stupéfaits de voir l'opinion contraire se manifester parmi des républicains, et les plus avancés jouer le jeu de l'Elysée.

— C'est que, m'expliquait l'un de ceux-ci, si nous donnions à Changarnier le moyen d'empoigner Bonaparte, nous le serions nous-mêmes aussitôt... Et vous auriez Henri V !

— Le drapeau blanc ! objectai-je. Comme cela serait lestement balayé par le peuple des campagnes !

— Vous ne croyez pas à la fusion, me révélait un autre représentant. Eh bien, rue des Pyramides, les fusionnistes tiennent toute prête la présidence de Joinville ou d'Aumale... Changarnier ne maintiendrait de nom la République que pour la déshonorer à jamais par un nouveau massacre du prolétariat!

— Alors, m'écriai-je, il faut laisser faire Bonaparte ?

Ce qui mérita à ma naïveté enfantine cette semonce d'un jacobin de bonne humeur :

— Bonaparte n'est pas sérieux. C'est toujours le fou de Strasbourg et de Boulogne. Il regarde « son Etoile », il a un pied dans le puits !...

— Gardez-vous de l'empêcher d'y mettre l'autre, interrompais-je.

— Sans doute, mais les royalistes sont prêts à tout ; lui à rien... Il ira jusqu'en 1852, les yeux fixés sur la Colonne... Or, d'ici-là, nous aurons brisé les partis monarchiques, et mûri l'opinion en faveur de la République démocratique et sociale !

Je rendis fidèlement compte au Comité des jeunes de cette conversation. Abel, qui avait un parent dans la commission des Trente, chargée d'examiner la proposition des questeurs, nous apprit que vingt-trois des commissaires y étaient favorables.

— Charras, ajoutait-il, a prouvé que si elle n'était pas

adoptée, les chefs de l'armée n'entendraient aucune des réquisitions de l'Assemblée ; ils marcheront contre elle si les ordres leur parviennent hiérarchiquement du ministère de la guerre.

— Pour obtenir l'adhésion des gauches, demanda l'un de nous, ne faudrait-il pas confier la garde de la représentation nationale à un autre général que Changarnier... par exemple à Cavaignac ?

— Juin ! Juin ! Juin ! hurla le petit Jules.

— Aimes-tu mieux Napoléon empereur ? répliqua Abel.

— La République des bourgeois !

— Ou pas de République du tout!

La discussion de la proposition des questeurs s'ouvrit à l'Assemblée le 17 novembre. Saint-Arnaud revendiqua, au nom du principe de la division des pouvoirs, la pleine et entière direction de la force armée par le pouvoir exécutif responsable. Ce que Charras réfuta, soutenu par les royalistes, interrompu par les républicains.

On lui crie de l'extrême gauche :

— L'ennemi, il est là-bas ! à droite !

L'orateur réplique :

— Il est ailleurs aussi... Et je ne crois pas que la majorité de cette Assemblée soit aujourd'hui un danger plus sérieux pour la Constitution de la République, que le président qui siège à l'Elysée... La majorité est dans le vrai. Je voterai avec elle.

De la Montagne descend Michel (de Bourges). Il déverse son éloquence contre ceux qui, après avoir eu peur du suffrage universel, ont voté et maintenu la loi du 31 mai, qui tremblent devant un péril imaginaire parce qu'ils voient que la monarchie n'est plus possible.

— Redouter Napoléon Bonaparte ! s'écrie-t-il ; quel enfantillage !

« L'armée est à nous, et je vous défie, dit-il aux droites, quoi que vous fassiez, je vous défie de faire un choix qui amène aucun soldat ici, pour vous, contre le peuple ! Non,

il n'y a pas de danger... S'il y avait un danger, il y a aussi *une sentinelle invisible* qui nous garde, le peuple ! »

Une ovation est faite au tribun. De furieuses exclamations couvrent la voix de M. Vitet, qui accuse la Montagne de pactiser avec l'Elysée. Le général Bedeau est à peine entendu ; M. Thiers pas écouté.

Pendant que Bedeau parlait, Saint-Arnaud faisait signe à Morny et à Maupas, assis dans une tribune, et sortait en disant à son voisin le ministre de l'Intérieur :

— On fait trop de bruit dans cette maison ; je vais chercher la garde !

On délibérait à l'Elysée sur la question de savoir si au vote de la proposition il fallait tout de suite opposer un coup de force. La nouvelle arriva vite du rejet obtenu, grâce à la coalition des Montagnards avec les amis personnels du prince et le groupe des cléricaux dirigés par Montalembert.

— Cela vaut peut-être mieux, conclut flegmatiquement Louis Bonaparte.

Le soir, d'honnêtes représentants qui, comme Laurent (de l'Ardèche), cultivaient à la fois la Montagne et l'Elysée, allaient, dans les salons Lemardelay, féliciter Michel (de Bourges) et garantir les sentiments démocratiques, la probité du président !

— Où serions-nous, cette nuit, s'écria le tribun Michel, si Changarnier avait triomphé ?

Dans l'antichambre, où j'étais venu chercher des nouvelles, je me disputai avec plusieurs, qui me traitèrent de gamin exalté.

Le 28 novembre, Charras eut beau fournir des renseignements précis sur les préparatifs des « malfaiteurs », sur les mouvements militaires secrets et sur les conséquences de la discipline dans l'armée abandonnée aux Bonaparte, Saint-Arnaud, Fleury, Persigny, Morny et autres. On refusa de le croire et on lui reprocha en riant d'être pessimiste lorsqu'il prédit :

— Changarnier et moi, nous demeurons vis-à-vis l'un

de l'autre. Nous serons arrêtés en même temps, lui avec l'approbation des rouges, moi aux applaudissements des blancs... Pendant ce temps-là, à la tête de la force armée, à travers le peuple ahuri, M. Bonaparte montera à l'empire!

— Allons donc ! persistait à soutenir Michel (de Bourges), c'est faire trop d'honneur à cet imbécile de Napoléon le Petit !

Le 1er décembre à minuit, je revenais de la rue Richelieu avec Lagrange, qui demeurait rue du Bac.

Il était près d'une heure du matin. Déjà les proclamations s'expédiaient à l'Imprimerie nationale ; on préparait à la Préfecture de police les commissaires et les fiacres pour enlever les représentants du peuple. Devant sa porte, Lagrange me congédia en me recommandant d'empêcher le quartier Latin de commettre des folies, en me garantissant que le Bonaparte était incapable de tout !

Cinq heures plus tard, j'étais brusquement réveillé par Léopold, le petit soldat de la ligne, en uniforme et une feuille de route à la main :

— Ça se fait, me cria-t-il.

— Quoi ?

— Le coup d'Etat.

XX

PROMENADE MATINALE DANS LES RANGS DES PRÉTORIENS

Je sautai du lit, m'habillai et mis dans ma poche ma fortune entière : sept ou huit francs !

Nous sortîmes ensemble. Léopold avait reçu l'ordre de rejoindre son corps, qui, ayant quitté la veille Melun, devait être posté au Champ de Mars.

— Viens avec moi, m'avait-il proposé. Grâce à ma feuille, nous passerons partout. Je dirai que tu es mon cou-

sin, chargé par ma famille de me conduire à mon poste. Quand je serai rendu, par le chemin le plus long, nous aurons tout vu. Et tu fileras renseigner les citoyens !.. Moi je tâcherai de faire tourner le régiment !

Traversant la rue du Bac, j'eus l'idée d'avertir le représentant Lagrange. Il y avait, devant la porte de sa maison, une voiture et des hommes suspects. Je voulais entrer quand même. Léopold m'en empêcha. Il eut raison. Sans doute, nous eussions été arrêtés tous les deux. Nous vîmes des agents pousser notre ami dans le fiacre, qui fila au galop.

Le sang me montait au visage, un cri sortait de mes lèvres. Mon camarade me mit la main sur la bouche. Il me montra des sentinelles avancées, qui occupaient le coin des rues Saint-Dominique et de l'Université, au passage de la rue du Bac.

Il s'avança vers l'un des militaires, montra son ordre de rejoindre et demanda en se donnant l'air gai :

— Nous cherchons mon régiment. Où diable peut-il être ?

On nous laisse passer. Nous parvenons à la place de Bourgogne, remplie de soldats du 42e de ligne, à travers lesquels des officiers à cheval et des cavaliers porteurs d'ordres courent dans une agitation convulsive.

Tandis que mon compagnon présentait sa feuille et réclamait des renseignements, j'étais cloué devant trois grandes affiches.

APPEL AU PEUPLE !

PROCLAMATION A L'ARMÉE !

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS !

Le dernier placard, plus en évidence que les autres, sur le mur même de l'Assemblée nationale, portait en très grosses lettres :

« L'Assemblée nationale est dissoute.

« Le suffrage universel est rétabli ; la loi du 31 mai est abrogée.

« Le peuple français est convoqué dans ses comices, à partir du 14 décembre jusqu'au 21 décembre suivant.

« L'état de siège est décrété dans l'étendue de la 1re division militaire. »

Léopold m'entraîne, me disant à l'oreille :

— Pas un mot ! Pas un geste ! On nous fusillerait !

Très haut il continue :

— Mon régiment est probablement aux Invalides ; mais les rues sont barrées ; il faut tâcher de passer par le quai. La route était libre. Pas un soldat de ce côté. Même la « porte noire », par où les députés pénètrent à la bibliothèque et dans leurs bureaux, était ouverte, avec les deux huissiers d'habitude pour recevoir, ou pour empêcher d'entrer.

Tandis que nous passions, quelques ombres se glissaient dans le trou. Nous n'avons pas le temps de reconnaître si elles sont de l'Assemblée ou de la police. Au bout du pont de la Concorde, nous rencontrons un capitaine qui, sacrant tous les noms de Dieu des casernes, nous envoie faire... ce que nous voulons sur l'autre rive de la Seine. Au milieu des troupes, marchant sans bruit, nous pénétrons jusqu'au pied de l'Obélisque.

Je vois les Champs-Elysées, occupés par des régiments de cavalerie, et le jardin des Tuileries, plein d'artillerie et d'infanterie dissimulées sous les arbres sans feuilles. Il faisait à peine jour. Un brouillard épais filtrait une pluie fine. C'était glacial et sinistre.

Au pont tournant, mon lignard entre en pourparlers avec d'autres lignards, qui s'administraient une tournée d'eau-de-vie. Ils lui offrent un petit verre, qu'il accepte.

Un peu plus, j'étais invité moi-même ! L'indignation qui me brûlait le cœur en présence des prétoriens saoulés allait éclater en hurlements de dégoût.

Léopold dit aux militaires :

— Mon cousin ne boit pas ; il est malade !

D'un bond je suis emporté vers le Cours-la-Reine, le long du quai de la rive droite, jusqu'au pont des Invalides. Sur l'Esplanade, le régiment cherché trempait la soupe. Réintégré dans sa compagnie, Léopold prie un camarade sûr de venir avec lui me reconduire au delà des avant-postes. Le flamboiement de mes yeux, la crispation de mes lèvres, muettes depuis les Tuileries, l'inquiétaient sur mon sort tant que je resterais saisissable, — fusillable, au premier cri exprimant ce que nous pensions.

Rue de Grenelle, à dix pas de la dernière sentinelle, il me presse entre ses bras. L'autre soldat me serre la main, de grosses larmes aux yeux.

— Et maintenant, murmurai-je très bas, à la bataille !.. Que chacun de nous fasse son devoir !... A la vie ! à la mort !... Vive la République.

Ces deux militaires républicains, jamais je ne les ai revus ; jamais je n'ai entendu parler d'eux. M'ont-ils fui, parce que la discipline les contraignit à participer au crime ? Sont-ils morts dans la lutte, refusant de tirer sur leurs frères ou tués par eux après avoir lâché leurs coups de fusil en l'air ?

XXI

LE QUARTIER LATIN EN MOUVEMENT

Je courais, je bondissais tout le long de la rue de Grenelle, aussi déserte que d'ordinaire à huit heures du matin. Parvenu devant la rue Saint-Guillaume, je me trouve arrêté par un rassemblement armé. Ce n'étaient plus des soldats, c'étaient des gardes nationaux. Ils déchiquetaient du bout de leurs baïonnettes les affiches de Bonaparte. Ils criaient :

— A bas le traître ! Vive l'Assemblée nationale !

J'entame conversation avec eux, je leur rapporte ce que je viens de voir. A leurs interruptions, je comprends qu'ils ne sont pas républicains comme moi, mais qu'ils sont autant que moi furieux contre le coup d'Etat.

Je modère mon langage. Du reste, lorsque je leur déclare que je suis du comité des Ecoles, que je cours insurger le quartier Latin, ils acclament avec moi la Constitution. Ils m'apprennent que leur colonel, le général Lauriston, représentant de la droite, les a fait convoquer à domicile, que les députés de son groupe sont prévenus ; l'Assemblée nationale, si elle ne peut tenir séance au Palais Bourbon investi, trouvera un asile sous leur garde, à la mairie du X^e^ arrondissement, alors rue de Grenelle.

— Envoyez, m'écriai-je, envoyez battre le rappel au delà de votre arrondissement, jusqu'au faubourg Saint-Marceau ! Publiez vite qu'il y a ici un centre de résistance vers lequel doivent converger les défenseurs de la loi !

Un lieutenant me montre les « tapins » de la légion, baguettes sur la poitrine et sans caisse. Il m'explique que le nouveau commandant de la garde nationale, le général de Lavœstyne, a interdit le rappel sous les peines les plus sévères ; que, par surcroît de précaution, les tambours ont été rentrés la veille à l'état-major, où on les a crevés !

On me facilite le passage par le carrefour de la Croix-Rouge. Par la rue Madame, j'atteins le Luxembourg, dont les grilles étaient fermées. J'aperçois des troupes dans le jardin.

Sur le mur du bureau de poste, alors établi derrière l'Odéon, étaient placardées les trois affiches. Une quinzaine d'hommes les lisaient, les commentaient à haute voix.

— Eh bien ! disait l'un, voilà qui est parler chic ! Ils nous embêtaient, à la fin, ces bavards à vingt-cinq francs par jour !

— Des calotins et des nobles qui nous ont fait massacrer en Juin et qui voulaient ramener Henri V, s'écriait un autre.

Un troisième reprenait :

— Appel au peuple !... Le suffrage universel rétabli.. C'est démocratique, au moins cela !... Et voyez, il reconnaît, il proclame les grands principes : « la France régénérée par la Révolution de 89... »

— Et organisée par l'empereur! lisais-je après l'individu en blouse, que je supposais un agent de police, chargé de pervertir les ouvriers naïfs.

— Qu'est-ce que tu veux dire, gamin ? me réplique le lecteur en étendant la main vers moi.

— Ce que je veux dire, c'est que nous sommes en présence d'un attentat à la souveraineté nationale, du plus abominable des crimes... A bas Bonaparte ! vive la République ! vive le peuple !

Je suis saisi au collet, enlevé sous les aisselles, bousculé par le gens en blouse qui se disent :

— Flanquons dedans le petit bourgeois !

— A moi les étudiants ! A moi les vrais ouvriers ! les républicains ! les patriotes ! Guerre au coup d'Etat ! Aux armes ! crié-je en me débattant.

— Félicien ! répond la voix bien connue de l'ami Buissonnière.

Sur les misérables qui m'ont saisi se ruent cinq ou six jeunes gens, cassant leurs cannes et enfonçant leurs poings avec une irrésistible furie. Je suis dégagé près de la grande porte du Luxembourg, à l'instant où en sortaient des soldats attirés par le bruit.

Avec Buissonnière, avec ses braves camarades, avec une foule, qui augmente, toute de « fils de bourgeois », nous remontons un peu la rue de Vaugirard, nous opérons dans la rue de l'Ancienne-Comédie une descente tumultueuse, criant :

— Aux armes ! aux armes !

Renoul et plusieurs membres du Comité des jeunes nous entendent, me reconnaissent des fenêtres de l'appartement où ils étaient réunis. Ils accourent se joindre à l'invasion du grand amphithéâtre de l'Ecole de Médecine. En

ce moment se faisait un cours très suivi, auquel assistaient plus de deux cents étudiants. La leçon est interrompue par cette communication que je lance à pleine voix :

— Le coup d'Etat est commencé !... La patrie est en danger !... Mort au tyran !... Vive la République !

— Aux armes ! ajoute Buissonnière.

Le professeur, qui ignorait tout et qui était républicain, prononce ces quelques paroles, couvertes d'applaudissements :

— La science se tait... Les événements parlent... Que chacun agisse selon ses convictions, suivant sa conscience!

Descendus dans la cour, nous répandant sur la place, nous nous reprenons à crier :

— Aux armes ! aux armes !

De plusieurs côtés en même temps nous sommes assaillis, par des nuées de sergents de ville, à coups de poing, de casse-tête et d'épée. Nous résistons si résolûment que les arrestations individuelles sont impossibles. La police recule pour se masser au milieu de la place.

Une seconde attaque nous refoule. Les principaux membres de notre comité, se retrouvant rue Racine, empêchent l'armurier, qui y était établi, de fermer sa boutique, quoiqu'il nous jure que ses fusils sont démontés, toutes ses armes hors d'usage. Nous allions en saisir quand même, lorsque nous apercevons du côté de l'Odéon, accourant au pas de charge, un peloton d'infanterie, qui lâche sur nous quelques coups de feu.

Réfugiés chez Renoul, nous nous demandions, frémissants de rage :

— Que faire ?

Je m'étais affaissé sur le canapé, sans voix, presque sans souffle. Je n'avais pas encore mangé.

J'en risque l'aveu. Lisette s'empresse de m'apporter un bouillon.

Dès que je l'ai avalé, je redeviens maître de moi. Je raconte en phrases rapides ce que je sais, ce que j'ai vu. Je réclame les nouvelles recueillies par chacun. J'ouvre

une délibération en règle, sur l'action à suivre. Par Abel nous apprenons l'arrestation des généraux Cavaignac, Lamoricière, Changarnier, Bedeau, Le Flô, de la plupart des représentants républicains appartenant à l'armée, du capitaine d'artillerie Cholat, du lieutenant de chasseurs Valentin, du colonel Charras.

On nous rapporte encore que MM. Thiers et Roger (du Nord) ont été saisis à domicile, conduits à Mazas en même temps que nos amis de la Montagne, Lagrange, Baune, Miot, Greppo. Il nous est confirmé, assez vaguement, que diverses tentatives de réunion de représentants ont eu lieu au siège même de l'Assemblée nationale ; que les trois questeurs ont été empoignés; M. Baze, après une résistance frénétique.

L'un de nous, envoyé en observation, signale que les troupes campées dans le Luxembourg occupent la place Saint-Sulpice.

— C'est, dis-je, que l'Assemblée dispersée a dû trouver asile à la mairie du dixième... Courons-y !

— Sans armes ?

— Il y en a là !

La police avait abandonné l'Ecole de médecine. On ne voyait plus un soldat dans le quartier. Des étudiants, des bourgeois, quelques ouvriers étaient groupés devant l'Odéon. Nous les entraînons et nous nous élançons.

Place Saint-Sulpice, il y avait de l'artillerie, dont les canons se braquent du côté par où arrive notre foule de trois ou quatre cents citoyens sans armes.

Nous, des premiers rangs, nous courons toujours, sans regarder si l'on nous suit. Nous arrivons sur les bouches à feu cinq ou six, criant :

— Vive l'armée ! Vive la loi !

Les artilleurs évitent de nous prendre. Ils nous ménagent la fuite par une des ruelles du bas de la place.

— Si la foule ne nous avait pas lâchés, m'écriais-je, n'eussions-nous pas enlevé les canons et les artilleurs ?

XXII

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE AU PANTHÉON

Cette idée que la troupe n'était pas sûre pour Bonaparte nous détermine, après avoir rallié une cinquantaine de citoyens, à essayer d'atteindre la mairie du dixième, par la rue du Four ou par la rue Taranne..

Il était trop tard !

Nous ne pouvons remonter vers la rue de Grenelle ; nous sommes forcés de descendre vers la rue de l'Université.

Là nous nous mêlons à des curieux, dont beaucoup répètent avec nous :

— Vive la Constitution ! Vive la République ! A bas le parjure ! A bas le traître ! A bas le dictateur !

Mais nous restons incapables de déterminer une poussée suffisante pour rompre les deux rangées de soldats, au milieu desquels défilent les débris de la représentation nationale violée.

C'étaient en majorité des membres de la droite, que nous ne connaissions guère, si ce n'est Berryer. Nous envoyons le salut le plus sympathique à Jules Grévy, l'auteur de la fameuse proposition contre la présidence, qui eût extirpé le germe même du coup d'Etat.

Nous contemplons avec tristesse le général Oudinot, le revenant de Rome, accompagné de deux chefs d'état-major qu'il s'était choisis pour la défense de la Constitution, l'un de la gauche, Tamisier, et l'autre de la droite, Mathieu de La Redorte.

On conduit les représentants à la caserne de cavalerie du quai d'Orsay, dont les abords sont fortement occupés.

En rentrant au cœur de notre quartier Latin, nous nous informons de ce qui s'est passé dans la dernière réunion

de la Législative. Nous apprenons que « Louis-Bonaparte a été déclaré déchu de la présidence de la République », et les généraux de l'usurpateur sommés, « sous peine de forfaiture », de laisser les troupes à la disposition de l'Assemblée ! Il nous est assuré que les hommes d'ordre de la majorité se sont refusés à provoquer l'insurrection du peuple de Paris, ainsi qu'à mettre hors la loi le président criminel ! On n'a pas essayé d'opposer la force à la force ; la garde nationale a laissé entrer la police et la soldatesque sans qu'un coup de fusil ait été tiré, une baïonnette tordue!

Roch et Vallès me raillent. Je leur avais garanti la bravoure des citoyens de la dixième légion.

— Tu as toujours l'imagination optimiste, répétait l'un.

L'autre vociférait contre les aristocrates, contre les « honnêtes et modérés » livrant leurs fusils, — tous des lâches ; — il réputait les misérables en blouse seuls capables de sauver la République...

— Si... si, ajoutait-il, tes Cavaignac, tes Charras, et les formalistes de la gauche, — les modérés, tous des traîtres, — n'avaient pas massacré et déporté le peuple !

J'entrais en fureur ; je rappelais que, le matin, les blouses du petit Jules m'avaient saisi moi-même, pour me faire fusiller !

Renoul, Béal, Rambert et Buissonnière étouffent la dispute, stupide en présence du péril public.

Je tends la main à mon adversaire ; nous nous embrassons. Cela fait rire Roch et Flory.

Réunis au lieu ordinaire des séances du comité, nous nous demandons :

— Où et comment nous battre ?

Nous décidons que deux d'entre nous, à tour de rôle, tiendront le comité en permanence ; que les autres, deux par deux, exciteront l'agitation des écoles, iront voir ce qui se passe dans l'intérieur de Paris, chercheront les réunions des représentants s'il en existe, nous mettront en rapport avec toute résistance organisée ou susceptible de l'être. Nous déterminons les heures de jour et de nuit, où

les délégués devront s'efforcer de rejoindre le comité, de façon qu'on y puisse prendre, en temps utile, des résolutions communes.

Au moment où nous allions nous disperser d'après cette méthode, on nous informe qu'un rassemblement d'étudiants s'est produit au sortir des cours de l'après-midi, devant l'École de droit, place du Panthéon, et qu'il est harangué par un représentant du peuple. Tous nous y courons. Nous nous rencontrons avec Paul de Flotte, celui qui était destiné à mourir si glorieusement à la tête de l'avant-garde de Garibaldi, dans la campagne des Mille.

Sa crédulité répond à notre crédulité, sa foi à notre foi. Il nous assure que la haute cour de justice a siégé malgré les sbires de Bonaparte et qu'elle vient de rendre contre lui un arrêt capital.

— L'armée de Paris, dit-il, quoique composée d'avance par les scélérats de l'Elysée et commandée par des colonels stipendiés, n'a été que surprise et grisée. Il s'agit de la travailler adroitement ; surtout, sans s'engager avec elle, de la harceler de toutes parts, à toute heure, de façon à la « mettre sur les dents ».

— Mais nous, le peuple, ne serons-nous pas « sur les dents » avant les soldats ? objecte Vallès.

De Flotte continue :

— Les armes manquent. Il faut gagner le temps d'en recueillir, d'en fabriquer, d'en inventer. Il faut laisser le temps d'arriver aux secours que nous attendons des généraux fidèles à la Constitution, hostiles à Bonaparte qui déshonore le drapeau...

— Neumayer, par exemple, interrompt quelqu'un.

— Oui, crient cent voix. Vive le général Neumayer ! vive l'armée républicaine !

De sa franche parole de marin, un peu naïf et rêveur, le représentant nous démontre qu'il ne faut pas nous inquiéter outre mesure du désarroi causé par un attentat imprévu...

— Que n'avez-vous volé la proposition des questeurs ? répliquent plusieurs d'entre nous.

— Oui, oui, ce fut une faute. Mais ne nous reprochons rien, dans l'abîme. Préparons-nous à combattre, à mourir ! Beaucoup des plus énergiques, de la Montagne, sont libres. Ils se sont mis en rapport avec les membres de la gauche modérée. Nous nous sommes réunis ce matin. Nous constituons, sous la présidence de Victor Hugo, avec Madier de Montjau, Michel (de Bourges) et moi-même, avec Carnot et Jules Favre, un comité de résistance...

— Dites de salut public !

— De salut public, si vous voulez. Mais prenez garde d'effrayer les timides. Il importe de rallier tous les hommes de cœur et de probité... Nous avons parmi nous, des plus résolus, votre professeur bien-aimé du Collège de France, Edgar Quinet !

— Vive Quinet ! A bas les jésuites !

— Ayez confiance en nous !.. Nous préparons des décrets à coller sur ceux du criminel... Nous travaillons les faubourgs... Nous fournirons des armes au peuple... Patientez et attendez ! Agitez-vous, agitez, mais ne vous livrez pas !... Le salut de la République exige que tous ses défenseurs se retrouvent debout, à l'heure décisive... Elle ne tardera pas à sonner !...

On applaudit avec enthousiasme. De Flotte se dérobe et s'en va du côté du faubourg Saint-Marceau.

XXIII

VISITE AUX JOURNAUX — A L'ÉLYSÉE

Flory et moi, chargés d'aller voir ce qui se passe sur les grands boulevards, nous accompagnons un moment le représentant dans les rues qui descendent de la montagne Sainte-Geneviève.

les délégués devront s'efforcer de rejoindre le comité, de façon qu'on y puisse prendre, en temps utile, des résolutions communes.

Au moment où nous allions nous disperser d'après cette méthode, on nous informe qu'un rassemblement d'étudiants s'est produit au sortir des cours de l'après-midi, devant l'Ecole de droit, place du Panthéon, et qu'il est harangué par un représentant du peuple. Tous nous y courons. Nous nous rencontrons avec Paul de Flotte, celui qui était destiné à mourir si glorieusement à la tête de l'avant-garde de Garibaldi, dans la campagne des Mille.

Sa crédulité répond à notre crédulité, sa foi à notre foi. Il nous assure que la haute cour de justice a siégé malgré les sbires de Bonaparte et qu'elle vient de rendre contre lui un arrêt capital.

— L'armée de Paris, dit-il, quoique composée d'avance par les scélérats de l'Elysée et commandée par des colonels stipendiés, n'a été que surprise et grisée. Il s'agit de la travailler adroitement ; surtout, sans s'engager avec elle, de la harceler de toutes parts, à toute heure, de façon à la « mettre sur les dents ».

— Mais nous, le peuple, ne serons-nous pas « sur les dents » avant les soldats ? objecte Vallès.

De Flotte continue :

— Les armes manquent. Il faut gagner le temps d'en recueillir, d'en fabriquer, d'en inventer. Il faut laisser le temps d'arriver aux secours que nous attendons des généraux fidèles à la Constitution, hostiles à Bonaparte qui déshonore le drapeau...

— Neumayer, par exemple, interrompt quelqu'un.

— Oui, crient cent voix. Vive le général Neumayer ! vive l'armée républicaine !

De sa franche parole de marin, un peu naïf et rêveur, le représentant nous démontre qu'il ne faut pas nous inquiéter outre mesure du désarroi causé par un attentat imprévu...

— Que n'avez-vous voté la proposition des questeurs ? répliquent plusieurs d'entre nous.

— Oui, oui, ce fut une faute. Mais ne nous reprochons rien, dans l'abîme. Préparons-nous à combattre, à mourir! Beaucoup des plus énergiques, de la Montagne, sont libres. Ils se sont mis en rapport avec les membres de la gauche modérée. Nous nous sommes réunis ce matin. Nous constituons, sous la présidence de Victor Hugo, avec Madier de Montjau, Michel (de Bourges) et moi-même, avec Carnot et Jules Favre, un comité de résistance...

— Dites de salut public !

— De salut public, si vous voulez. Mais prenez garde d'effrayer les timides. Il importe de rallier tous les hommes de cœur et de probité... Nous avons parmi nous, des plus résolus, votre professeur bien-aimé du Collège de France, Edgar Quinet !

— Vive Quinet ! A bas les jésuites !

— Ayez confiance en nous !.. Nous préparons des décrets à coller sur ceux du criminel... Nous travaillons les faubourgs... Nous fournirons des armes au peuple... Patientez et attendez ! Agitez-vous, agitez, mais ne vous livrez pas !... Le salut de la République exige que tous ses défenseurs se retrouvent debout, à l'heure décisive... Elle ne tardera pas à sonner !...

On applaudit avec enthousiasme. De Flotte se dérobe et s'en va du côté du faubourg Saint-Marceau.

XXIII

VISITE AUX JOURNAUX — A L'ÉLYSÉE

Flory et moi, chargés d'aller voir ce qui se passe sur les grands boulevards, nous accompagnons un moment le représentant dans les rues qui descendent de la montagne Sainte-Geneviève.

Nous tenions à avoir l'adresse du comité de résistance. Il nous dit bien où l'on s'était réuni dans la matinée, mais il ne peut nous dire où l'on se rejoindra le soir ; on a parlé de s'assembler au restaurant du patriote Bonvalet, boulevard du Temple, si la police n'a pas occupé la maison.

— Nous ne sommes pas en juillet 1830 ni en février 1848. Le peuple est stagnant. Il faut lui faire comprendre ce qui se passe, attendre qu'il s'irrite et qu'il se lève... Il serait téméraire de brusquer la situation. Marcher tout de suite droit à l'armée, ce serait se faire mitrailler en pure perte ; ce serait décapiter la résistance populaire.

— C'est juste, reconnaissait Flory.

J'étais moins convaincu; je m'écriai avec une certaine acrimonie :

— Et si, tandis que l'armée avance, prend tout, positions et représentants, elle tarde trop à se lever, « la sentinelle invisible » !

Michel (de Bourges) avait ainsi conclu le matin :

— Temporisons !... Pas trop d'entraînement ! Il est nécessaire de se réserver !... Se livrer, c'est perdre la bataille avant de l'avoir engagée !... Gardons-nous d'aller à la réunion indiquée par la droite pour midi. Tous ceux qui iront seront pris !

— Michel avait raison, constata Flory. Si vous aviez été à la mairie du X^e^ arrondissement, vous seriez prisonniers !

— Donc, reprend de Flotte, nous n'avons pas eu tort d'écouter les conseils de la modération pratique... Nous attendons le peuple !... Nous allons même le chercher, ajoute-t-il en nous quittant.

La prédication de l'attente et du mouvement dans le vide durant plusieurs jours, me laissa très froid. Mon imagination tenait pour la folie sublime du Droit sans armes allant défier la Force. Nous ne remarquons d'extraordinaire que ceci : les affiches de Bonaparte déchirées, mais pas de proclamations républicaines sur les murs !

L'idée me passe par la tête d'en fabriquer une et de l'imposer à n'importe quel journal, s'il en subsistait un

ayant des compositeurs disponibles. Nous arrivions rue du Croissant. Le *Siècle*, où avait commencé à se signer une protestation des journalistes, comme en 1830, était occupé militairement. De même, à côté, la *Patrie*, réactionnaire. Nous revenons rue Montmartre, vers la *Presse*, dont l'allée n'est pas gardée. Nous montons à la rédaction, nous parcourons plusieurs salles, n'y trouvons qu'un garçon de bureau.

Je me mets tout de même à écrire, sur le tapis vert des rédacteurs, la proclamation que j'ai rêvée. Je la lis à mon compagnon. Nous la recopions ensemble.

Survient un gros monsieur aux cheveux flottants. Nous lui relisons l'œuvre, qu'il approuve en y faisant une correction très énergique.

Je lui demande son nom :

— Théophile Gautier ! me répond-il.

— Le poète !... Le premier des feuilletonistes de théâtre et d'art !... Ah ! citoyen ! m'écrié-je, pardonnez à des étudiants de ne vous connaître que de nom !

Il profère contre le coup d'Etat, contre son auteur et ses complices, des injures véhémentes. Il se met à notre service pour chercher dans les mansardes s'il n'y a pas de caractères et de typographes, échappés à la surveillance des gendarmes qui détiennent le bas de l'imprimerie.

A peine, au fond d'un cabinet étroit, découvrons-nous un malheureux correcteur se disputant avec un rédacteur très vif, qui tient à retrouver les lambeaux de sa copie, perdue durant l'invasion des ateliers. C'était l'éminent critique littéraire Paulin Limayrac. Comme nous le voyons aussi enflammé que Gautier, nous lui remettons notre proclamation ; il promet de faire tirer dans un bon endroit, qu'il prétend connaître sans le pouvoir désigner à personne.

Près du passage des Panoramas, nous sommes abordés par un de nos camarades des Ecoles, le créole Guérin. Il nous décrit, avec une verve méridionale, l'indignation des promeneurs « comme il faut » des boulevards riches.

— J'ai, dit-il, lancé un cri que tout le monde répète, le

Nos camarades en observation de l'autrè côté de l'eau, nous renseignèrent successivement sur la persistante hostilité des boulevards, sur les préludes de bataille pour le lendemain dans les quartiers du centre. De la rue Saint-Denis à la rue du Temple, les maisons étaient fouillées ; on lisait sur les portes cochères ces mots tracés à la craie : « Armes données ! »

— N'est-ce pas la police qui écrit cela, fit observer Rambert, pour empêcher de nous armer... Avez-vous rencontré des fusils sur les barricades ? Des fusils ?

— En avons-nous réellement vu ? demanda Renoul à l'ami qui l'avait accompagné.

Ce dernier ne garantit pas avoir aperçu plus de quinze hommes armés parmi ceux qui essayaient des esquisses de barricades, rues Aumaire et Greneta.

— On se plaint partout du manque de munitions, ajouta-t-il.

Des élèves en pharmacie s'offrirent pour fabriquer de la poudre. Dans le grenier de la maison où nous étions, on installa des moules à balles. Buissonnière fut chargé de préparer le service des ambulances.

Il ne faisait doute pour personne que nous nous battrions dans la journée du 3.

Du comité de résistance annoncé par de Flotte, aucune nouvelle. Roch avait appris non sans peine que les représentants, après leurs deux réunions du matin, rue Blanche, s'étaient en partie retrouvés au restaurant Bonvalet, d'où Michel (de Bourges) avait harangué une foule irritée. La police et l'armée étant survenues, ils avaient trouvé asile rue de la Cerisaie, chez l'ancien constituant Beslay. De là, ils s'étaient portés rue de Charonne, au siège de l'association des ébénistes, qu'ils avaient trouvé fermé. Ils s'étaient réfugiés quai Jemmapes, dans l'appartement de l'un d'eux, Lafon.

— Traqués comme ils le sont, dit Roch, ils ne pourront pas rester là. Deux nouveaux locaux leur sont proposés : l'un pas trop loin d'ici, près du Palais-Royal ; l'autre entre

les faubourgs Saint-Antoine et du Temple... J'ai vu quelqu'un qui s'est chargé de nous faire avertir de ce qui se décidera dans la nuit.

— On a trop mitraillé en juin, s'écria Jules Vallès. Les combattants sont déportés ! Il n'y a plus un fusil entre la Bastille et la barrière du Trône !

— J'ai entendu, reprit Roch, terminant son rapport, j'ai entendu donner un rendez-vous d'action salle Roysin, entre neuf et dix heures, ce matin 3.

— Allons-y armés comme nous pourrons, proposèrent plusieurs.

Certains firent observer que les têtes des ponts venaient d'être occupées par des sentinelles qui fouillaient les passants ; donc, qu'il fallait s'abstenir d'emporter des armes et des munitions. La majorité estima que, si de Flotte insurgeait Saint-Marceau tandis que serait entraîné Saint-Antoine, notre quartier Latin aurait une diversion très importante à opérer.

On décida d'attendre des ordres, de peur de troubler le plan général. Seulement, Roch et moi nous fûmes délégués à Saint-Antoine, avec mission expresse de renseigner le Comité des jeunes .

Le 3, à huit heures du matin, aucun avis des représentants ne nous était parvenu. L'Hôtel-de-Ville et l'entrée de la rue Saint-Antoine étant occupés par des troupes, je pris, avec Roch, la rue Vieille-du-Temple pour gagner la place Royale.

A notre arrivée sur le boulevard, près du théâtre Beaumarchais, la brigade Marulaz se précipitait vers la Bastille.

Nous crions avec fureur :

— Vive la Constitution ! A bas le coup d'Etat !

Quelques cavaliers s'élancent sur le trottoir pour nous sabrer. Le cheval de l'un d'eux s'abat, causant un désordre qui nous permet de nous échapper, aux applaudissements d'un groupe d'ouvriers.

Nous nous arrêtons au milieu de ces citoyens, nous versons notre rage dans leurs cœurs, nous les déterminons à

appeler aux armes avec nous, nous traçons l'ombre d'une barricade. Pas un de nous n'est armé. Nous sommes dissipés par un mouvement de la queue de la brigade qui défile sur le boulevard.

XXV

LA MORT DE BAUDIN ET SES SUITES IMMÉDIATES

Comme nous gagnions le faubourg par le canal, nous nous heurtons à un représentant du peuple en proie au plus terrible désespoir.

— J'en viens ! dit-il. C'est fini ! La barricade Sainte-Marguerite est prise ! Le peuple refuse de marcher... Le député Baudin est tué !...

— Non, ce n'est pas fini ! répétions-nous, plus exaspérés qu'effrayés. Le peuple n'est pas aussi lâche !

Nous cherchions à pénétrer plus avant. Des fuyards, des ouvriers aux portes des ateliers, des femmes aux fenêtres nous adjurent de nous arrêter, de ne pas risquer d'être fusillés.

Quelques renseignements nous sont fournis sur le drame qui ne s'est terminé sans nous que parce qu'il a été précipité avant l'heure convenue.

On ne s'est pas attendu au café Roysin. Le passage des dernières voitures transportant à Vincennes les membres de l'Assemblée arrêtés au X^e^ arrondissement a provoqué le début hâtif d'une action mal préparée. Les prisonniers, qu'une poignée de républicains voulaient délivrer, n'étaient que des députés de la droite. Ces hommes d'ordre, tremblant de se voir compromis dans une émeute, imploraient par les portières, la grâce de n'être pas libérés de force... L'apparition des auteurs de la loi du 31 mai, des ennemis de « la vile multitude », acceptant d'être, par le coup d'Etat

lui-même, soustraits au devoir de défendre la Constitution, acheva de pervertir la conscience populaire.

— Pourquoi, s'écriaient des faubouriens, se battre pour une Assemblée dont la majorité, après s'être laissé prendre, refuse de se laisser délivrer ?

Vainement les hautes notions du droit, le respect de la loi, la dignité de la souveraineté nationale, étaient rappelés aux prolétaires bouleversés, par Schœlcher, Esquiros, Madier de Montjau, Bastide et les autres. Les femmes émues saluaient, des fenêtres, ces chevaliers errants de la Justice ; les hommes les plaignaient en les admirant.

A peine une trentaine d'ouvriers répondit-elle à l'appel aux armes d'une douzaine de représentants, revêtus de leurs insignes, témoins légaux du parjure.

Les fusils, qui manquaient, furent obtenus par le désarmement des petits postes de la rue de Montreuil et du marché Lenoir — désarmement dont la facilité prouve combien les soldats restaient encore indécis le 3.

Ce n'est pas du peuple, c'est de la Société des Décembristes qu'a dû sortir l'ignoble mot :

— Plus souvent que nous nous ferons tuer pour vous conserver vos vingt-cinq francs !

L'histoire a recueilli l'héroïque réplique de Baudin, se dressant au sommet de la barricade, et présentant sa poitrine aux balles :

— Citoyen, tu vas voir comment on meurt pour vingt-cinq francs !

Pendant qu'on nous rapportait ce mot sublime, je songeais à l'éclat qu'aurait eu la scène, si elle s'était jouée sur un théâtre digne d'elle, non pas dans le coin le plus obscur d'un faubourg, désespéré d'avance et désarmé, mais en plein boulevard Montmartre, devant cinquante mille spectateurs, dont la raillerie haineuse aurait pu être transformée en un enthousiasme vengeur.

— Un représentant tué ! disais-je. Promenons son cadavre ! Faisons un drapeau de son écharpe ensanglantée !

— Trop tard et trop loin ! objecta Roch. Ils l'ont tué, ils le gardent.

Deux détails nous frappèrent : dans la lutte rapide, il n'y avait eu que ce mort, Baudin, et, par hasard, un jeune soldat qui avait menacé Schœlcher de sa baïonnette, mais en évitant de l'enfoncer dans une poitrine sans défense ; les sept ou huit représentants qui avaient passé par-dessus la barricade n'avaient pas été massacrés, pas même arrêtés.

— Donc, nous disions-nous, l'esprit de l'armée demeure hésitant.

Nous nous recommandions de ne pas exprimer aux camarades nos désillusions et de pousser de toutes nos colères à une prise d'armes générale.

Ce fut pour nous une joie que de retrouver notre rue et la place de l'Ecole de médecine remplies de jeunes gens enflammés, et, au milieu des groupes, deux de ceux qui avaient élevé et défendu la barricade Sainte-Marguerite, de Flotte, Cournet, plus l'ancien constituant, Buvignier.

Ce dernier nous assure que, si l'on tient, deux jours encore, en échec l'armée de l'Elysée, il nous arrivera de province de puissants secours républicains.

— Lyon, Strasbourg, Marseille, Bordeaux, Rouen, s'insurgent contre le coup d'Etat... Le général Neumayer marche sur Paris !

Abel avait atteint rue Richelieu, 15, dans l'appartement abandonné par Jules Grévy prisonnier, le comité de résistance des représentants de la Montagne, au nombre d'environ soixante, très unis et très décidés.

Ceux qui avaient assisté à la mort de Baudin étaient accourus informer leurs collègues de la désespérante abstention des ouvriers. D'après quoi tous s'étaient prononcés en faveur de la tactique patiente, expliquée dès le début par Michel (de Bourges), et démontrée par Jules Favre la seule désormais praticable.

Plusieurs du Comité des jeunes persistaient dans leurs objections primitives. Abel insista :

— C'est la décision unanime de tout ce qui reste debout

de la représentation nationale. Nous sommes en bataille, nous sommes des soldats. Ne discutons pas, obéissons à nos chefs !... Agitons-nous comme ils le commandent... Le mot d'ordre pour aujourd'hui est le nom de notre premier martyr : Baudin !

Nous nous inclinions. Seul, le petit Jules érigeait l'indiscipline en premier devoir de l'insurgé, menaçait de déchirer les rideaux de Lisette, qui étaient rouges, et d'aller, fût-il seul, planter au premier carrefour peuplé de blouses la loque vengeresse des revendications implacables.

— Précipiter les bourgeois dans les bras de Bonaparte ! Nous faire écharper par eux en même temps que fusiller par les soldats !...

— Tu es fou à lier ! s'écriait Rambert.

— Et toi, répliquait Vallès, tu es bête... Tes souliers te lâcheront avant que tu n'aies mis la troupe « sur les dents », pour parler comme ce frère d'adjoint... qui porte des gants !

Abel, que la pointe visait, croise les bras et dit :

— Toi, petit, as-tu envie de te faire tuer ? Si nous survivons, tu te battras avec moi !

Nous nous jetons entre eux.

— Soit ! grogne le petit Jules. Je ferai comme les autres, rien, si l'on veut, par discipline !

Et de ses deux mains il abaisse ses poils hérissés.

Abel et Rambert sont chargés d'entretenir les relations avec les représentants. Nous recevons, Flory et moi, la mission d'explorer les quartiers insurgés de la rive gauche. La permanence sera tenue successivement par deux délégués tirés au sort.

Mais d'abord nous tenons à donner tous ensemble le « coup de collier » nécessaire afin d'entretenir les Ecoles en état d'insurrection... volante.

Deux heures de l'après-midi se passent à entamer des barricades rue Dauphine, rue Saint-André-des-Arts, rue de la Harpe, au bout de la rue Racine. Nous lâchons de ci de là quelques coups de nos méchants pistolets. Nous mettons

en mouvement les troupes du Luxembourg, celles aussi de la Cité.

Notre tapage, trop inoffensif, cause une terreur profonde au préfet de police. Maupas dénonça nos barricades au ministre de l'intérieur Morny, par dépêche du 3 décembre, 4 heures, et fit afficher cette ordonnance de peureux féroce :

« Tout rassemblement sera immédiatement dissipé par la force ; sont interdits tout cri séditieux, toute lecture en public, tout affichage d'écrit politique n'émanant pas d'une autorité régulièrement constituée. »

A côté, une proclamation du ministre de la guerre, Saint-Arnaud, annonça :

« Tout individu pris construisant ou défendant une barricade, ou les armes à la main, *sera fusillé.* »

A mesure que ces placards se montraient sur les murs du quartier Latin, nous les arrachions. A leur place, avec leur colle toute fraîche, nous affichons les décrets et proclamations des « représentants du peuple restés libres », dont Abel nous avait communiqué des copies à la main, en autographie, en lithographie, ou en épreuves d'imprimerie.

Déchéance du président parjure, en vertu de l'article 68 de la Constitution.

Arrêt de la haute cour de justice contre Louis Bonaparte, accusé et convaincu de haute trahison.

Levée de l'état de siège ; injonction aux chefs militaires, sous peine de forfaiture, de se démettre des pouvoirs extraordinaires usurpés.

Abrogation de la loi du 31 mai et rétablissement du suffrage universel. « Peuple ! nous démasquons l'hypocrisie ; c'est à toi de punir le traître ! »

Les honneurs du Panthéon décernés à Baudin, « qui a bien mérité de la patrie en mourant pour la République et pour les lois ! »

Aux soldats français : « Un homme vient de briser la Constitution. Il trahit la République... Un pas de plus dans

l'attentat, un jour de plus avec Louis Bonaparte, et vous êtes perdus devant la conscience universelle... Soldats français, cessez de prêter main forte au crime ! »

XXVI

A TRAVERS LES BARRICADES ET AU DIVAN DE L'OPÉRA

Du bas de la rue de la Harpe, nous avions remarqué, au milieu de la Cité, une barricade assez élevée. Les troupes, qui avaient tiré sur nous, s'étaient retirées ; le quai et le pont Saint-Michel paraissaient déserts.

L'envie nous prend, à Flory et à moi, de commencer par cette voie libre notre excursion de l'autre côté de l'eau. Nous traversons le pont en courant. Nous franchissons la barricade, déjà abandonnée. Nous repassons une seconde fois la Seine au galop. Nous pénétrons dans la rue Saint-Denis.

A la place des Innocents, commençait une série de barricades occupées. La première comptait quatre défenseurs qui, à l'instant où nous arrivions, se disputaient entre eux. Nous crions : Vive la République !

En approchant, nous transmettons bas le mot d'ordre : Baudin !

— Bien ! nous répond un grand jeune homme en veston, qui semble commander... Mais tenez-vous au large !

Nous voyons, sur son ordre, deux de ses compagnons, en paletot et en redingote, saisir un quatrième personnage, le seul qui soit en blouse, le fouiller, tirer d'une de ses poches une carte, la montrer.

— M'étais-je trompé ? dit le chef. Collez-le là... et feu !

Trois coups de fusil éclatent. Le mouchard, en moins de cinq minutes, a été reconnu, jugé, exécuté.

C'était la première fois de notre vie que nous assistions à une exécution, et celle-là était faite par les nôtres.

Mon camarade, étudiant en médecine, s'élance vers l'individu qui s'est retourné sur lui-même et abattu face contre terre. Il le tâte, le reconnait mort, frappé à cinq pas, au cœur et à la tête.

J'écoute, avec anxiété, les explications véhémentes du chef de barricade :

— Il poussait des cris absurdes en ce moment : Vive la sociale ! A bas les malthusiens ! Mort aux propriétaires !... Il voulait nous faire arborer le drapeau rouge... J'ai compris... Et voilà !

Je pensais au petit Jules qui, s'il avait déployé « sa loque » se serait fait fusiller comme agent provocateur.

Les trois combattants nous engagent à nous défier, comme eux, des espions et des fous. Ils nous font apercevoir un des périls imprévus du plan de l'action éparpillée : ne pas se connaître entre défenseurs de la République et tomber dans les pièges de la police.

— Car celle-ci a un plan. Quel est le nôtre ? Où est le centre de la résistance ? Qui nous fournira des munitions quand nous aurons épuisé les quinze cartouches que nous possédons ? Ce misérable nous en a fait dépenser trois !

Poursuivant notre exploration jusqu'à la rue du Temple, nous voyons se multiplier les barricades avec assez de défenseurs, insuffisamment armés mais très ardents, qui ont reçu les instructions des représentants, les suivent avec confiance et attendent, pour la nuit, le concours des associations ouvrières.

Les habits de drap dominent encore parmi eux, mais il s'y mêle des blouses de vrais travailleurs, avec quelques uniformes d'anciens militaires et de gardes nationaux des légions dissoutes. Ce sont pour la plupart de petits patrons, des ouvriers en chambre.

Ici, nous n'entendons pas reproduire la lâche ironie contre « les vingt-cinq francs ». On traite couramment Badinguet de brigand; on comprend le déshonneur natio-

nal et la démoralisation universelle qui résulteraient du parjure du chef de l'Etat, s'il restait impuni. Les nobles phrases qui jaillissent de nos jeunes cœurs ne font pas rire ; elles nous valent de frémissantes poignées de mains.

Après avoir erré plus d'une heure dans ce réseau de barricades, nous nous demandions pourquoi le comité de Salut public ne venait pas s'installer là.

Derrière le conservatoire des Arts-et-Métiers, derrière l'église Saint-Nicolas des Champs, je rencontre mon ami Bannez en train de diriger, au milieu d'un carrefour, la construction d'une redoute.

Je voulais rester avec lui et envoyer Flory au Comité des jeunes chercher des combattants. Mais Bannez me fit remarquer que nous serions plus embarrassants qu'utiles; on était trop de ce côté, puisqu'il n'y avait pas assez d'armes, de munitions.

— Faites-nous fournir des fusils !... Expédiez-nous de la poudre ou des fabricants de fulmi-coton... Battez-vous dans votre quartier, si vous pouvez... Dites aux comités que ça va bien par ici, et que nous sommes des milliers de citoyens debout, décidés à combattre, résolus à mourir.

Nous entendons, mais loin, un bruit de fusillade :

— C'est du côté de la rue du Temple, vers l'Hôtel-de-Ville, dit Bannez ; ça recommence toutes les demi-heures depuis tantôt. Si c'était sérieux, je serais averti... N'allez pas par là, vous ne pourriez pas passer... Filez vite aux boulevards, où l'agitation continue, où il y a peut-être quelque chose d'important à risquer.

Après avoir embrassé ce vaillant ami, nous atteignons, par des ruelles et passages, la rue Meslay, où nous franchissons une assez forte barricade. Nous sommes attirés en avant par des rumeurs énormes, que nous ne comprenons qu'en nous trouvant nous-mêmes au bout de la rue Saint-Martin, emportés par une immense bousculade.

Le colonel de Rochefort, qui promenait le 1er régiment de lanciers entre la rue de la Paix et la rue du Temple,

en revenant, avait chargé et sabré la foule qui criait : « A bas les traîtres ! » Les lances avaient fait des blessés, des morts ; les chevaux avaient passé par-dessus des hommes et des femmes renversés !

Le mouvement de reculade ne s'arrête qu'au boulevard Poissonnière, auquel nous arrivons par les rues Bourbon-Villeneuve et des Petits-Carreaux. Jusqu'à la rue Le Peletier, sur les deux côtés de la chaussée, qu'occupe la cavalerie remise en bon ordre, passent et repassent devant les cafés, de très nombreux promeneurs aussi hostiles que la veille au coup d'Etat. On siffle les lanciers ; l'on conspue Soulouque.

La chaussée franchie entre deux mouvements de la cavalerie, j'entre avec mon compagnon au Divan, en face de l'Opéra, à côté des bureaux du *National*.

Nous nous asseyons un instant, pour avoir des nouvelles, à la table du *Charivari*, où je connaissais l'aimable Clément Caraguel.

On était de très belle humeur ; on « faisait des mots » du plus spirituel mépris contre le ci-devant constable Badinguet, contre le bâtard Morny, contre miss Howard, contre Maupas-le-foirard, contre Magnan, qui eût été depuis l'avant-veille saisi pour dettes s'il ne devait être le lendemain déposé à la Roquette !

Ma foi ! nous nous attardions à rire avec ces rieurs lorsque survint notre Abel, cherchant son frère, l'ancien adjoint au maire de Paris, collaborateur du *National*, et qui était, en effet, assis à la table des rédacteurs.

Abel arrive de la réunion des représentants, tenue dans l'appartement de Grévy et qui, sur le point d'être enlevée, s'est réfugiée chez l'ancien membre du gouvernement provisoire, Marie, rue Neuve-des-Petits-Champs. On fait cercle autour de lui. Il obtient un vif succès d'hilarité en racontant que Jérôme Napoléon est venu s'inscrire contre son cousin Louis, qui déshonore la famille. Il provoque de nouveaux rires par son appréciation railleuse de l'attitude de

l'ami du « prince rouge », Emile de Girardin, qui trouve des imprimeurs à la brosse pour le décret de déchéance, mais qui se refuse à publier tout appel aux armes !

— Toujours partisan de la paix universelle et bon gardien de soi-même ! interrompt quelqu'un.

— Victor Hugo, continue le délégué errant du Comité des jeunes, ne donne pas dans ces idées. Il propose aux derniers débris de la représentation nationale de descendre dans la rue, d'aller droit aux troupes, poitrine découverte, et de notifier solennellement :

« Nous sommes le droit, vous êtes la force ! Obéissez-nous ! »

Je m'écrie :

— Que les représentants viennent sur les boulevards ! Nous nous ferons tuer avec eux ! La foule passera sur nos cadavres, défoncera les bataillons et ira vider l'Elysée !

Abel achève son compte rendu :

— La majorité a jugé que l'on ne doit pas offrir au sabre la décapitation de la République. D'ailleurs, les bonnes nouvelles affluent... La nuit prochaine, levée en masse des associations ouvrières ! Le public des boulevards se maintient dans une hostilité implacable. Soulouque n'ose plus se montrer. Le centre de la capitale est couvert de barricades qui, en ce moment même, repoussent une attaque lancée de l'Hôtel-de-Ville.

— C'est vrai, dit Flory, nous en venons !... Les combattants sont nombreux et solides, mais ils manquent d'armes et de munitions.

— Le comité s'en occupe... La nuit sera chaude... On est sûr de tenir demain encore... Les nouvelles des départements sont excellentes. Ce n'est pas à Lyon, c'est à Rouen que commande Neumayer. On attend le général ce soir.

Flory prend Abel à part, lui communique ce que nous savons, l'adjure de courir informer les amis de la rive gauche, tandis que nous, nous irons voir, au chemin de

fer de l'Ouest et sur les hauteurs de Montmartre, si réellement une armée républicaine est en marche contre les prétoriens de Paris.

XXVII

LA PROMENADE DES CADAVRES

Près de l'église Notre-Dame de Lorette, deux rassemblements très animés nous retiennent. Le premier acclame un représentant, qu'on nous dit être Joseph Périer, et qui, de sa propre main, efface son nom de la *commission consultative*, qu'une affiche annonce avoir été nommée par le président. D'autre part, on se montre, sur un mur, un fragment du *Moniteur* qui contient le discours de Bonaparte, lors de sa prestation de serment. Aux exclamations de la foule, nous mêlons nos cris de : « Mort au parjure ! Aux armes ! »

La gare Saint-Lazare était militairement occupée. Nous montons au boulevard extérieur, que nous trouvons absolument désert. Montmartre est d'une tranquillité navrante. Il n'y a personne au Moulin de la Galette, où la faim nous oblige à manger.

L'optimiste Flory se figure distinguer à travers la plaine Saint-Denis, les bivouacs de l'armée de secours attendue.

J'interroge prudemment le patron de la gargotte.

— On voit tous les jours les mêmes lumières, me répond-il.

— Et celles qui marchent ?

— Ce sont les trains du Nord et de l'Ouest, qui s'en vont et qui viennent.

— Mais là, au milieu ?

— Ce sont les réverbères des rues et des routes de la banlieue.

Nous abandonnons la butte, désolés.

Il n'y a personne dans le clos Saint-Lazare. Le faubourg Saint-Martin est vide de défenseurs armés de la Constitution. Les femmes, par les persiennes entr'ouvertes, regardent ce qui doit se passer sur le boulevard, vers lequel on court. Nous suivons les curieux.

Dans la brume, à la lueur vacillante des torches, deux cadavres, l'un de vieillard, l'autre de jeune homme, sont promenés par un groupe de citoyens que conduit notre ami Bannez.

On monte vers la Bastille en criant vengeance, en appelant aux armes.

Nous plongeons dans la foule, nous chantons frénétiquement la *Marseillaise*, répétant après chaque couplet :

— Aux armes ! Vengeance ! Aux armes !

Sur le boulevard du Temple, les théâtres sont restés illuminés et ouverts, par ordre. Il n'y a, croyons-nous, pas de spectateurs dedans. Mais dehors, sur la large chaussée, une foule énorme contemple l'horrible exposition des assassinés.

— Si, dis-je, on lançait les noms de ces victimes ?

— Elles n'ont pas de noms, me répond Flory.

Je rejoins Bannez. Je lui crie :

— Quels sont ces morts ?

Il me confesse qu'il n'en sait rien. On les a ramassés rue Aumaire après la traversée d'un corps d'armée. On ignore d'où ils viennent. Point de papiers sur eux ; leurs poches ont été vidées par les massacreurs.

— Mais qu'importe ce qu'ils étaient ! ajoute notre ami. Ce sont des hommes tués pour la défense de la Constitution. Vengeons-les !

En notre loyauté enfantine nous nous abstenons d'inventer des noms. Anonyme, la funèbre exhibition manque son effet. On regarde, on s'attriste, mais on ne s'insurge pas.

Les habitués des poulaillers des théâtres font remarquer

que les morts ont des paletots. Il ne se réunit pas de blouses au cortège.

Une charge de cavalerie nous bouscule au coin du restaurant Bonvalet et nous nous échappons par la sombre rue de Bretagne.

J'ai été séparé de Bannez ; j'ai perdu Flory. Dans un enchevêtrement de ruelles, des sergents de ville achèvent de nous disperser. Ils jettent les cadavres au ruisseau et les retuent.

Après avoir couru je ne sais combien de temps, ayant dans les oreilles le pas cadencé d'une troupe pesante et quelques sifflements de balles, je m'arrête dans une rue très étroite au milieu de laquelle brille un lampion.

Je respire, je regarde autour de moi. Je me reconnais seul. J'avance.

— Qui vive ?

— Baudin !

— Vive la République !... Approchez !

J'arrive devant deux rangées de pavés symétriquement posés l'un sur l'autre à travers toute la ruelle des Deux-Portes-Saint-Sauveur.

Derrière se dresse un homme de haute taille, enveloppé dans un long paletot brun, boutonné jusqu'au col, coiffé d'un chapeau à larges bords. Il tient, par le bras gauche, un fusil collé à sa poitrine. Il va et vient militairement devant son semblant de barricade, que je franchis en écartant les jambes.

Je le salue avec émotion. Je lui dis que je suis un étudiant, du comité des Ecoles. Je l'interroge sur ce qu'il fait là, isolé, sur un point inutile à l'attaque comme à la défense. Il ôte son chapeau, me laisse voir à la lueur du lampion son crâne chauve, semé de quelques courts cheveux blancs. Il a le front et le visage ridés. Sa vieillesse dépasse la mesure de celles que j'ai pu connaître.

— Ce que je fais ici, réplique-t-il du ton le plus doux, ah ! c'est bien simple !... j'habite cette maison, j'ai construit ma barricade, j'attends qu'on vienne la prendre.

J'étais pétrifié d'admiration. Je me permets de faire observer que non loin on se peut battre et que, dans cet endroit, il n'y a rien à attendre, si ce n'est la mort.

— Oui, la mort, dit le grand vieillard. J'ai trop vécu, s'il n'y a plus de peuple pour maintenir la République !

Il m'avoue que, s'il ne s'en va pas par la ville, c'est qu'il a près de quatre-vingts ans et ne peut plus guère marcher.

— Si je tombais sur la route, s'écrie-t-il, on me ramasserait comme un ivrogne. Je veux mourir debout, fidèle à ma vie, pour le droit et pour la liberté.

Comme je ne me presse pas de le quitter, comme il craint que je ne veuille rester, il me reproche d'écouter un vieux fou qui n'a rien à dire à personne, si ce n'est aux jeunes de tâcher de relever les institutions républicaines que leurs pères n'ont pas réussi à maintenir.

Des pas se font entendre du côté par où je suis venu. Il se remet à crier :

— Qui vive ?

Nul ne répond. Il lâche un coup de fusil pendant que, cédant à son injonction civique, je gagne la rue Saint-Sauveur pour rejoindre mes amis.

Non sans détours, j'atteins le Pont-Neuf. Dès l'entrée, des gendarmes me saisissent, me fouillent. Je n'avais sur moi que ma carte rouge d'étudiant. On me livre passage, après inspection de mes mains qui ne paraissent pas suspectes d'avoir touché de la poudre.

Au pied de la statue d'Henri IV, je suis l'objet d'une nouvelle arrestation et d'une nouvelle fouille, opérées par les sergents de ville. Tandis qu'on me retient, j'aperçois sur le terre-plein une femme qui se débat entre des agents. Ils lui retroussent les jupes, arrachent de dessous un paquet qu'ils disent contenir des cartouches. Par les pieds et par la tête, ils tirent la pauvre femme, qui pousse des cris horribles, l'approchent du parapet, la balancent en ricanant, et la précipitent dans la Seine.

Mes cheveux se hérissent, je sens une sueur froide cou-

ler tout le long de mon corps. A peine m'entends-je commander :

— Rentrez chez vous, et rondement !

Poussé par de vigoureux coups de poing, je bondis en avant. Je vais tomber sur les débris de la barricade que nous avions commencée le matin rue Dauphine.

XXVIII

GRANDE SÉANCE AU COMITÉ DES JEUNES

La nuit était très noire. Les boutiques étaient fermées, les réverbères éteints. Il n'y avait personne dehors, quoiqu'il ne fût pas tard, dix heures à peine.

— Il a dû se passer quelque chose par ici, pensé-je.

Avec précaution je me glisse le long des maisons. Du coin de la rue Saint-André-des-Arts, je saute dans le passage du Commerce. Sous le porche, je frôle deux hommes, qui s'effacent, puis m'appellent à voix basse.

Je reconnais le mystérieux Polge, accompagné de l'un des Watripon, Léon, celui qui était à la barricade Sainte-Marguerite et qui a vu mourir Baudin.

— De fortes patrouilles, m'expliquent-ils, parcourent le quartier au pas de charge, envoyant des coups de fusil au hasard.

— On s'est battu ? On se bat ?

— On a refait plusieurs barricades, mais on n'a pu les défendre faute d'armes...

— Le plan est toujours, ajoute Polge à ce renseignement de Watripon, de ne pas tenir et de recommencer sans cesse.

Je les emmène au Comité des jeunes, de l'autre côté du passage.

Pas une lueur aux fenêtres de Renoul ; on dirait la mai-

son endormie. Le porte semble fermée ; mais, au moment de frapper, nous sentons qu'elle est restée entr'ouverte ; nous la poussons, et nous montons sans bruit.

Au troisième étage, je gratte trois fois. On ne répond pas. Je cogne. On vient. Je murmure le mot d'ordre. On nous introduit. Léon retrouve son frère Antonio, Polge son intime Melvil et d'autres membres des anciens comités des Ecoles. Sous la présidence de Béal, on reçoit les communications des délégués, avant d'ouvrir le débat sur ce qu'il y a de possible à faire cette nuit et à préparer pour le lendemain.

Rambert termine l'exposé de la situation générale, telle que l'appréciaient les représentants assemblés chez l'ancien membre du gouvernement provisoire Marie.

— Paris s'est enfin ému ! s'écrie notre camarade. Le flot monte !

Abel raconte que le grand comité a failli être enlevé rue Neuve-des-Petits-Champs :

— La troupe a fouillé la maison des caves aux greniers ; elle n'a découvert personne... Je ne puis dire où les représentants se sont réfugiés, mais nos relations sont maintenues... Ils ont une imprimerie et ils vont publier des décrets, qui feront de l'effet sur les masses :

Suppression des octrois ;

Amnistie complète, hormis pour l'auteur et les complices du coup d'Etat ; rappel des transportés de juin 1848 et des déportés de juin 1849;

Convocation d'une Assemblée souveraine, élue au suffrage universel direct, le 21 décembre courant.

— Le lendemain du jour de la clôture du plébiscite, fait remarquer ironiquement Vallès.

Béal impose le silence. Abel continue :

— Sans raillerie, les troupes ont été « mises sur les dents » durant la journée entière, aux quatre coins de Paris... Il s'est dressé des barricades à la barrière des Martyrs, à la Chapelle-Saint-Denis... Saint-Antoine n'a pas dit son dernier mot : Esquiros est encore au faubourg,

agissant. Tout le centre, de la rue de Bretagne à l'oratoire du Louvre, demeure couvert de défenses. Il y a eu une promenade militaire avec coup de canon, des blessés, des tués. Mais, tout de suite après, les barricades se sont relevées et multipliées... Le 4 décembre sera une grande journée !

On applaudit à outrance. Je demande la parole ; j'ai un rapport à faire.

— Je t'inscris, dit le président, après le délégué des associations qui est ici.

— Laissez-moi finir, reprend Abel, par un mot sur nous, pour nous !... Rambert et moi nous avons exprimé aux représentants notre impatience d'entrer en ligne. Si la double action, qui se prépare à Saint-Marceau et au Gros-Caillou, s'engage, comme on l'a promis, dans la matinée, notre quartier Latin deviendra le cœur de la résistance pour le salut de la République. Jules Favre, devant moi, disait : « Demain, nous daterons nos décrets du Panthéon. »

Le joyeux Davet et le sérieux Collinet, assis à côté du petit Jules, le secouaient afin de l'enthousiasmer comme les camarades.

Du fond de la salle arrive auprès de la table présidentielle un autre petit homme beaucoup plus âgé que nous.

— Il s'appelle Formé, m'apprend Davet ; c'est un ami de l'historien Buchez, un ouvrier fondateur des premières associations ouvrières.

Son gras visage se roidit avec une certaine solennité et ses yeux brillent d'un feu mystique. Il entame un véritable discours en ces termes :

— Citoyens, je suis révolutionnaire et je suis catholique...

— C'est incompatible ! interrompt Flory ; et je le prouve !...

— Pas aujourd'hui ! réplique en souriant le président Béal. Silence !

— Jésus fut le premier des sans-culottes, comme nos pères de 1793 le reconnaissaient. L'Evangile est la base de

la Révolution, le salut sur la terre comme au ciel. Le pape, s'il comprenait son rôle, devrait être notre chef, écrasant les rois sous sa mule, affranchissant les peuples de sa main qui bénit au nom de Dieu...

Je proteste moi-même. Roch fait la grimace. Renoul fredonne le *Dieu des bonnes gens* de son Béranger. Lisette a envie de rire. Davet jure.

— Pas de sermon ! Nous n'avons pas le temps d'écouter les chanoines en blouse ! grogne Vallès.

Le président domine les murmures :

— Le citoyen a fait ses preuves. Toutes les convictions sont respectables... Il nous a annoncé une communication importante. Ecoutons-le !

— Respectez ma foi, comme je plains vos doutes, déclame le prédicateur prolétaire. Vous voyez les conséquences abominables de l'insurrection de juin, le fratricide exploité par ce brigand de Bonaparte...

— Oui, oui, nous écrions-nous en même temps le petit Jules et moi.

— Eh bien ! si le crime préparatoire du crime qui se commet a pu se produire, assurément, ce n'est pas la faute de l'archevêque qui porta au-devant de l'insurrection l'olivier de la paix, et que tua une balle sacrilège... Que le successeur de saint Affre, que Mgr Sibour reprenne la palme tombée des mains du martyr ; qu'il sorte de Notre-Dame à la tête de son clergé, que les membres encore libres de l'Assemblée nationale se rangent à l'ombre de sa croix, avec les juges de la haute-cour, avec la magistrature entière !... Derrière cette procession, nous, le peuple, marchons en masse vers l'Elysée !... Et là, l'homme du Christ parlera au suppôt de Satan ! Si le Bonaparte ne demande pas pardon, malheur à lui ! Il sera écrasé sur cette terre et maudit pour l'éternité !

— Ainsi soit-il ! marmottent plusieurs railleurs.

Quelques autres s'exaspèrent.

Lui, il nous qualifie d'étourdis, d'ignorants, d'athées :

— La Révolution est perdue si elle ne prend pas pour directrice morale la vraie religion régénérée !

— La Révolution n'est compromise que parce qu'elle n'a pas « rompu le câble » qui rive les nations vivantes au cadavre du catholicisme ! crions-nous, Melvil, Flory et moi, parlant comme nos maîtres Quinet et Michelet.

Nous ayant quittés, Formé trouva accueil près du jeune représentant néo-catholique Arnaud (de l'Ariège), qui appuya sa proposition d'une lettre à Sibour.

Cette lettre, a raconté Victor Hugo dans l'*Histoire d'un crime*, fut cachée par Mme Arnaud (de l'Ariège), dans les langes de sa petite fille, et portée à l'archevêché. Monseigneur répondit jésuitiquement :

— Avant la lutte commencée, c'eût été possible... Il est trop tard !

Monseigneur ne devait se déranger que pour entonner le *Te Deum*, après le plébiscite du 20 décembre, et l'année suivante, pour bénir la couronne impériale sur le front du parjure.

Je rapportai au comité ce que j'avais vu, de l'autre côté de l'eau. Mon récit sincère fournit autant d'arguments aux pessimistes qu'aux optimistes. Sur l'insistance d'Abel et de Rambert, on décida d'attendre les ordres suprêmes des représentants, de nous maintenir en permanence et d'employer la fougue de ceux qui avaient encore des jambes et de la voix, à empêcher de se reposer la division Renault campée sur la rive gauche.

Vallès, Collinet et Davet ne rentrèrent pas chez eux avant d'avoir été lancer vers le Luxembourg, puis au bas de la rue de la Harpe, de retentissants anathèmes contre Badinguet et ses prétoriens.

Nous, qui nous reposions sans dormir, dans notre observatoire de la rue de l'Ecole-de-Médecine, les fenêtres hermétiquement fermées, nous entendîmes passer et repasser de lourdes patrouilles à pied et à cheval.

Aux premières lueurs du jour, il nous arrivait de deux côtés, de la rue Saint-Jacques et de la rue Jacob, des élèves

en pharmacie qui avaient employé leur nuit à fabriquer de la poudre. Nous n'en gardons que peu, manquant d'armes. Nous inventons divers procédés pour faire pénétrer les munitions dans les quartiers Saint-Denis et Saint-Martin. Certains de nos camarades durent aller jusqu'au pont d'Austerlitz pour traverser la Seine. Il y en eut qui se firent fusiller en essayant de franchir le Pont-Neuf.

XXIX

4 DÉCEMBRE — LE MASSACRE DES BOULEVARDS

Vers dix heures du matin, comme il ne venait rien, rien, du grand comité, les jeunes se précipitent dans les rues du quartier Latin.

On me demandait ce que devenaient les gardes nationaux de la dixième légion, que j'avais cru si braves le 2, et qui ne bougeaient plus depuis l'enlèvement des représentants assemblés à leur mairie. Je proposai une excursion au faubourg Saint-Germain, pour visiter les maisons et saisir les fusils des soldats-citoyens cachés chez eux.

L'opération fut entamée rue Taranne, sans résultat. Une sortie de chasseurs de Vincennes nous refoula jusqu'au bout de la rue Mazarine, où nous relevâmes la barricade de la veille. Deux autres barricades furent bâclées aux entrées de la place Saint-Michel, en face de la Préfecture de police.

Le tremblant préfet Maupas, dans cette matinée du 4 décembre, se désespérait de nous voir ne prendre aucun souci de ses nouveaux placards :

« L'état de siège est décrété. Le moment est venu d'en appliquer les conséquences rigoureuses...

« La circulation est interdite à toute voiture publique ou bourgeoise...

« Les stationnements de piétons et la formation de groupes seront, sans sommation, dispersés par la force...

« Que les citoyens paisibles restent à leur logis... »

Les balles de nos pistolets, augmentés d'une demi-douzaine de fusils de chasse, ne traversaient pas la Seine. Mais nos cris, d'une centaine de jeunes gens au plus, sans cesse apparaissant et réapparaissant d'un bout du pont à l'autre, nos cris passaient terrifiants par-dessus le fleuve.

Le pauvre Maupas se figurait notre insurrection maîtresse de la rive gauche, le général Renault en retraite du Luxembourg sur l'Ecole militaire.

Vers midi, sur les deux rives de la Seine, tout autour de la Cité, crépita une fusillade prodigieuse, qui n'usa pas moins de vingt mille cartouches ! Des milliers de vitres volèrent en éclats sur les quais. Des hauteurs des rues Saint-Jacques et de la Harpe, les décharges de la division Renault répondirent, par-dessus nos têtes, à la fusillade de Maupas.

Nous n'étions plus à portée lorsque le tir se rectifia et cloua, sur la borne qu'il ne quittait pas, notre vieux commissionnaire de la rue de la Parcheminerie. Nous nous étions mis à l'abri de ce feu d'artifice chez l'hôtesse des Quatre-Nations.

Vallès y établit une permanence... plus à la portée des blouses du faubourg Saint-Marceau.

On délibéra vaguement sur l'utilité d'une pointe vers la place Maubert, où, disait-on, des barricades formidables étaient commandées par De Flotte et Alphonse Esquiros. La majorité, dont j'étais, abandonna au petit Jules le soin de vérifier la réalité du soulèvement des blouses. Nous courûmes voir au Comité des jeunes si les ordres des représentants étaient arrivés.

Rien n'était venu à une heure après midi. Abel n'avait pas reparu, ni Rambert, expédié à sa recherche. C'était exaspérant.

Roch, debout près de la fenêtre, tapait sur les carreaux, murmurait :

— On a trop blagué, on s'est trop lassé, on n'en peut plus... Mal inventé, mal conduit... Il fallait des hommes, quelques hommes, à poigne...

— Ils nous ont empêchés d'enlever le Bonaparte, et ils n'ont pas voté la proposition des questeurs, m'écrié-je.

— Les imbéciles ! approuve Renoul.

Survient Davet, qui bavarde :

— La lutte doit être engagée à fond entre les Halles et la Bastille... J'ai vu quelqu'un qui en revient... Ça va ! Allons-y !... Il n'y a plus rien à faire ici... On demande que les représentants se montrent... Ils avaient promis d'être au Panthéon ; ils n'y sont pas... Exécutons « une ballade » vers les régions où l'on se bat !

Voici enfin Rambert, le visage bouleversé :

— Impossible de retrouver le grand comité ! Abel court après.

— Et les associations ? interroge Roch.

— On ne croit pas qu'elles soient descendues dans la rue. Mais sur les boulevards on fusille, disait-on au Palais-Royal... Tout le monde courait dans tous les sens... J'ai traversé le Louvre, le pont des Arts, avec des groupes marchant si vite que les sentinelles n'ont pas pu nous fouiller... On n'y comprend rien !

— Allons voir ! dis-je. Nous ne faisons rien ici !

Davet est de mon avis, Rambert aussi, et encore Renoul, Roch également.

Lisette embrasse Renoul, le supplie de rester... dans l'intérêt de la cause :

— Le comité existe ou il n'existe pas... Nous avons tout risqué pour agiter le quartier Latin... Ne serait-il pas lâche d'interrompre la permanence à l'instant, sans doute, décisif ?... Reste ! Qu'un ami, un seul demeure avec nous !... Que les autres, s'ils sont impatients, courent aux nouvelles !

Ce raisonnement, quoique d'une femme, nous paraît juste. Nous forçons Roch à attendre, avec Renoul, les ins-

tructions des représentants, ou notre retour... si nous pouvons revenir.

Nous nous élançons vers le milieu de Paris où le canon tonne.

Impossible de traverser le Pont-Neuf, non plus le pont des Arts, non plus le pont des Saints-Pères. Nous descendons jusqu'au pont Royal. Le rire de Davet séduit un grave gendarme et nous procure le passage bénévole.

On nous arrête aux guichets du Louvre. A l'appui d'un plaisant mensonge de notre gamin de Toulouse, j'offre la preuve que j'habite au faubourg Poissonnière, dans l'ex-bureau du *Nouveau Journal*. J'invite la force armée à nous y conduire si elle ne nous croit pas sur parole. La garde nous autorise à nous rendre chez nous.

Devant le Théâtre-Français sont amassés beaucoup de gens qui lèvent les bras au ciel, se rapportent en phrases entrecoupées des choses horribles. Nous comprenons à moitié, nous avançons quand même rue Richelieu, marchant presque seuls au rebours d'une foule affolée. Près du n° 100, maison Lemardelay, des soldats vident les caves de ce restaurant des mariages, ainsi que celles du cercle Frascati, au coin du boulevard Montmartre.

— Au large ! nous crie-t-on, en nous menaçant.

Nous filons dans la direction de l'Opéra-Comique, qui n'est pas occupé. Nous admirons, boulevard des Italiens, un brillant état-major, qui fait sauter des bouteilles de champagne au café Riche et chez le restaurateur Leblond, passage de l'Opéra.

L'imperturbable Davet parlemente du ton le plus gai, avec des sentinelles titubantes. Rambert, essoufflé et ahuri, n'ouvre plus la bouche. Je répète machinalement que nous allons chez moi, faubourg Poissonnière, et qu'on nous y conduise si l'on veut.

On nous répond :

— Passez ! Et dépêchez-vous !

Rien que des soldats noceurs ; pas un bourgeois sur les boulevards. Nous gagnons en courant l'entrée du passage

des Panoramas. Là, nos jambes refusent le service. Nous tremblons de tous nos membres. Nous nous serrons l'un contre l'autre, en proie à une inénarrable épouvante.

La boue sur nos souliers, devient rouge, rouge de sang ! Sous nos regards s'étalent des cadavres, que nous ne pouvons compter. Il y a dans le tas des hommes gantés, des femmes luxueusement vêtues, un enfant écrasé sur la poitrine sanglante de sa mère !

Et, parmi ces morts, ne me semble-t-il pas apercevoir un visage connu ?... Je me baisse...

— Oui, m'écrié-je, c'est lui ! tête nue... un portefeuille sous le bras... Carpentier, mon collaborateur au *Nouveau Journal*...

Je m'adresse, au coin de la rue Montmartre, à des soldats qui me paraissent moins ivres que les autres. Je les supplie de nous laisser emporter le corps d'un ami.

— Au large, répliquent-ils en détournant la tête sous mes yeux qui flamboient. Au large ! ou nous vous embrochons !

Ils sont complaisants, néanmoins, ils ne nous empêchent pas de traverser la chaussée. Du café Vachette, nous contemplons deux ou trois colonnes de la maison Sallandrouze entamées par les boulets, et les façades des maisons voisines grêlées de mitraille. Nous entendons, au loin, recommencer la fusillade, sans nous expliquer ce qui se passe.

Entrés dans le faubourg, dont toutes les boutiques, portes et fenêtres sont closes, nous nous retrouvons au milieu de personnes humaines, sans uniformes, avec qui l'on peut parler.

Comment cela est-il arrivé ? Nul ne le sait ! Ce que tout le monde a vu, c'est une armée qui, avançant au milieu de promeneurs méprisants, mais dont l'hostilité ne s'est exprimée que du geste ou de la voix, et qui, le dos aux barricades, dont la première coupait la fin du boulevard Bonne-Nouvelle, s'est retournée tout à coup pour fusiller et mitrailler durant une demi-heure ! Ensuite les soldats, en bandes furieuses, se sont introduits dans plusieurs mai-

sons, ont massacré des boutiquiers fermant leurs magasins, ont achevé à coups de baïonnettes, sans souci du sexe ni de l'âge, des victimes tombées sur les trottoirs ! Voilà ce que tout le monde a vu !

— Vengeance ! vengeance ! crient ensemble les trois étudiants. Où se bat-on ? Allons tuer ou mourir !

La foule se disperse à nos cris au lieu d'y faire écho. On voit ou l'on croit voir avancer des baïonnettes. Le vide se fait autour de nous.

Une idée fixe me tenait : recueillir le cadavre de Gustave Carpentier. Je savais que sa famille habitait rue Bergère. Je m'y rends. Nous revenons, accompagné de la sœur de mon ami, par le passage Jouffroy. Il est fermé ; le gardien, sur mes explications, nous l'ouvre. La troupe refuse à la sœur de ramasser son frère. Nous insistons ; on nous bouscule à coups de crosse de fusil.

C'est seulement le dimanche suivant que le corps de mon collaborateur put être repris par sa famille, qui alla le reconnaître au cimetière Montmartre. Les victimes qui n'avaient pas été jetées à l'égout ou dans la Seine étaient étalées sous des tas de paille, les jambes mêlées. Pour les distinguer, avec la permission d'agents de police postés au bout de la hideuse file, on avançait au milieu des corps, en faisant de son poids redresser les têtes. Quiconque a été dans ce charnier chercher quelqu'un n'a jamais pu oublier l'horreur de la scène, épilogue du crime de Décembre.

XXX

ORGIE MILITAIRE

Nous avions ramené M^lle^ Carpentier chez elle et nous nous demandions :

— Où aller ? Que faire ?

Rambert avait pris à cœur sa délégation du Comité des jeunes au Comité des représentants. Il voulait absolument nous entraîner à la découverte des chefs.

Nous avions hâte, nous, de pénétrer n'importe comment, au centre, où l'on devait se battre encore. Vers le carrefour Drouot, nous décidons que Rambert ira chercher des nouvelles au Divan de l'Opéra, s'efforcera de rejoindre le comité de résistance et, selon les circonstances, regagnera le quartier Latin ou se rabattra sur le faubourg Poissonnière. Au bureau du *Nouveau Journal*, il nous retrouverait probablement dans une heure ; si nous n'y étions plus, un avis lui serait fourni chez la concierge.

La concierge, une bonne citoyenne, ne m'avait pas vu depuis quatre jours. Elle était très inquiète de moi. Elle vint elle-même nous entr'ouvrir la porte cochère. Me reconnaissant, elle me poussa dans l'allée, y admit le camarade qui me suivait, et me sauta au cou :

— Je vous croyais mort !... Ils ont tout tué jusque dans notre rue !... C'est abominable ! Les brigands !... Vous voilà!... Ah! tant mieux ! Vous ne sortirez plus, au moins!... Avez-vous besoin de quelque chose ? s'écriait-elle, sans me permettre de m'expliquer.

— Nous mourons de faim, dit Davet.

— En effet, si vous pouviez nous procurer quoi que ce soit à manger, vous seriez bien aimable, bonne dame, ajouté-je en fouillant mes poches.

— Je ne sors pas, répond-elle. Ah ! mais non !... Mais j'ai fait le pot-au-feu... Du bouillon, du bœuf, du vin...

— Tout ce qu'il nous faut ! s'écrie Davet.

J'avançais une poignée de sous. L'excellente femme refuse.

J'insiste peu et je fais bien. Je ne possédais qu'un franc et cinquante centimes. Mon camarade était encore plus misérable. Nous mangeons, ou plutôt nous dévorons sans parler. La concierge bienfaitrice nous ayant apporté, avec un beau morceau de fromage de Brie, un second litre de

vin, Davet mêle des refrains drôles à mes exclamations funèbres.

Pendant que je me lavais et changeais de linge, il s'éclipse, pour rentrer bientôt, chargé d'un filtre à café et d'une bouteille d'eau-de-vie.

— Complet ! proclame-t-il ; le festin de Balthazar sur le radeau de la *Méduse !*

Nous manquions de bois ou de charbon. Nous nous chauffons un peu, avec des débris de meubles et une masse de vieux papiers.

L'heure accordée à Rambert pour nous rejoindre était écoulée. Mon frileux convive y ajouterait une demi-heure de grâce.

La concierge, desservant la table de la rédaction, nous décrit l'épouvante du quartier, afin de nous empêcher de quitter notre asile. A ses prières s'ajoutent celles du père Harel, ci-devant caissier, qui descend régulièrement deux fois par jour des Batignolles prendre de mes nouvelles et recevoir des instructions.

Je lui annonce que Carpentier a été massacré sur le boulevard Montmartre. Il me raconte que, s'il y a eu des barricades rue des Martyrs et place Pigalle, c'est « la rédaction » qui les a faites : Rolland et Roché, avec le chansonnier Gustave Mathieu, le duc et le marquis, — c'est ainsi qu'il a surnommé Aylic Langlé et De Goddes, — s'étaient mis à la tête des « gants jaunes » qui, sur l'ex-boulevard de Gand, jetaient le plus d'invectives à Soulouque et à ses soudards.

Je me rappelle qu'Aylic était le fils d'un des directeurs des pompes funèbres. Je charge Harel de se rendre chez lui, chez son père, et de les faire aviser aux moyens de réserver le corps de notre malheureux ami. Cette démarche privée servit à empêcher l'enfouissement immédiat des cadavres non reconnus, comme l'ordre en fut donné au conservateur du cimetière Montmartre, le frère de l'historien Vaulabelle, qui refusa d'y obéir.

Rambert entre effaré :

— Je l'ai échappé belle !... Les chasseurs de Vincennes, ont envahi le Divan. On a arrêté toutes les personnes désignées par Delahodde, vous savez ? notre mouchard décoré. Il ne m'a pas reconnu, heureusement, et me voilà !

— Abel ? le comité ? demandons-nous.

— Abel ! je ne l'ai pas retrouvé à la sortie. Nous avons été balayés !... Mais je l'ai vu, et nous avons causé... Les représentants, rue Monthabor, chez M. Dupont-White, venaient d'accepter la descente des associations, de décider l'action partout, au moment où se sont produits les massacres des boulevards... On arrête en masse... On fusille quiconque a la mine déplaisante... Les journalistes disent que c'est fini !

— C'est fini ! répètent le vieux caissier et la concierge ; restez donc ici, en sûreté, bons jeunes gens !

— Non ! non ! crié-je. Paris ne s'aplatit pas si vite ! Sortons !

Et nous voici tous les trois, courant vers la porte Saint-Denis, par la rue d'Enghien. Au bout, des baïonnettes croisées nous interdisent de passer. On nous poursuit à coups de fusil jusqu'à la rue d'Hauteville. Nous suivons la rue de Paradis, atteignons la rue du Château-d'Eau, arrivons devant la mairie du faubourg Saint-Martin.

Elle a été occupée dans la journée par les défenseurs de la Constitution. Elle est aux mains des troupes, qui nous lancent l'injonction :

— On ne passe pas !

Nous courons vers le boulevard, que nous traversons l'un derrière l'autre. Nous nous cachons sous une porte à l'entrée de la rue Saint-Martin. L'ombre où nous sommes est d'autant plus épaisse que tout le boulevard Saint-Denis flamboie des lueurs fantastiques de punchs remués dans des chaudières infernales.

Les marchands de vin et restaurateurs, requis au nom de la future Majesté, ont mis sur le pavé le couvert des divisions Reybell et Canrobert. Ces négociants ont livré

aux bombardeurs de foules sans armes leurs réserves des plus truffées et tout le vin de leurs caves !

Les chevaux de la cavalerie, de l'artillerie et du train sont au repos; tandis que la soldatesque boustifaille, les musiciens repus jouent des valses et l'air de la reine Hortense !

Cependant, chaque fois que la grosse caisse et le trombone reprenant haleine, il descend on ne sait d'où des malédictions :

— Bandits !... Assassins !... Vive la République !

La voix d'en haut fait tressaillir ceux des prétoriens qui ne sont pas ivres-morts. Ils tirent des coups de fusil aux maisons environnantes. Des fouilles s'opèrent. On jette des habitants par les fenêtres.

La voix retentit néanmoins jusqu'à la fin de l'orgie militaire.

XXXI

DISSOLUTION DES COMITÉS

Nous nous avançons inaperçus, jusqu'au Conservatoire des arts et métiers. Je désirais tourner derrière pour voir si le frère d'armes Bannez était rentré dans sa redoute après la promenade des cadavres.

Une sentinelle nous ferme le passage. Un passant nous dit :

— Tout est pris de ce côté !... Les associations ne sont pas descendues !

Par la rue Greneta, par les passages, qui n'ont pas de secret pour moi, nous tentons de gagner la place du Caire. Il nous semble que dans cette direction on tire, on canonne.

De « Qui vive ! » en « On ne passe pas ! » nous collant

dans des encoignures pour éviter des balles errantes, nous nous perdons.

Revenus presque à notre point de départ, nous nous dirigeons vers les Halles, derrière une troupe en marche, qui nous coupe le centre, où nous voulions pénétrer, mais nous laisse libre le retour au quartier Latin.

Le Pont-Neuf est fortement occupé, car Maupas n'a pas cessé d'avoir peur en sa préfecture. Avec un groupe d'ouvriers et de femmes, auquel on refuse le passage sur la rive gauche, nous suivons les quais jusqu'au pont d'Arcole, qui n'est pas gardé. Devant Notre-Dame, rien non plus. Je ne sais par quel second pont, repoussés de l'un à l'autre, nous pénétrons dans le faubourg Saint-Jacques, d'où bien vite nous rentrons chez Renoul.

Lisette nous fait grise mine.

— Si les entrées et les sorties se perpétuent inutilement, dit-elle devant nous, la maison finira par être remarquée; nous serons tous massacrés pour rien !

— Qu'est-ce que cela fait ? lui réplique Roch, qui, au bout du canapé, tient sa tête entre ses deux mains.

Béal constate, en gémissant, que toutes les fautes ont été commises.

— C'était Badinguet hier, demain ce sera César, grommelle Rambert.

Renoul nous presse de questions, nous qui venons des boulevards et du centre :

— Y a-t-il encore un endroit où l'on puisse se faire tuer ?

— Pourquoi ? puisque le peuple ne donne pas, et que sans le peuple, tu l'as dit cent fois, réplique Lisette, il n'y a rien, rien, rien !... Que vous soyez désespérés d'avoir été inutiles, je le conçois... Mais ce qui serait absurde, ce serait de vous compromettre les uns les autres, maintenant que la patrie est perdue... Il n'y a plus de grand comité. A quoi sert le petit ? Et combien êtes-vous ? Où sont les autres ?... Que faites-vous ici ?

— Ces femmes ! m'écrié-je.

— Avez-vous à vous plaindre de moi ? Ai-je entravé Renoul ? Mon hospitalité ne vous a-t-elle pas été large ?

— Oh ! non ! nous ne nous plaignons pas de vous ?... interrompit Davet... Mais désormais nous vous gênons !

— Si l'on vous empoignait ici, en nombre, nous serions tous perdus... On nous ferait sauter la cervelle dans l'allée, puisqu'on tue tout, y compris les femmes, comme on le dit, comme vous l'avez vu... Renoul n'a pas peur, ni moi non plus... Seulement, il vaut mieux vivre que de mourir... pour rien... Nous sommes jeunes... Lui, si on l'arrête, seul, chez lui, il s'en tirera... grâce à Béranger !... Mais vous ?

— Ça, c'est féminin et c'est juste ! reconnaît Béal. Bonsoir, madame Lisette... Merci pour le passé, merci peut-être également pour l'avenir !... Allons nous coucher !...

— Ou nous faire tuer ailleurs, dit avec une méchanceté héroïque le gros Rambert.

Renoul voudrait ressortir avec nous. On le retient par le cou. Il cède aux larmes.

Le Comité des jeunes n'existe plus.

De la rue de l'Ecole-de-Médecine nous entendons, pas loin, chanter *la Marseillaise*. — A la reprise d'un couplet, nous reconnaissons la voix fausse du petit Julès.

Nous courons du côté de la place de l'Odéon, où se tient, en effet, un rassemblement, qu'à cinq ou six nous renforçons.

Nous hurlons avec rage :

— Aux armes, citoyens !

Soudain, de droite et de gauche, éclatent des coups de fusils ; nous sentons dans les reins des pointes de baïonnettes.

Pendant cinq ou dix minutes, la dispersion et la poursuite continuent. Il nous tombe sur la tête des éclats de vitre et des morceaux d'enseigne...

Je m'arrête, sans compagnons, sous le passage noir de l'Institut. J'ai pris la rue Mazarine ; la troupe a suivi la rue Dauphine.

Plus de gardiens au pont des Arts. Je le franchis. Je

tourne le Louvre, par devant Saint-Germain-l'Auxerrois. Je passe auprès de la maison de commerce où j'ai fait mes débuts de liberté parisienne. Je gagne la rue Jean-Jacques-Rousseau. Sans autre obstacle que deux sentinelles, qui me visent et me manquent, au passage de la rue Montmartre, j'atteins la rue Montorgueil.

Le milieu en est vide, silencieux, dans l'obscurité. On aperçoit des lueurs vacillantes, au bas, à la pointe Saint-Eustache. Vers le haut, flambe un feu de bivouac, étincellent de nombreuses baïonnettes.

On ne se bat plus, mais on s'est battu là, et rudement. Un homme, qui regarde par la porte d'un magasin, près du passage du Saumon, m'apprend qu'il a été, dans la soirée, enlevé quatre barricades, rue des Petits-Carreaux, et qu'un représentant du peuple, en écharpe, s'y est fait tuer héroïquement.

Ce n'était pas tout à fait exact.

Le mort, Denis Dussoubs, s'était passé autour du corps l'écharpe de Gaston Dussoubs, cloué au lit par la maladie. Il avait rempli le mandat de son frère jusqu'au sacrifice de sa vie, dressant contre la Force la suprême protestation du Droit.

XXXII

LE VIEUX DE LA RUE DES DEUX-PORTES-SAINT-SAUVEUR

J'étais auprès de la rue Saint-Sauveur, tout à côté de la rue des Deux-Portes.

J'y pénètre et je retrouve la grande ombre gardant toujours la barricade solitaire.

Le vieux a conservé son fusil au bras, mais ses épaules sont courbées, ses jambes traînent, plient sous son long corps brisé.

Je me glisse sans bruit. J'arrive jusque derrière lui sans qu'il m'ait entendu.

— République ! lui dis-je à voix très basse.

Il me reconnaît sous la dernière lueur de son lampion, qui s'éteint.

Il met son fusil au repos, me serre la main, m'écoute gémir et pleurer sur la fin de la République... et peut-être de la France.

— La France ! me répondit-il en frémissant. Enfant, ne doutez pas de la patrie, tant que vous sentez battre en votre propre cœur son amour immortel ! Je l'ai vue mourir, et l'ai vue renaître, moi-même, plusieurs fois en ce siècle... Si j'ai le droit de croire tout perdu, c'est que je n'ai plus rien à donner pour la France. Mais vous, qui avez vingt ans !... Je vous interdis de blasphémer ! Je vous ordonne d'espérer contre toute espérance. Sauvez-vous du présent ; réservez-vous pour l'avenir !

Je me refuse à le quitter. Je lui décris, avec une sincérité qui le bouleverse, nos beaux rêves de février, nos dégoûts de décembre.

— C'est bien ici, dans cette ruelle déserte, m'écrié-je, que devait venir avec votre vieillesse pour témoin, échouer ma jeunesse perdue..., la jeunesse d'une génération malheureuse, ravie en plein idéal par la révolution du mépris, aplatie dans la boue sanglante par le coup d'Etat !...

— Encore une fois, jeune homme, allez vous-en ! reprend avec énergie le vieillard.

— Mais puisque vous restez ?

— Moi, j'ai le droit de disparaître. J'ai combattu trois quarts de siècle, je suis usé. Vous, vous avez le devoir de combattre encore en survivant à notre désastre.

— Pourquoi faire ? Quand le triomphe du parjure va répandre jusque dans les relations les plus intimes le mépris de la foi jurée !... Quand il n'y a plus de liberté, plus de justice, plus d'honneur !... Non ! ce n'est plus la peine de vivre !

— Pauvre enfant !

— Je n'ai pas achevé de grandir; j'ai perdu toutes mes illusions... Le peuple, ce peuple de nos trois Révolutions, où est-il ? Il a disparu, laissant prendre et fusiller ses représentants, refusant de venger le massacre des bourgeois, attendant la pâtée de César, se ruant à la servitude !

— L'ignorance... La misère... Il eût fallu l'école universelle, en même temps que le suffrage universel... Il eût fallu cordialement aimer, protéger, servir ceux qui n'ont rien, au lieu d'être assez fous pour jeter les désespérés sur le pavé, assez aveuglément cruels pour traiter en ennemis les égarés de Juin... Le fratricide de Juin a tué en Décembre notre démocratie républicaine... Encore une fois nous succombons par la division entre le peuple et les défenseurs du peuple...

— Aussi, ajouté-je, parce que beaucoup trop de ceux-ci n'ont pas été à la hauteur de leur mission, n'ont su rien empêcher, rien préparer, rien voir ni prévoir... Notre génération périt par la faute des générations précédentes...

— Qu'elle le comprenne et qu'elle vive pour agir autrement ; pour rallier les masses en trouvant des solutions aux questions sociales ; pour étouffer les ambitions individuelles et fonder, par l'oubli de toutes les folles rancunes du passé, le grand parti un et indivisible de la Révolution française.

— Sous la botte de ce Bonapárte ?... Nous étions divisés, nous voici dissipés !... Se rejoindront-ils jamais les éducateurs du peuple, pour relever le peuple, et les vengeurs de la République pour épargner à la nation les conséquences de la lâcheté populaire ? Non, non, ce n'est plus la peine de vivre !

— On disait cela aussi, dès le lendemain du 9 thermidor, après le 18 brumaire, en 1814, en 1815, après Waterloo, lorsque tout était perdu, même la Patrie !

— A quoi sert-il de vivre désormais ? pour attendre, après un second Brumaire, un autre Waterloo ?

— Jeune homme ! jeune homme ! Vous n'avez pas encore assez souffert pour vous renier vous-même et fermer l'ave-

nir à votre patrie !... Une étincelle rallume un incendie ; il suffit du battement d'un cœur pour remettre un peuple en marche...

— Les peuples ne s'usent-ils pas comme les individus?

— Pas la France ! pas la patrie de toutes les patries ! car, si elle périssait, l'humanité reculerait de mille ans!... Laissez-moi mourir... Et, quoi qu'il arrive, ne désespérez jamais de la France de 1789 !

Dans notre ombre étincellent de petites lueurs précipitées.

Des sifflements aigus traversent notre silence.

Par-dessus nous passe en jurant et ricanant une trombe d'hommes armés qui nous foule aux pieds sans nous apercevoir.

C'est une patrouille des banqueteurs des boulevards qui, pour faire la digestion, se promène par les rues suspectes, balaye et tue tout. Quand elle a disparu de la rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, aucune maison ne s'ouvre pour recevoir un vieillard qui soupire en mourant :

— République !... France !

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

I. La mort d'un père 1
II. Les blancs et les bleus à Saint-Stanislas 5
III. Résolution virile. 8
IV. Le collège Bourbon et l'invention du « Gorenflot ». 13
V. Préparation intellectuelle 17
VI. Mauvaises farces et jeux innocents 21
VII. A la rencontre de la République 23
VIII. Le courrier de Paris 27
IX. Les grandes nouvelles 30
X. La manifestation des ramoneurs 34
XI. La proclamation de la République à Nantes . . . 37
XII. Une catholique républicaine. 39
XIII. Conversion générale à la République 43
XIV. L'eau bénite et les arbres de la Liberté 48
XV. Le club de la jeunesse de Bretagne et de la Vendée. 52
XVI. Conduite aux Polonais; démonstration nègre . . 58
XVII. La fin du club des « petits ». 61
XVIII. Les élections pour la Constituante 65
XIX. Le second jour du scrutin et son résultat 69
XX. Le 15 mai et l'insurrection de juin 73
XXI. Peur et réaction 76
XXII. Tout à l'étude. 81
XXIII. L'examen de Rennes. 84
XXIV. Un bachelier en larmes. 87

XXV. Que veux-tu faire? 90
XXVI. L'anniversaire funèbre 93
XXVII. Derniers vagabondages au pays natal. 96
XXVIII. Orphelin et prolétaire! 100

DEUXIÈME PARTIE

I. Dimanche libre à Paris 106
II. Entrée dans le commerce 109
III. Le premier habit noir. 113
IV. Le vote du dix décembre 116
V. Une visite à Lamennais. 121
VI. Une revue du Président. 123
VII. De l'Ambigu à l'Opéra 126
VIII. Hors du commerce. 131
IX. La manifestation du treize juin. 135
X. Heureuses conséquences d'un verre d'absinthe. . 141
XI. Romo à la Porte-Saint-Martin. 145
XII. Hors de l'Université 150
XIII. Étudiant en droit 153
XIV. Le Cénacle chez la mère Pétel. 158
XV. L'Union des arts. 161
XVI. Injustice du cœur 164
XVII. Le poète Cressot et l'artiste aux 4 sous de lait. . 167
XVIII. Le petit Jules et le souper aux croûtes de pain . 173
XIX. La littératurière et le littératurier 177
XX. Sur la Loire, devant Ancenis 181
XXI. Explications difficiles. 182
XXII. Mademoiselle Félicité 187

TROISIÈME PARTIE

I. Le collège de France. 196
II. Suspension du cours de Michelet. 201

III. Le premier article de journal 205
IV. La seconde manifestation des étudiants 208
V. Une nuit au dépôt 213
VI. Le réveil à la préfecture de police 218
VII. L'appel des libérés. 221
VIII. Devant le juge d'instruction. 226
IX. A Mazas 230
X. Interrogatoire, visites et libération. 238
XI. Au quartier latin. 244
XII. Le « Nouveau Journal » 248
XIII. Le comité des jeunes. 253
XIV. La situation en 1851. 256
XV. Projet d'enlèvement de Louis Bonaparte 258
XVI. La revision, le spectre rouge 263
XVII. Chez Paul Niquet et au Petit-Ramponneau. . . . 266
XVIII. Préludes menaçants 268
XIX. La proposition des questeurs 270
XX. Promenade matinale 274
XXI. Le quartier latin en mouvement 277
XXII. Un représentant du peuple au Panthéon. 282
XXIII. Visite aux journaux; à l'Élysée 285
XXIV. La nuit du 2 décembre et la matinée du 3. . . . 289
XXV. La mort de Baudin et ses suites immédiates. . . 292
XXVI. A travers les barricades et au divan de l'Opéra . 297
XXVII. La promenade des cadavres. 302
XXVIII. Grande séance au comité des jeunes 306
XXIX. Le 4 décembre; le massacre des boulevards. . . 311
XXX. Orgie militaire 316
XXXI. Dissolution des Comités 320
XXXII. Le vieux de la rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur. 323

Imp. Paul Dupont, 4, rue du Bouloi. — Paris, 1er Arrt. — 131.6.1904 (Cl.).